

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_220771

UNIVERSAL
LIBRARY

953.2

L23C

Lammens, P. H.

Cite arabe de Taif. 1922.

25.2.5 s. p137

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 953.2 / L23c F Accession No. 17433

Author Lammens, P. H.

Title cite Arabe de Taif 1922

This book should be returned on or before the date last marked below.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH
BEYROUTH (SYRIE)

Tome VIII, fasc. 4.

P. H. LAMMENS, S. J.

LA CITÉ ARABE DE TAÏF
A LA VEILLE DE L'HÉGIRE

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH (SYRIE)
1922

AVANT-PROPOS

En Octobre 1904, sous le titre : *Tiïf, la cité alpestre du Hidjâz au 1^{er} siècle de l'hégire*, j'ai publié dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, une modeste esquisse géographique ; rédaction d'une leçon professée, l'année précédente, à la *Faculté orientale* de Beyrouth. Pendant les trois premiers mois de 1914, à l'*Institut biblique* de Rome, j'ai repris toute cette matière pour la développer en une série de conférences, ou de prélections publiques, auxquelles des professeurs de la *Scuola orientale* de l'Université royale m'ont parfois fait l'honneur de venir assister. J'avais à tenir l'engagement, pris dans la Préface du *Berceau de l'islam*, à étudier, après les nomades, les populations sédentaires du Higâz, à la veille de l'hégire. J'explique plus loin, dans l'*Introduction*, pourquoi, parmi les sédentaires, je commence par l'âïf et les Taqafites.

La rédaction de cette monographie était achevée, l'impression allait être commencée, quand éclata la guerre. Après l'armistice, d'autres occupations m'ont distrait. Je me décide aujourd'hui à publier ces pages, après les avoir revues sommairement. Je n'ai pas cherché à dissimuler partout le ton de la conférence. On y retrouvera des digressions, des compléments d'information, dans le genre de celles que le Professeur Nöldeke (1) a signalées dans le *Berceau de l'islam*, ouvrage qui, lui aussi, représente une réunion de prélections académiques. Dans mon manuscrit, dont j'ai commencé la rédaction à Rome, il y a dix ans, certains chapitres auraient

(1) *Der Islam*, V, 205.

gagné à être remaniés et même recomposés. Je ne me suis senti ni le courage ni la force d'entreprendre cette refonte.

Je me suis proposé dans cette monographie d'étudier, de fixer la part qui revient à la population de Tâif, dans l'établissement de l'islam. Mais, en dépit du titre adopté, je n'ai pas considéré la limite chronologique de l'hégire comme un *haram*, une barrière inviolable. La Tradition musulmane et l'orientalisme se sont accordés pour exalter le calife 'Omar. J'ai pensé, qu'après Mo'âwia, il était temps de mettre en lumière les compatriotes de Ziâd et de Haǧǧâg, de montrer le rôle islamique qu'ils ont joué et comment leur intervention intelligente a consolidé l'œuvre ébauchée par Mahomet.

Ce travail formant la continuation du *Berceau de l'islam*, je renvoie, pour les références, les sigles et abréviations en usage dans les notes, à la bibliographie publiée en tête du *Berceau*. Les nouveaux ouvrages sont peu nombreux ; ils seront décrits, à mesure de leur utilisation. La lettre E réfère à une édition égyptienne de l'auteur cité.

INTRODUCTION

Los sédentaires, éducateurs des Bédouins. — La Mecque, Taïf, les deux villes-sœurs, « les deux Mécques ». — Nombre restreint des « Compagnons » taïfites ; leur tardive conversion. Entraîneurs d'hommes : leur supériorité sur les Ansàriens. — Les Taïfites, lieutenants, ministres des Omayyades dans la fondation du califat et l'expansion islamite.

Le *Berceau de l'islam* a montré quelle était la situation politique et morale des Bédouins dans l'Arabie, à la veille de l'hégire, au moment où un groupe de Qoraïsites, réunis à Médine, autour de Mahomet, s'apprêta à les façonner pour en tirer « la matière de l'islam » مادة الإسلام.

Il ne s'agissait plus, comme aux beaux temps de la *République marchande* de la Mecque (1), d'affirmer, de maintenir contre toutes les compétitions la supériorité économique de la métropole qoraïsite. A cette besogne pratique, le savoir-faire d'Aboû Sofîân et des financiers, ses concitoyens, avait pu suffire. La mission nouvelle offrait des difficultés, insoupçonnées par ceux-là mêmes que la mort inopinée du Prophète appela à continuer son œuvre. Malgré leur incontestable habileté, en dépit de leur foi en eux-mêmes et dans les destinées de l'islam, cette poignée de commerçants mecquois aurait sans doute succombé sous le faix de l'écrasante tâche : la transformation d'une race aussi peu maniable, aussi indocile que les habitants du désert. Le secours devait leur venir des populations sédentaires du Higâz.

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque, en l'an 600 de notre ère*.

Le moment est venu de nous occuper de cette fraction de la race arabe, d'étudier ses aptitudes pour le rôle qui allait lui être dévolu. A la veille de l'hégire, ces populations, elles aussi d'origine bédouine, se trouvaient réparties dans les trois villes : Tâif (1), la Mecque, Médine, ensuite dans une série d'oasis, grandes et petites, disséminées principalement sur la surface septentrionale de la province. Nous en avons nommé la plupart au cours des recherches sur le climat de l'Arabie (2) : Haïbar, Ḥoḥfa (3); Fadak, Tabouk, Taimā'; enfin le chapelet de palmeraies s'égrainant le long du couloir étranglé de Wādi'l-Qorā, entre Médine et la Syrie.

Il ne saurait être question de retracer l'histoire des oasis du Ḥigāz. Leur population d'agriculteurs se trouvait mal préparée pour exercer sur les Bédouins une influence profonde; nous pourrions nous en convaincre à Médine. Et puis, à l'exception de Médine et de Wādi'l-Qorā — où Juifs et Arabes voisinent et se disputent la prééminence politique — ces oasis étaient colonisées en majorité, pour ne pas dire en totalité, par des Israélites. Même après l'expulsion des Juifs de Haïbar, il n'est jamais question d'un personnage important, originaire de ce centre si renommé pour sa fertilité. Au moment de l'hégire, quand Mahomet émigrera à Médine, nous aurons à étudier les Juifs du Ḥigāz.

Notre attention va donc se limiter aux agglomérations urbaines. Elles ont fourni à l'islam primitif les classes dirigeantes : celles de Qoraïs et de leurs auxiliaires citadins. Dans leur milieu, s'est élaboré le premier précis de dogmatique et de législation qoraniques, celui-là même que les Bédouins propageront à la pointe de leurs lances jusqu'aux extrémités de

(1) Nous adoptons cette orthographe expéditive, au lieu de la graphie plus correcte *Tā'if* طائف, où l'on a voulu voir un dérivé du verbe طاف. Comme l'observe le vieux Turpin : « son nom qui signifie tourner en rond a donné naissance à bien des fables » ; *Histoire de la vie de Mahomet*, I, 87. Maurice Tamisier, *Voyage en Arabie* (2 vol., Paris, 1840) écrit toujours *Taiffa*. Il assure (I, p. 227, n. 1) que « les Arabes prononcent indistinctement Taiffa, Taif ou Tayef ».

(2) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 113—183.

(3) Dans la région de la Mecque; la seule oasis, située au sud de Médine : cf. *Aj.*, II, 170, bas.

l'Orient. Propagande fort efficace, mais ni plus ni moins consciencieuse chez les nomades, missionnaires armés du nouveau monothéisme — nous transcrivons la pittoresque comparaison dont le Qoran s'arme contre les Juifs — que celle de « l'âne transportant des livres sacrés » مثل الحمار يحمل اسفارا بنس مثال « (1). Etrange phénomène, en vérité, que la diffusion d'une religion, demeurée d'abord lettre morte pour ses meilleurs défenseurs. Du temps s'écoulera avant que leurs cousins des villes réussissent à leur inculquer les rudiments du credo musulman (2).

A maintes reprises, le Qoran souligne avec complaisance une marque de la miséricorde d'Allah à l'égard des Arabes. Il leur « a gracieusement dépêché », مَنْ عَلَى الْمُؤْمِنِينَ, un prophète national — non pas étranger, Juif ou chrétien — un prophète sorti de la « gentilité » arabe, أُمِّي, un homme, semblable à eux, رَجُلٌ مِنْهُمْ, élevé « dans leur milieu, choisi au sein même de leurs tribus », رَسُولٌ مِنْ أَنْفُسِهِمْ. Cette insistance répliquait à l'exclusivisme des Juifs, se réservant le monopole de la vocation prophétique, monopole que le Qoran avait commencé par reconnaître. A l'encontre des révélations antérieures, consignées en des idiomes inintelligibles, *barbares*, اعجمي, la nouvelle révélation se trouve « formulée en arabe, اقترناه قرآنًا عربيًا, en une langue accessible à tous, لسان عربي مبين, style d'une clarté sans ambages », (3). Mahomet ne se lasse pas d'insister sur ce thème de développer cette faveur d'Allah (4).

Passons sur l'éloge hyperbolique, décerné à la limpidité constante de la pensée, sur l'oubli des مشاهات, ambiguïtés, qui subsistent dans le Qoran (5),

(1) Qoran, 62, 6

(2) Cf. *Ag.*, I, 255—257, scène légendaire pour le choix des personnages et le développement du dialogue, vraie pour la mentalité prêtée aux Bédouins des *mağūzī*. « La guerre les a empêchés d'apprendre le Qoran », affirment-ils ; *Ag.*, XIV, 40, 19. Les ablutions et les Bédouins de Basra, le cas qu'ils en font ; I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 138, 10 etc.

(3) Qoran, 18, 1.

(4) Cf. Qoran, 2, 146 ; 3, 158 ; 7, 156, 158 (cf. 62, 2) ; 9, 129, 10, 2 ; 12, 2 ; 13, 37 ; 14, 4 ; 16, 105, 114 ; 19, 97 ; 20, 112 ; 26, 195 ; 41, 1, 44 ; 43, 5 ; 43, 2 ; 46, 11 ; 50, 2.

(5) Qoran, 8, 5. Comp. *Soyūdī*, *Itqān*, I, 115 etc., II, 2 etc.

sur le parallèle avec les précédents monothéismes. Le Prophète ne prévoyait donc pas le caractère mondial de sa religion, destinée à conquérir des peuples *allophones*. Les versets, débutant par l'apostrophe *ô hommes*, s'adressent non à l'humanité, mais à un auditoire mecquois ou médinois. Quand il se proclame envoyé « à tous les hommes » (1), il faut comprendre les Arabes, ses contemporains, tous les habitants du Hîgâz et des districts voisins, الناس كافة, *tous les hommes*, nomades et sédentaires, grands et petits, sans distinction de rang, de sexe ni de condition, dans le Nağd, le Tihâma, le Sarât, tous ceux enfin, capables de saisir son dialecte qoraisite; partant, à l'exclusion des citadins du Yémen, pour lesquels cet idiome était à peine plus accessible que l'araméen biblique.

Douze siècles après Mahomet, les docteurs sîites invoqueront ces versets du Qoran contre le fondateur de la religion bābiste. Ils lui reprocheront d'avoir rédigé ses prédications en arabe, langue incomprise par ses compatriotes persans. Ils ne se douteront pas que le syllogisme pouvait être retourné contre l'auteur du Qoran et contre tous ceux, orientalistes ou non (2), qui prétendent y découvrir des arguments en faveur de l'universalité de l'islam. Mais, ajoutait prudemment ce recueil, « Mahomet n'a pas reçu le privilège de l'immortalité. S'il vient à disparaître, seriez-vous tentés de faire défection » ? (3). Ce désastre, on risqua de le voir réalisé, au lendemain du trépas imprévu d'Aboû'l-Qāsim, mort sans avoir pu assurer l'avenir de son œuvre.

Le Prophète arabe s'était flatté de connaître ses compatriotes, les mobiles habitants du désert. De bonne foi il avait pensé pouvoir déterminer la dose de religiosité, d'obligations morales, adaptée à leur fruste mentalité. La tentative échoua lamentablement. Cet échec explique sans

(1) Comp. Qoran, 2, 57.

(2) Cf. *Mo'duwa*, 420—427; Snouck Hurgronjo, *Mohammedanism*, 45, ostime que la question demeure ouverte. Voir aussi plus bas. Nöldeke, *Der Islam*, V, 168, maintient la mission mondiale de l'islam et la conscience de Mahomet à cet égard. Cette thèse commence à perdre du terrain, au sein de l'orientalisme.

(3) Qoran, 2, 138.

doute l'inactivité de Mahomet, durant les deux dernières années de sa vie, son abandon de la Mecque, son oubli du pèlerinage, l'interruption des révélations qoraniques, pendant cette période décisive. Les Bédouins demeuraient inconvertissables. Le Qoran en convient sans détours. A la mort du Réformateur mecquois, en masse « ils tournèrent les talons à l'islam », اتقلبا على اعتابهم et se révoltèrent contre Aboû Bakr.

La défection de la *riḍla* — ainsi la *Sira* qualifie ce mouvement — réduisit le groupe des Compagnons de Médine, divisés entre eux (1), à la peu enviable condition de chefs, de gradés, sans troupes à commander. Si l'on put conjurer alors l'éclipse totale du monothéisme qoranique, on en fut redevable à l'audacieuse initiative d'un noyau de citadins. Hardiment, sans en avoir reçu le mandat, ils prirent sur eux de continuer l'œuvre et, nous ajouterons dès maintenant, de compléter l'organisation ébauchée par le Prophète. La sanglante répression de la *riḍla* attesta de quelle sombre résolution ces hommes se sentaient capables. S'ils réussirent, c'est parce que, comme le maître, « le prophète arabe », ils furent et restèrent Arabes ; parce que, eux-mêmes sortis par leurs ancêtres d'un milieu bédouin, ils avaient su s'élever au-dessus de la mentalité et des conceptions bédouines. Compatriotes des nomades, alliés à leur chefs par les liens du mariage et des affaires, ces titres leur assuraient l'accès auprès des tribus. Citadins, trafiquants, banquiers, pour les avoir fréquentés de longue date, ils avaient, dans ce commerce ininterrompu, appris à connaître les côtés faibles de ces enfants solennels ; ils s'étaient initiés aux moyens de réduire l'individualisme de ces natures violentes et cupides. Les relations d'affaires et de parenté leur permirent d'assister aux luttes mesquines où s'épuisait l'énergie de la race, mais en spectateurs désintéressés et cherchant à exploiter ces divisions au mieux de leurs intérêts. Les citadins du Hîgâz durent à leur primauté intellectuelle, à une moins rudimentai-

(1) Pour expliquer les dissensions entre 'Ali et le groupe d'Aboû Bakr, on suppose des divisions anciennes entre les clans qoraïsites de Hâsim, de Taim, de 'Adî. On essaie de la sorte d'atténuer le scandale des âmes faibles, *scandalum pusillorum* ; Wâhîdî, *Asbâb an-nozôl*, 208, 6.

re organisation sociale, d'avoir tenu sous leur dépendance ces éternels vagabonds supérieurs par le nombre et par la valeur guerrière. Se représente-t-on les Qoraisites sans leurs *Ahābīs*, les ʿĀlīfites sans les Hawāzin? Noyés dans la masse des nomades, les sédentaires ne peuvent se dissimuler cette cause d'infériorité (1). La mauvaise humeur des Bédouins suffisait pour les affamer ou ruiner leur commerce. Cette constatation leur inspirera l'art des compromis. Elle leur inculquera la nécessité d'entretenir des relations pacifiques avec les rudes habitants du désert, sans cesser de les mépriser (2).

Le triomphe de l'islam démontrera l'utilité de cette longue initiation diplomatique. Désormais les citadins deviendront l'âme mettant en mouvement la masse, demeurée jusque-là inerte, du monde bédouin. *Mens agit molem*. Personne ne comprendra mieux ce rôle, ne s'y adaptera avec plus d'intelligente décision que les citoyens des villes du Hīgāz méridional (3). Ils fourniront les groupes, les instructeurs chargés d'encadrer, de discipliner ces futurs soldats de l'islam. L'auteur du *Qoran* abandonnera à ses continuateurs le soin d'inculquer aux Bédouins la maigre mesure de croyances, de pratiques cultuelles, adaptée à la nature de cette race batailleuse et pillarde. Sa mort imprévue leur imposera la tâche, à peine moins délicate, d'éveiller en ces individualistes l'idéal nationaliste, le sentiment de la solidarité arabe. Intervenant seule, l'impulsion religieuse fût demeurée impuissante pour entamer leur indifférence, pour ébranler leur passivité et les entraîner dans l'aventure des *Muḡāzī*, des conquêtes mondiales. Les citadins de la Mecque et de ʿĀlīf connaissaient la '*ʿaṣabyya*', le nationalisme de tribu; ils sauront la transformer en '*ʿaṣabyya*' de race, en chauvinisme arabe. A la suite du *Qoran*, ils

(1) Ils en conviennent devant Mahomet : *إن العرب تخلفنا من أرضنا لأجتماعهم على خلافنا ولا طاقة لنا بهم*. Wāḥidī, *Aṣḥāb an-nabī*, 255. Le ḥadīṭ paraphrase ici — comme souvent — le *Qoran*, 8, 26; 28, 57.

(2) Ici encore Mahomet leur aurait donné l'exemple. Comp. *Qoran*, 49, 4, à l'adresse des Bédouins, au dire de l'exégèse traditionnelle.

(3) *حجازيون*, gens du Hīgāz! (*Aḡ.*, VI, 6, 1) Voilà comment au 1^{er} siècle les poètes des Hānīfites — en majorité de Bakr et de Tamīm — qualifient les orthodoxes!

exploiteront la légende d'Abraham et d'Ismaël, ancêtres de tous les Bédouïns. Mahomet avait limité son ambition à la conversion du Hégâz. Ils le travestiront en prophète de l'humanité. Quand on considère l'indigente matière, sur laquelle ils durent opérer, on n'hésitera pas à qualifier de chef-d'œuvre l'ensemble de ces audacieuses évolutions. Leur adresse empêchera les Bédouïns ombrageux de s'apercevoir qu'ils se laissaient mener par une minorité, la même minorité contre laquelle leurs poètes de la *jāhilyya* avaient élevé de si vibrantes protestations (1).

Malgré des dissentiments passagers, l'entente persistera entre les deux grandes fractions de la race arabe. Elle assurera le triomphe de l'islam et un siècle d'étonnants succès militaires. Nous allons donc étudier de plus près le milieu, où l'œuvre de Mahomet devait recruter ses plus intelligents auxiliaires, parmi les citadins du Hégâz.



Tāïf, la Mecque ! Par elles nous commencerons cette nouvelle randonnée à travers l'Arabie occidentale, pour compléter celle commencée dans le *Berceau de l'islam*. Je ne crois pas céder à un caprice, en juxtaposant de la sorte ces deux toponymes. Je me contente de répondre — on le verra — à l'invitation des Arabes, pour lesquels « la Mecque fait partie de Tāïf, et Tāïf de la Mecque » مكة من الطائف والطائف من مكة ; ainsi aimait à dire Mahomet (2). Telles Gand et Bruges, dans l'histoire mouvementée de la Flandre médiévale — on serait tenté de les appeler des villes-sœurs, tant leur histoire se ressemble et se complète. Dans les deux centres, on suit d'un regard scrutateur les vicissitudes de la vie politique, les oscilla-

(1) Cf. *Yazîd*, 38—55 ; nos *Ahîbîs et l'organisation militaire de la Mecque*, passim.

(2) 'Oğaimî, *Ahîbîr Tāïf*, 10 b. Ce sigle désignera désormais اخبار الطائف. Ce sigle se trouve dans une œuvre de -أحمد الطائف من أخبار الطائف-،manusc. de la Biblioth. Khediv. du Caire, marqué au catalogue, section Histoire, sous le n° 87. Dans ce recueil de *Varia* مجموعة, cette monographie de Tāïf occupe les pp. 76 — 224. Sur l'auteur, 'Oğaimî, cf. Brockelmann, *Geschichte*, II, 392, où n'est pas signalée cette composition, laquelle ajoute peu à nos connaissances sur l'histoire ancienne de Tāïf.

tions du marché chez la voisine. C'est seulement après la reddition de la Mecque, que Tâïf, jugeant son indépendance compromise, songera à traiter avec Mahomet.

Chez les Bédouins du Tihâma et du Sarât — nous le savons par le Qoran, Tâïf et la Mecque s'appelaient *القرتان*, les *deux villes* par excellence ; il faudrait peut-être ajouter : *Al-Makkatân*, « les deux Mecques » (1). Malheureusement les poésies, où la dernière locution se trouve conservée, nous paraissent d'une douteuse authenticité (2). Nous savons que dans les toponymes, les poètes affectaient parfois d'employer, au lieu du singulier, la forme du duel (3). Les fabricants de pièces apocryphes le savaient encore mieux que nous. Ce qu'ils ont prétendu, c'est attester d'une façon graphique les relations, la solidarité des deux cités. Celle-ci se trouvait renforcée, nous le verrons, par de nombreuses alliances matrimoniales et par la communauté des intérêts économiques. Ce fait était universellement reconnu. A chaque Qoraisite, à chaque Tâïfite de renom, le *hadîth* suppose des beaux-pères à Tâïf ou à la Mecque, *قُرَيْشِي وَخَتَاءُ ثَنِيَّانِ أَوْ ثَغْنِي وَخَتَاءُ*, قرشيان (4). Imposante était — nous le verrons plus loin — la liste des propriétaires mecquois (5), dans les monts du Sarât ; et non moins, celle des

(1) Qoran, 43, 30 ; Ibn Hisâm. *Sîra*, 519, 11.

(2) Ibn Hisâm, *Sîra*, 121, la pièce attribuée au légendaire Waraqa ibn Naufal est sûrement apocryphe. Celle citée, *ibid.*, 518—519, est pour le moins suspecte. C'est une réplique, *naqī'la*, à une poésie, déjà suspectée au temps d'Ibn Hisâm : cf. 418, 1—2 : « aucun critique poétique ne la connaît, pas plus que sa *naqī'la* ». Dans la phraséologie de cet auteur très circonspect, ce verdict équivalait à une condamnation ; cf. nos remarques dans *MFOB*, VII, 316—317.

(3) On même le pluriel ; ainsi *Afīkal* = *Afkal* ; Bakrī, *Mo'jam*, 116. *Marwatūn* = *Marwa* ; Ibn Hisâm, 173, bas, (morceau apocryphe, composé de contons *archaïsants*) ; Raqqatan = Raqqa. Ibn Qais ar-Roqayyât (dans *Aḡ*. S. I, 45). Comp. dans *Aḡ*..X, 53, 1, d.l., « les deux Hīguz » ; *Berceau*. I, 16, n. 3, « les deux Maāriq » dans le poète (taam), *Aḡ*., VIII, 94, 19 ; dans le Qoran, 55, 16, 17 et passim ; « les deux Naḡd » ; *ibid.*, 90, 10 ; *Koūfun* = *Koūfu* ; Moḡalihar Maqdisī, *Libre de la Création* (éd. Cl. Huart), IV, 103 : *Kawd-ātīm* = *Kāzūma* ; Dou'r-Roumāna, *Divan*, (éd. Macartney), XXXV, vers 45.

(4) Hanbal. *Mosnad*, I, 381, 9 ; Wāḥidi, *Asbāḥ an-nawāzil*, 279.

(5) Azraqī, *Chroniken* (Wust.), 70 ; I. S., *Tabaq.*, I^a, 52, 240 ; Yāqoūt, *Mo'jam*, Wūšt., III, 497, lire جن au lieu de جن.

Taqafites (1) possédant le titre de *halîf*, alliés, qoraïsites, ou actionnaires et commanditaires des banques mecquoises, aux environs de l'hégire.

Ces considérations nous décident à étudier d'abord Taïf. C'est à peine si nous nous apercevrons avoir quitté la Mecque, en nous arrêtant dans la cité des Taqafites et dans les montagnes, dominant à l'Est le haram mecquois. Nous y retrouvons, presque à chaque pas, le souvenir, l'intervention des grandes familles mecquoises, les Omayyades, les Hâsimites, les Mahzoûmites. Taïf, c'était encore la Mecque, mais dans un cadre plus riant que la « stérile vallée, où, entre de hautes montagnes noires, sans une goutte d'eau, sans un brin d'herbe » (2) se dressait l'édicule de la Ka'ba. C'était une Mecque champêtre, ventilée, où l'on respirait et vivait à l'aise. C'est seulement en rodescendant les pentes du Sarât, en se rapprochant du haram mecquois, après avoir quitté le territoire de Taïf, que cessait brusquement la succession de propriétés, de villas, de bastides qoraïsites. Cette halte aux abords de la cité sainte du Tihâma nous préparera à mieux saisir la caractéristique étrange de cette métropole qoraïsité, ville unique en Arabie, dont seul le commerce peut justifier l'existence et la prospérité. Chemin faisant, nous aurons pris contact avec un coin inconnu des paysages du Hîgâz, achevé de nous convaincre que l'ensablement progressif, *futal* — au sens de Winckler — ne menaçait pas toute la Péninsule: une thèse que nous avons discutée dans le *Berceau de l'Islam*.

A vrai dire, si on les compare à leurs contemporains mecquois et médinois, les Taïfites ont fourni un bien mince contingent au groupe des premiers Compagnons de Mahomet. On aura vite achevé de les compter dans l'innombrable armée des *Ṣaḥâbis*. A ces *Pères* de l'église musulmane, témoins et échos des traditions primitives, les plus anciens compilateurs de *Ṣaḥîḥ* et de *Mosnad* ont prêté leur propre curiosité et leur loquacité inépuisable. Taïf se trouve sous ce rapport largement distancée par

(1) Relatif de Taqîf, tribu principale de Taïf.

(2) Qoṭb ad-dîn dans *Chroniken* (Wüstenfeld), III, 334.

mainte tribu du Hîgâz, sans en excepter des tribus aussi déconsidérées que Ġifâr et Daus (1).

Dans la littérature qoranique, les écrits appelés *Asbâb an-nozôl* prétendent expliquer les « occasions ayant motivé la révélation des versets ou des groupes de versets » et représentent un effort intéressant de l'exégèse musulmane pour suppléer à l'imprécision du Livre d'Allah. On sait la place envahissante prise par les Qoraïs et les Anṣârs dans ces recueils d'*Asbâb*. Or, l'ère des révélations se trouva pratiquement close, quand, un an avant la mort du Prophète, ʿTaïf se décida à traiter avec lui. Aussi le nom de la cité figure-t-il à peine dans le *Tafsîr*, exégèse qoranique (2). Circonstance encore plus défavorable : un seul ʿTaḳfite avait jusque-là représenté ses concitoyens dans l'entourage du Maître. C'était, convenons-en, une tâche particulièrement ardue de mettre en relief, dans l'interminable galerie des Ṣaḥābīs, des traits aussi ingrats que ceux de ce Moġīra ibn Ṣo'ba, traître, assassin et voleur. On a tenté de l'encadrer dans un cortège de prosélytes ʿtaḳfites. On pourra consulter à leur sujet la note 3 de cette page. Ce sont généralement des inconnus, aux dénominations, aux généalogies incertaines. Ces inconsistantes figures servent à masquer les vides, à dissimuler la résistance prolongée, opposée à l'islam par la *Mecque du Surāt* (3). Il en fut de la sorte jusqu'au

(1) Il serait intéressant de découvrir le mohaddîd dausite ou azdite (peut-être à l'époque de la prodigieuse fortune des Mohallabides : A. Houraïra est partisan des Marwanides !) qui a créé l'originale figure d'Aboû Houraïra et de son parrain dans la foi, Al-Ḥārīt ibn at-Ṭofail ; cf. *Aḡ.*, XII, 53—57. Aboû Darr, le Ġifārīto, est une création de la Šīʿa. Sur la douteuse réputation des B. Ġifâr, cf. nos *Aḡābīs*, 428.

(2) D'après Wāḥidī, *Asbāb*, 32, Qoran, 2, 163 regarderait ʿTaḳf.

(3) Compagnons ʿtaḳfites anonymes ; Wāḥidī. *Asbāb*, 91, 1, ou *légendaires*, comme Rāfiʿ ibn Yazīd ; *Ost.* II, 160 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 170—174 l'insignifiant *mosnad* du ʿTaḳfite Yaʿlī ibn Morra (dédoublé dans *Ost.* V, 129), collection de légendes fantastiques ; cf. Ibn Ḥaġar, *Iṣṭāba* E., III, 669, n° 9361. Al-Ḥasī ibn Šarīq adversaire du Prophète à la Mecque (Yaʿqūbī. *Hist.*, II, 23) ḫalīf très influent مطاع chez les Banū Zohra (voir plus loin), du nombre des مروءة قلوبهم ; sa conversion est contestée. Ibn Ḥaġar, *Iṣṭāba* E., I, 25—26, n° 61. Le ʿTaḳfite Saʿīd ibn ʿObaid accompagne Mahomet au siège de ʿTaïf : discussion pour ses droits au titre de Ṣaḥābī ; Tab., *Annales*, I, 1674, 2—3 ; Ibn Ḥaġar, *Iṣṭāba* E.,

meurtre du sympathique 'Orwa ibn Mas'oud. Aussi a-t-on essayé de transformer en martyr de la cause islamique ce personnage, victime de rancunes locales, des rivalités politiques, divisant Guelfes et Gibelins de Tâif (1). Cette cité ne pouvait décernement accepter d'être représentée exclusivement dans les ménologes primitifs par le compromettant Moğira. Elle chargera ses *mohadlifs*, traditionnistes, de lui découvrir des acolytes plus décoratifs, sinon plus authentiques.

Les Tâïfites figurent donc les *ouvriers de la onzième heure* et leur influence sur les premiers débuts de l'islam paraît négligeable. Lorsque, à la suite de laborieuses négociations, où l'on constate l'absence de toute spontanéité, ils se décidèrent à l'accepter, la faculté d'inspiration créatrice du Prophète se trouvait épuisée. Retiré à Médine, il se contenta d'y recevoir les députations des Arabes, « de noter la réalisation du triomphe promis par Allah, de compter les foules s'empressant d'embrasser le *din* d'Allah, (2) اذا جاء نصر الله والفتح ورايت الناس يدخلون في دين الله افواجا ». L'adhésion des Tâïfites lui parut d'un heureux augure. A ces néophytes, il manqua la souplesse, j'allais dire, la crédulité des naîfs Anşars. Encore moins purent-ils se prévaloir de l'avantage — si adroitement exploité par les Qorais — d'avoir vu grandir parmi eux l'auteur du Qoran. Par bonheur l'intelligence politique leur permettra de suppléer à l'infériorité où devait les placer leur tardive adhésion, si âprement marchandée (3). Dans la tâche d'organiser, de façonner les Bédouins, en la qualité d'entraîneurs d'hom-

II, 49-50, n° 3273. 'Otmān ibn Raḥ'a. Ṣaḥābī taqafite obscur: Ibn Ḥağar, *op. cit.*, E., II, 459; autre (inconnu au même autour) Ḥanbal, IV, 8-10, il s'agit de Aus ibn Abi Aus (forme suspecte de filiation!) ou Aus ibn Ḥalaifa; ḥadīṭ de 'Otmān ibn Abi'l-'Aṣi; *ibid.*, IV, 21-22. Ibn Ḥağar (*s. v.*) connaît seulement un Ṣaḥābī qoraïsita de ce nom; Ibn Ḥanbal n'indique pas sa généalogie. Autres Ṣaḥābīs de Tâif, chez Ibn Ḥanbal. *op. cit.*, III, 416-417. Sur Sofīān ibn 'Abdallah cf. Ḥanbal, *op. cit.*, III, 413; Ibn Ḥağar, *op. cit.*, E., II, 54, n° 3315. Pour Abou'l-Baṣīr, cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 750-752; 753, 2.

(1) Voir plus loin; on le compare au Christ; Tirmidjī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 206. On en fera autant — à défaut du sayyid Ḥailān — pour les fils de ce dernier; *Ağ.*, XII, 45; *Osā*, IV, 43.

(2) Qoran, sourate 110.

(3) Voir plus bas, chap. VI: *La religion à Tâif*.

mes, ils se sont avancés au tout premier rang. Il suffit de nommer ici Moğira, Ziād, Ḥağğāg (1), les nombreux collaborateurs taqafites de ces hommes d'Etat, enfin l'extraordinaire Mohtār, la figure la plus originale du premier siècle de l'hégire, dont l'influence sur les Bédouins laisse dans l'ombre celle exercée par Mahomet et les hommes du Triumvirat.

Ces personnages ont plus contribué à la diffusion, au raffermissement de l'islam que des centaines de Ṣahābīs incolores, leurs contemporains, largement exaltés par les *Ṭabaqāt*. Jusque dans les *Manāqib*, un observateur attentif peut découvrir des essais de synthèse historique, condensés dans un ḥadīṭ, et généralement attribués à Mahomet. Au siège de Ṭāif, invité à maudire la tribu rebelle, le Prophète aurait prié Allah « de convertir Ṭāqif et par leur entremise de raffermir les autres musulmans, اللَّهُمَّ اهد ثقفًا واثبت بهم » (2). Ces autres représentaient la masse des nomades, dont l'éducation islamique restait à faire. En cette rude tâche, les Ṭāifites dépassèrent de bien loin les Médinois, placés dans des conditions par ailleurs si favorables. De bonne heure, les Taqafites — ainsi appelés du nom de la principale tribu de Ṭāif — comprirent la nécessité de se joindre au groupe des Qoraïsites, maîtres du califat, de se déclarer leurs auxiliaires, au lieu de s'engager, comme les Anṣārs imprévoyants et boudeurs dans une opposition sans issue. En agissant de la sorte ils ne faisaient que continuer — nous le verrons — les traditions politiques de leur cité natale. Leur habileté, leurs talents de gouvernement ont contribué, pour une part notable, à assurer la prospérité de la brillante période omayyade, le siècle de la grande expansion islamite.

A la suite des auteurs musulmans, les orientalistes (3) s'obstinent à reconnaître dans le calife 'Omar le fondateur de l'empire arabe. Cette conception a achevé d'embrouiller l'écheveau, extraordinairement compliqué

(1) Comp. notre *Ziād ibn Abihī*, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'awwa I, extrait de *Rivista degli studi orientali*, vol. IV.

(2) 'Oğaimī, *op. cit.*, 12 a.

(3) Voir p. ex. D. B. Macdonald, *Development of muslim theology, jurisprudence and constitutional theory*, 14 etc:

de la primitive histoire de l'islam. Dans la réalité des faits, 'Omar ne se montra pas meilleur souverain que 'Olmân. S'il gouverna, ce fut au milieu de l'anarchie; il en mourut victime et, après lui, ses deux successeurs. Les Arabes refusaient de comprendre que, pour continuer l'œuvre politique de Mahomet, une autorité centrale s'imposait et que cette autorité ne pouvait être assumée que par la tribu de Qorais. Dans cette lutte contre l'indiscipline de leurs sujets, s'était usé le prestige des « justes califes, الراشدون », impuissants à dompter l'individualisme des nomades (1). Avec l'avènement des Omayyades, tout change de face : à eux revient la constitution définitive du califat, l'instauration d'un pouvoir souverain. Mo'âwia, Yazîd, 'Abdalmalik, Walid, ces noms fameux résument cette période. Or, à côté de ces souverains qoraisites, on peut être sûr de rencontrer invariablement des lieutenants laqafites. Seuls parmi les Arabes, les Qoraisites possédaient le sens gouvernemental. Leur hégémonie devenait une nécessité politique. L'éloquence plus désintéressée des Ziâd et des Hağğâğ, leur dévouement sans bornes, réussirent à faire admettre le primat de la tribu privilégiée et leur fermeté achèvera de l'imposer à l'individualisme bédouin.

Depuis le règne de Mo'âwia, Tâif conserva donc le privilège de fournir les Richelieu arabes, dont l'objectif sera d'établir, de consolider la *jamâ'a*, l'unité de l'islam. Sous Walid I, au moment où l'empire arabe atteignit son apogée, le plus grand homme du règne, ce n'est pas le monarque qoraisite, mais le laqafite Hağğâğ. À la collaboration des Omayyades et de leurs ministres de Tâif est due, en majeure partie, la fondation du califat arabe, organisme politique dont la ruine aurait pu compromettre, au premier siècle, l'avenir de l'islam. Cette constatation nous amène à deviner, dès maintenant, l'influence exercée par les habitants de Tâif sur les destinées de la religion musulmane.

(1) Ibn al-Ağîr, *Kāmil*, E. III. 57—60. Tab., *Annales*, I, 2907—2914.

LA RÉGION DE ṬĀĪF

La chaîne du Sarāt. — La distance, les routes entre la Mecque et Ṭāif. — Site de la ville. Les environs. Extension du territoire. — Le mont Ġazwān. — Pâturages et forêts. — Hameaux et centres de culture. — Propriétés qoraisites. — Al-ʿArġ, Lyya, Rokba, Al-Wahṭ; Al-Waġġ et son sanctuaire. — Le creusement des puits.

A maintes reprises, nous avons eu l'occasion de mentionner le Sarāt, la chaîne montagneuse, s'allongeant parallèlement à la Mer Rouge. Cette massive épine dorsale, frontière naturelle entre le Naġd et le Ḥiġāz (1), s'incline, du côté de l'occident, vers les steppes grises du Tihāma, vers les terres chaudes et encaissées du Ġaur. La façade orientale du Sarāt domine les plateaux ventilés de l'Arabie centrale. L'érosion séculaire y a pratiqué d'innombrables brèches, creusé des cirques, percé des défilés. Ces trouées facilitent les communications entre les tribus de l'intérieur et les cités commerçantes du Ḥiġāz (2). L'activité sismique a

(1) Ibn al-Kalbī rattachait Ṭāif au Naġd; Bakrī, *Mo'jam*, 8, l. 14. On place Ṭāif dans la mouvance des Lahmides de Ḥīra; Tab., *Annales*, I, 958, 15. L'origine de cette attribution provient sans doute des vers (apocryphes ?? من مصنوعات ابن الكلبي, *Aj.*, XVIII, 161, 4 d. l., cités *ibid.*, p. 161, 4, 15, par ex.

كانت اتاة قومو لمحرق زمنا وصارت بعد للنعمان

De là, l'extension du pouvoir des Lahmides الى الطائف وسائر الحجاز ومن فيها من العرب (Tab., *loc. cit.*) comme a l'époque de l'inscription de Namāra, où elle représente une réalité.

(2) On appelle *manāqib* ces trouées, المنيا الغلاط بين نجد وتهامة; Bakrī, *Mo'jam*, 544. Sur la façade orientale et occidentale du Sarāt, voir Hamdānī, *Ġazīra*, 127, bas.

secondé ce travail de démolition, produit un entassement d'arêtes, de sommets, d'aiguilles et de tables, qui semblent monter à l'assaut du ciel. Entre les tronçons de la chaîne confuse, de larges wādis, se frayant passage, ont accumulé le dépôt de leurs sédiments, avant d'aller porter à l'Erythrée le tribut problématique de leur cours intermittent.

Peu avant d'atteindre la latitude de la Mecque, vers le point où, par dessus la dépression de 'Arafa, la verte vallée de Na'mān (1) étale ses bouquets d'acacias-arāk (2), le Sarāt gagne en hauteur et aussi en régularité. La chaîne se redresse brusquement pour former une véritable muraille rocheuse. Son sommet ou *dos* — tel serait le sens de *sarāt* (3) — atteint une altitude moyenne de 2000 mètres (4), comme le Liban syrien, dans lequel les géographes arabes croient reconnaître le prolongement septentrional de la chaîne arabique. Son hypsométrie croît à mesure que le Sarāt se raccorde aux massifs tourmentés, déployés en éventail, du Yémen. Il prend alors le nom des tribus locales. Ainsi on cite le Sarāt de Daus, de Baḡīla, des Azd (4); modestes confédérations bédouines, qui occupent les plateaux et chaînons secondaires.

Dans la partie nord de cette section du Sarāt, une des cimes les plus élevées—on l'évalue à environ 3000 mètres (5)—serait le mont Ḡazwān (5). Pour l'Arabie, c'est presque la nature des Alpes, puisqu'on y observe la congélation de l'eau (6). Avec sa ceinture de jardins, situés à trois ou

(1) Appartenant au territoire de Taïf et située dans le Sarāt; *Aj.*, VI, 25; *Chroniken* (Wüst.) III, 336.

(2) Mentionnés encore par Burekhardt, *Voyages*, I, 81; cf. *Berceau*, I, 69: Hamdānī, *Ḡazīra*, 153, 4. Dans *Aj.*, II, 80, 6, lire *Sarāt* au lieu de *Ṣarāt* (dans le pays d'Edom). Cette dernière confusion est fréquente dans nos textes.

(3) Comp. Yāqūt, E. V, 59: on dit سرة الطريق et سرة القرى, expliqué par متن, dos.

(4) Yāqūt, E. V, 59, 60; Hamdānī, *Ḡazīra*, 121.

(5) Il domine la ville; L. Roches, *Dix ans à travers l'Islam*, (1834-1844), p. 329. Ce nom englobe tout le massif montagneux de la région ḡaqqāfiya; Yāqūt, *Mo'jam*, W., III, 798; Isṭahri, *Géogr.* (éd. de Goeje), 19. Hamdānī, *Ḡazīra*, 49, 2, l'appelle جبل عرفة العلي, « la haute montagne dominant 'Arafa ». Bakrī, *Mo'jam*, l'a omis; son attention se borne aux toponymes mentionnés dans la poésie et le ḥadīṭ.

(6) Isṭahri, *loc. cit.*; Maqdisi, *Géogr.*, 79, 9; Tamisiér, *Voyage*, I, 291, 292.

quatre kilomètres de l'enceinte urbaine, la ville de Tāif se développe dans une plaine sablonneuse que limitent en fer à cheval des contreforts détachés du Gazwān et s'ouvrant dans la direction de la Mecque (1).

Entre cette ville et Tāif, la distance se trouve diversement évaluée. Les auteurs arabes parlent de deux ou trois *marḥala* (2)—*marḥala* formait l'étape ordinaire du voyageur ou du chamelier (3); halte journalière, souvent déterminée par la présence de l'eau. Heureusement, dans le Sarāt, les points d'eau et de pacage se rencontraient plus rapprochés que dans les steppes brûlées du Tihāma (4). Pour les communications entre les deux principales agglomérations du Hīgāz méridional, la longueur de l'étape dépendait de la route choisie. Or, de la Mecque à Tāif, conduisait une coursière طريق خنصرة (5), vraisemblablement celle passant par Kodā, grimpe rude et rocailleuse. Le topographe mecquois, Qoṭḥaddīn en parle avec effroi. Le poète 'Omar ibn Abi Rabi'a l'utilisait, quand une aventure amoureuse réclamait le trop galant Mahzoumīte au pays de Tāif (6). Maqdisī, le géographe, amateur de l'autopsie et des

(1) Cf. Burekhardt. *Voyages*, I, 110; Tamisier, *op. cit.*, I, 271 - 272.

(2) Maqdisī *op. cit.*, 212; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 359; Ya'qoubī, *Géogr.*, 316, 9. (Iṣṭahrī, *op. cit.*, 19, 9 manque de précision); Ibn Rosteh, *Géogr.*, 184; Ibn Ḡobair, *Travels* (de Goëje), 122, 3. Burekhardt parle de trois journées (ou de 72 milles), comme Ibn Ḡobair, *loc. cit.* lequel ajoute على الرق والشدّة. donc trois petites journées. Cf. Snouck Hurgronje, I, 27.

(3) Comp. remarques de *Chroniken der Stadt Mekka*, Wust, III, 70, 15-20. Pour l'appréciation très variable de la *marḥala*, voir Maqdisī, *op. cit.*, 106, 11. Le *Handbook of Arabia*, (Londres, 1920), I, 126 évalue à 75 milles la distance entre la Mecque et Tāif et « à environ 5.000 pieds » l'élévation de cette dernière ville.

(4) Burekhardt, *Voyages*, I, 84, 85, 87; Bakrī, *Muṣṭam*, 636, d. I.

(5) Hamdānī, *Gazira*, 121, 7; Bakrī, *op. cit.*, 544. Pour la double route, cf. Burekhardt, *op. cit.*, I, 85, 91, 115; Wāqidi, *Muḥās* (Well.), 251; Hamdānī, *loc. cit.*, Maqdisī, *Géogr.*, 112, 3-4.

(6) Aḡ., I, 85, 18. Pour les deux routes. L. Roches, 316, ne parle que de deux journées; Tamisier, I, 352 compte un maximum de 25 heures. Dans ma précédente notice, consacrée à Tāif, je me suis donc trompé, en ne parlant que d'une « forte journée » pour la distance entre Tāif et la Mecque.

mensurations exactes, a noté les deux itinéraires, nécessitant alternativement deux ou trois étapes.

Dans ses récits si vivants, il arrive souvent à l'auteur de l'*Aḡāni* de sacrifier au pittoresque des détails la précision topographique. Par endroits aussi, cette imprécision provient de l'incorrection du texte qui nous a été transmis. Nous aurons à utiliser la notice consacrée par l'*Aḡāni* à Al-'Argī, un Omayyade poète, lequel, condamné à la détention perpétuelle, plagiera, sans s'en douter, l'exclamation de Néron : *Qualis artifex pereo*, اضاعوني وايّ فتي اضاعوا (1). Al-'Argī doit son nom au village d'Al-'Arg, dans la région de Taïf. Al-'Arg devait se trouver à une faible distance de cette ville, puisqu'on le signale toujours dans les alentours et parmi les « dépendances » immédiates de Taïf. De 'Arg, on se rendait en cette ville pour y assister à la prière du Vendredi (2). Par ailleurs l'*Aḡāni*, dans un passage fort contourné, semble indiquer Al-'Arg, comme dominant la Mecque (3). Ce renseignement doit s'interpréter comme celui à propos du Ġazwān, quand on l'appelle « la haute montagne de 'Arafa ». Ġazwān désigne ici le massif montagneux, voisin de Taïf, sans doute le « Djebel Kora » de Burckhardt, d'où ce voyageur a « discerné Ouadi Muna ». 'Arg aurait donc occupé, pensons-nous, le rebord extrême d'un palier surélevé, sorte de belvédère dominant le *ḥaram* mecquois (4), mais

(1) *Aḡ.*, I, 165.

(2) *Aḡ.*, I, 156. d. l. Toujours appelle عرج الطائف ou قُبُل الطائف ; *Aḡ.*, I, 154 ; Qotaiba, *Poesis*, 365, 3. 'Oḡaimi ne la connaît plus. Serait-ce le *Ras el Kora* de Burckhardt, I, 86 ? Orwa ibn Mis'oud met seulement cinq jours entre Médine et Taïf. C'est un *record* ; il doit attester le zèle du neophyte, desiroux d'amener ses compatriotes à l'islam.

(3) *Aḡ.*, I, 155, 2-3. Il faut lire قُتّى et non قُتّى et remplacer le chiffre «trois» ثلاث par «trente-trois». Sur Fotoq, cf. Yāqout, *Moḡam* (Wust.) III, 850-851, une قرية dans les «dépendances» de Taïf, Haundani, *op. cit.*, 187, 11. Un autre Al-'Arg se trouve entre Médine et la Mecque. I. S. *Ṭabuy.* I, 157, 20. Haundani, 187, 13 place Taïf, Fotoq et la Mecque sur la même latitude.

(4) Yāqout, E. VI, 141 proclame 'Arg بلاد تهامة ; affirmation difficilement conciliable avec son élévation et sa proximité de Taïf. Comprenez : entrée du Tihāma ! Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 85, 91, 115. De la Mecque, on se rend à Āne à Taïf ; Ibn Hišām, *Sīra*, 252, bas ; cf. Burckhardt, *op. cit.*, I, 100.

qu'on ne pouvait atteindre qu'en suivant les interminables lacets des pistes, serpentant à travers la montagne et qui formaient, « les deux étapes montagneuses », مرجلتين في الجبل de Maqdisi (112, 4).

*
**

Dans l'Arabie occidentale, on eût difficilement imaginé une région plus pittoresquement variée que les environs de Taïf : succession de vallées fertiles et bien irriguées, de pentes verdoyantes, où la culture des céréales alternait avec celle des arbres fruitiers et les bocages forestiers. Les montagnes voisines offraient des pâturages estimés (1). Leurs forêts étaient fréquentées par les bûcherons, les charbonniers et aussi par les goudronniers et les résiniers. Ceux-ci recueillaient le suc des arbres à gomme ; ils extrayaient des conifères, couvrant les versants du Sarāt, le goudron (2), remède employé avec succès contre la gale du chameau (3).

Ces manœuvres s'y rencontraient avec des bandes de chasseurs, arrivés de Taïf et parfois de la Mecque, en compagnie de leurs mentes, de leurs faucons et de leurs guépards (4). La vie, le mouvement régnant partout, et jusqu'au sein des forêts, contrastait agréablement avec le

(1) Hamdānī, *Ġazīra*, 120—21 : *Chroniken*, Wüst., II, 75—76. Pour les environs de Taïf, voir Tamisier; *Voyage*, I, 295—355 et Burekhard, *Voyages*, I, 84—89. Comp. Périet, *Al-Ḥadjdjādj*, 1—2 ; Ibn al-Faqīh, *Geogr.*, 22 ; 'Uḡaimī, *Anṣūr Taïf*, 20 a., etc.

(2) قطران peut également désigner une substance odorante pour les fumigations si appréciées des Arabes. Cf. Van Hoonacker, *Introduction de l'encens dans le culte de Jahveh* dans *Rev. bibl.*, 1914, 173—174. Pâturages ; *Aj.*, XVIII, 159, 3.

(3) Comp. *Najī'at Ġarīr*, 183 ; جرب الحيد كما مفتح جرب الجمال بها الكحيل المشعل scolion : الكحيل الاطران (cf. 'Amir ibn al-Ṭofail, *Divan*, XXII, 1. عرعر et بان dans le Sarāt). La comparaison est familière aux poètes ; Hoṭai'a, *Divan*, XXIII, 13 (notes de Goldziher) ; Qais ibn al-Haṭīm. *Divan*, VII, 8 ; autres citations dans Salhani-Haffner, *Aldūd*, 17, bas ; 18, haut ; 137, bas ; Alḡal, *Divan*, 24, 1. Comp. Balāḡluri, *Asrūf* (Ahlwardt) 9, 4 d. l. ; autres allusions, *Aj.* XII, 14, 1. 14, XIII, 136, 8. Conifères dans le Sarāt ; Tamisier, *Voyage*, II, 33, 96, 113.

(4) فهور, notice d'al-'Arḡi ; *Aj.*, I et VIII, 145 ; pour la chasse au guépard, cf. *Aj.*, IX, 82.

silence, planant sur les mornes solitudes du Tihāma et de la région 'mecquoise.

En sortant de Taïf, du côté sud-ouest, par le Bāb as-salāma, on rencontre de nos jours le hameau de Salāma, un ancien faubourg distant d'une dizaine de minutes, auquel cette porte doit son nom. La mère du calife 'abbāsīde Moqtadir y posséda une propriété, *ḥū'it*. Les descendants d'Ibn 'Abbās s'étaient fixés à Salāma, dans les environs presque immédiats du sanctuaire élevé à leur ancêtre (1).

Quelle était l'extension du territoire relevant de Taïf? D'après une donnée du Qāmoūs, « le premier village rencontré s'appelait Loqaim (2) et le dernier Al-Waḥṭ, » (3). Loqaim se trouvait, nous le savons, sur la route de Syrie et Al-Waḥṭ au sud-est de Taïf. C'était un grand village, mais d'origine moderne, avec des puits, des jardins et des champs de céréales (4). Ces précisions ne nous avancent guère, la distance exacte de ces localités, par rapport à Taïf, n'étant nulle part indiquée d'une façon bien nette. Je propose d'identifier Al-Waḥṭ (5) avec le toponyme « Ouahad », mentionné par Maurice Tamisier (*Voyage*, I, 330). « C'est, assure-t-il, le dernier des environs de Taïffa ». D'après les indications assez vagues de ce voyageur, il faudrait le placer à une heure et demie de cette ville.

Au pied du mont Ġazwān, après des vergers et des champs où « chaque feuille, chaque brin d'herbe se couvraient d'une rosée balsamique » (Burekhardt), sur les plateaux, rafraîchis par les brises du Nağd, par les émanations résineuses des conifères, dans le creux des vallons, s'élevaient des hameaux (6), modestes agglomérations de fermes et centres de cultu-

(1) Hundāni, *op. cit.* 121, 5 : Yāqoūt, *Mo'jam*. Wust III, 113 ; Tamisier, *Voyage*, I, 272, 320.

(2) دحي على وزن زير, 'Oḡaimī, *mon. cit.* 20. a. Pas dans Yāqoūt ni dans les anciens géographes. 'Oḡaimī n'est intéressant que pour la topographie moderne de Taïf. Pour l'antiquité, il puise dans les sources littéraires, comme nous.

(3) Cité dans 'Oḡaimī, *op. cit.*, 8, a.

(4) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 20 a.

(5) 'Oḡaimī, *op. cit.* 20, a le place « a trois milles au sud de Waḡḡ » qu'il identifie vraisemblablement avec Taïf.

(6) Cf. Burekhardt, *Voyage*, I, 86, 97.

re : Al-'Arg, Al-Baqī', Al-Waḥṭ, Ġildān ou Ġildān (1) ; cette dernière un *ḥimā*, une plaine fertile et « unie comme la paume de la main » (2). 'Arg était un vrai village, قرية جامعة. Il faut en dire autant de Waḥṭ (3), lequel surveillait les vastes vignobles du voisinage. C'était également le rôle d'Al-Lyya (4), fortin appartenant au chef hawāzinite, Mālik ibn 'Auf (5). Ces agglomérations paraissent avoir eu une existence fort éphémère. C'est à peine si certains toponymes (6) ont survécu. Ainsi Burekhardt (II, 221)

(1) *Ağ.* I, 157, 158, et la notice d'Al-'Arġī', *passim*. Bakrī, *Mo'ğam*, 241 : Hamdānī, 187, 15. Dans *Ağ.*, XVIII, 159, 3-4 lire جلدان au lieu de خلدان ; Yāqūt W., I, 489, 625, 823 : II, 81, 99 situe Ġildān entre « Al-Lyya et Basal » (et non *Sabal*, comme *ibid.*, II, 99). Burekhardt, *Voyages*, II, 221 place « Bisol, à peu près deux heures au sud de Lié (Lyya) » Lire جلدان non خلدان dans Ibn al-Aṭīr, *Kāmil* E. I, 289. Comp. Yāqūt, W., II, 81 et les vers de Mālik ibn 'Auf : من بطن لية وجدان (d'ici l'on aura déduit l'existence du fortin de Mālik) ; *Ağ.*, XIII, 3, l. 13.

(2) Contesté entre nomades et citadins : Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289, 8.

(3) *Ağ.*, XVIII, 211, Yāqūt, *Mo'ğam*, E. VI, 141.

(4) Comp. Ibn Sikkīt, *Tahṭīb*, 599 d. à vocaliser *Lyya* au lieu de *Layya* (comme à l'édition). Sur la carte jointe au 2^e vol. de *Tamisiar*, « Lyoh » est placée au sud-est de Ṭāif : la première station de l'itinéraire suivi par l'auteur. (II, p. 5) au midi de cette ville, à « quatre heures de marche », d'après Burekhardt, *Voyages*, II, 221. Hamdānī *op. cit.* 121, 1, 4 place Lyya et Ġildān « à l'est de Ṭāif », mais Ġildān « dans la direction du Nağd ». La « station » de Fotoq est encore plus vers l'est : Hamdānī, 187, 12-15. Entre Lyya et Basal, (*Bessel* chez Tamisiar), ce voyageur a mis six heures ; *Voyage*, II, 9. Sur ces deux toponymes, voir la carte jointe à Jomard, *Etudes géogr. et histor. sur l'Arabie*, Paris, 1839.

(5) On y vénéra un souvenir du Prophète صامر الذي ناقة انه اثر حجر يقال انه اثر في حجر يقال انه اثر ناقة النبي صامر ; 'Uğainī, *op. cit.* 14, a. Vers de Ḥafaf ibn Nadba : Yāqūt, E. III, 122 : IV, W. 370-77, *Chroniken* W. II, 47. Tab. *Annales*, I, 1670-71. I. S. *Ṭabaq.*, III^e, 110, 4. Ibn Hišām, *Sīra*, 851, 2 (à ajouter à l'*index* s. v. *Lyya*).

(6) I. S. *Ṭabaq.*, V, 376, 23 : بياة من ارض الطائف, avec les graphies نباهة et نباهة ; Hanbal *Mosnad*, III, 416 ; Bakrī, *Mo'ğam*, 573. Autres toponymes de la région sans indication de distance ; Yāqūt, W, I, 164, 170, 370, « Balra entre Honain et Ṭāif ». *ibid.*, I, 506, toponymes placés « outre la Mecque et Ṭāif ». Bakrī, *Mo'ğam*, 827, 1 a d. I, D'après Yāqūt, E. III, 116, *Ġaḥn* serait ناحية بالطائف (c. à d. dans la région de Ṭāif), parce que ce toponyme figure dans le vers du ṭaqaḥito Nommairī. Bakrī abuse également de ce critère ; voir son *Mo'ğam*, 523, s. v. مرثوب. *Dağnā'*, environs de Ṭāif ; Fākihī, *Chroniken* W., II, 48, bas.

connaît Lyya — il orthographie *Lié* et *Laia* — « un ouadi avec un ruisseau, de beaux jardins et beaucoup de maisons ». Tamisier (II, 5) y a noté « une forteresse flanquée de tours... des jardins pareils à ceux de Taïffa » et enfin « une grappe (sic) de maisons ». Quant aux autres noms de lieu, géographes et encyclopédistes — comme Yāqūt et Bakrī — essaient de les localiser par le procédé empirique qui leur est habituel. Pour qu'ils se croient le droit de placer, aux environs de Tāif, un toponyme, il leur suffit de l'avoir découvert dans un poète taqafite ou de la région taqafite. Au 11^e siècle de l'hégire, le village d'Al-Wahṭ n'était plus que l'ombre de ce qu'il fut, au temps où 'Amrou ibn al-'Asī en avait fait le plus riche domaine du Sarāt (1).

A défaut de centres importants, on rencontrait partout dans la campagne de florissantes exploitations agricoles, cultivées pour le compte des Taqafites, ou propriétés des riches banquiers de Qorais. Les grandes familles de la Mecque tenaient toutes à posséder un lopin de terre dans la région de Tāif. On voyait des octogénaires — tel le père de 'Amrou ibn al-'Asī — escalader la rude montée du Sarāt, moitié à pied, moitié à âne, pour venir surveiller sa vigne de Wahṭ (2).

La Tradition répugne à reconnaître la condition modeste des intimes amis, des principaux auxiliaires de Mahomet. Ainsi elle s'efforce de rattacher le futur calife 'Omar, sinon à l'aristocratie, du moins à la riche bourgeoisie de la Mecque. Sa mère aurait été une Maḥẓūmīte. Or, devenu calife, 'Omar exprimera le regret que l'indigence de son père, Al-Ḥaṭṭāb, n'ait pu lui procurer un pied à terre, près de Tāif. De grand cœur il se dira « disposé à échanger une bicoque, aux environs de Tāif contre dix palais en Syrie ». C'est là un des nombreux ḥadīth inventés par le patriotisme des Tāifites, mais attestant une réalité indiscutable, à savoir

(1) 'Uğaimī, *op. cit.*, 20, b, à propos de Wahṭ: *بهذه القرية مزارع وعين كبيرة إلا أنها الآن ضئيلة* و: *بستانها المذكور فلم يبقَ على مقفار ما كان عليه*. Au temps de Tamisier en 1834, modeste exploitation agricole; *Voyage*, I, 350. Sans doute « le village El-Wahab », lire « Wahat » que le *Handbook of Arabia*, I, 127 place au N. E. de Tāif.

(2) Balāḥlorī, *Ansīb*, 84 b; Ibn Hišām, *Sīra*, 272, bas.

le prix attaché par leurs voisins de la Mecque (1) — il n'en va pas autrement de nos jours (2) — aux terres du Sarāt (3). Le même 'Omar ne tardera pas d'ailleurs à y acquérir le vaste domaine de Rokba qu'il transmet à ses descendants (4). L'orthodoxie en a profité pour lui faire exalter la sainteté de la Mecque. « Un péché à la Mecque, aurait-il affirmé, m'inspire plus de crainte que 70 transgressions à Rokba ; لَخَطِيئَةٌ أَصِيْبُهَا بِمَكَّةَ أَعَزَّ عَلَيَّ مِنْ سَبْعِينَ خَطِيئَةً أَصِيْبُهَا بِرُكْبَةِ » (5). A Tāif, les financiers qoraïsites aimaient à venir goûter les plaisirs de la vie champêtre. Parfois même ces arrière-cousins des Bédouins du Tihāma s'y sentaient repris par la nostalgie de la vie nomade. Ainsi nous voyons, au premier siècle de l'hégire, le grand seigneur omayyade, l'excentrique poète Al-'Argī, « conduire en personne ses chameaux à l'aiguade, couvert d'un grossier caban », puis le lendemain, après s'être baigné, accueillir ses amis, vêtu d'un *complet* (6), valant 500 dinārs :

يَوْمًا لِأَصْحَابِي وَيَوْمًا لِلَّيْلِ مَدْرَعَةٌ يَوْمًا وَيَوْمًا سِرْبَالٌ (7)

(1) En même temps que Al-'Argī, un autre 'Oḡmānido, mari de Sokaina, possède à 'Arg une ضيعة, abritant un harem considérable : cf. *Aḡ.*, XIV, 166, 6 d. l. *Aḡ.*, I, 88, 6 : ضيعة d'un Ḡomāhite près de Tāif. Autres « châteaux » de Qoraïs dans la région de Tāif ; *Aḡ.*, I, 155, haut.

(2) Tannisiar, *op. cit.*, I, 169—355. On fait affirmer par Mo'awia que « dix maisons au Ḥiḡāz l'emportent sur vingt en Syrie » ; Al-Mottaqī, *Kanz al-'omni*, (Ḥaidarabād, 1313 H.), VI, 256, n. 4620.

(3) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 9 a ; *Montaḡib Kanz*, V, 351.

(4) On le place parfois près de 'Okāz où les descendants de 'Omar conserveront des possessions ; Bakrī, *Mo'jam*, 408, 2 : 661, 13 ; autres identifications, Yāqūt W. II, 809 ; 'Oḡaimī. *Aḡlūr Tāif*, 9 a, lequel écrit رصة, bassin, et se contente de copier ses prédécesseurs ; Azraqī, W., 363, 5 d. l. : 366. Naḡīb ('Oḡaimī, *op. cit.*, 21 a épèle *Naḡīb*) près de Tāif ; Tab., *Annales*, I, 1573 ; *Ḡabāyib*, autre toponyme taqafite ; 'Oḡaimī, *op. cit.*, 21 a ; dans Yāqūt, W. II, 14, جبال مكة = montagnes près de Tāif.

(5) Azraqī W. *loc. sup. cit.* Sur la sainteté idéale de la Mecque, voir les ḥadiṭ recueillis dans *Kanz al-'omni*, VI, n° 4321 etc.

(6) Je traduis ainsi خلتان, tunique et manteau, c.-à-d. un habillement complet. *Comp. Aḡ.*, XV, 62, 2 : XII, 48 ; Baḡawī, *Mus-bih*, II, 84, 4, 14 « deux habits rouges, deux habits verts » ; cf. *Aḡ.*, XI, 83, 10 d. l. : 146, 5 : Aboū Daūd, *Sonan*, II, 111.

(7) *Aḡ.*, I, 157 ; à la p. 158, 10 de l. au lieu de المتين lisez المتين, Al-'Aḡīq, le lieu

*
* *

Dans les environs de Taïf, on vantait surtout les charmes de Waǧǧ. Aucune localité ne nous devrait être mieux connue; aucune n'étant plus fréquemment citée dans les annales de la cité taqafite (1). En dépit de cette célébrité, nos auteurs n'ont pu se mettre d'accord sur son identité. Beaucoup y voient simplement un synonyme de Taïf (2). L'opinion la plus vraisemblable veut reconnaître dans Waǧǧ le nom d'une vallée, voisine de cette ville. C'était un ensemble de terrains pittoresquement accidentés (3), couverts de bouquets d'acacias (*talh*) et de lotus (*sidr*). La belle venue de ces lotus avait, au siège de Taïf, excité l'envie des Compagnons du Prophète. Celui-ci, pour les calmer, dut leur en promettre de plus beaux au Paradis (4). Certains de ces arbres contemporains, assurent les chronographes, de l'hégire, atteignaient 46 emfans شبر ou même 36 cou-dées ذراع de tour (5). Dans les environs de Waǧǧ, Zobaida, femme de Hâroûn ar-Rašid, voudra plus tard acquérir « deux propriétés considérables », حاشان عظام (6). Du village de Waǧǧ plusieurs fois détruit, il ne

de plaisance près Médine: 158, 19 lire سوط au lieu de صوت. 'Arǧi se vante de tenir toujours son feu allumé pour l'hospitalité: Aǧ., I, 154.

(1) Et dans nos poètes: généralement synonyme de Taïf: Ibn Hišām, *Sira*, 850, 3 d. 1. Cette synonymie a accru la confusion dans la toponomastique locale.

(2) 'Oǧaimi, *op. cit.*, 8 b, 9 a; Omayya ibn Abi's Sâlt, *Divan* III, 1: U. I. 12; apocryphe, mais ancien: Hamdāni, *Ġazira*, 213, 14-15: Ibn al-Faǧh, *Géogr.*, 22: Bakrî, *Mo'jam*, 241, 451, 838: fréquemment بطن وجة. La vallée semble n'avoir eu qu'une faible étendue; cf. Aǧ., VI, 25, 11. Sur le site de Waǧǧ, voir encore *Chroniken* W., II, 75, 76, 133. Dans les poésies de Ġailān, Waǧǧ semble = Taïf: Aǧ., XII, 47, 11. Remarquez dans la topographie taqafite la fréquence de l'addition بطن. Ainsi pour Waǧǧ, Lyya, Ġildān.

(3) Et de plantureux pâturages: Hamdāni, *Ġazira*, 120, 26: 211, 22. Leur abondance est caractéristique de la région.

(4) 'Oǧaimi, *Alḥîr Taïf*, 10 a. Ce sont les نبق. « C'est ici l'arbre qui s'élève le plus haut »; Tamisiar, *Voyage*, I, 302

(5) 'Oǧaimi, *op. cit.*, 19 b.

(6) « Dans une vallée, voisine de Taïf, appelée Barad... l'endroit s'appelle Waǧǧ » (sic); Hamdāni, *Ġazira*, 120, 26. L'une doit sans doute être cherchée à Honajn. Zobaida en sacrifia la palmeraie pour amener l'eau à la Mecque; *Chroniken*, Wüst., III, 335.

subsistait plus de trace, à l'époque de 'Ogaimī (1). Plus encore que par ses lotus, le val de Wagǧ était célèbre par ses sanctuaires (2). Par rapport à Tāif, « وَجَّ ذَاتِ الْاِنْدَادِ », le Wagǧ des fétiches » semble avoir joué un rôle, rappelant celui des *masā'ir* de Minā, de 'Arafa, de Mozdalifa, dans l'histoire de la Mecque.

Plusieurs dictons témoignent de ce passé profane. La Tradition, toujours empressée à effacer les traces, les souvenirs de l'ancienne gentilité bédouine, s'en est offusquée. Elle a voulu en atténuer l'effet, en attribuant ses scrupules à Mahomet. Le sanctuaire collectif de Wagǧ, le principal haut-lieu taqafite, consacré aux vieilles divinités, اِنْدَاد, du Sarāt, a donc été proclamé par le Prophète « le haram d'Allah, وَجَّ حَرَمَ اللَّهِ عَزَّ وَجَلَّ ». Wagǧ, étant « un lieu saint, Allah lui avait ordonné de la vénérer et d'en recommander le respect ; (3) « اِنْ اَنْ وَجَّاً مُّقَدَّساً وَاِنْ اِلَهِ اَمَرَنِي اَنْ اِقْدَسَ وَجَّاً مُّقَدَّسُوْهَا ». Par contre, une autre sentence du Prophète, par son contenu et par l'anthropomorphisme de l'expression, a singulièrement embarrassé les exégètes : « le dernier pas d'Allah sur la terre fut à Wagǧ, اِنْ اَخْرَ وَطْئَةً وَطْئَهَا », (4) « الله بَوَّجَ ». Dans ces dictons, il nous paraît difficile de méconnaître le souvenir et comme les débris d'une ancienne mythologie taqafite. Cette provenance explique l'intervention, prêtée ici à Mahomet, et aussi les efforts de l'orthodoxie pour identifier Tāif et son *haram* avec Wagǧ et son val sacré (5). Ainsi, à la Mecque, on exaltera la Ka'ba pour diminuer l'importance des autres sanctuaires de la métropole qoraïsité (6), au grand

(1) *Aḥbār Ṭā'if*, 21 a ; 11^e siècle H. الجبسا, Al-Molaisā, village de la région de Tāif, 'Ogaimī, *op. cit.*, 20 b. n'est pas dans Yāqūt. Je n'ai pu le retrouver dans les auteurs récents, voyageurs etc. Attendons un explorateur moderne, ayant la précision scientifique et l'esprit d'observation du vieux Burekhardt.

(2) Haram de Wagǧ ; Ibn Hišām, *Sīra*, 918 ; *Kanz al-'omni*, VI p. 256, no 3622.

(3) 'Ogaimī, *Aḥbār Ṭā'if*, 9 b.

(4) 'Ogaimī. *op. cit.*, 10 a.

(5) Essai pour expliquer la nature du haram de Wagǧ ; Ibn Daiba', *Taṣīr al-waṣūl ilā ḡumr al-oḡūl*. III, 127, bas.

(6) Wagǧ, fréquemment cité comme point de repère pour la région de Tāif : ainsi al-Wahī est dit « à 3 milles de Wagǧ » ; 'Ogaimī, *op. cit.*, 21 a. « Lyya à huit milles de

profit du monothéisme qoranique.

D'autres coins, plus éloignés de la cité, ne se trouvaient pas moins favorisés que Waǧǧ. Telle la vallée de Moǧār où, dans toutes les saisons de l'année, on était assuré de rencontrer des dattes mûres (1). Mais une particularité frappait avant tout l'étranger arrivant pour la première fois dans la région de Taïf : c'était la multiplicité des vignobles, l'étendue des vergers (2). Leurs fruits faisaient prime — comme de nos jours encore — sur tous les marchés du Ḥiǧāz.

Des puits, des réservoirs, des canalisations, et aussi des barrages établis, au débouché des vallées, entretenaient la fraîcheur de ces plantations, amoureusement cultivées par les indigènes (3). Creuser un puits constituait un titre de gloire, mis à l'actif des plus fastueux sayyḍ (4). Ce fut, semble-t-il, une spécialité des ancêtres de Ḥaǧǧāǧ, tendancieusement exploitée contre cet homme d'Etat par l'ancienne annalistique, (5) quand

Waǧǧ et au sud de Taïf » ; 'Oǧaimī, *loc. cit.* Cet auteur semble lui aussi envisager Waǧǧ et Taïf comme des synonymes. Voir plus haut pp. 23 etc. la distance approximative entre Taïf d'une part, Lyya et Wah̄ de l'autre.

(1) Bakrī, *Mo'ǧam*, 531, 9-10; cf. 181, 8. Pour la vocalisation Moǧār (avec *damma*) cf. Hamḍānī, *op. cit.*, 134, 6. Maqḍisī, *Géogr.*, 101, 3.

(2) Omayya ibn Abī' Ṣalt, *Dumun*. U. I. Le poète médinois Ka'b ibn Mālik menace Taïf d'arracher ces vignes (le ḥadīṯ s'en souviendra) ; Yāqūt, E. VII, 400.

(3) Propositions des Taqafites à leurs voisins bédouins ; *ثيهرها حرتي ونفرسها اعناب ونمارا* (Huile du Sarāt ; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 885). *واشجارا ونكظيها كظائر ونحفرها اطواء ونيلها*. Ibn al-Aḡir, *Kāmil*, E. I, 288 ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 50. Barrages : cf. Tamisier, *op. cit.*, I, 341.

(4) Vers de Ka'b al-Aṣraf ; Nöldeke, *Betr. zur Poesie der alten Araber*. 80. cf. 'Iqd' III, 17 ; *Berceau*, I, 37. Aḡ. I, 154, 6 ; il s'agit de la région de Taïf.

(5) Sans nous autoriser à conclure qu'ils « étaient ouvriers maçons » ; Périer, *Ḥaǧǧa-jīl*, p. 4. Les plus anciennes familles qoraisites se prévalent d'avoir creusé des puits, absolument comme aux temps des patriarches bibliques ! Comparez le vers cité par le scoliaste de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Duran*, 176, 9 (éd. Lyall :

فأب الماء ما- أبي وجدي وبئرني ذو حفرتي وذو طونتي

« Cette eau est la propriété de mon père, de mon aïeul ; ce puits, je l'ai creusé, je l'ai maçonné ! »

الذي = ذو. Le puits الهمر près de Taïf est creusé par 'Abḍalmoṭṭalib ; un Taqafite s'en empare ; Balāḍorī, *Ansāb*, 43, b.

elle prétend y reconnaître une marque de leur condition inférieure. Cette activité prouve seulement qu'ils possédaient des propriétés étendues et s'entendaient à les mettre en valeur. A Tāif, comme dans le reste de l'Arabie, le creusement d'un puits suppose des capitaux et une entreprise agricole, ماء ومال عليه. On comprend l'attachement des Tāifites pour des propriétés, si laborieusement créées. Quand le Prophète, campé sur leur territoire, menaça de tout dévaster, la population demanda grâce pour les domaines les plus éloignés de la cité dont l'entretien nécessitait les plus grands sacrifices. « Que Mahomet, dirent les habitants, les confisque plutôt. S'il en détruit les plantations, personne ne se sentira le courage de les reconstituer ! » (Ibn Hišām, 873).

Des accords conclus avec les Bédouins du Sarāt protégeaient les domaines contre les déprédations des troupeaux et de leurs bergers (1). Accords d'une efficacité souvent illusoire. Vrais chiffons de papier, alors même qu'on avait pris la précaution de les libeller sur le cuir. Il en naissait des conflits, dégénérant parfois en bagarres sanglantes. Les notices d'Al-'Argī et de Ġailān nous en ont conservé des souvenirs. De ses origines familiales, le premier avait conservé la « fougue omayyade », وثبة أموية, et ses séjours prolongés dans les solitudes du Sarāt avaient encore exalté son humeur farouche (2). Décidé à se rendre justice à lui-même, il s'amusa à percer de flèches les chameaux, s'oubliant jusqu'à venir marauder sur les réserves de ses terres de culture et de pâcage (3).

(1) Bakrī, *loc. cit.* Comp *Aġ.*, XII, 46.

(2) Avec quelle férocité il venge les affronts ; *Aġ.*, VII, 145. Dans toutes les agglomérations — telle Médine — les sédentaires doivent être en mesure de repousser les agressions des اعراب ; cf. Hassān ibn Tābit, *Diwan*, 6, 34. Ceux-ci de leur côté se promettent de les razzier ; *ibid.*, 63, 1-2.

(3) *Aġ.*, I, 160 ; XII, 46.

II

FERTILITÉ DE LA RÉGION

Les dattiers. — La culture du froment. — Terrains de chasse. — Les vergers ; « tous les fruits de la Syrie ». — Les vignobles : Aboû Mihzân. « l'Horace » des Arabes. Le « zabîb » de Taïf. — Les Juifs, marchands de vin. — L'apiculture. Le miel dans le Qoran et chez les Bedouins. — Miel et beurre administrés aux nourrissons.

« Taïfa (sic) — ainsi s'exprime une ancienne *Vie de Mahomet* (1)—est l'endroit de l'Arabie, où l'on respire l'air le plus vif et le plus pur. Quoique située au de-là du tropique, l'eau y gèle dans le creux des rochers » (2). Cette fraîcheur de la température, la qualité du terroir, jointes à l'abondance, à l'excellence des eaux, très appréciées comme boisson par les Bédouins, à cause de leur légèreté et de leur pureté (3), tous ces facteurs développaient

(1) Turpin. *Hist. de la vie de Mahomet*, I, 36.. Pour la réparation des dégâts occasionnés par les bestiaux dans les propriétés. voir Bağawî, *op. cit.*, II, 10. Pour la graphie *Taufa*, voir plus haut p. 6.

(2) Pour la gelée et la neige dans la région, cf. Tamisier. *Voyage*, I, 291, 292.

(3) Burekhardt, *Voyages*, I, 84-89 ; *Iql* ¹, III, 342 ; 356 ; Maqdisî, *Géogr.*, 79 ; Mobarrad, *Kāmil* (W.) 115. Le *جيد* est mentionné par 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, VI, 7, poète de la région de Taïf. Les montagnes environnantes, celles du moins voisines du Yémen, bénéficiaient du régime de la mousson : cf. Lyall, dans 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, p. 76. Aussi la région nourrit-elle des vaches, qui ne pourraient subsister dans les stepes brûlées du Tihāma. Omayya ibn Abi's-Ṣalt les mentionne dans sa description de l'*istisqā'*. Au pèlerinage, le Prophète aurait pour ses épouses sacrifié des vaches ; Aboû Daoud, *Sunan* (I.), I, 178. Les Bédouins, comme les B. Solaim, affirme leur poète 'Abbās ibn Mirdās, ne possèdent pas de vaches ; Ibn Hišām, *Sīra*, 862, 6 d. l. Mais on

partout une végétation variée et que les Arabes devaient trouver luxuriant. Avant tout, des champs de céréales (1). Le froment constituait la base de l'alimentation des Taqafites, au lieu du lait et des dattes, le menu traditionnel, national des Arabes. Dans ce régime frumentaire, on croyait découvrir l'explication de leur *dahā*, de leur intelligence féconde en ressources (2). Au sein des forêts, couvrant les montagnes environnantes, le gibier abondait (3). Les indigènes et leurs hôtes de Qorais, établis dans les villas et sur les domaines du Sarāt, se livraient, on l'a vu, avec entrain au plaisir de la chasse (4). Cette distraction se trouvait interdite dans le val de Waǧǧ et aussi aux abords immédiats de Ṭāif. Sa banlieue, transformée en un *ḥaram* (5), jouissait d'un autre privilège des territoires réservés ; il était sévèrement défendu d'y couper les arbres. Comme à Médine, les jardins étaient soigneusement enclos de murs, plus exactement entourés d'une levée de terre, d'où leur nom de *ḥā'ū* (6). On appliquait encore cette appellation de *ḥā'ū* à des domaines (7) du Sarāt, trop vastes pour pouvoir être délimités par des marques extérieures (8).

les rencontre chez les 'Adwān (donc dans le Sarāt) : *Aǧ.*, III, 5. Le célèbre vice-roi d'Égypte Mehmet-Ali (Moḥammad 'Alī), habitué aux eaux du Nil, accorde son suffrage à celles de Ṭāif ; Burekhardt. *Voyages*, I, 88. Il est question de la neige dans 'Abid ibn al-Abras. *Diwan*. XIX, 13 : cf. l'*Introduction* de Lyall p. 45. Pour le *جديد* = *جديد*. cf. le *diwan* de Ḥassān ibn Ṭābit, 71, 2.

(1) Yāqūt W.. III 495. Le froment dans les poésies d'Omayya ibn Abi's Salt ; voir Power, *MFOB*, V¹, p. 178 *

(2) *Aǧ.*, XII, 48, 49 ; cf. *Berceau*, I, 83.

(3) *Aǧ.*, VII, 145.

(4) Notice d'Al-'Argī, *Aǧ.*, I, 153 sqq.

(5) Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 22 (Pour la défense de couper les arbres, aux environs des villes, cf. *Deutéron.*, 20, 19 ; *Berceau*, I, 61) : *'Iqd* I, I, 135, Wellhausen, *Reste*, 50 ; *Chroniken* W., II, 48, 75 ; Ibn Hišām, *Sūra*, 918 d. I. Bakrī, *Mo'ǧam*, 578 ; *Kanz al-'omūl*, VI, p. 256, no 3622.

(6) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 58 ; Ṭab. *Annales*, I, 1200, 16 ; 1671, 9. Burekhardt, *Voyages*, I, 87 : « *belad*, comme on appelle ici les champs, enclos d'une muraille basse » ; Tamišier, *Voyage*, I, 300. A l'appendice, joint au vol. III, Burekhardt transcrit *belad* par *بد*. Son orthographe n'est pas toujours sûre

* (7) Ou *ḥa'a* ; *Aǧ.*, XIV, 166, 6 d. I.

(8) Cf. *Aǧ.*, I, 160 : il s'agit des vastes possessions d'Al-'Argī.

On retrouvait dans la région accidentée des Taïfites, mais seulement au sein des vallons, creusés dans les flancs du mont Sarāt, le palmier, l'arbre des oasis du Ḥigāz (1). Ceux de la vallée abritée de Moṭār jouissaient d'une réputation méritée (2). On y récoltait des dattes juteuses, charnues, « où disparaissait, s'enlisait, *يرحل*, la mollaïre » du gourmet (3).

A côté du dattier, l'unique arbre fruitier des basses régions du Ḥigāz (4), la campagne de Taïf fournissait les principales productions végétales et jusqu'aux fruits de la Syrie. En la parcourant, le voyageur Burckhardt (5) s'imagine traverser le Liban (6). Parmi ces fruits, signalons avant tout les raisins, puis les olives, les bananes, les figues, les pêches, les coings, les grenades, les melons (7). Tous ces produits étaient exportés sur les marchés du Ḥigāz, principalement à la Mecque. Entre cette ville et la région de Taïf, c'était un va-et-vient journalier de caravanes, chargées de fruits (8). C'est sur cette route, à moitié chemin entre les deux cités, à Nahla, que Mahomet établira ses bandes de pillards, chargés d'inquiéter le commerce de Qorais et sans égards pour les mois sacrés. Aucun poste ne pouvait être mieux choisi. C'était rendre impossible le ravitaillement de la Mecque.

En définitive, le raisin formait le plus apprécié, sinon le principal produit de la région. Les premiers ceps auraient été importés de Wādī'l Qorā,

(1) Rare dans les environs même de Taïf : Tamisier, *Voyage*, I, 302.

(2) Yāqūt, W., III 495.

(3) Qotaiba, *Kitāb al-'Arab*, 287, 5-6 : *يرحل فيه الضرى* ou encore *ينيب فيه الضرى* ; Wāqidi, 188. 3. Cette description convenait surtout à la variété *عجوة*.

(4) Le dattier (fem., en arabe *nahla*), « reine des arbres » et « tante des Arabes » ; Maqdisi, *Geogr.*, 105, 14 ; 106 : *Kanz al-'omnī* ; VI, p. 273 ; cf. *Berceau de l'islam*, I, 82 etc.

(5) *Voyages*, I, 86.

(6) Arbres fruitiers de toutes sortes, grandes quantités de rosiers dont les fleurs sont renommées ; Roches, *op. cit.*, 320. Un peu au sud de Taïf, on cultiverait le café ; *ibid.*, 318. Variétés des arbres et de la flore : Tamisier, *op. cit.*, I, 301 etc ; *Berceau*, I, 93.

(7) Balālori, *Fotoūh*, 56-58 ; Yāqūt, W., III 495 ; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 304-305 ; Omayya, *Divan*, U. I, v. 14 ; Burckhardt, *Voyages*, 87-88, 112.

(8) Aḡ. I, 85 ; I. S. *Tubaq.*, II¹, 5, l. 15 Ḥāzimi, *Nisūḥ wa Mansouḥ*, 218 ; *Taj.*, *Annales*, I, 1274.

cadeau d'une femme juive à Aboû Riḡāl (1). Ce renseignement, conservé par la tradition locale, me semble instructif à plus d'une titre. Il témoigne de la reconnaissance de la population pour l'ancêtre légendaire de Taïf, si maltraité dans le ḥadīṭ. Il proteste contre la théorie de Winckler, puisqu'il enregistre les triomphes de l'industrie humaine, stimulée au contact d'une civilisation supérieure, sur le rude climat de l'Arabie. Enfin il nous ramène en présence d'une initiative israélite, alors qu'il est question d'un progrès, d'une conquête agricoles. On voit combien le Prophète a été mal inspiré, en privant ses compatriotes de la salutaire émulation, provoquée par leur exemple (2). On récoltait le raisin sur des ceps, disposés en treilles (3). Mahomet se réfugia dans un de ces vignobles, quand son essai de propagande monothéiste à Taïf menaça de prendre une tournure désagréable (4). Plus tard il lera menacer par un de ses poètes médinois, Ka'b ibn Mālik, de détruire les vignes de Taïf (5). Cette bravade poétique, il s'en souviendra, au siège de cette ville. Il avait commencé à les brûler, lorsque des Qoraïsites le supplièrent d'arrêter l'œuvre de destruction, au nom de leur parenté حم avec les Taqafites (6). Je soupçonne ces Mecquois compâtissants d'avoir été propriétaires dans les environs. Mais le motif de la parenté est à retenir. Nous verrons bientôt combien il se trouvait être fondé.

*
* *

La récolte vinicole a dû être considérable (7). On disait en manière

(1) *Aḡ.*, IV, 75, 10 ; Bakrī, *Mo'qam*, 42, 43 ; Ibn Hisām. *Sīra*, 424.

(2) Cf. *Berceau*, I, 142, 154 etc.

(3) Doughty, *Travels*, II, 526. Un million d'échalas pour un vignoble à Taïf ; Ibn Faḡīh, *Géogr.* 22. Voir plus bas. Les mêmes méthodes sont conservées de nos jours ; Tamisier, *op. cit.*, I, 303.

(4) Tab., *Annales*, I, 1200 ; Wāqidī, *Kr.*, 27 ; Caetani, *Annali*, I, 310.

(5) Voir précédemment p. 29 n. 2.

(6) I. S. *Tabaq.*, III, 114, Tab., *Annales*, I, 1672.

(7) Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 56. « En Arabie, Taïffa doit être considérée, comme la terre classique des raisins » ; Tamisier, *op. cit.* ; I. 303.

de proverbe : « importer du vin chez les Tāqafites », au lieu de « porter de l'eau à la rivière », ou comme s'exprimaient encore les Arabes : « porter des dattes à Haibar ou à Haġar » (1). Dans ces conditions, Tāif était prédestinée à donner naissance à l'Horace de la Péninsule, le joyeux Aboū Miḥġan, (2) l'auteur du distique célèbre :

إذا مُتْ فادفوني الى اصل كرمه نُورِي عظامي بعد موتي عروفا
ولا تدفوني بالفلاة فاني اخاف اذا ما مُتْ الّا اذوقها (3)

« Quand j'aurai expiré, enterrez-moi au pied d'une vigne, dont les racines rafraîchiront mes os desséchés.

De grâce, ne m'enterrez pas dans la steppe. Je craindrais après ma mort de n'en plus goûter » (4).

Le vœu de l'aimable poète fut exaucé, si nous pouvons en croire la légende. Sur sa tombe poussèrent trois ceps de vigne et leurs grappes encadraient cette simple inscription : « Ci-gît Aboū Miḥġan le Tāqafite ; هذا قبري » (5).

Le vinaigre de la région jouissait également d'une réputation méritée. Vin et raisins étaient en majeure partie exportés à la Mecque (6).

Pour ses parties de plaisir, la jeunesse dorée de cette ville (7), les

(1) *Aġ.*, XV, 16, 3 ; Qotaiba, *Poesis*, 316, 6 : où Aṣma'ī blâme un poète parlant de vin, importé de Syrie à Tāif : (Cf. *Bereau*, I, 91) il faut comprendre les vins de choix.

(2) Voir sa notice, *Aġ.*, XXI, 210 sup. A Tāif, la tradition des parties de vin se conserva après l'islam : Bakr, *op. cit.*, 241, 2 d. l. : Abol, *Abū Miḥġan Carmina, passim*. 'Anbasa, frère du calife Mo'āwīa, flagellé pour avoir bu à Tāif : Qotaiba, *Ma'ārif*, E, 114, 2. En ces occurrences, on choisit de préférence des Omayyades : ainsi Walid ibn 'Oqba à Koufa ; *Aġ.*, S. I, 280.

(3) Comp. le distique agréable du chrétien Nabīġa du Šaiban : *Aġ.*, VI, 151, 6-7.

(4) *Aġ.*, XXI, 215 ; Abol, *Abū Miḥġan Carmina*, p. 15.

(5) *Aġ.*, XXI, 220, 7.

(6) I. S. *Ṭubay.*, III, 5. Voir précédemment p. 33. Pour le vinaigre cf. Qotaiba, *Oyoūn al-ahbār*, 484, 2.

(7) On buvait aussi, comme à Médino, du vin de palme ; *Bereau*, I, 84 ; Wāḥidī, *Aṣṭāb*, 156. Effets désastreux de ce *nabīl* fumoux ; *Aġ.*, S. I, 63, 18 ; لا يشرب احدكم ثلاث قدام حق يذهب بقلوبه ودينه. C'est contre lui qu'a fulminé le Qoran.

riches banquiers qoraïsites préféraient, nous l'avons noté ailleurs (1), recourir aux crus renommés de Syrie : aux vins de Adra'ât, de Bairrās, de Baisān et aussi de Beyrouth, lequel n'était autre que « le vin d'or » du Liban. Aucun ne rappelle mieux l'éclat de « l'œil du coq » ; une comparaison familière aux poètes qui ont chanté le vin. Cette préférence ne les empêchait pas de conserver toute leur estime au *zabīb* (2), une spécialité de raisin taqafite, célèbre dans toute la Péninsule. 'Abbās, l'oncle de Mahomet, tirait de ses vignobles de Taïf une sorte de raisiné, qu'il mêlait au liquide déplaisant, débité par le puits de Zamzam (3). A la Mecque, la population utilisait le *zabīb* pour corriger l'âpreté des eaux de la cité (4). Macéré dans l'eau, il servait à édulcorer la boisson matinale du calife 'Omar (5). Cet usage a dû être fort répandu, puisque les *Ṭabaqāt* ont éprouvé le besoin d'y associer le souvenir de l'austère successeur de Mahomet, dans le but de rassurer les musulmans timorés sur la licéité de ce breuvage (6).

On aurait même, affirment certains textes, porté ce *zabīb* sur les marchés de la Babylonie et de la Syrie, pourtant des pays de vignobles. Du moins retrouverons-nous le *zabīb* parmi les articles formant le chargement ordinaire des caravanes qoraïsites. Plus tard on transplantera jusque dans le Horāsān les ceps produisant ce raisin spécial. C'était une sorte de raisin de Corinthe. « Les pépins sont extrêmement petits et on ne les sent pas sous

(1) Cf. *Berceau*, I, 92 : *Mo'āwā*, 415. Vins de Syrie portés à Taïf : Qotaiha, *Poests*, 416, 6. Vins du Liban bus à Médine : *Aḡ.*, II, 86, 20. Pour « le vin de Bairrūt » = Liban ; cf. *Aḡ.*, VI, 120, bas.

(2) Burekhardt mangea aussi « à Taif des raisins très gros et d'une saveur délicieuse » : *Voyages*, I, 112. Pour le *zabīb*, voir plus loin.

(3) Azraqī, *Wust.*, 70, 291, 340 ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 56 ; Maqdisī, *Géogr.*, 101, 5. On tente l'impossible pour découvrir des titres de gloire à l'ancêtre des 'Abbāsides et établir son privilège de la *siḡna*. Nous aurons à y revenir. Balāḍorī, *Ansāb*, 33, a.

(4) *Ost.* III, 332, 12 : Azraqī, *Wust.*, 70. On recourait également aux dattes dans le même but ; Azraqī, *Wust.*, 70, Burekhardt, *Voyages*, I, 268.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 105, 18. On faisait fermenter ensemble dattes et *zabīb* ; opération interdite par le ḥadīṭ : Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (Dohli) II, 10.

(6) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 91. Dans le même but, le ḥadīṭ montre Mahomet usant fréquemment de vinaigre (*Aḡ.*, VIII, 161), malgré sa provenance de l'alcool.

la dent » (1). Le zabîb et aussi l'huile de Tâif faisaient l'objet du commerce particulier exercé par Aboû Sofîân à la Mecque et pour lequel il comptait vraisemblablement comme associés ses gendres taqafites (2). Quand les conquérants arabes disposeront des succulents raisins de la Terre-Promise, ils sentiront leur enthousiasme se refroidir pour le zabîb du Sarât.

Tel aurait été du moins le cas de Mo'âwia. Ce calife avait un neveu, fils d'une sœur mariée à Tâif. Ce personnage d'une rare médiocrité déçut toutes les espérances de son oncle (3). Or le neveu recherchait la main d'une fille du souverain et la mère (4) intervint pour appuyer la demande. Mo'âwia se permit d'élever des objections ; le parti lui paraissait peu sortable. Dépitée, la mère s'écria : « Pourtant Aboû Sofîân m'a mariée à un Taqafite et notre père te valait assurément ! — Sans doute, répliqua le spirituel Omayyade avec un sourire capable de désarmer les plus revêches. Aboû Sofîân avait ses raisons pour apprécier le *zabîb* de Tâif : mais réfléchis donc, ma bonne sœur (أخيتي) ; pour le moment, nous ne manquons pas de raisins secs, قد كثر الزبيب (5) ». Les étrangers passant par Tâif, à la fin des vendanges, s'extasiaient devant les aires ou *bayûdir*, servant à la dessiccation des raisins. Leur couleur sombre, leur entassement, leur extension rappelaient aux nomades, arrivant du Tihâma, le paysage des noires *harras*, couvertes de débris volcaniques (6).

(1) Tamsior, *Voyage*, I, 303 ; Maqlisî, *Giogr.*, 324. 4.

(2) Aġ., XIII, 34 ; XIV, 25, 3. Bailhug. *Mahāsna*, 107. 1 ; Ġāhiz, *Mahāsna*, 165, 10. زيت et زبيب forment des variantes fréquentes p. ex., Boḥārî, *Ṣaḥîḥ*, Kr. II, 45 ; comp. Ibn Rosteh. *Geogr.*, 215, 9 (variantes ou notes) lui fait vendre du cuir ادب au lieu d'huile. Pour l'huile du Sarât, voir Ibn Baṭṭouta cite plus haut. Les caravanes passant à Nahla portent زبيب وادم ; Ibn Hišām, *Sira*, 124. Ibn Baṭṭouta — un plagiaire éhonté — est une autorité sujette à caution. Les voyageurs modernes ne mentionnent pas l'olivier dans la région de Tâif. Pour les Bédouins préhegiriens, la terre classique de l'huile fut la Syrie.

(3) Cf. Aġ., XIII, 33-48.

(4) Om̄ al-Ḥakam ; comme Mo'âwia, elle avait pour mère Hind ; Qotaiba, *Mo'arif*, E. 117. Le calife tenait donc à lui être agréable. L'addition لا ou اخت لاقر indique toujours une recrudescence d'intimité dans ces familles polygames.

(5) Aġ., XIII, 34, bas.

(6) Yāqoût, W, III, 499, 1 ; Ibn Faql, *Geogr.*, 22, 14 sqq.

Les chrétiens et les juifs monopolisaient la vente du vin, dans les villes du Higâz (1). Ce sont « les marchands à la moustache blonde : ils cèdent contre une forte rémunération la précieuse liqueur, qu'ils ont laissé vieillir » :

مَا بَغَالِي بِهَا بَيَّاعٌ عَقَبَا ذُو شَارِبٍ اصْهَبَ يُغْلَى بِهَا السِّيمَةُ (1)

A ces colporteurs exotiques, (2) les indigènes de Taïf auraient fait, semble-t-il, une rude concurrence (3). A la Mecque, à Médine, on continuera à boire du vin, même « après la hausse de prix, après toutes les interdictions, les pénalités stipulées par l'islam » :

إِنْ كَانَتْ الْحُمْرُ قَدْ عَزَّتْ وَقَدْ مُنِعَتْ وَحَالَ مِنْ دُونِهَا الْإِسْلَامُ وَالْحَرَجُ (4)

Parmi les anciens amateurs, beaucoup proclamaient avec Aboû Miḥḡan : « J'ai supporté avec résignation la mort de mes frères ; mais renoncer au vin, jamais ! pas même un seul jour !

« Le commandeur des croyants a condamné la boisson ; à nous, buveurs, de pleurer, autour des pressoirs (vides) :

وَإِنِّي لَذَو صَبْرٍ وَقَدْ مَاتَ أَخُوِّي وَلَسْتُ عَنِ الصَّبَاءِ يَوْمًا بِصَائِرٍ
رَمَاهَا أَمِيرُ الْمُؤْمِنِينَ يَحْتَفِيهَا فَحَلَّأْتُهَا يَكُونُ حَوْلَ الْمَاعِصِرِ (5)

(1) 'Abîd ibn al-Abras, *Diwan*, XXI, 8. Comp. *ibid.*, VIII, 6, matelots juifs blonds ; ضُفْب. Ethnographiquement la notation est intéressante ; non moins intéressante la profession exercée par ces juifs, commerçants et navigateurs. Parmi ces derniers, la proportion remarquable des blonds avait déjà frappé les Arabes. Un cabaretier juif enivra Aboû Saḡma, le fils de 'Omar; cf. قِصَّةُ أَبِي شُحْبَةَ بْنِ عُمَرَ (man. Berlin) p. 190 b. L'épithète de « rouge » (c-a-d. non Arabe) se trouve fréquemment donnée aux marchands de vin ; Aḡ., XVI, 17, l. 19. Pour les juifs marchands de vin, cf. Aḡ., VII, 124, 3 ; II, 120 d. l. Sur les *navicularii* juifs, voir Juster, *Les juifs dans l'empire romain*, II, 264-265. Pour désigner les marchands de vin chez les poètes, fréquente est encore l'épithète de ازرق et son diminutif ازريق. Elle prétend désigner leur origine non-arabe.

(2) Poète royal, 41 ; ḡāḡiḡ, *Opuscula*, 63 ; Aḡ., VIII, 81, 29 ; XI, 91 ; XII, 152, 155 ; XIII, 137, 1. Tente du vendeur de vin : Aḡ., XVI, 17, l. 16.

(3) Aḡ., VI, 58, 60.

(4) Aḡ., XXI, 216. قد عَزَّتْ peut également se traduire : « le vin s'est fait rare » ; traduction accueillie dans *Mo'awwa*, 412.

(5) Aḡ., XXI, 219, 17.

Pour couper court à cette odieuse industrie, le calife 'Omar n'imagina pas de moyen plus expéditif que de mettre le feu à leurs tavernes de Médine (1). Chez la Tradition, on constate une véritable obsession. Elle ne réussit pas à se représenter le fils d'Al-Haṭṭāb autrement qu'armé d'une cravache, d'un sabre (2) ou d'une torche. Si le second successeur de Mahomet recourut parfois à la manière forte, il ne donna pas moins de preuves d'un opportunisme intelligent (3). Ne pouvant appliquer la manière forte aux « beuveries » organisées par les 'Abbāsides, les *faqīh* de Bagdad voulurent du moins élever une protestation indirecte, en s'abritant prudemment derrière l'autorité de l'austère calife.



A Taïf, l'apiculture devint également l'objet de soins spéciaux. Cette industrie se trouva favorisée par l'extension des vergers (4) entourant la cité. Grâce aux diverses altitudes, dans les vallons abrités — tel le canton de Moṭār (5) — la floraison sans cesse renouvelée des arbres et des plantes offrait aux abeilles une pâture inépuisable et combien variée. L'apiculture prendra dans la suite des développements assez considérables pour exciter les convoitises du fisc, désireux de lui appliquer la dîme.

La légitimité de cette mesure deviendra une question très controver-

(1) I. S. *Ṭabaq.*, III^e, 202 ; V, 40. Cabaretier à Taïf : Aḡ., VI, 58 ; Dīnawarī, *Aḡ-bār*, 233 ; 344, 20. A la fin du 1^{er} S. H. un poète présente déjà 'Omar comme le type de la sévérité ; Aḡ., XIV, 170, 2 d. l. Le trait n'a pas été perdu !

(2) Dans la *Sīra*, il parle incessamment de massacrer les moindres adversaires de Mahomet ; Wāḥidī, *Ashbūh*, 283, 316 ; Ibn Hišām : *Sīra*, 244, 726, 748, 810. Pour la cravache de 'Omar, voir *Mo'awwā*, 318 ; Aḡ., XIII, 72, 112 ; XIV, 31, 40, 41, 137, 147 ; Baḡāwī, *Maṣābiḥ*, II, 140 ; comp. Aḡ., IV, 28, 98 ; I. S. *Ṭabaq.*, VII^e, 92, 5-7.

(3) Cf. *Yazīd*, 396-398. Voir Azraqī, W., 170, 3 d. l. : « **لَا تَفْعَلْ** », vous ne le ferez pas ! » Voilà comment on parle à 'Omar !

(4) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 57 ; Baihaqī, *Mahāsna*, 516, 2. Strabon, *Géogr.*, XVI, c. 4 signale l'abondance du miel en Arabie. « Profusion de roses » à Taïf ; Burckhardt, *Voyages*, I, 112 ; Tarnisier, *op. cit.*, I, 304.

(5) Voir plus haut, p. 33 ; Bakrī, *Mo'jam*, 272 ; Abou-Yūsuf, *Harā'iq*, 40.

sée entre les écoles juridiques du monde musulman (1). Le poète taqafite Omayya ibn Abi's Salt (2) a célébré les gâteaux de froment, apprêtés au miel, le *fālōūj* ou *fālōūdāj*. Le Prophète a vanté comme une panacée, « un remède à tous les maux de l'humanité » :

la talbineh (3), *farine*

Et miel dont le parfum caresse la narine.

(II. de Bornier, *Mahomet*, I, scène 2).

Le richissime banquier Ibn God'an leur fut en grande partie redevable de son incontestable popularité à la Mecque (4). L'hydromel, les boissons miellées étaient fort appréciées des Bédouins (5). Plus tard 'Alī, calife de l'Iraq, reconnaitra au goût un de ces rafraîchissements préparés avec le miel de Tāif et n'hésitera pas à en proclamer la qualité supérieure (6). Un autre calife, l'Omayyade Solaimān, commanda au gouverneur de Tāif de lui expédier (7) pour sa table du miel des environs. A ce miel, le Qoran (26, 70, 71) a consacré un éloge ému. Si nous pouvions en douter, l'addition du terme *montagnes* *وَمِنَ الْجِبَالِ يَوْتُ*, nous obligerait à penser aux abeilles du Sarāt ou au miel des Bédouins de Hoḏail, voisins de Tāqif.

(1) Balāḏiri, *Fotoūh*, 57, 2 ; Aboū Yoūsof, *loc. cit.* L'exploitation paraît avoir été considérable. Sur le miel, voir encore Šāfi'i, *Kitāb al-Omn*, III, 93 ; Mālik, *Mawaḏi'a*, I, 117. Grotte remplie de miel au pays de Hoḏail, donc dans la région de Tāif ; Hamḏānī, *op. cit.* ; 178, 7-10 ; Aboū Tammām, *Hamāsa*, E, I, 41. Dans les districts hoḏailites du Tihāma, les abeilles se trouvaient réduites au *majḡfīr* ; voir plus bas.

(2) *Divan*, XI, 6 ; XX, 3.

(3) *تبينة*, comme l'insinue l'étymologie, le lait. *laban*, y ontrait également : *Kanz al-'ommal*, V, 178.

(4) Omayya, *Divan*, XI, 5 ; cf. *Aḡ*, VIII, 2-6, surtout p. 4, où Ibn God'an introduit le *fālōūj* à la Mecque ; Ḡāhiz, *A'ares*, 253-54.

(5) *Aḡ*, IV, 35, 6 d. l. Hydromel au muse et au camphre. Vin au miel : cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 15, 5 : 16, 5 d. l., 829, 4. Le meilleur hydromel était préparé avec « l'eau du Nil ماء النيل أكثر ما يكون » (Ḡāhiz, *Ḥaṣṣan*, V, 129, 2 d. l.) la plus limonneuse qu'on pourra trouver ». Mahomet et l'hydromel ; Baḡawī, *Masābiḥ*, II, 81, 1. Ibn Daisa', *Taisīr al-waṣṣūl*.

(6) Mas'ūdī, *Prairies*, IV, 329, 2.

(7) Bakrī, *Mo'gam*, 271, 272. Solaimān représente le type du souverain, gros mangeur, au sein de la dynastie omayyade. Ḥaḡḡūḡ et le miel ; *Aḡ*, V, 60-61.

Plus loin le même recueil énumère, parmi les délices paradisiaques :

Des jardins toujours verts et des fleuves de miel.

(H. de Bornier, *Mahomet*, II, 3)

Quelle perspective pour les nomades, condamnés au breuvage saumâtre, débité par les puits du désert ! Des fleuves de miel clarifié, raffiné انهاراً من العسل المُصَفَّى (Qoran, 47, 17) ! Ce miel débordait des grottes, au pays de Tâif, et constituait pour les nomades de la région des réserves inépuisables (1). Mieux encore que dans les affirmations de la *Sira*, je retrouve, dans ces textes qoraniques, la preuve que leur auteur a dû visiter « les colonies d'abeilles dans les montagnes » لاقافيتس، من الجبال يوتا.

Ces versets allaient déterminer le développement d'une copieuse littérature apocryphe, du moins pour la grande majorité des noms propres cités. Elle attestait la place occupée par le miel dans l'alimentation des Arabes. Simultanément cette pittoresque documentation devait mettre à l'aise les croyants gourmets, amateurs de matières sucrées (2). Donc, au témoignage unanime des *Ṣaḥīḥ*, des *Mosnad*, des *Sonan* — tous consacrent au moins un paragraphe à notre sujet (3), le Prophète appréciait particulièrement le miel de Tâif (4), le plus estimé à la Mecque. En conformité avec le Qoran, il le prescrivait volontiers en qualité de remède, on le verra plus

(1) Comp. l'épisode de Taabbaṣāsarra au pays de Hoḏail ; Aḡ. XVIII, 215 ; Ḡāḥiḡ, *Ḥamwān*, V, 129, 4 ; cf. Burekhardt, *Voyages*, I, 87.

(2) Voilà pourquoi le ḥadīṡ montre le Prophète grand amateur de friandises et de pâtisseries. Ici le détail serait infini ; citons seulement Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, I, 331, 337 ; Boḥārī, E. IV, 168, 221, 6-11. Aux noces mēdinoises, (en réalité il s'agit d'usages postérieurs), on distribuait des sucreries, des amandes, des noix... Parmi les invités, on se disputait ces débonilles. Mahomet prenait part au pillage général : رَأَيْتُ يَجَازِبُهُ وَيَجَازِبُونَهُ Ṭaḥāwī, *Ma'ānī al-āṭir* (manus. Berlin), 141-43. Le trait prétend souligner son caractère affable et humain.

(3) Tirmidī, *Ṣamā'ul* (ms. B. Kh.) *passim* ; Dahabī, *Tārīḡ al-islām* (ms. Paris) 82 b. ; Ḡāḥiḡ, *Ḥamwān*, V, 129 ; Baḡawī, *Muṣṭabīḡ as-sonna*, II, 90.

(4) Les apiculteurs ṭaqafites lui payaient une outre de miel sur dix ; Abou Yūsuf, *Kutāb al-ḡarīḡ*, 40, (106 de la traduction Fagnan).

loin (1). Lui-même en assaisonnait ses aliments, sans en excepter les concombres, ses légumes préférés (2). La *Sira* a même mêlé le miel à un des épisodes les plus singuliers de sa vie domestique, auquel le Qoran semble faire une discrète allusion.

Sous le climat brûlant du Tihāma, la méridienne devenait presque une nécessité. Aboû'l Qāsim n'y manquait jamais (3). La sieste terminée, il avait l'habitude d'entreprendre la tournée, *tawāf*, de son harem. Il s'attarda pour goûter du miel chez l'altière Zainab, femme divorcée d'avec son favori et affranchi Zaid (4), et d'ordinaire en mauvais termes avec les autres « mères des croyants ». Quand le Prophète pénétra chez elles, à tour de rôle, ses femmes lui crièrent : « tu sens le *maǧūfir* » (5). On désignait, sous le nom de *maǧūfir*, une gomme ou résine sucrée, mais non pas inodore, que les abeilles des régions basses du Tihāma suçaient, à défaut d'essences plus raffinées, des roses et des fleurs du Sarāt.

Mahomet avait toujours montré pour les parfums une singulière

(1) Il défend de tuer les abeilles ; Ġāhiz, *loc. cit.* : Ibn Daiba', *Tauṣīr al-woṣūl*, III, 194 ; comp. le paragr. التداوي بالسل. dans Maqrizī, *Intā'* III (manusc. de Knprulu, Constantinople) ; Wāqidi. *Krem.*, 342. 1 : I. S. *Ṭabaq.* VIII, 59 ; Baḡawī, *Maṣābiḥ*, II, 90 ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (éd. de Dehli) II, 29.

(2) Tirmidī (D.) II, 6 ; *Aǧ.*, XI, 68, 9 d. 1. : كان ياكل العسل بالماجيج ; le مجاج est expliqué par العسل والبن ; Ḥaṭṭābī, *Ḡarīb al-ḥadīṭ* (manusc. 'Asir offendi. Cplo). Pour l'usage « du lait et du miel » à la Mecque, cf. Ya'qūbī. *Hist.* I, 284 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 131, 12 ; IV, 16.

(3) Son sommeil sonore ; I. S. *Ṭabaq.*, II², 34. 1 ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, D. II, 109. La sieste ainsi décrite dans le Qoran. 24. 57 : « quand vous déposez vos habits, l'après-midi ». Raiḥāna est établie الصدقة في نخل ; le Prophète y va siester ; Balāḡori, *Ansūb*, man. 296 a ; 356 b.

(4) Comp. Qoran. 33, 17. Ce verset a fasciné les moḥaddith et grossi l'importance de Zaid (cf. *Fāṭima*, 26 etc.).

(5) المفاير صمغ حلو كالناتف له رائحة كريهة ; Ḥaidarī, *Ḥaṣṭ'is ar-rasoūl* (man. Bibl. Khédiaviale ; section ḥadīṭ, n° 207) ; cf. Ḥassān ibn Ṭābit, *Duḥan* 125, 8 et le scoliote sur ce vers cité p. 86, المفاير صمغ الشمار الواحد مغفور. Les « mères des croyants » cédaient parfois à « leur démon » de la jalousie, comme Mahomet le rappelle à 'Aīsa ; *Kanz al-'omnāl*, V², 225, n° 3999. Sur *maǧūfir*, voir encore Tab, *Annales*, III, 2525, 9.

prédilection (1). Il protesta donc contre l'insinuation des femmes. Le futile incident s'envenima ; il amena une retraite mensuelle que s'imposa le Prophète. Cette scène d'intérieur a été vulgarisée par les recueils de *hadîth* en d'innombrables rédactions, où abondent les détails savoureux et les réflexions pittoresques (2).

L'usage aurait également existé, parmi les Arabes, d'administrer aux nourrissons du beurre et du miel (3). Il rappelle le *butyrum et mel comedet* d'Isaïe et pourrait bien avoir été emprunté aux Juifs de Médine. Ce ne serait pas le seul usage que leur devraient les Arabes de l'oasis médinoise, lesquels plaçaient volontiers leurs enfants en nourrice chez les Israélites. Ces derniers employaient également le miel comme remède (4). Le *Qoran* a dû s'en souvenir, quand il parle « du liquide aux couleurs variées (5), fabriqué par les entrailles des abeilles, remède aux maux de

(1) Hanbal, *Mosnad*, III, 267. Même son *kohl* devait être parfumé. مُرَوِّج, c.-à-d. عطيب بالمشك : Abou 'Obaid, *Ġarīb*, 73, b. Cf. *Mo'tawwā*, 366, 368 : Ibn 'Abd al'azīz, *Ĥalq an-nabī* (man. Leiden, n° 437), p. 256 : *Fitna*, 65. Il n'accepte que les parfums les plus exquis ; Moslim, *Sahīh*², I, 4-17.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 59 : Wāhidī, *Ash'āb*, 325-27 ; *Ibid.*, 269. Aïsa lui dit : « Allah va au devant de tes caprices : اَرَى رَبَّكَ يُسَارِعُ لَكَ فِي هَؤُلَاءِ ».

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 212, 20. Le trait est mentionné pour l'Iraq sous le califat de 'Alī. Comp. cet auteur *ibid.*, cité par Friedlander (*JAOIS*, XXX, 39) : لَيْبَعِيٌّ لَيْبَعِيٌّ فِي مَسْجِدٍ : الكوفة عَيْنَانِ ثَنِيَّتَيْنِ احْدَاهُمَا عَلَاءٌ وَالْآخَرَى سَمَاءٌ. Wollhausen, *Reste*, 176-177. *Aj.*, VIII, 74, 12. Rapprochez la citation dans notre *Yazid*, 178 : Ibn Māga, *Sonau*, E. II, 236, 8 : « un nuage qui distille le beurre et le miel ». Pour l'usage du beurre et du miel chez les Bédouins et les musulmans, voir Jaussen, *Moab*, 17, n. 1 : comp. *Revue de l'Orient latin*, II, 500. Pour les nouveaux baptisés dans l'ancienne église, cf. Knäbenbauer, *Comment.* in *Isaiam* I, 190. Comp. Ibn Sikkī, *Tah'īb*, 637 : الضَّبِّيَّةُ سَنَنَ وَرُبُّهُ يُجْتَلُ فِي النَّكَةِ يُطْنَمُ الصَّبِيّ : يُقَالُ ضَبَّبُوا صَبِيَّكَ وَذَلِكَ عِنْدَ الطَّعَامِ. Il s'agit du sovrage des nourrissons. De 'Abd almoṭṭalib Ya'qoubī, *Hist.*, I, 284, affirme que اللبن والصل Comp. I. S. *Ṭabaq.*, II, 131, 12, avec les remarques de l'éditeur Horowitz *ibid.*

(4) Cf. Mainzer, *Jagd... und Bienenzucht bei den Juden in der tannaets. Zeit.*, 71-72. Comp. S. Krauss, *Talmudis. Archaeolog.*, I, 101 ; II, 131 sqq., 523 sqq.

(5) *Ṭab.*, *Tafsīr*, XIV, 86 distingue trois nuances احمر وابيض ولسحر principales pour le miel.

l'humanité, الناس. (1) « يخرج من بطوننا شراب مختلف ألوانه فيه شفاء للناس. » Un Bédouin souffrait d'une violente diarrhée. Mahomet conseilla l'emploi du miel. Le malade en absorba sans résultat, pendant plusieurs jours. Comme son frère accourt lui exposer cet insuccès, Abou'l Qāsim répond impatienté : « Dieu ne se trompe pas ; le tort retombe sur les entrailles rebelles de ton frère, » (2) « صدق الله وكذب بطن أخيك ». La piquante anecdote atteste pour nous l'emploi du miel dans la pharmacopée arabe. Pour les musulmans, elle est destinée à prouver que les moindres incises du Qoran sont la révélation infaillible d'Allah. Finalement la robuste constitution du Bédouin triompha du mal.



(1) Qoran, 16, 71 ; cf. Tab., *Tafsīr*, XIV, 86 ; Baḡawī, *Muṣābīḥ as-sonna*, II, 90 ; Krauss, *op. cit.*, I, 258.

(2) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 92 ; cf. Tab., *loc. cit.* ; Ḡāhiz, *Ḥaiawān*, V, 128-129 ; 'Omar use du miel comme remède ; voir sa notice dans I. S. *Tabaq.*, III¹. Sur le miel-remède cf. *Kanz al-'ummāl*, V, pp. 174-175, 189.

III

ṬĀIF, VILLÉGIATURE DU ḤĠĀZ

Ṭāif, « le Spa » de l'Arabie « un coin de Syrie, transporté au Ḥġāz ». Exode des Mecquois vers Ṭāif, leur villégiature favorite. — Ṭāif et le Qoran. — La sainteté idéale de la Mecque. — Les dames mecquoises à Ṭāif ; le trio, Ṭorayya, 'Aīsa bint Ṭalḥa, Sokaina. — « La tente de Sobai'a ».

Il faut lire les impressions des voyageurs européens, qui ont pu parcourir la région de Ṭāif. Burckhardt affirme que c'est le plus ravissant paysage qu'il ait « rencontré depuis son départ du Liban en Syrie ». Il décrit les ruisseaux, « le gazon, touffu comme l'herbe des Alpes, que le Nil avec tout le luxe de ses grandes eaux ne peut jamais faire croître en Egypte » (1). Tamisier appelle Ṭāif « le Bade ou le Spa du Hedjaz ». L'ensemble du paysage lui rappelle « les sites des Alpes ou des Pyrénées ». Il affirme que « le voyageur qui a été brûlé par le soleil ardent du Tihama, dont l'œil a été habitué à contempler les torrens desséchés, les plaines de sable de cette contrée, s'épanouira à l'aspect des nombreux jardins... et son corps... savourera avec douceur les délicieuses sensations d'une atmosphère rafraîchie » (2).

Qu'on imagine l'enthousiasme des nomades, arrivant des landes dé-

(1) *Voyages*, I, 87, 88.

(2) *Voyage*, I, 260, 298, 299.

solées du Gaur et pénétrant dans les vertes vallées du Sarāt. Ils s'écriaient avec le calife omayyade Solaimān : « Quel homme que Qasī, (l'ancêtre de Ṭāqif) ! Quel nid merveilleux il a découvert pour y abriter sa couvée ! » (1). *لله دُرّ قسّى بايَ عَشّ وضع افرخه*.

Le Bédouin ne met pas son esprit à la torture pour imaginer l'idéal de la béatitude terrestre, d'une existence heureuse, dégagée de soucis. Il pense au chameau, pâturent en liberté sur le territoire réservé du *himā*. Il suffisait à l'animal de se baisser pour brouter les rudes, mais savoureux fourrages, tapissant le sol. Au dessus de sa tête, les acacias inclinaient les feuilles revêches garnissant leurs branches épineuses. C'est le tableau esquissé par le Qoran, quand il veut ébaucher le concept de l'abondance ici-bas : « Manger en haut, manger en bas (2) — ainsi s'exprime le livre d'Allah, *وَمِنْ تَحْتِ أَرْجُلِهِمْ أَكَلُوا مِنْ فَوْقِهِمْ* » (3). En haut, les feuilles des arbres, à leurs pieds, les produits de la flore désertique. Cette comparaison devait satisfaire l'intelligence des Bédouins, habitués aux landes arides du Tihāma. Mais ce style perdait énormément de sa signification sur les riants plateaux, s'étagant au bas du mont Gazwān, au sein des forêts, des gras pâturages qui couvraient les pentes des collines. Au temps de Tamisier (II, 84-85), les nomades qui ont visité Ṭāif « s'imaginent que le Caire et Stamboul ne sont rien en comparaison » de cette ville.

Leurs ancêtres, contemporains de l'hégire, ne se montrèrent pas moins outrés. Pour rendre l'impression produite sur leurs esprits par les paysages ṭaqafites, ils dédaigneront de les comparer aux oasis fiévreuses de Médine et de Hāibar. Recourant à leurs souvenirs de voyage, ils proclameront la région de Ṭāif un coin du Yémen. Plus souvent encore ils

(1) Ibn al-Faḳīh, *Géogr.* (éd. de Goeje), 22.

(2) Cf. *Berceau*, I, 60 etc. D'après Ṭab., *Tafsīr*, VI, 175, *مِنْ فَوْقِهِمْ* = la pluie, *مِنْ تَحْتِ أَرْجُلِهِمْ* = les productions du sol.

(3) Qoran, 5, 70. Salmān al-Fārisī l'utilise pour montrer le bonheur dont aurait joui l'islam, si, après la mort du Prophète, on avait assuré la succession à 'Alī ; Balā-ghat, *Ansāb*, 387 b. Ce Salmān est un des favoris de la tradition s'ī'ite.

voudront y reconnaître un canton de la Syrie, transporté sous le ciel inclément du Hîgâz. La fraîcheur des eaux, la douceur de la température leur rappelleront, comme au voyageur Burckhardt, douze siècles plus tard, les brises, les sources du Liban, les montagnes dominant la Damascène ; ils déclareront Tâïf, « شامية الهواء باردة الماء » (1) « La similitude des productions et du climat achèvera de les fortifier dans cette conviction : deux pays aussi semblables devaient avoir une commune origine », ويوضح صحة نقلها من الشام , مشابهة المواقعة في بردها وفراكتها وبقلا ('Oğaimî, 8, a).

Depuis que le Qoran les avait initiés à la légende d'Abraham, fondateur de la Ka'ba, ils pensèrent devoir attribuer ce prodige (2) à la puissante intercession du patriarche biblique, en faveur de la Mecque, cette « vallée stérile, وادٍ غير ذي زرع » (Qoran, 14, 4), où le père d'Ismaël aurait eu la malencontreuse idée d'établir la postérité d'Agar. (3)

On concevra donc l'attraction exercée par ce site privilégié sur les riches marchands de Qorais. Chacun tenait à y posséder une propriété, (4) à tout le moins un pied-à-terre, pour s'y refaire des rigueurs du climat débilitant de la Mecque. La reddition de cette ville au Prophète dépeuplra l'ancienne métropole qoraisite, au profit de Médine, devenue la capitale du nouvel Etat islamique. Il était donc naturel que la Mecque commençât à s'inquiéter des proportions inquiétantes de l'émigration vers les montagnes de Tâïf. Aussi le hadîth croit-il devoir recourir à l'appât des faveurs spirituelles, promises aux bourgeois, assez courageux pour affronter les ardeurs de l'été du Tihāma (5). Ils étaient surtout assurés de les gagner,

(1) Nombreuses autorités citées dans 'Oğaimî, *op. cit.* p. 8, a-b. Ibn Faqîh, *Géogr.*, 17, 1 ; Maqdisî, 79, 8 ; *Chroniken*, Wüst., I, 41 ; II, 76.

(2) Comp. Snouck Hurgronjo, *Mekka*, II, 2. Tab., *Tafsîr*, XIII, 140.

(3) D'après Azraqî, Wüst., 22, 1, à l'époque d'Abraham, le val de la Mecque était occupé par des bouquets de 'ilāh ; pourquoi elle ne produit pas de زرع , céréales ; *ibid.*, 25, 8 d. l.

(4) Le « Mobaššar » Talha ibn 'Obaid, le grand ami de Mahomet, retire, en revenant, environ 10.000 dinārs de ces terres du Sarāt ; Sprenger, *Mohammad*, I, 385.

(5) Voir les principaux hadîth dans le *Kanz al-'ummûl*, VI, p. 232, nos 4328 etc. Comp. Snouck Hurgronjo, *Mekka*, II, 2, 50-51 ; *Chroniken*, Wüst., III, 22.

lorsque la perturbation, introduite dans le calendrier musulman par l'imprévoyante suppression du *nasi*, mois intercalaire, ramenait la coïncidence du carême de Ramadan avec la période de la canicule (1).

L'expédient demeura impuissant : la nécessité seule pouvait empêcher alors la population de gagner les hauteurs du mont Sarāt. Ainsi se conduisait le pieux calife 'Omar II, quand, il gouverna le Iligāz (2) et le non moins orthodoxe philologue Aṣma'i, pendant son séjour dans l'Arabie occidentale. En reconnaissance il décerna à la cité des Taqafites l'épithète de *brnie* (3). C'était la qualification accordée par le Prophète à la vallée du 'Aqīq, le Daphné de Médine, devenue plus tard la retraite des *Mobaṣṣura* et des riches amis d'Aboū'l Qāsim. Ṭāif, coin du Yémen ou de la Syrie ? De cette fantaisie géographique, les panégyristes de Ṭāif ont tiré une conclusion assez inattendue. Tous les privilèges, فضائل (4), tous les éloges, décernés dans le ḥadīṭ aux deux premiers pays, sont retenus comme revenant de plein droit à Ṭāif. Ceci sans préjudice des prérogatives, qui lui sont strictement particulières et où elle ne partage avec personne ('Oḡaimī, *op. cit.*, 9 a).

Rien d'étonnant si Ṭāif était devenue (5), et est demeurée depuis, la villégiature favorite, la *Riviera* d'été des Mecquois fortunés (6). Au dire d'Ibn 'Abbās, ou des exégètes complaisants qui s'autorisent de son

(1) Ibn Faqīh, *Géogr.*, 17, 15 : Azraqī, *Wust.*, 267, 1 ; *Chroniken*, *Wust.*, II, 267 ; Snouck Hurgronjo, *loc. cit.* : *Kanz al-'omnūl*, VI, n° 4333.

(2) Azraqī, *op. cit.*, 364. 'Omar agit ainsi par crainte de mal faire, de commettre l'*ilhūd* à la Mecque. L'anecdote doit confirmer la sainteté idéale de la Mecque; cf. *ibid.* 361 sqq.

(3) Mobarrad, *Kīmul*, 115, 10. Pour le 'Aqīq cf. l'index de *Moṣṭawī* s. r. La région de Ṭāif possédait aussi une localité du nom de 'Aqīq ; 'Oḡaimī, *Aḥbūr Ṭāif*, 20 b.

(4) Chaque pays, chaque ville de l'Islam a ses فضائل, annoncées par le Prophète. Voir la collection dans *Kanz al-'omnūl*, VI, 256 etc.

(5) Maqdīsī, *Géogr.*, 79, 10 ; Ṭab., *Taṣīr*, XXX, 171, 3 d. 1.

(6) Les chérifs de la Mecque y ont leur campagne et aussi les riches marchands de cette ville ; Burekhardt, *Voyages*, I, 112-113, 272. Ṭāif venait alors d'être ruinée par les Wahhābites. Les dioux eux-mêmes avaient choisi leur villégiature à Ṭāif (Azraqī, *W.*, 79.) aux temps préislamites.

nom (1), le livre d'Allah ne pouvait avoir oublié cette alternative, si caractéristique dans la vie mecquoise. Sans broncher, ils y retrouvaient une allusion dans le verset du Qoran (166, 2) : *رحلة الشتاء والصيف*, « le voyage d'hiver et celui de l'été ». Texte précieux, mais non moins énigmatique ! Il rappelle, pense-t-on, l'existence chez les Qoraisites d'une caravane commerciale, partant deux fois, chaque année. D'après Ibn 'Abbās, « le voyage d'été » ne peut viser que les départs annuels des riches bourgeois de la Mecque pour leur campagne de Tâif (2). Dans cette interposition de l'autorité d'Ibn 'Abbās, très vénéré dans cette cité possédant son tombeau (3), il n'est pas interdit de soupçonner le zèle intempestif d'un faqîh taqafite. Son patriotisme ingénieux a dû se sentir heureux de retrouver dans la « révélation » le souvenir de sa ville natale (4). Ibn 'Abbās est un de ces innombrables prête-noms, fourmillant dans le *Tafsîr*, aux premiers temps islamiques, à l'aurore de l'exégèse qoranique. Cette dernière s'est montrée accueillante à ces fantaisies d'interprétation. C'est tout au plus si elle s'inquiète d'une certaine vraisemblance de temps et de lieu. Or nous verrons bientôt les relations étroites, ayant rattaché Tâif au fils de 'Abbās. Que pouvait-on désirer de plus ?

Parmi les fantaisies pseudo-érudites qui déparent « Das Leben und die Lehre des Muhammed » de Sprenger (5), notons la suivante qui se rapporte à notre sujet. L'auteur discute le séjour du Prophète sur le mont Hira', près de la Mecque. « Je crois, écrit-il, que c'était un lieu de villégiature pour les citadins, trop peu fortunés pour visiter la fraîche Tâif ou la plantureuse Qorā ». Sprenger détaille ensuite par le menu les

(1) Tab., *Tafsîr*, XXX, 171-72 ne cite pas cette interprétation. N'était-elle pas encore en circulation ou s'est-il refusé à la prendre au sérieux ?

(2) Maqlisî, *U'éggr.*, 95. 'Oğaimî, *Ahhîr Tâif*, a enregistré d'autres spécimens de cette exégèse taqafite. Sur la science oxégétique d'Ibn 'Abbās, cf. *Kanz al-'omûl*, VI, 186.

(3) Cf. la p. 4 de *الحضرة العباسية في بعض المناقب* par 'Abdallah ibn Ibrahîm Mîrğānî مبرغني ; (msc. *Bib. Khed.*)

(4) Parallèlement à Qorais, mentionné une seule fois : Qoran 106, 1. Médine y figure sous le nom de *Madîna* et de Ya'rib (une fois).

(5). Voir vol. I, 206-207.

agréments du paysage environnant : « absence presque (1) complète de végétation, roches dénudées, versants à pic, précipices béants et gouffres effrayants... Les gorges sont obstruées d'énormes galets et de quartiers de roche qui réfléchissent l'aveuglante réverbération solaire... Endroit à souhait pour se procurer des visions ».

Avant comme après l'hégire, l'idéal d'une vie heureuse (1), au Hîgâz, consistait à passer l'hiver à la Mecque ou à 'Udda (2), le printemps à Médine (3) et l'été à Taïf (4). *Beatus ille qui procul negotiis...* ! Dans ses heures d'accablement moral, le calife Mo'awia, au fond de la Hadrâ' de Damas, songea parfois à aller réaliser ce rêve de jeunesse dans les Alpes du Hîgâz (5). Au premier siècle de l'hégire, beaucoup de notables, de hauts fonctionnaires viendront achever dans les villes saintes leur carrière orageuse. Tous possèdent un palais à Médine ou à la Mecque. Mais, dès les premières chaleurs, on les verra émigrer dans leurs villas du mont Sarât. Ce fut le cas d'Ibn 'Abbâs. Dans son gouvernement de Basra, ce personnage avait affiché une rare absence de scrupules, de probité administrative. Retiré à la Mecque, sa conscience se serait réveillée. « Prends garde, mon fils, disait un vieux fragment poétique d'une authenticité suspecte (6), prends garde de commettre à la Mecque un péché grand ou petit ».

(1) Pendant la période de la Harra sous Yazîd I, les harems de l'Omayyade Marwân et de 'Alî fils de Hossain se réfugiaient dans leurs villas de Taïf ; *Ağ.*, I, 13 ; *Tab.*, II, *Annales*, 409 ; Ibn al-Ağîr, *Kāmil*, E. IV, 19 ; *Yazīd*, 223-224. Domaine et tombe d'Abou Ohaïha, près de Taïf : Ibn Hîsām, *Sîra*, 782, 6-9. D'après les saisons, les nobles dames résident à la Mecque ou à Taïf ; témoignage d'un poète de Taïf : *Ağ.*, VI, 31, 8.

(2) Azraqî, *Wust.*, 79 d. 1. 'Udda ne devint le port de mer de la Mecque que postérieurement à l'hégire.

(3) C-à-d. dans la verte vallée du 'Aqîq (Cf. *Mo'awia*, 228 etc.), transformée en lieu de plaisance sous les califes omayyades.

(4) 'Uğaimî, *man. col.* 12, b : Azraqî, *Wüst.*, 79, d. 1. Yāqūt, W. III, 500, 16 ; Ġāhîz, *Opuscula*, 62, 21 ; Maqdisî, 95, 17 ; *Tab.*, *Tafsîr*, XXX, 171, bas. Le vers de Nomaîrî ; *Ağ.*, VI, 31, 8.

(5) Qotaiba, *Oyoûn*, 257, bas : *Ağ.*, XV, 3 l. 8. *Mo'awia*, 248. Ce calife possédait dans la région d'importants domaines qu'il ne cessera d'arrondir.

(6) Ibn Hîsām, *Sîra*, 17, 1, l'appelle مَتَد. Cette absence de correction me paraît un

أَبْنِيَّ لَا تَظْلَمُ بِكَتَّةَ لَا الصَّغِيرَ وَلَا الْكَبِيرَ (1)

Ce sentiment aurait, à partir du *fath*, empêché les Compagnons du Prophète de s'établir à la Mecque ou d'y retourner (2). « Pour les nécessités corporelles, ils préféraient sortir des limites du *haram* », territoire sacré. Ibn 'Abbās aurait obéi à un scrupule analogue, lorsqu'il vint se fixer à Taïf (3). En réalité, cette détermination ne fut, nous le verrons, rien moins que spontanée. 'Alī fils de Hossain possédait, lui aussi, une villa dans le Sarāt, où il abriterait son harem pendant les révolutions du Hīgāz (4).

*
* *

Les femmes montraient à peine moins d'enthousiasme pour le séjour de Taïf. Nous aurions à citer ici les noms les plus illustres de la société musulmane, au premier siècle de l'hégire : Torayya, Sokaina, 'Aīsa bint Talha. La première appartenait à la vieille aristocratie de Qorais, à la famille des Omayyades (5). Les deux autres, Sokaina, petite-fille de 'Alī (6), 'Aīsa, nièce de la favorite homonyme de Mahomet (7), rappellent la récente noblesse islamite. Toutes trois représentent un type à la veille de

artifice littéraire, destiné à lui conférer un faux air archaïque. Tous les moyens sont bons pour créer autour de la Mecque la légende d'une sainteté idéale. Nous y revindrons, en étudiant la métropole qoraisite. Voir plus haut p. 26, les scrupules de 'Omar, à propos de Rokba.

(1) Ibn Hišām, *Sira*, 16, 6.

(2) Même sentiment attribué au calife 'Omar : Azraqī, *W.*, 365, 366 (texte cité plus haut).

(3) Cf. *Chroniken*, Wüst., III, 21. Ces scrupules n'ont pas duré longtemps. Les Mecquois modernes vidant leurs vidanges sur la voie publique : Burekhardt, *Voyages*, I, 140, 167.

(4) *Tab.*, *Annales*, II, 410 : Cf. *Yazīd*, 223-224, 'Abdallah, le fils de 'Amrou ibn al-'Aḡi, possède deux tontes à la Mecque, une dans le *hull*, l'autre dans le *haram* ; Azraqī, *W.*, 361.

(5) *Aḡ.*, I, 84, 85. Voir « Torayya bint 'Alī » à l'index d'*Aḡānu* : Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 24, bas, *Aḡ.*, X, 103 d. l. Comp. *Aḡ.*, VI, 31, 8.

(6) Voir index d'*Aḡānu* : « Sokaina bint al-Hossain ».

(7) Index d'*Aḡānu* : 'Aīsa bint Talha », surtout *Aḡ.*, X, 54-62. Sa rivalité, lutte de coquetterie avec Sokaina ; *Aḡ.*, X, 60.

disparaître sous la poussée des mœurs nouvelles : celui de la fière Bédouine, refusant d'être traitée en esclave et succombant devant la coalition de l'égoïsme masculin et de la nouvelle législation matrimoniale (1). Ces trois figures de mondaines arabes (2), la tradition littéraire les a ornées de *toutes* les grâces physiques (3), de tous les charmes de l'esprit (4). Elle les fait vivre dans la société des poètes et des musiciens, choisir comme arbitres du mérite artistique. Les sympathies 'alides de l'auteur de l'*Aḡā-nī* (5) se manifestent d'une façon anormale en faveur de Sokaina. Il se montre tout heureux de retrouver en cette petite-fille de 'Alī quelque chose de cette grâce frivole, de cet intellectualisme surtout qui a souvent manqué aux descendants de Fāṭima.

Ce trio féminin rappelle le groupe classique des trois déesses, posant pour la beauté devant le Troyen Pâris. Au premier siècle H., le Pâris arabe avait nom 'Omar ibn Abi Rabī'a. Poète d'un incontestable talent, mais d'une licence non moins indéniable, il fut appelé à trancher entre les trois dames de Qorais un débat analogue (6). Femmes de tête, en dépit de leur frivolité (7), elles regimbent contre le joug humiliant, qu'on veut imposer à leur sexe. 'Aīsa refusa toujours de se voiler. « Allah lui ayant

(1) Antérieurement à la révélation du حجاب, les femmes de Mahomet se trouvaient à table avec les invités du Prophète : Wāḥidī, *Asbāḥ*, 271, 8.

(2) Sokaina régit la mode : *Aḡ.*, XIV, 165 : elle est برزة : *Ag.*, XIV, 173, 171.

(3) *Aḡ.*, X, 54, 55, 58, 59 : XIV, 165.

(4) *Aḡ.*, X, 60, bas. Elles se proclament « plus belles que le feu pendant la nuit glacée » : أحسن من النار الموقدة في الليلة القراء, ou أحسن من النار في عين القزور, ou صبيح من القيس avec d'autres variantes ; cf. *Berceau*, I, 79 ; ajoutez *Aḡ.*, X, 62 ; XI, 57 ; XIV, 165 ; 168. 8 d. I. ; XVI, 120, 5 : 124. 7 d. I. : XX, 141, 7 : XXI, 263, 17.

(5) *Aḡ.*, I, 99, 100 : II, 127, 128, 130-32, 136-37, XIV, 165, bas; وكان على أمرئيه متشبهًا, noto à son sujet Ibn al-Aḡir. M. Nöldke (lettre particulière) hésite à accepter ce jugement. Les plus grandes folies des 'Alides trouvent en Abou'l-faraḡ un narrateur complaisant. Comp. par ex. *Aḡ.*, S. I, 294-296. Comment Sokaina se venge d'une plaisanterie de son bouffon As'ut ; *Aḡ.*, XV, 131. L'auteur insiste sur la justesse des sobriquets décernés par son héroïne ; *Aḡ.*, XIII, 114.

(6) *Aḡ.*, II, 137 ; XIV, 168-69.

(7) *Sufīha*, c'est la qualification de Sokaina parmi ses proches ; *Aḡ.*, XIV, 169.

octroyé le don de la beauté, elle ne voyait aucune raison de cacher les cadeaux du ciel » (*Ağ.*, X, 45).

Nous n'avons à rappeler ici que leurs rapports avec Tâif. Toutes trois y possédèrent des châteaux et des domaines. Ces immeubles constituaient leur propriété personnelle. Car nous les trouvons fréquemment divorcées ou séparées de leurs maris. Torayya y reçut les visites de 'Omar ibn Abi Rabi'a (1). Dans « son vaste domaine » de Tâif, مال لها عظيم (2), 'Aîsa présida des joutes, des jeux militaires, rappelant les tournois du moyen-âge. Le carrousel terminé, elle accueille les hommages et écoute les plus récentes compositions des poètes, tous avides de mériter ses suffrages et ses gratifications (3). Pendant les intervalles de ses nombreux divorces, nous voyons la futile Sokaina traîner l'ennui de son désœuvrement (4), entre le 'Aqîq de Médine, son hôtel de la Mecque et ses villas de Tâif (5). De nos jours, on dirait : Paris, la plage, la Côte d'Azur ! Sokaina y vivait, entourée de musiciens, de poètes et aussi de bouffons. Elle se félicitait de n'avoir pas hérité du caractère mélancolique de son aïeule, Fâtîma, la fille du Prophète.

Finissons par une figure infiniment plus sympathique, celle de Sobai'a. C'était une grande dame omayyade, mariée et établie à Tâif et presque contemporaine du Prophète. Dès la fin du 6^e siècle, on rencontre partout les Omayyades au Hîgâz. A Tâif, à la Mecque, hommes et femmes — que celles-ci s'appellent Hind ou Sobai'a — leur énergie leur assure un rang à part et prélude aux glorieuses destinées de cette famille. Après le coup de force, فتنه, du Triumvirat, les Omayyades ne rencontreront personne capable de leur disputer sérieusement l'accès du pouvoir. Le

(1) *Ağ.*, I, 85. Énumération des maris de Sokaina : *Ağ.*, XIV, 168, 169 ; Comp. *Ağ.*, X, 54 sqq.

(2) Le nom n'est pas mentionné.

(3) *Ağ.*, VII, 30 ; XIII, 3 ; comp. XIV, 165 bas.

(4) Comment elle essaie de le combattre : *Ağ.*, XV, 131 etc. Dans les aventures les plus burlesques, ce recueil ne lui ménage jamais l'culotte, qu'il refuse à Mo'awia ; cf. *Ağ.*, XV, 131 ; XVII, 94 etc.

(5) *Ağ.*, XIV, 170 ; XVII, 93.

mari de Sobai'a, Mas'oud, le père du futur Şahābī - martyr, 'Orwa, se trouva commander les troupes de sa cité natale, pendant la guerre fratricide d'Al-Figār contre les Mecquois. Avant la bataille, il dressa un pavillon pour sa femme : « tout fugitif qoraïsīte, proclama-t-il, qui y pénétrera, aura la vie sauve ! ». La tente représentait-elle la *qobba* - tabernacle, servant à abriter le fétiche principal, le palladium de la cité ? Était-elle une sorte de *haram* improvisé, participant à l'inviolabilité, à la sainteté de la demeure familiale ? J'ai discuté ces hypothèses dans *Le culte des bētyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamiques* (1). Je dois me contenter ici d'y renvoyer le lecteur.

Ce geste allait permettre à Mas'oud de manifester ses sentiments d'humanité et aussi les sympathies mecquoises des *Ahl'āf* de Tāif, dont il était le chef (2). Aussitôt Sobai'a se mit à étendre, à allonger au moyen de ficelles, de bouts d'étoffe les cordes soutenant les poteaux de la tente. Sa pitié, son ingéniosité féminines, son patriotisme qoraïsīte (3) lui avaient suggéré ce stratagème ; il devait augmenter la surface de protection, en ce terrain neutre, destiné à servir de lieu d'asile. Au lieu du triomphe, escompté pour Tāif et ses alliés de Qais, ce fut la défaite. Bientôt le flot des fugitifs qaisites se précipita vers la tente de Sobai'a. Son cœur compâtissant n'avait songé qu'à ses compatriotes de Qoraïs. Elle s'empresse maintenant d'accueillir leurs ennemis, d'envoyer dans toutes les directions ses jeunes fils pour indiquer à ces infortunés la direction du refuge improvisé. C'était, ajoute le narrateur, « mettre ces garçons en évidence, afin de leur assurer pour l'avenir la dignité de *sayyid* », فَبَسُّودُوا بِذَلِكَ. Cette réflexion trahit l'impuissance de l'Arabe à supposer l'inspiration désintéressée d'une action généreuse. Les environs de l'asile ne tardèrent pas à être encombrés de fuyards. Après la bataille, le généralissime mecquois — Sobai'a était sa parente — honora sa victoire, en reconnaissant officiellement

(1) *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale (Caire)*, XVII, 39-101.

(2) Sur Ahlāfītes et Mālikītes, voir le chap. suivant.

(3) *Comp. Aj.*, XIX, 79, 5 d. l. La femme arabe prend le parti de son clan d'origine contre la tribu de son mari ; *Aj.*, S. I, 176, 190 ; II, 23.

la protection accordée par cette courageuse Omayyade. A partir de ce jour, le nom et la tente de Sobai'a passèrent en proverbe parmi les Bédouins (1).

N'a-t-on pas le droit de regretter (2) qu'on ait laissé gaspiller les trésors d'énergie et de dévouement intelligent que le cœur de la femme arabe gardait en réserve ? « L'islamisme a fait du harem ou gynécée, d'ailleurs plus anciens que lui, une prison, et, sequestrées là, les qualités intellectuelles de la femme furent en interdiction perpétuelle » (D^r Perron).



(1) *Aj.*, XIX, 79, 80 ; comp. VII, 171, bas. Vers de Sobai'a ; Balāḍorī, *Fotoûh*, 49.

(2) Sans mériter le reproche de « Feindseligkeit gegen den Islam » que m'a adressé fou M. Hartmann, *OLZ*, 1914, c. 436.

LA POPULATION DE ṬĀĪF ; DISCUSSIONS GÉNÉALOGIQUES.

Faisceau de rancunes accumulées contre Ṭāif. — Le théophore 'Abdṭaqīf et Ḥaǧǧāǧ. — Ancêtres de Ṭaqīf : Yād et l'aïeul éponyme Ṭaqīf. — Raisons pratiques qui décident en faveur de Hawāzin. — Puissance de cette tribu. — Les « Ahlāf », partisans de Yād. — La poésie apocryphe. — La tombe d'Abū Riǧāl et la « lapidation » des tombes. — Tableau généalogique des principales familles ṭaqafites.

La poésie préhégirienne ne s'est pas montrée hostile à Ṭāif et à sa population. Elle leur a du moins épargné les accusations de couardise et de cupidité que les rimeurs bédouins ont prodiguées aux Qoraisites (1). Tous rendaient hommage à l'intelligence, à l'activité des Ṭaqafites. Cette neutralité cesse avec le raffermissement de la dynastie marwānide. Principalement à partir du califat de Walīd I, la littérature ne cherche plus à dissimuler l'expression de sa malveillance pour « la Mecque du Sarāt ».

Les satiriques avaient trouvé le temps, depuis l'hégire, de se familiariser avec la légende qoranique de Ṭamoud. Ils voulurent exploiter la défaveur attachée désormais aux noms théophores, legs abhorré de la *ḡhīlyya*, gentilité. Tard venus à l'islam, les Ṭaqafites semblent bien n'avoir pas, sans résistance, sacrifié aux scrupules du monothéisme islamique le souvenir et le nom de leur ancêtre éponyme. Dans les anciennes familles,

(1) Cf. Lammens, *Les Ahlābīs et l'organisation militaire de la Mecque, au siècle de l'hégire*, dans *Jour. Asiat.*, Nov. Déc. 1916.

grands seigneurs, ne leur pardonnaient pas les réformes agraires, la réorganisation de l'impôt foncier, avantageant contre leurs empiètements le trésor public et les populations rurales.

Avec raison, toute la province les rendit responsables de n'avoir pu réaliser le rêve du nationalisme local, relever le « *minbar as-sarqī*, le trône oriental », l'éphémère et anarchique califat de 'Alī. Or, c'est dans l'Iraq que s'est surtout développée la primitive annalistique de l'islam. Comment s'étonner qu'elle ait partagé les préventions de son milieu, épousé les rancunes des personnages dont elle avait entrepris la glorification ? Habitée à se documenter dans les *divans* poétiques, l'ancienne historiographie arabe devait donner dans le piège. Au demeurant, aveuglée par ses préjugés, par son étroit chauvinisme, elle demandait seulement à enregistrer, sans contrôle, les calomnies propagées par les satiriques de Koufa contre les Omayyades et leurs suppôts, les ministres taqafites.

L'esprit de dénigrement s'est surtout attaqué aux origines généalogiques des Taqif. Une légende hostile prétendait les rattacher aux antiques races de 'Ad et de Tamouḍ, anéanties pour leur impiété (1). Cette prétention révolte le bon sens du sceptique Ġāḥiḡ. Il se demande comment un musulman peut s'y arrêter, après les affirmations du Qoran, racontant leur extermination totale par Allah (2). De son côté, Ḥaġġāġ pensait y découvrir un titre de gloire pour ses ancêtres, puisque seuls les disciples du prophète Ṣāliḡ avaient échappé au désastre de leurs concitoyens (3). Taqif perpétuerait donc la postérité bénie de ces croyants (4). Dans toutes

(1) Mobarrad, *Kūmil*, W. 266 ; Aġ., IV, 74 : pour 'Ad et Tamouḍ voir ces mots dans une concordance du Qoran. Ces préjugés ont pu être inspirés par le vers dirigé, après Karbalā, contre les descendants de Ziad ibn Abihi (Maṣ'ūdi, *Praires.*, V, 159) :

وَأَيْدِيهِمْ بِمَا غَدَرُوا وَخَانُوا كَمَا بَعَثْتَ نُمُودَ وَقَوْمَهُ عَادَ

Ce vers a été calqué sur Qoran, 11, 98.

(2) Ġāḥiḡ, *Bayān.*, I, 78, 1. Ġāḥiḡ se montre heureux de décocher un trait contre la crédulité de ses contemporains.

(3) Aġ., IV, 74. Sur مَا أَتَى Qoran 53, 52; finesse exégétique, le *wa* est-il relatif ou négatif ? Aġ., loc. cit. Tab. *Tafsīr*, XXVII, 41-42 ne connaît que le sens négatif de mā.

(4) Ibn 'Asākir (éd. 'Badrān), IV, 71.

ces discussions, ni l'histoire ni la science généalogique n'entraient pour rien. Les traditionnistes au service des 'Abbāsides tenaient uniquement à jeter le discrédit sur de loyaux serviteurs de la dynastie rivale, sur les compatriotes d'un Ziād et d'un Ḥaġġāġ.

Il serait oiseux de les suivre sur ce terrain. Trop souvent les recherches généalogiques se sont asservies à de basses rancunes politiques, en Arabie (1). Sur les plateaux du Sarāt, les Ṭaqīf n'étaient pas des autochtones (2). Nous estimons dangereux (3) d'aller au-delà de cette assertion générale, et il est permis de douter que les *nassāba*, généalogistes, du 2^e siècle, fussent mieux renseignés. Pendant la période, immédiatement antérieure à l'hégire—seule elle doit nous intéresser ici—on gardait encore vivant à Ṭāif le souvenir de la tribu de Yād. Depuis quand, et à la suite de quelles révolutions, avait-elle quitté ses premiers cantonnements du Sarāt, il devient malaisé de le déterminer. Mais le plus illustre des poètes de la cité, Omayya ibn Abi's-Salt était fier de se rattacher à la tribu, partie pour la Mésopotamie et devenue chrétienne (4).

*
* *

Au commencement du 7^e siècle de notre ère, Ṭāif formait le centre urbain de la tribu de Ṭaqīf et la totalité des Ṭāifites (5) se réclamait de Ṭaqīf, leur ancêtre éponyme (6). C'est seulement, quand on voulait

(1) Blau ne s'en est pas douté, à propos de cette discussion ; *ZDMG*, XXII, 662.

(2) Cf. Bakrī, *Mo'ham*, 12, 9.

(3) Dans beaucoup de tribus, on hésite entre le Nord et le Sud ; ainsi chez les 'Add, une partie se réclame du Yémen, une autre de 'Aduan ; Bakrī, *Mo'ham*, 36, 10. Pour les Ġoġām de Syrie, cf. *Yazīd*, 273 etc.

(4) Bakrī, *Mo'ham*, 49 sqq. ; *Aġ.* IV, 74. Omayya ibn Abi's-Salt. *Diran*, I, 1-4. En réalité, la seule poésie nous a conservé les relations généalogiques entre Yād et Ṭaqīf. C'est partout le même procédé, nous ramenant invariablement à une source poétique !

(5) Comme Omayya ibn Abi's-Salt, *Diran*, II ; XIV, 1.

(6) Comment on a traité l'histoire préislamique de Ṭāif ; voir *Chroniken*, Wüst., II, 138, où حوثر و حطى, deux groupes de lettres de l'alphabet, ont été transformés en rois de Ṭāif, كات ملكين بلاد وية و هي ارض الطائف. Pour Waġġ = Ṭāif, voir précédemment p. 27. Primitivement les Ṭaqīf se seraient rattachés à Yād... فذلك قال. ان تين بنة ياد ; protestations de Ḥaġġāġ (Balāḍorī, *Ansāb*, 14 a) contre l'appellation بنة نمر.

remonter plus haut, que commençaient les divergences.

| | |
|----------|----------|
| Yād | Hawāzin |
| | |
| Do'mī | Bakr |
| | |
| Afsā | Monabbih |
| ⋮ | |
| Monabbih | Ṭaqif |
| | |
| Nabī | |
| ⋮ | |
| Ṭaqīf(1) | |

Entre ces deux schémas généalogiques, l'érudition hésitait encore, au second siècle de l'hégire. Nous en trouvons la preuve dans la plus ancienne rédaction de la *Sira* parvenue jusqu'à nous. Ibn Ishāq (2) s'y prononce pour la descendance d'Yād, tandis que son éditeur et abrégiateur Ibn Hisām préfère remonter à Hawāzin (3). Cette préférence me semble avoir été partagée alors par la majorité des Ṭaqafites. C'est du moins l'impression toute personnelle que je pense pouvoir dégager de la comparaison des documents, relatifs à la période omayyade, époque décisive pour le groupement des tribus arabes. Alors s'opère l'aggrégation des molécules, des poussières de familles, de clans, répandues sur la surface de la Péninsule et dans les provinces conquises.

(1) Pour cette généalogie voir *Aj.*, XIV, 141, bas, les vers ambigus, mis sur les lèvres de Ḥassān ibn Ṭābit. Ils ont dû contribuer à augmenter les hésitations des *nassāba*. Sont-ils de lui ? Rien ne le prouve. Son *divan* (éd. Hirschfeld) ne les a pas conservés. Pour ses satires contre Ṭaqīf, voir *ibid.*, 27, 1 ; 198, 1, 4 ; 199, 1. La pièce 198, 3 sqq. conteste à Ṭaqīf une généalogie qaysite.

(2) Voir la remarque de celui-ci ; Ibn Hisām, *Sira*, 875, haut.

(3) Ibn Hisām, *Sira*, 32 ; Bakrī, *Mo'jam*, 49, 51. D'après une tradition légendaire, pendant la *gāhilyya*, les Ṭaqīf eux-mêmes hésitaient entre les deux généalogies ; Mas'ūdī, *Præfates*, V, 64-65.

En se déclarant pour l'ancêtre Hawāzin, les Taqafites se solidarisèrent simultanément avec le groupe homonyme, formant lui-même une subdivision dans la masse confuse de tribus, rattachées à Qais ou Qais-'Ailān (1). Evidemment cette question de fait ne saurait en rien préjuger la question de droit, de la filiation historique. Yād représentait l'histoire, le passé, passé déjà lointain pour la courte mémoire des Arabes (2). Hawāzin et Qais, c'était le présent; l'avenir peut-être, si l'on pouvait se fier à un pressentiment prêté à Mahomet: les Hawāzin disputeraient la prééminence politique à Qorais, زاحوا قريشاً على منابرهم (3). Leur descendance de Yād, une tribu désormais éteinte, les Taqafites la connaissaient surtout par la poésie. En faveur d'un rapprochement plus intime avec les Qaisites, voisins remuants, militaient de puissantes considérations. En oubliant Yād, ils ne sacrifiaient qu'un souvenir. Ils avaient tout à gagner, en se rattachant à leurs voisins du Sarāt. Quand donc ils se déterminèrent pour ce dernier parti, la majorité des Taifites adopta une solution opportuniste, inspirée par leurs intérêts matériels (4). Cette considération l'a toujours emporté chez les Arabes réalistes. Or ces intérêts, leur position géographique conseillaient aux Taqif de se déclarer pour une descendance qaisite dans une région peuplée de Banoū Hawāzin (5) et où l'influence de ces derniers demeurait prépondérante (6). Elle leur permit de régler avec ces

(1) Voir Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*; sous la lettre G.

(2) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 21-22, 29.

(3) *Ağ.*, XV, 138, 4 d. 1.

(4) Voir plus bas. Ils vivaient au milieu des Hawāzin. L'histoire de Haǧǧāǧ présente toujours cet homme d'État comme d'origine qaisite. On le soupçonnait facilement de partialité envers les Qais, d'animosité contre les Yéménites. *Comp. Ağ.*, XI, 61, 1. انت سيد هوازت, lui dit un Solaimite (donc un Qaisite) venant le solliciter (cf. *ibid.*, 60, 4 d. 1.), donc désireux de le compromettre d'avance!

(5) Placés par Blau dans le voisinage de Médine; *ZDMG.* XXIII, 586; même erreur, sur la carte jointe à ce travail. Voir les précisions topographiques indiquées par Bakrī, *Mo'jam*, 57, 5: Sarāt, Taif etc., pour l'habitat des Banoū Hawāzin.

(6) Mālik ibn 'Auf (voir plus haut) possédait un fortin sur le territoire de Taif. Pour la campagne de Hōnain, les Taqif devront se mettre à sa suite; *Tab.*, *Annales*, I, 1654-55.

nomades de délicates questions de propriété, les droits de pacage, de délimitation ; de stipuler d'après quelles mesures s'opèrerait le partage des récoltes. Comme il arrive, partout où sédentaires et nomades voient, ces négociations se terminèrent par un compromis. Les premiers devront céder aux Bédouins, censés leurs parents, une part dans les moissons, les produits du sol, s'ils prétendent jouir de leur protection (1). En retour, ceux-ci renonçaient à leurs droits de propriété sur les champs fertiles, s'étaguant au pied du mont Gazwān (2). Nous avons constaté en Syrie une situation analogue pour les Banoū Ḥoḏān (3). L'organisation de la société bédouine se trouve partout déterminée par les mêmes nécessités et par les mêmes convoitises.

Plus on se familiarise avec l'histoire préislamique de la Péninsule et moins on trouve recevable la théorie de Winckler sur l'ensablement *fatal*, l'appauvrissement progressif, inéluctable de l'Arabie. Les annales de Hawāzin lui apportent le plus solennel démenti. Au début du 6^e siècle, les clans formant cette subdivision du groupe qaisite comptaient parmi les plus misérables, les moins considérés : « réunion de pastoraux, parcourant à la suite de leurs brebis les montagnes du Sarāt », forcés de payer tribut au sayyid Zohair ibn Ḥaḏūma « أقام رعاء الشام » (Aḡ., X, 12). Cette faiblesse facilita l'établissement des Taqafites et leur main-mise sur les meilleurs terrains, sur les plus riches domaines du district. Moins d'un siècle plus tard, la confédération des Hawāzin est devenue une des plus importantes de la région. Aux brebis, des chameaux sont venus se substituer et leurs immenses troupeaux envahissent les steppes du Naḡd et le double versant du Sarāt. Du Yémen, de la cité de Naḡrān, on vient chez eux se fournir de chevaux, indice incontesté de prospérité et de richesse (Aḡ., XIV, 138, 1-2). Vers le même temps, on les voit opposer la force aux empiètements ultérieurs des Taqafites (Ibn

(1) Comp. Tab., *Annales*, I, 1556, bas. Ibn al-Aḡir. *Kāmil*, E. I, 288-289.

(2) Bakrī, *Mo'jam*, 50. Les Bédouins exigent qu'on leur paie jusqu'au droit de ne pas nuire : Wāḥidī, *Asbāb*, 206, bas.

(3) Cf. *Yazīd*, 279 etc.

al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289; *Aḡ.*, XII, 46). De tels voisins méritaient, on le comprend, d'être ménagés. On préféra s'en faire des alliés et intéresser un de leurs clans, les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia, à la défense militaire de la cité (*Aḡ.*, XII, 46) et du territoire urbain.

Mais au sein de plusieurs familles de Ṭaqīf, la voix du sang paraît l'avoir emporté sur des considérations plus positives. Là, le souvenir de l'ancêtre Yād (1) avait conservé des partisans fidèles et des hérauts retentissants (2). Nous avons déjà nommé Omayya ibn Abi's-Ṣalt. Nous aurons à en énumérer d'autres, principalement parmi les *Ahlāf*. On retrouve des traces de ce dualisme généalogique dans l'attitude des Banoū Naṣr ibn Mo'āwia ou du moins de leurs chefs principaux. Des contestations, au sujet de domaines dans le Sarāt, avaient mis ces *ḥaṭīf* bédouins de Ṭāif en conflit avec les *Ahlāf* (3). Un des leurs, le futur généralissime, Mālik ibn 'Auf, plus vraisemblablement 'Ofaif ibn 'Auf, composa le distique suivant, où il repousse toute communauté d'origine avec les Ṭaqīf et surtout avec Yād :

Or donc, fais savoir à Ṭaqīf, partout où tu le rencontres que, ma vie durant, je lui demeure hostile.

Tu n'as rien de commun avec nous, ô Ṭaqīf, et nous rien avec toi. Tu peux choisir une place (4) chez Ohūza ou Yād ;

(1) « Beroits im 6 Jahrhundert untergegangen Stamm »; Blau, *ZDMG*, XXIII, 567; Nöldeke, *Perser-Araber*, 337-338.

(2) Bakrī, *Mo'ham*, 51 : ثَبَّتَتْ طَائِفَةٌ مِنْهُمْ عَلَى لَسْبِهِمُ إِلَى يَادَ . D'après cet auteur, la généalogie Ṭaqīf-Iḥawāzin est de date plus récente ; *ibid.* : ثَمَّ اتَّسَبَوْا بَعْدَ . On aura remarqué plus haut, comment dans la satire 'Abdṭaqīf et 'Abdyād s'interchangent et semblent s'appeler l'un l'autre. Cette correspondance ne peut être accidentelle et insinuerait des relations anciennes entre Yād et Ṭaqīf. Le vers satirique dirigé contre Ḥaḡḡāḡ (voir plus loin) ... فَرَلَا بَنُو مَرَوَانَ signifie peut-être : « Sans les Marwānides, il n'aurait été qu'un descendant des misérables Yād ». Le trait serait alors d'origine qaisite et viserait également la généalogie yādite, présentée comme une déchéance pour Ḥaḡḡāḡ et ses contributeurs.

(3) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(4) حَلِي , choisir une descendance, des ancêtres. Pour la généalogie des B. Naṣr ibn Mo'āwia, cf. Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*, F.

أَلَا أَبْلَغُ نَفِيقًا حَيْثُ كَانَتْ بَاتِي مَا حَيَّيْتُكُمْ مُعَادٍ
فَاتِي لَسْتُ مِنْكَ وَلَسْتُ مِنِّي فَحَلَّتِي فِي أَحَاطَةٍ أَوْ إِيَادٍ

Mas'oud ibn Mo'attib (1), le père du célèbre Compagnon taqafite 'Orwa ibn Mas'oud, releva le défi posé sur ce terrain :

Votre Quis n'a rien à faire avec nous, ni nous avec vous ; nous sommes les descendants de Nabt ibn Yaqdom (2).

Si jamais je pousse le cri de Ohūḥa (3), aussitôt accourront des escadrons décidés ; avec eux, la défaite n'est pas à craindre.

لَا قَبْسُكُمْ مِنَّا وَلَا نَحْنُ مِنْكُمْ وَلَكِنَّا أَوْلَادُ نَبْتِ بْنِ يَقْدَمَا (4)
وَأِنْ ادْعُ يَوْمًا فِي أَحَاطَةٍ تَاتِنِي كَتَّابُ خُرْسُ لَا أَخَافُ التَّهْمَضَا (5)

Dans cette discussion, on a tenu à faire intervenir également le vieux chef taqafite Ġailān. Mais, tout en se rattachant à l'ancêtre Yād, il ne refusa pas pourtant d'appeler «les Qaisites ses gendres et ses alliés (ḡār)»,

(1) Cf. *Aḡ.*, XIX, 77, 79, 82. Voir plus bas le tableau généalogique.

(2) Ancêtres intermédiaires entre Taqīf et Yād ; cf. Wustonsfeld, *Genealog. Tabellen*, C ; Ibn Doraid, *Istiqṣāq*, 105, 3, lequel ajoute (l. 10). à propos de Yād جَهِلَ النَّاسِ السَّابِقُ. En d'autres termes, on ne connaissait que les souvenirs, sauvés par la poésie.

(3) Le cri de guerre, la *da'wa* : بِأَلَا حُحَا. Sur Ohūḥa, cf. Noldeke *Beitr. zur Kenntnis der Poesie*, 220. Vocabulaire peu connu des Arabes ; une localité ou une tribu ? se demande Bakrī, *op. cit.*, 76, haut. La forme حُحَا est plus fréquente ; c'est une tribu Yéménite ; cf. Maqdisī, *Geogr.*, 91, 3, et surtout Yāqūt, *Mo'jam*, W., IV, 907. La nisba Woḡḡāzī dans I. S. *Ṭabaq.*, VII^e, 174, 4.

(4) Sur Taqīf et Yaqdom cf. Ḥassān ibn Ṭābit, cité dans *Aḡ.*, IV, 11, 6.

(5) Bakrī, *Mo'jam*, 51. Selon toute vraisemblance les vers attribués ici à Mālik ibn 'Auf ont pour auteur 'Ofaif ibn 'Auf. Cf. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, I, 289, 7 etc. On y trouvera les circonstances, au milieu desquelles ils ont été composés. A l'époque de Ḥonain, Mālik était encore un jeune homme. A fortiori, n'a-t-on pu songer à l'opposer comme capitaine à Mas'oud ibn Mo'attib ; cf. Ibn al-Aṭīr, *loc. cit.* Au jour de Ḥonain, Mālik aurait compté 30 ans ; I. S. *Ṭabaq.*, II^e, 108, 7. Vers prononcés à l'occasion de ce combat par 'Atīyya ibn 'Ofaif an-Naṣrī (un fils du précédent 'Ofaif ?) ; Ibn Ḥisām, *Sīra*, 858, bas.

à reconnaître une situation de fait :

هم والدي واليه انتهي صُدا . والحي قيس هم صهري وجبراني (1)

Le poète Omayya, Mas'ou'd et Ġailān appartenaient à la fraction taqafite des Ahlāf (2). Cette circonstance semble indiquer que dans ce clan la généalogie yādite a trouvé ses plus chauds partisans (3). Elle a pu déterminer leurs adversaires politiques, les Banoū Mālik, à se déclarer en faveur de Qais. Discussions trop souvent platoniques! Elles suffisaient pour alimenter la satire. Avec cet opportunisme, qui les a toujours distingués, les Taqafites savaient à l'occasion sacrifier leurs théories généalogiques. Quand Bosr ibn Artāu(4) vint au Hīgāz donner la chasse aux partisans de 'Alī, toute la population, désireuse d'échapper aux sévices du terrible lieutenant de Mo'āwia, n'hésita pas à se proclamer qaisite (5). Les vers cités précédemment, quel qu'en soit l'auteur—Mālik ou Ofaif fils de 'Auf—comportent vraisemblablement une explication analogue. Il s'agissait de la fertile *hīmā* de Ġildān, âprement disputée entre les Ahlāfites de Taïf et leurs alliés hawāzinites, les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia. Pour être plus assuré d'évincer les adversaires, chacun des deux partis se réclama d'ancêtres différents. En dehors de ces compétitions d'intérêts, on traitait sans

(1) Bakrī, *op. cit.*, 51. Je me demande si cet essai de conciliation n'a pas été prêté à Ġailān.

(2) Pour leur position spéciale à Taïf, voir plus loin.

(3) Mas'ou'dī, *Praires*, V, 64, amène Moġira ibn So'ba — un Ahlāfi ! — à se déclarer pour Hawāzin. L'insipide anecdote—il y demande la main d'une *monnaie* nonagénaira !—ne semble pas viser d'autre but ! Comp. *Aġ.*, XIV, 1-11. On pourrait en dire autant de certains traits attribués à un autre grand *Ahlāfi*, Hāġġāġ. Il faut surtout se défier des flèches égarées *غرب* décochées par nos *rāwīs* ! Les différends de Hāġġāġ avec Mohallab ont été expliqués par ses préférences qaisites. Cette exégèse paraît insuffisante.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 42 etc. Le calife lui avait interdit de toucher aux tribus qaisites, pendant son *raid* à travers l'Arabie : *Aġ.*, IV, 132.

(5) *Aġ.*, IV, 132, 5. D'après Balāḍorī, *Anṣūb*, 569 - 70 (cité par Levi Della Vida, *Califfato di Alī*, 47-48), c'est l'adroit Moġira ibn So'ba, qui alors aurait sauvé ses concitoyens. Sa présence à Taïf est attestée vers cette époque. Il y préparait sa future rentrée sur la scène politique.

doute cette matière d'une façon plus positive (1); les factions se réservaient la liberté d'en appeler alternativement à Yād ou à Hawāzin. C'est, croyons-nous, le sens d'un distique attribué à Rabi'a, fils du poète Omayya ibn Abi's-Ṣalt (2).

Nous jugeons superflu de pousser plus loin l'examen de ce problème. Ici encore la poésie a fourni les moyens d'entretenir une discussion, où l'on pouvait opposer l'autorité d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt à celle de Ḥassān ibn Ṭābit. Privée de cette ressource, l'érudition arabe se trouve bientôt tarie, à court d'arguments. Parmi les données réunies ici, plusieurs ne laissent pas de paraître suspectes. On y découvre des préoccupations, contemporaines au plus de l'avènement des Marwānides, lorsque éclatera la guerre civile entre les Arabes du Nord et du Sud, ou, comme on disait couramment, entre Qais et Yaman. Cette lutte fut reprise par des littérateurs trop ingénieux, habiles à manier l'apocryphe, à sophistiquer les documents poétiques. Nous l'avons constaté à propos de Godām. Il n'importait pas moins aux partis adverses d'attirer à eux l'intelligente et entreprenante tribu, ادمى العرب, si bien en cour auprès des Omayyades !

Cette ingéniosité s'est principalement exercée aux dépens de l'ancêtre éponyme des Ṭāʾifites, de Qasī, surnommé Ṭaqīf. Sur la route menant de Ṭāʾif à la Mecque un amoncellement de pierres marquait la tombe d'Aboū Riḡāl. Le passant ne manquait pas d'y déposer une branche d'arbre, d'ajouter, à tout le moins, une pierre à celles qui recouvraient la dépouille de l'ancêtre ṭaqafite. Ainsi le voulait la coutume (3). Profitant des épaisses ténèbres qui enveloppent la préhistoire islamite, la légende hostile a transformé Aboū Riḡāl en traître, celui-là même qui aurait guidé l'armée abyssine, en marche vers la Mecque. Il ne restait plus qu'à l'identifier

(1) Ibn Al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(2) *Aḡ.*, III, 187, 8-9.

(3) Transformée plus tard en lapidation ; Mas'ōūdī, *Premiers*, III, 161 ; Ibn Ḡobair, *Travels*, 111 ; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 333.

avec Qasī-Taqīf (1). On n'y a pas manqué. A partir de ce jour, la déposition d'une pierre sur la tombe—primitivement un hommage à la mémoire de l'ancêtre—devait, elle aussi, se transformer. Elle devint une *lapidation*, un acte de réprobation contre la trahison d'Abū Rīḡāl (2). J'ai étudié ailleurs (3) le sens de cette cérémonie et montré la lumière qu'elle projette sur la religion préhégirienne (4) de l'Arabie. L'instinct conservateur des Bédouins ne s'y est pas trompé. Jusqu'en plein islam, il faudra surveiller les nomades pour les empêcher d'accomplir le *tuwāf*, la ronde rituelle, autour du tombeau de l'ancêtre, comme ils sont tentés encore de le faire près du sanctuaire d'Ibn 'Abbās, à Tāif (5). Un ḥadīṭ, tendancieusement déformé par la Tradition (6), témoigne du culte rendu par les Taqafites préhégiriens au monument d'Abū Rīḡāl (7).

Le tableau suivant permettra de s'orienter à travers la généalogie des Taqafites, les plus fréquemment cités dans cette monographie de

(1) D'après une variante de la légende—variante d'origine taqafite—c'est Taqīf qui tue Abū Rīḡāl. A l'appui, on cite des vers d'Omayya ibn Abī ṣ-Salt, ni plus ni moins authentiques que ceux du *Divan*, I. I, 26. Je ne connais pas pour Abū Rīḡāl de mention plus ancienne que l'apocryphe, attribué à Omayya. Sur les prétendues relations des ancêtres de Ḥaǧǧāǧ avec A. Rīḡāl, voir plus haut p. 57; Balāḍorī, *Ans7b.*, 14 b. Le taqafite Mas'ūd accompagne pourtant 'Abd almoṭṭalib sur le Hicra pour maudire les Abyssins; I. S. *Ṭabaq.*, I, 56, 8. Que devient alors la félonie des Taqafites ?

(2) Bakrī, *op. cit.*, 49; Aǧ., IV, 74. Comp. Yāqout, E. IV, 263-64; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, 62, 1.

(3) *Le culte des bētyles*, p. 96 etc.

(4) Branches d'arbres déposées sur la tombe; cf. *Culte des bētyles*, 96; Ibn 'Asākir, (éd. Badrān) V, 369. Comp. I. S. *Ṭabaq.*, VII, 84, bas. Tombe d'un fonctionnaire prévaricateur lapidée en Arabie; Moḥibbi, *Ḥalāḡat al-aṭar*, II, 362.

(5) 'Oǧalmī, *msc. cit.*, 16 a.

(6) *Kanz al-'omṡāl*, VI, 212, n° 3705.

(7) Au Maroc, « l'on forme des amas de cailloux devant lesquels chaque passant doit prononcer une invocation, en ajoutant un caillou aux autres, aux endroits où un meurtre a été commis »; *Rev. du monde musulman*, vol. XLIV, p. 23. J'ai observé le même usage dans la Transjordanie. Mes guides ajoutaient leur pierre au *ruǧm*, amas de cailloux, recouvrant la dépouille d'un assassinat. Leur geste n'avait rien de commun avec une lapidation. Comp. *Der Islam*, X, 171 etc.

Taïf. Nous renonçons à remonter au delà de Taqîf, l'ancêtre éponyme, reconnu par tous les clans de la tribu : les Aḥlāf et les Banoū Mālik.

TAQIF

| | | ‘Auf | |
|--------------|------------|-------------|--------------------|
| Gosām | | | |
| Hotaïf | Gyara | | |
| Mālik | ‘Oqda | ‘Abdal‘ozzā | Sa’d |
| (Mūlikites) | ‘Auf | ‘Tlāg | ‘Amrou |
| Abou’l Hakam | ‘Omair | Rabī’a | Ka’b |
| ‘Abdarrahmān | ‘Amrou | Abou’s Salt | Mālik |
| | | Kalada | Mo’attib |
| | Habīb | Omayya | Wahb |
| | Abou Mīhān | (le poète) | Al-Ḥarīf (Somaïra) |
| | | Ziād | Abou Bakra |
| | | (ibn Abīhi) | ‘Amrou |
| | | | ‘ailān |
| | | | Salima |
| | | | Mas’oud (Sobai’a) |
| | | | ‘Orwa |
| | | | (le martyr) |
| | | | Abou ‘Amir |
| | | | So’ba |
| | | | Moğira |
| | | | Yoūsof |
| | | | Haggag |

LA VILLE DE TĀĪF

Son importance : la seconde ville du Hīgāz. — L'architecture domestique à la Mecque et à Tāif. — Le plan des « oḡom ». — Le courage des Bedouins. — Enceinte de Tāif ; fortins sur son territoire. — Appartient-elle au Hīgāz ou au Yemen ? — Influences du Yémen ; relations de commerce et de guerre. — Le poète 'Amir ibn aṭ-Ṭofail et les razzias yéméniques.

A la veille de l'hégire, Tāif passait, sans contredit, pour la première ville dans le nord-ouest de l'Arabie, après la Mecque. Elle l'emportait sur cette dernière par la possession d'un territoire fertile. Les vallées environnantes fournissaient à son commerce d'exportation une abondante matière d'échange et d'un placement particulièrement avantageux dans une région, aussi déshéritée que le Hīgāz : le vin, le blé, le bois ; trois articles devenus depuis indispensables. Cette monnaie d'échange, étant donné l'absence ou la rareté de numéraire, permit aux Taqafites de se procurer à bon compte les alliances, le crédit et les capitaux dont leur cité et leur commerce ne pouvaient se passer.

J'ai montré ailleurs (1) quelles relations tendues existaient entre la Mecque et les faméliques tribus du Tihāma, où cette ville recrutait les cadres de ses « Aḥābīs ». Malgré leurs rapports d'affaires et de parenté, les adroits Taqafites ne semblent pas avoir vécu en meilleure intelligence

(1) *Les Aḥābīs et l'organisation militaire de la Mecque, au siècle de l'hégire, dans Jour. Asiat.*; Nov. 1916.

avec les groupes de la tribu de Hawāzin (1). Cette situation est commune à toutes les agglomérations urbaines en Arabie, vis-à-vis des voisins nomades. Les Bédouins turbulents (2) du Sarāt surent pourtant apprécier l'avantage de pouvoir écouler, sur le marché de la cité, les produits variés de leur industrie pastorale. Couverts d'immenses troupeaux, les vastes plateaux du Naǧd offraient à Tāif un *hinterland*, riche en ressources. On voit si les citadins avaient intérêt à souligner, à exagérer même leur communauté d'origine avec ces voisins, ensuite avec les remnants Qaisites, dont tous, en Arabie, redoutaient l'hostilité. Nous comprenons pourquoi ils aiment à se proclamer اوسط قيس (3). Géographiquement ce ne pouvait être qu'un non-sens. Les Tāqafites se trouvaient à la périphérie et non au centre du groupe compact, formé par les tribus qaisites. Il faut donc interpréter le complexe, اوسط قيس, d'après l'ancienne langue poétique et d'après celle du Qoran. Pour avoir négligé cette comparaison, la *Sira* et le *Tafsir* ont fait fausse route. Dans le Qoran, par exemple, اوسط et وسط n'ont rien à démêler avec la topographie : امة وسط désigne « un peuple d'élite » ; le comparatif اوسط signifie ce qu'il y a « de meilleur, de plus exquis » ; اوسطهم (68, 28) est « le plus noble », le chef d'un groupe ; الصلاة الوسطى (2, 239),

(1) Et de Hojlail. Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 90 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 349.

(2) Voir Ibn al-Aṣṣir, *loc. cit.*, Bakrī, *Mo'jam*, 107, 5-6, bataille des *Ahlīf* contre leurs alliés de Hawāzin. La situation change après le siège de Tāif ; Mahomet déchaîne alors les Hawāzin ; Tab., *Annales*, I, 1678.

(3) *Naqā'id Garīr*, 717, 3 ; Tab., *Annales*, I, 1657, 11, سیدهم و اوسطهم : Qoran, 5, 91 من اوسط ما تطعمون ; comp. *ibid.*, 2, 137 ; 68, 28. Ibn Ġauzī, *Wafī'* (mss. Leiden) 25, a : Mahomet est واسط قریش, « parce que tous les clans de Qorais, lui étant apparentés, ont eu part à sa naissance » ! ! Voir encore Aǧ., IX, 39, 12. Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 161, 2. وسطی = noble ; Aǧ., I, 165, 5. Kasimirski traduit Qoran, 2, 137 : چنانکه واسط النسب فی قریش, I. S. *Tabaq.*, I¹, 4, bas ; même explication que dans Ibn Ġauzī, lequel aura puisé dans les anciennes *Sira*. *Ḥadīḡa* est واسطهم قریش ; *ibid.*, I¹, 84, 6 ; Comp. 54, 14 ; 100, 6. Ibn Hišām, *Sira*, 1016, 5.

c'est « la prière par excellence » que le Prophète s'est dispensé de décrire d'une façon plus précise.

L'expression, déjà citée, *Al-Qariatān*, conservée par le Qoran (1), insinue un rapport de grandeur, d'importance entre les deux métropoles du Hîgāz méridional. Dans le lexique du Qoran, le vocable *qaria* désigne un groupe de « sédentaires », grand ou petit. La Mecque y figure أم القرى, « la métropole » par antonomase. Taïf n'est pas désignée nommément par ce recueil. Mais la Tradition doit avoir raison, quand, pour la locution qoranique, « les deux cités », elle interdit de penser à Médine, plus éloignée et en rapports beaucoup moins suivis avec la Mecque. A la veille de l'hégire, Taïf aurait donc été la seconde ville du Hîgāz, la seconde métropole de cette région.

*
* *

Les plus riches banquiers de Qorais paraissent avoir été assez pauvrement logés, du moins pendant la période préislamique. Il arrive aux poètes bédouins de mesurer, chez les Mécènes mecquois, la capacité, la hauteur des chaudières (2) ; mais on ne les surprend jamais à décrire le luxe de leurs demeures. Moins encore y est-il question de leur apparence monumentale. Jamais ils ne prononcent le mot de *qasr*, château. Il n'existait pas d'architecture à la Mecque. Quand périodiquement il faudra restaurer, relever l'édicule de la Ka'ba, les indigènes devront recourir à la main d'œuvre étrangère. Les grandes familles habitaient le centre de la cité, la cuvette étroite et allongée du *Buḥā'*, où l'espace se trouvait forcément mesuré (3).

Telle n'était pas la situation à Taïf, où l'architecture avait réalisé de

43

(1) Qoran, 42, 30 ; Mobarrad, *Kūmil*, Wr. 291 ; Balāḡorī, *Fotoūh*, 34, 37. La Tradition hésite pour décider si l'expression القرية عظمى désignait un Qoraisite ou un Taqafite : Walid ibn al-Moḡira ou 'Orwa ibn Mas'ūd ! (sur ce dernier voir plus bas) ; 'Oḡaimī, *op. cit.* p. 9, b. ; Ibn Hišām, *Sīra*, 298.

(2) Cf. *Berceau*, I, 241.

(3) *Aj.*, XV, 118 d. 1.

notables progrès. On y admirait de hautes demeures (1), massives à l'égal de forteresses, et à ce titre qualifiées de *ḥoṣṇ*, de *qasr*, de *oṭom* (2). Ce dernier vocable rappellera au lecteur de la *Sira* et de l'*Aḡāni* l'oasis de Médine, où ce genre de construction était fort en faveur. La même affirmation vaudrait sans doute à propos de Ṭāif, si nous possédions, pour cette dernière ville, l'analogue de la prolixe documentation, consacrée à Médine par les annalistes de l'islam primitif. L'*oṭom* reproduisait en réalité le plan du *dūr*, adopté dans les agglomérations urbaines du Ḥiǧāz : une cour carrée que fermait une enceinte de pierres, retenues par du mortier. Un haut donjon également carré, parfois crénelé, dominait un des angles de cette enceinte et en complétait la défense. La Tradition ne se trouve pas d'accord sur l'origine des *oṭom* de Ṭāif. Chaque chroniqueur a apporté son anecdote. Comme à Médine, ils semblent devoir leur origine aux discordes civiles. Les *sayyid* — ahlāfites et mālikites — éprouvèrent le besoin de posséder chacun leur réduit sommairement fortifié.

Des explications données, il ressortirait donc que les derniers « *oṭom* », construits à Ṭāif, le furent par des *Ahlāf*. Celui de Ḡailān serait l'œuvre de maçons amenés de Perse. Mas'ūd ibn Mo'attib devrait le sien à des ouvriers de Médine (3). Selon toute vraisemblance, le modèle des *oṭom* a été emprunté au Yémen, où il est fort répandu. On le retrouve ensuite, en remontant vers le Nord, « à Ṭāif, Yaṭrib, Ḥaibar, Fadak (4), et Taima', à savoir, dans les établissements, échelonnés sur l'ancienne voie commerciale, reliant l'Arabie du Sud à la côte méditerranéenne et destinés à protéger, à surveiller cette route contre les attaques des Bédouins pillards » (5).

(1) Pour l'époque moderne, voir Burekhardt. *Voyages*, I, 111 ; Tamisier, *op. cit.* I, 283.

(2) *Aǧ.*, III, 192 ; XII, 45, 49 ; *Chrouken*, Wus., II, 76.

(3) *Aǧ.*, XII, 45, 49 ; Ibn al-Aḡlir, *Kāmil*, E. I, 289.

(4) Je ne me rappelle pas de textes pour cette dernière oasis, toujours si peu connue ; je laisse la responsabilité à l'auteur de la citation. Le *qasr* de Ḡailān possède des *شرف* : *Aǧ.*, III, 192.

(5) Kowalski, *Der Diwān des Qais ibn al-Ḥaḡim*, p. XVII.

La gloire de Tāïf, c'était sa ceinture de murailles — elle a pu valoir son nom à la localité. Ces murailles ont, d'après Tamisier (I, 273), « vingt pieds de hauteur au-dessus du fond du fossé. Elles sont bâties en pierres jusqu'à fleur de terre ; ce qui s'élève, au-dessus du sol, est construit en briques crues ». Qu'en était-il au temps d'Omayya ibn Abi's-Salt ? « Nous avons, chante ce poète, édifié une solide enceinte, où nous bravons les adversaires et défendons nos fils » :

نَحْنُ بَنَيْنَا طَائِفًا حَصِينًا تَقَارِعُ الْإِبْطَالَ عَنْ بَنِينَا (1)

Cette enceinte urbaine — l'unique dans les villes du Hīgāz — était disposée pour recevoir des machines de guerre. Les habitants savaient les manœuvrer à l'heure du danger. Les Compagnons du Prophète l'appren-dront à leurs dépens, après la journée de Honain (2), comme l'avaient fait, avant eux, les Bédouins du Sarāt. Tannisier (3) termine sa description de Tāïf par cette exclamation : « Voilà donc cette ville, que les auteurs arabes ont tant vantée ! » — « Jamais, assure l'encyclopédiste Bakrī, les Arabes n'occupèrent un établissement comparable à Tāïf », (4) لم تزل العرب مثلها دارًا. Nous croyons devoir étendre aux sédentaires notre jugement sur le cou-rage des Bédouins (5).

Leur passage par le service de l'Empire byzantin avait discipliné les tribus de Syrie. Ce sont les Arabes syriens qui ont formé, encadré, ensuite conduit à la conquête de l'Orient leurs anarchiques cousins du désert que l'attrait de la razzia avait poussés hors de leurs solitudes, après la mort du Prophète. L'Arabe de la Péninsule forme un soldat médiocre, les nomades surtout. Aux belliqueuses invitations de Mahomet, ces derniers se conten-

(1) *Dīwān*, (éd. Schulthess), IV^e poésie, p. 16 ; comp. le *divan* d'Abou Miḥḡan (éd. Abel) XII, 1-2.

(2) Tab., *Annales*, I, 1672, 6 ; Castani, *Annals*, II, 169, 170.

(3) *Op. cit.*, I, 297.

(4) *Mo'jam*, 50 ; cf. Burekhardt, *Voyages*, I, 110-111. Effets insignifiants de l'ar-tillerie égyptienne contre l'enceinte en briques des forêts du Yémen; Tamisier, *op. cit.*, II, 284.

(5) Cf. *Berceau*, I, 192 etc.

taient de répondre : « Si nous savions combattre, nous vous suivrions »,
 لو نعلم قتالاً لاتبناكم (Qoran, 3, 160).

Les Alliés ont eu l'occasion de s'en convaincre, aussi bien que leurs adversaires, les Germano-Turcs, pendant la grande Guerre (1). De mon côté, j'ai abouti à la même constatation, en étudiant l'organisation militaire de la Mecque (2). « Nous sommes plus entendus à soigner nos palmeraies qu'à parader sur un cheval à l'aube » — c'est à l'aurore, à la dernière heure de la nuit que les Bédouins essaient d'emporter par surprise le campement ennemi. — Ainsi s'exprime un poète originaire des oasis arabes :

نحن بغيرس الوديّ اعلمنا منّا بركض الحيات في السدفِ (3)

Les Taqafites ne faisaient pas exception à cette règle. Leur réputation d'habileté, دها et non moins l'enceinte fortifiée de Tāif, leur permit de maintenir leur primatie sur les voisins nomades avec lesquels ils demandaient seulement à vivre en paix. A ces derniers — l'expérience l'avait appris(4)—, la population n'hésitait pas à imposer par la force le respect de ses droits (5). On mentionne également des *hoṣn*, fortins élevés sur le territoire de Tāif. Rappelons celui de Lyya (6), appartenant à Mālik ibn 'Auf, le sayyd des Banoū Naṣr ibn Mo'āwia. Ce *hoṣn* représentait vraisemblablement une sorte de *dūr*, enclos de murailles et dominé par un *oṭom* ou

(1) Cf. Lammens, *La Syrie, préets historique*, II, 242 etc.

(2) Cf. *Aḥābīs*, 437 etc.

(3) Kowalski, *op. cit.*, pp. 44 et 88.

(4) Quand Tāif aura conclu sa paix avec Mahomet, les Bédouins du Naḡd ne se réputeront plus en sûreté ; *Aj.*, XV, 57, bas.

(5) Comp. Aboū Miḥḡan, *Carmina*, XXI, 1 : هاتج الاعداء جايئا . Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289; *Aj.*, XII, 46, bas ; 47, 8 sqq.; Bakrī, *op. cit.*, 50. 7 d. 1.; Ṭab., *Annales*, I, 1678, 15 sqq.; guerres avec les Hawāzin, mentionnées plus haut. Comp. poète ṭāifite, cité par Ibn Hiṣām, *Sīra*, 871, 8 sqq.

(6) Voir plus haut, p. 24. La destruction de ce fort a été déduite du vers de 'Abbās ibn Mirdās ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 851, 3. Nous voici toujours ramenés à la poésie, comme source historique.

donjon (1). Travaux de défense médiocrement redoutables, s'il est prouvé que l'armée du Prophète, au cours de ses opérations contre Tâif, les détruisit, pour ainsi dire comme en se jouant (2). Cette bicoque de Lyya, quelle qu'en fût la solidité, barrait — nous l'apprenons par Tamisier (II, 5) — la route du Yémen. On comprend que Mahomet ait tenu à la renverser avant d'entreprendre le siège de Tâif. Ce qui demeure vrai, c'est que l'imagination du Bédouin a tout grossi. Elle transforme des buissons en forêt, en fleuve un mince filet d'eau. Ce grossissement reparaît dans le vocabulaire monumental de cette race de scénites, où la moindre enceinte fermée usurpe le nom de château-fort.

*
* *

Toutes ces influences trahissent une civilisation plus avancée; elles expliquent pourquoi, parmi les géographes arabes, certains hésitent à rattacher au Hîgâz la cité des Taqafites. C'est seulement à l'époque du califat omayyade, nous l'avons observé (3), et après la constitution du gouvernement du Hîgâz, que cette circonscription, primitivement limitée à la région de Médine, de Haibar et de Wādî'l-Qorā (4), s'est étendue au midi de Médine,

(1) Voir pourtant le texte de Tamisier, cité plus haut, p. 25.

(2) Tab., *Annales*, I, 1671. 3-4; Caetani, *Annali*, II, 169; Ibn Hîsām, *Sîra*, 872. Les murs devaient être « en briques crues », comme l'enceinte moderne de Tâif; voir plus haut, p. 73, cf. Maqdisi, *op. cit.*, 79. 16; 84, 14 (fortins en briques crues).

(3) Cf. Berceau, I, 14 sqq. Sous les Omayyades, on s'habitua à joindre aux gouvernements de Médine et de la Mecque celui de Tâif: ainsi se forma le concept administratif d'une province du Hîgâz. 'Abbās ibn Mirdās (Ibn Hîsām, *Sîra*, 858, 9) semble rattacher Tâif au Nağd (voir plus haut, p. 18). Le frère de la poétesse Hansā' était enterré près de Lyya; Mobarrad, *Kāmil* (Wright), 109, note a.

(4) Cf. Tab., *Annales*, I, 1288, 12. Médine, Haibar, la région des Banoū 'Odra sont dans le Hîgâz proprement dit; Tab., *Annales*, I, 1375, 14-17; 1586, 11; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 192, 5 sqq. *Rağaz* du poète Ġamil; Aġ., XIX, 113, 9; Aġ., XI, 138, 17; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, 84, 2; 123, 4; Ibn Hîsām, *Sîra*, 727, 11 (le Prophète remonte, vers le nord, de Qodaid); 770, Haibar est قرية الحجاز. Le « roi du Hîgâz » (période préislamique) réside entre Tainā' et Fadak; Aġ., XIX, 94. Sous les Marwānides (début du 2^e siècle), on distingue le « Hîgâz syrien »; Aġ., II, 109, 5 d. l. Précédemment, et en poésie, on mentionne les « deux Hîgâz »; Aġ., X, 53, 1 d. l.

jusqu'à englober la Mecque, laquelle formait, à proprement parler, la métropole du Tihāma (1). Il ne pouvait venir à l'esprit de personne de rattacher géographiquement, à cette région de steppes basses et brûlées, le district montagneux de Taqif. Assurément les relations d'affaires ramaient fréquemment les Taqafites à la Mecque. Mais les mêmes raisons les entraînaient non moins souvent sur les routes du Yémen. On surprend chez eux, à des signes difficiles à méconnaître, l'influence d'une civilisation plus avancée, celle du Midi. Cette supériorité du Yémen était reconnue dans le reste du Hīgāz. Dans ses invectives contre l'incrédulité des Mecquois, Mahomet s'écrie : « Valent-ils donc mieux que les sujets des Tobba' » (2). Les Tobba' étaient les anciens souverains du Yémen. Pour complimenter leurs Mécènes, les poètes n'imaginaient rien de mieux que de les comparer aux Banoū 'Abdalmadān, les fastueux *sayyid* de Naḡrān, la république chrétienne du Yémen :

كَانَتْ إِبْرَاةُ الْمُعْطَى يَا نَا وَجِنَا مِنْ بَنِي عَبْدِ الْمَدَانِ (3)

La civilisation du Yémen pénétrait à Ta'if avec les caravanes, avec les produits de l'Arabie méridionale. L'orientation des vallées du Sarāt, s'ouvrant dans la direction des oasis et des cités yéménites : Ġoraś, Tabāla, Naḡrān, devait faciliter cette infiltration (4). La colonie yéméni-

(Comp. *Berceau*, I, 16, n. 3). Le vocable Hīgāz prend une extension énorme chez l'imām Šāfi'ī ; cf. *Chroniken*, W., II, 73, bas. Pour l'emploi en poésie du duel des noms de lieu, voir précédemment, p. 12. Ajoutez *Al-Abṭahān* pour *Al-Abṭah*, le quartier central de la Mecque. On trouve aussi le plur. pour le sing. : *Al-Abūṭṭh* ; comp. *Aš-Samāt* = *Aš-Sām*, la Syrie ; *Araḡūt* = 'Arafa ; *'Oranūt* = 'Orana.

(1) Ibn Hišām, *Sira*, 870, 3 ; Balāḡdūrī, *Fotoūh*, 10, 7, 13 ; Tab., *Annales*, II, 845 ; nombreuses citations dans Yāqūt, W. *Mo'jam*, I, 902, 2, 11 ; II, 205, 12. Farazdaq (*Aj.*, VIII, 188, 3) l'attribue au Ġaur, districts encaissés du Tihāma.

(2) Qoran, 44, 36.

(3) Hassān ibn Tābit, *Divan*, 104, 1-2.

(4) Comp. le 2^d vol. de Tamisier et les itinéraires notés par Burckhardt, *Voyages*, II, 216 etc ; Hamdānī, *Ġazīra*, 121: 4 ; Yāqūt, *Mo'jam*, W., III, 496. 1. A Ġoraś, Ta'if va apprendre la manœuvre des machines de guerre ; Ibn Hišām, *Sira*, 869. De Naḡrān, on vient acheter des chevaux chez les Hawāzin ; *Šo'arā'* (Cheikho), 776, 10. Alternative de relations pacifiques et guerrières (*Aj.*, IX, 16-18) entre les deux régions ; cf. *Aj.*, XVIII, 160, 9 d. 1.

te paraît avoir été, à Taïf, encore plus nombreuse que la qoraïsîte (1). La civilisation n'était pas seule à profiter de cette configuration géographique. C'est la région de Taïf, qui servira de base aux armées de Mehemet-Ali pour envahir la province yéménite du 'Asîr (2).

Au fond des larges failles, des combes, creusées dans les façades orientale et méridionale du Sarât, c'est un grouillement de tribus, le passage presque ininterrompu de razzias, qui descendent ou escaladent les pentes de la montagne (3). Les clans nomades de Hawāzin, incommodes voisins de Taïf, se précipitent des hauteurs pour piller les terres et les cités du Sud, de préférence, les riches campagnes de Nağrān (4). Le territoire de cette florissante république chrétienne exerce sur ces Bédouins l'attraction que produisent sur les Gaṭafān, les Qais du Hīgāz et du Nağd les palmeraies de Haibar et de Médine. Par bonheur, Nağrān possédait, dans le Sarāt, des alliés. Les Saloûl se chargent, à l'occasion, de prévenir leurs amis Yéménites de l'orage qui les menace (5). Sans attendre ces avertissements, les tribus du Sud prennent parfois les devants et viennent châtier chez eux ces incorrigibles pillards (6). 'Amir ibn aṭ-Ṭofail s'est constitué l'aède retentissant de ces raids peu glorieux. On y retrouve une

(1) Oṭom de Nağrān : Yāqoût, *Mo'jam*, E. I. 287, 13. Sur l'architecture du Yémen, cf. Azraqi, W. 80, 90. Comme il appert de la notice de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, les relations demeurent incessantes entre le Yémen et les Hawāzin. La même conclusion se dégage de la légende d'Omayya ibn Abi's-Salt. Voir Yāqoût, *Mo'jam*. Wust., III, 496, pour l'importance de la colonie yéménite.

(2) Cf. le *Voyage* de Tamisior, 2^e vol.

(3) Dans Tab., *Annales*, I, 1220, les vers 11-14 font allusion à une incursion des Yéménites sur le territoire de Taïf. On les a ajoutés pour allonger la pièce (suspecte à mon avis) débitée par Abou Sofān ibn al-Hārīt, devant le Prophète. Cf. 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII, 9 : ... نحن صبحنا حبي نجران غارة, « notre razzia a surpris la population de Nağrān ».

(4) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, la pièce III ; XII, 9 ; XXI, 1 ; cf. *Ağ.*, S. I. 282-283.

(5) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, 140, 7 ; XXV, 2. Aussi les B. 'Amir affectent de les mépriser ; *Ağ.*, XV, 137.

(6) Razzia des B. Hārīt contre Hawāzin ; *Ağ.*, X, 150 ; des B. Haṭ'am contre Taïf ; (*Ağ.*, XII, 47) tribus yéménites.

preuve nouvelle des relations tendues, ayant régné de toute antiquité entre les deux principales fractions de la race arabe (1). *Manus omnium contra omnes*.

La pièce II du *divan* de 'Amir donne une idée du genre emphatique, cultivé par ce poète : sa tribu a guerroyé contre toute l'Arabie et avec quel succès ! Les collectionneurs de *nawādir*, anecdotes, les rédacteurs des *ayyām*, des soi-disant *journées* épiques des Bédouins préislamites, se sont chargés de débiter en prose les rodomontades rimées de ce Tartarin qaisite (2). Au lit de mort, terrassé par la peste, dans la tente d'une Saloûlite, il aurait repris le geste, attribué à Julien l'Apostat : *جمل يثيب ويترو في السماء* : « il fit effort pour se soulever, menacer le ciel, en criant : Ô mort, en garde, je t'attends de pied ferme » ! C'est à se demander si un *Šo'oubi*, poussé à bout par l'orgueil des Bédouins (3), n'a pas forcé les couleurs du tableau, pour mieux ridiculiser l'impérialisme arabe (4). La légende de 'Amir (5) montre du moins, comment, au 2^e siècle H., les citadins se représentaient leurs cousins du désert.



(1) 'Amir ibn at-Ṭofail, *Divan*, II, 6 etc. ; VI, 4 ; XXII, 1 ; XXXV, 1.

(2) Voir p. ex. *Aġ.*, XV, 137, 138.

(3) Un autre Tartarin poète, contemporain de 'Amir, mais appartenant aux Bédouins du Yémen, est 'Amrou ibn Ma'dikarib ; *Aġ.*, XIV, 33 etc.

(4) Comp. *Berceau*, I, 171.

(5) Nöldeke, *Der Islam*, V, 209, n. 8, le qualifie comme nous « ein gewaltiger Prahler ».

VI

LA RELIGION A TĀIF.

Absence de l'idée religieuse et réalisme de la poésie préislamite. — Un poète religieux, Omayya ibn Abi's-Salt et les « ḥanīf » arabes. Valeur, authenticité de son recueil. A quelle religion appartenait-il ? — Indifférence des Taqafites. — Les chrétiens à Tāif, à 'Okāz. — Les Juifs de Tāif. — Conversion de Tāif à l'islam. — Marchandages, absence de conviction. — Moğīra ibn Šo'ba, représentant de la mentalité taqafite. — La liquidation du sanctuaire d'Al-Lāt.

Un phénomène signalé par tous les orientalistes, c'est le caractère profondément réaliste, l'absence de l'idée, de préoccupations religieuses dans la poésie préhégirienne. Pour l'incroyance, le *Qoran* accorde, il est vrai, le premier rang aux Bédouins ; il les proclame اشد كُفْرًا « les plus mécréants des hommes ». L'auteur ne s'en élève pas avec moins de vigueur contre l'indifférence et le matérialisme de ses concitoyens de la Mecque. Il aurait pu leur associer la population de Tāif ; nous aurons occasion de nous en convaincre bientôt.

Cette ville a pourtant donné naissance au seul poète religieux de l'ancienne Arabie, Omayya ibn Abi's-Salt. Il circule, sous son nom, un recueil de poésies, témoignant d'un vif intérêt pour les questions religieuses et morales. Ces compositions tranchent violemment sur le ton et le style platement réalistes des rimeurs, ses contemporains ou ses prédécesseurs. On est en droit de se demander comment Omayya a réussi à se soustraire à la loi, laquelle, dès cette époque, limitait tyranniquement la

matière, l'idéal poétiques, les sources d'inspiration, où pouvaient aller puiser les Parnassiens arabes. Nous nous expliquons mal pourquoi la conservation, l'intégrité de ces textes précieux se trouvaient déjà très compromises, moins d'un siècle après la mort d'Omayya, dès le temps de Ḥaġ-ġāġ (1). Cet illustre enfant de Taïf le déplore amèrement ; et nous devinons malaisément dans quelle intention on lui aurait gratuitement prêté l'expression de ce regret. Serait-ce, chez les anciens critiques arabes, une façon indirecte de justifier la transmission incertaine du divan d'Omayya ? Une telle négligence explique l'état lamentable où nous sont parvenus ces fragments que feu le Prof. Schulthess (2) a pris la peine de réunir. Cette laborieuse publication (3), conduite avec toute la minutie de l'érudition germanique, n'a pas apporté à l'histoire de Taïf et de son vieux poète les lumières qu'elle aurait pu en attendre. Elle laisse dans l'ombre l'origine des rapsodies religieuses que la tradition littéraire prétend abriter sous le patronage du plus célèbre, sinon du mieux connu, parmi les poètes de Taïf.

« Sur Omayya, dit M. Schulthess, nous possédons une documentation plutôt abondante, mais sans valeur à plus d'un titre » (4). Tout est vague, estompé chez ce poète : sa personne, son rôle historique, ses croyances religieuses, jusqu'au style flottant de ses vers, se distinguant parfois à

(1) Aġ., III, 187, d. 1.

(2) *Umayya ibn Abi's-Salt. Die unter seinem Namen überlieferten Gedichtfragmente*, dans les *Beitr. zur Assyriol.*, VIII. Pour les derniers travaux relatifs à Omayya, voir le *Bollettino* de Mich. Guidi, dans *Riv. Stud. Orient.*, VI, 813-815. J'ignore si, depuis 1914, l'orientalisme est revenu à notre Omayya. Comp. L. Massignon, *Al-Hallag, martyr mystique de l'islam*, 170, n. 2.

(3) Son auteur s'est montré plus philologue qu'historien. Même remarque pour son édition de Nöldeke, *Geschichte des Qordus*?. Il ignore les curieux commentaires sur le Qoran du šāih Moḥammad 'Abloū, publiés dans la revue *Al-Manār*, depuis sa fondation. Certaines explications méritaient d'être mentionnées ; elles représentent le dernier mot de l'exégèse moderniste dans l'islam.

(4) *Umayya b. Abi's-Salt*, dans *Festschrift Noeldeke*, I, 72. Pièces jugées authentiques ; cf. Power, *MFOB*, V², 147²-152². Pour plusieurs j'inclinerais à me montrer plus sceptique sur la question d'authenticité.

peine de la prose rythmée. Encore si l'on s'accordait pour les lui attribuer ! Mais les critiques arabes hésitent d'ordinaire entre lui, son père Aboû's-Šalt, un autre Omayya ibn aš-Šalt et enfin les *hanîf*, ses contemporains (1). Ces déplorables conditions désignaient d'avance l'œuvre d'Omayya aux entreprises des collectionneurs sans scrupules. Ils avaient à cœur de transformer le poète de Tâif en un précurseur de Mahomet, de l'affilier à l'évanescence confrérie des *hanîf*, dont ils croyaient avoir découvert l'existence dans le Qoran. A côté des Mecquois Zaid ibn 'Amrou, Waraqa ibn Naufal, la ville-sœur ne devait-elle pas posséder également son *hanîf* ? Aux élucubrations poétiques d'Omayya on demandait en outre d'attester que la terminologie qoranique appartient à une langue existante et purement arabe (2).

On pouvait d'autant plus sûrement escompter le succès de ces manœuvres que ces poésies (3) témoignaient des préoccupations religieuses de l'auteur ; quand pour les autres *hanîf* (4), figures inconsistantes, historiquement insaisissables, on se trouvait réduit à collectionner des fragments poétiques d'une si contestable authenticité. Ces débris trahissent le موضوع et le مصنوع, l'industrie de l'*apocryphe*, comme on la pratiqua avec entrain, à l'époque d'Ibn Ishâq, au point de provoquer les réserves d'Ibn Hišâm. Après la Mecque et Tâif, Médine a également prétendu posséder un rapsode religieux, antérieur à l'hégire, le légendaire Šorma Aboû Qais,

(1) Comp. Schulthess, *op. sup. cit.*, 78, 79 ; Ibn Hišâm, *Sîra*, 145, 149.

(2) Omayya constamment allégué dans le *Tafsîr*. Fut-il musulman ? Intéressante discussion dans Power, *op. cit.*, 183^e sqq. Relations entre le Qoran et ses poésies : *ibid.*

(3) Comp. Schulthess, *op. sup. cit.*, p. 78, 86 et p. 3 de l'Introduction au *Divan*. L'auteur s'y montre plus conservateur que dans son premier essai, dont je préfère la critique moins complaisante. Cette indulgence lui a permis de sauver toutes ses fiches, en vue de la publication du *Divan*.

(4) Cf. même Yazîd, 290-291. Efforts pour leur attribuer la paternité de vers anciens anonymes ou mal identifiés ; *Aj.*, III. 12, bas ; Nöldeke, *Beitr. zur Poësie der alten Araber*, 81. Même des poésies peu édifiantes ; cf. Nöldeke, *op. cit.*, 83, n. 1. Sur les vers apocryphes dans Ibn Ishâq, cf. *Fihrist*, 92.

le pendant ansārien du ṭāqafite Omayya (1). Pour y réussir, on n'a pas hésité à piller le divan du Médinois Qais ibn al-Ḥaṭīm. Tous ces ḥanif-poètes sont censés soupirer après l'avènement du Prophète ou en prédire l'imminence. Ils jouent le rôle de précurseurs, de Jean-Baptistes arabes.

L'élégie très authentique, consacrée par notre Omayya à des mécréants, aux morts qoraïsites de la bataille de Badr (2), ne permettait pas de lui prêter ce rôle de soupirant. On a pensé tourner la difficulté, en déclarant Omayya, « croyant de cœur, infidèle des lèvres ». Si cette assertion conserve un sens, elle insinue, pensons-nous, que ce Ṭāifite mourut monothéiste, mais dédaigna de devenir musulman. Pour nous avancer plus loin, pour le transformer en chrétien, la conviction nous fait défaut ; du moins, si nous nous en tenons aux rares pièces, inspirant confiance. D'autre part, ces compositions trahissent chez Omayya une mentalité sans antécédent, sans aucun autre analogue dans la poésie du désert. Ce citadin paraît avoir senti le vide, l'insuffisance de l'idéal hédouin, régissant traditionnellement le Parnasse contemporain. Le calife Mo'āwia souhaitait voir les poètes borner leurs efforts à développer le patriotisme, les passions généreuses, s'interdire l'érotisme brutal, la satire surtout. Omayya, avant lui, aura éprouvé le dégoût de cette exaltation hystérique, assoiffée de sang, de ces hymnes fanfaronnes à la gloire de l'anarchie, de la vengeance et du talion, érigés en institutions sociales. Rien d'étonnant, si on a demandé au christianisme d'expliquer ce phénomène. Sur nous Omayya produit plutôt l'effet d'un dilettante littéraire et, en cette qualité, il ne démentirait pas

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 349 etc. Sur Ṣorma, voir notre *Chronologie de la Sīra*, (dans *Journ. Asiat.*, Mars-Avril 1911) p. 228 etc. Sur ḥanif. voir J. Poderson dans *A volume of Orient. studies presented to Edw. G. Browne*, Cambridge, 1922, pp. 390-391.

(2) Rien de plus naturel pour Omayya, parent des Omayyados. Voir plus loin. M^r Schulthess émet des réserves ; cf. *Einleitung au Divan*, p. 4. On a voulu attribuer cette pièce à l'hypothétique Ṭalib, fils d'Aboū Ṭalib ; Balāḍorī, *Ansāb*, 191 b. L'*Agāni*, XVI, 6, refuse de citer des vers consacrés aux morts qoraïsites de Badr, parce que « infidèles ».

son origine taqafite (1). Il a exploité les matières religieuses, les vieilles légendes, à la façon de nos romantiques du siècle passé. Grand voyageur — comme ses concitoyens — il a prétendu utiliser les souvenirs recueillis, au cours de ses pérégrinations, de ses conversations avec les juifs, avec les chrétiens. Sa maladresse à combiner ces matériaux exotiques (2) trahit une connaissance superficielle, une familiarité lointaine avec le *credo* des deux grandes religions monothéistes. Je ne puis me persuader que sa description matérialiste des joies du Paradis émane d'un chrétien (3).

Il reste la ressource commode de rattacher Omayya à une secte judéo-chrétienne. Si l'on excepte le christianisme d'Abyssinie, mêlé d'éléments judaïques, la tradition n'a nulle part, à ma connaissance, conservé le souvenir d'une de ces communautés syncrétistes, dans la Péninsule du moins (4). Les groupes juifs du Hîgāz, à Médine, à Haïbar et dans les oasis, avaient accepté l'organisation du mosaïsme talmudique et se réclamaient de lui. Pour expliquer leur irréductible hostilité à l'islam, il y a lieu de tenir compte des emprunts évangéliques, accueillis par le Qoran, et de la place éminente qu'il accorde au Christ.

*
* *

Quoi qu'il faille en penser, les idées d'Omayya demeurèrent sans écho dans un milieu aussi indifférent que nous apparaît Tâïf, à l'aurore de notre 7^e siècle. Toute l'ingéniosité des *mohaddith*, traditionnistes, a échoué dans ses efforts pour découvrir d'autres âmes, travaillées par l'inquiétude

(1) Il cherche des motifs poétiques nouveaux ; *Aj.*, III, 187. Il décrit longuement les jardins « avec de l'ail et des oignons » ; détaille la cérémonie de l'*istisqā'*, évidemment comme on la pratiquait chez les sédentaires ; voir *Divan*, XXXIV, 33 sqq., XLIII ; cf. *Mo'awia*, 256.

(2) Cf. *Mo'awia*, 334. 335 ; E. Power, *Umayyū ibn Abī's-Salt* dans *MFOB*, I, 197 sqq. ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 20, bas.

(3) Cf. Lammens, *Les Juifs de la Mecque, à la veille de l'hégire*, extrait des *Recherches de science religieuse*.

(4) Voir les rêveries développées par Sprenger, *Mohammad*, I, 22 etc.

(1) *كُنَّا مُتَسَكِّبِينَ* (1). On se demande si ce n'est pas une de ces satires indirectes dans nos collections de *Ṣaḥīḥ* et de *Ṭabaqāt*. On fera bien pour en saisir la saveur piquante de se rappeler que Moḡīra était un des desservants d'Al-Lāt, *رَمِ سَدَنَةُ اللَّاتِ* (2). Nous verrons comment cet étrange desservant et ses confrères du collège *clérical* (3) de Ṭāīf défendront les intérêts du sanctuaire national.

Rien d'étonnant si la semence évangélique n'a pu germer dans un sol aussi ingrat. Le christianisme se trouvait assez mal représenté à Ṭāīf, peut-être par des cabaretiers, comme cet Aboū Mariam, mentionné dans l'histoire d'Aboū Sofīān (4), mais il a pu être juif; ensuite par des étrangers de passage ou en séjour temporaire, enfin par des esclaves. Tels, le mystérieux 'Addās, rencontré par Mahomet (5), au cours de sa première excursion dans le Sarūt; cet autre, ramassé parmi les morts ṭaqafites à la bataille de Ḥonain. Comme il n'était pas circoncis, la découverte produisit une profonde sensation. Ce détail pourrait attester tout au plus son origine étrangère (6); qualité commune sans doute aux rares chrétiens, dispersés sur le territoire de la cité (7).

(1) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25, 4: « nous étions fort attachés à notre religion ». Une réponse indirecte aux attaques des Šo'ūbyya sur la grossièreté, le matérialisme des Arabes préislamites.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, *loc. cit.* D'après le contexte, l'éloge s'applique d'ailleurs aux Arabes en général.

(3) Nommons les fils du Ṣaḥābī-martyr, 'Orwa ibn Mas'ōūd, mettant leurs dettes à la charge du trésor sacré.

(4) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 409: I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 37.

(5) Ya'qūbī, *Hist.*, II, 36. Encore était-il attaché au service de deux Omayyades, donc seulement de passage à Ṭāīf. Il accompagne ses maîtres à Badr; Wāqidi, *Well.*, 42; éd. Kromer, 27. Ibn al-Aḡīr, *Osṭ*, III, 389-390, où il est énuméré parmi les Ṣaḥābīs. 'Oḡaimī, *loc. sup. cit.*, lui accorde également la *ṭarīqa*.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*. 850, 3. Comme les Mecoquis, les Ṭāīfites utilisaient leurs esclaves à la guerre. Mais chez eux, on ne trouve pas l'analogue de l'organisation des *Aḥābīs*. Les alliés des B. Naṣr ibn Mo'āwia les substituaient dans une certaine mesure; seul Moṭaḥhar Maqdisī, *op. cit.*, III, 235, mentionne des « *Aḥābīs* » à Ṭāīf.

(7) 'Abdyalil ibn 'Amrou aurait pu être chrétien, d'après les détails enregistrés dans Ibn Hišām, *Sīra*, 412, 8 sqq.

Un document de date très récente signale, pour le milieu de notre 13^e siècle, l'existence d'un évêché dans « la ville de 'Okāz. Il comprenait 8 prêtres, 30 diacres, une église dédiée aux S. S. Apôtres Pierre et Paul, avec 1000 familles, tous Nestoriens » (1) ! Ce serait accorder trop d'honneur à ce renseignement que de nous arrêter pour le réfuter, pour en montrer le caractère maladroitement apocryphe.

'Okāz ne forma jamais une cité, pas même un hameau. C'était, comme Minā, 'Arafāt dans le voisinage de la Mecque, une plaine déserte. La solitude s'animait, à l'époque du marché annuel. Les marchands venaient dresser leurs tentes, les poètes bédouins débiter leurs plus récentes compositions, à l'ombre des palmiers, cultivés pour le compte des Taqafites. La foire annuelle ne survécut guère au triomphe de l'islam (2). Le faussaire, auteur du document, paraît avoir eu connaissance de certains et très vagues ḥadīṭ, mentionnant la présence de Qoss ibn Sā'ida (3) — parfois transformé en évêque — le passage de moines chrétiens à 'Okāz. Un d'eux y aurait même guéri le petit Mahomet d'une maladie d'yeux (4). Les moines étaient les médecins du désert (5). Ces circonstances suffirent-elles pour affirmer l'existence d'un monastère dans les environs ? D'autres l'ont pensé avant nous. Nous ne nous sentons pas le courage de les suivre en cette voie.

(1) Boutros 'Aziz, *لكنيسة الكلدانية*, p. 8 ; Beyrouth, 1909 ; avec traduction française. Publication sans aucune valeur.

(2) Cf. Bakri, *Mo'jam*, 660-61.

(3) Pendant la tenue de la foire ; *Aj.*, XIV, 41-42.

(4) Cf. la *سيرة البكري*, msc. arabe n° 9626 de Berlin. Sprenger, *Moḥammad*, I, 43, fait de Qoss un Rakouisien.

(5) *Aj.*, XI, 63, religieux modocin ; *Iqd'*, I, 367, 2. Prêtre exerçant la médecine ; *Aj.*, XI, 43, 3. Aliénés soignés dans les couvents ; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, II, 12, 4. *Aj.*, XIX, 12, 3 d. l., mentionne un Taqafite Zakaryya ibn Ṭabāt, contemporain de Farazdaq. D'origine juivo ou chrétienne ? Ou même musulman ; à la fin du 1^{er} s. de l'hégire les noms bibliques commençaient à se répandre parmi les mahométans. Cf. *Faṭīma*, 3. Sur un prétendu Zakaryya, Ṣaḥābī, voir Ibn al-Aṭīr, *Osā*, II, 205. Le Ḥārōūn ibn an-No'mān ibn al-Aslat est vraisemblablement un Arabe de Médine judaïsé ; *Aj.*, XV, 161, 6.

On aimerait à retrouver l'existence d'une colonie de Nağrānites chrétiens à Tāif, située sur la route de Nağrān et en relations constantes d'affaires avec elle (1). Il nous est resté un tercet d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt en l'honneur des Bano'd-Dayyān, les généreux *sayyid* de Nağrān (2). Le silence des documents ne permet pas de nous montrer plus affirmatif. A quelle confession chrétienne appartenaient les esclaves « rōūmī », vraisemblablement des Syro-mésopotamiens, de Tāif, nommés dans la légende musulmane, comme Al-Azraq (3) et 'Obaid, le père putatif de Zīād ibn Abīḥ (4) ? Nous l'ignorons. Ils finirent vraisemblablement par embrasser l'islam. A tort ou à raison, plusieurs seront inscrits au catalogue des *Compagnons*.

Sur le compte des Juifs, nos renseignements se trouvent être moins fragmentaires. Au Ḥigāz, leur rôle — on n'a pu manquer de s'en apercevoir — fut beaucoup plus important que celui des chrétiens. En face des oasis occupées par les Juifs, le Ḥigāz ne comptait aucune tribu chrétienne, si l'on excepte toutefois les confins syro-arabes. Quoiqu'ils s'y soient principalement adonnés à l'agriculture (5), ensuite au petit commerce, négligeant les affaires de banque (6), il paraîtrait étonnant qu'ils aient pu se désintéresser d'une place aussi considérable que la métropole taqafite. La légende a même tenté de mettre les Juifs de Tāif en relation

(1) Iṣṭahri, *Géographie*, 28, 3-4. Burckhardt, *Voyages*, I, 90. On signale des « gens de l'Ecriture à Ġoraś et Tabāla », cités voisins de Tāif ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 59, 9.

(2) Voir le *divan* d'Omayya, XX ; 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII, 9, et les autres passages cités précédemment. Poètes du Sarāt allant à Nağrān ; Aġ., XVIII, 160, 9 d. l.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, III^e, 177 ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 56, 1-2. D'après la *Sīra*, l'esclave 'Addās, l'interlocuteur de Mahomet à Tāif, était de la région de « Ninive ». Donnée fantaisiste : elle devait permettre à Mahomet de déployer ses connaissances historiques au sujet de son « frère », le prophète Jonas. Aboū Mariam transmet un ḥadīṭ au nom du Prophète ; I. S., *Ṭabaq.*, VII^e, 37.

(4) Cf. notre *Za'ūd ibn Abīhi*, 20 ; Balāḍorī, *Ansāb*, 320 b, 321.

(5) Ce qu'ils firent pour l'agriculture en cette province, voir plus haut, p. 34.

(6) On trouve leurs banquiers établis, jusqu'au Ḥorāsān (Aġ., XV, 18, d. l.) après l'hégire. Comp. Lammens, *Les Juifs de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, VIII, 145 etc.

avec l'origine du sanctuaire urbain d'Al-Lat (1). Cette donnée absurde (2) ne possède d'autre valeur que d'attester, depuis une époque relativement reculée, leur présence dans la cité.

Le Qoran (3) reproche aux Juifs d'Arabie leurs dissensions, leur manque d'entente. Ceux de Ṭāif ne semblent pas y être venus de leur libre choix. Un texte de Balāḍorī (4) nous apprend que leur colonie en cette ville se composait de fugitifs, de bannis du Yémen (5) et de Yaṭ-rib.

L'auteur des sourates *médinoises* était supérieurement informé sur ce qui se passait dans son voisinage. Or, il accuse les Juifs de Médine (Qoran, 2, 79) « d'avoir expulsé une partie des leurs, de s'être criminellement concertés pour accabler des frères infortunés ». L'accusation est trop précise pour pouvoir être écartée. Il est pourtant permis de se demander si Balāḍorī — ou son informateur — ne s'en est pas souvenu, quand, parmi la colonie juive de Ṭāif, il signale des bannis médinois. Nous ignorons à quelle date remontait leur expulsion. Le Qoran semble y faire allusion, comme à un incident peu ancien, sinon contemporain. A Ṭāif, ces réfugiés juifs, yéménites ou médinois, se trouvaient soumis à une capitation, *جزية*. C'était la taxe ordinaire, imposée aux trafiquants étrangers, quand le titre de *ḥalīf* ne les avait pas associés à une famille du pays. Ce système de protectionnisme ne manquait pas d'ingéniosité. Le régime de la capitation — cet exemple le prouve — n'était donc pas inconnu aux Arabes, quand ils s'établirent dans les provinces conquises par leurs armes. Les Juifs indigènes de Ṭāif possédèrent également des domaines dans la région. Ces

(1) Yaḡūt, E. VII, 310.

(2) Elle rappelle le rôle que leur prête le ḥadīṭ par rapport à la graisse : ils la vendent quoique l'usage leur en soit interdit ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, D. I, 155 ; Qoran, 9, 147.

(3) Cf. Lammens, *Les Juifs de la Mecque*, etc., p. 168.

(4) *Fotoūḥ*, 56.

(5) Aucune date n'est indiquée. Faut-il penser à la réaction chrétienne, à la suite de la défaite de Doḡ Nawās et de l'invasion abyssine ?

biens, nous les verrons plus tard achetés par le calife Mo'awia (1). Ils avaient donc, ce renseignement l'insinue clairement, des intérêts stables dans la montagne du Sarât. Remarquons également en passant. Personne ne songe à leur appliquer, après l'hégire, la prétendue interdiction portée par Mahomet : « *لا يجتمع دينان في جزيرة العرب* ». Il faut laisser cette mesure arbitraire à la charge du calife 'Omar : elle ne visa que les Israélites de Haibar et les chrétiens de Nağrān (2), pour des raisons locales, dont le détail ne nous a pas été transmis.

Tamisier (3) a noté l'air d'accablement, le caractère mélancolique des Tāïfites modernes. Il en rejette la responsabilité sur l'insécurité et les malheurs qui les ont accablés, depuis l'invasion des Wahhābites, au début du 19^e siècle. A la veille de l'hégire, l'activité régnait à Tāïf. Les affaires, puis le goût du plaisir avaient fini par reléguer à l'arrière-plan les préoccupations morales. Cette étrange situation n'était pas rare dans les villes à sanctuaires en Arabie. La cité de Tāïf ne pouvait faire exception à cette loi. Les étrangers y fréquentaient surtout le marché, enfin le quartier de la galanterie, situé en dehors de l'enceinte (4), dont Mas'oudī (5)

(1) *Fotoûh*, loc. cit. Nous ignorons si, dans le *divan* d'Abou Mihgān (éd. Abel), la pièce VIII fait allusion aux Juifs de Tāïf ou d'ailleurs. La *capitation* n'a pu atteindre les Juifs propriétaires, partant indigènes, mais exclusivement les réfugiés étrangers.

(2) Cf. *Yusūd*, 327-369. Aucune allusion dans le *Qoran* à l'expulsion des hétérodoxes du « territoire sacré », a fortiori du Hīgāz. Il est seulement interdit aux polythéistes de participer aux cérémonies officielles du hağğ. Nous retrouvons des chrétiens à la Mecque pendant tout le premier siècle H. Le même dicton, mais attribué à 'Qinān : *لا يسكن قريّة دينان* ; Bakrī, *Mo'ham*, 658, 7. Autres variantes dans *Kaas al-tomnāl*, VI, p. 265 : « chassez du Hīgāz les Juifs de Nağrān » (*sic*), n° 4759. D'après le n° 4774, Mahomet charge 'Alī, « si, après lui, il parvient au califat d'expulser les Nağrānites de l'Arabie ».

(3) *Op. cit.*, I, 292-293.

(4) *Hosn*, enceinte plutôt que citadelle. Cette dernière, je la crois postérieure au 1^{er} siècle H.

(5) *Prairies*, V, 22 : *الموضع الذي تنزل فيه البغايا بالخائف خارجاً من الحصن في محلة يقال لها حارة البغايا* ; Ya'qoubī, *Hist.*, II, 259-260.

a conservé le nom caractéristique. L'histoire d'Abou Sofiān, celle de Somayya, mère du célèbre Ziād, se rattachent à ces souvenirs, avidement exploités par l'opposition antiomayyade (1).

On comprendra donc pourquoi Mahomet recommanda toujours aux missionnaires, détachés par lui à Taïf, d'alléger, pour les citadins, le précepte onéreux de la prière (2). Ils en avaient d'abord, et non sans insistance, réclamé la dispense complète, la déclarant une bassesse, ذلت. Deboutés, ils se mirent à marchander le maintien du sanctuaire de leur déesse Al-Lāt, centre d'attraction pour les pèlerins. Ils voulurent à tout le moins obtenir un délai pour sa destruction (3). Rien n'indique une conviction quelconque chez ces étranges néophytes. Leur adhésion à l'islam atteste en retour leur esprit pratique et une absence complète de scrupules. Le fils du pseudo-martyr (4), 'Orwa ibn Mas'oud, en profita pour mettre à la charge du trésor de la déesse une dette de 200 *mitqāl* d'or, laissée par son père. Le neveu de 'Orwa se fit concéder, toujours par le Prophète, une assignation analogue (5). Un vrai pillage du sanctuaire national, organisé par les premiers de la cité ! Ces mœurs, ce sans-gène, nous les re-

(1) Cf. *Zu'd ibn Abihī*, 20 etc.

(2) Ibn Hišām, *Sira*, 917 ; *Aj.*, XI, 100 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 372-73 ; Wāqidī, W., 381. Comp. ses recommandations au Ṣaḥābī 'Oṭmān ibn Abi'l-'Aṣi, institué leur imām (Hanbal, *Mosnad*, IV, 21-22), un Malikite ; cf. Ibn al-Aṭṭār, *Osd*, III, 373 ; à la l. 2 lire خيبر au lieu de خيبر.

(3) Ibn Hišām, *Sira*, 916. Conditions mises par eux à leur conversion ; Wāhidī, *Asbāb*, 218-219. Ils épiloguent sur les ablutions, surtout l'hiver, « le froid est vif dans leurs montagnes » ; Hanbal, *Mosnad*, VI, 355 d. l. La Tradition utilise les Ṭāifites pour inculquer l'importance des lotions rituelles, montrer le prix qu'y attache le Prophète.

(4) Membre du collège des desservants d'Al-Lāt. Le Malikite 'Oṭmān est nommé imām par Mahomet, parce que كان احرصهم على التمسك في الاسلام ; Ibn al-Aṭṭār, *Osd*, III, 373, 7 ; Ibn Hišām, 917.

(5) Ibn Hišām, *Sira*, 918 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 370, 13, 18-20. Le *mitqāl* d'or était l'équivalent du *dīnār*. On les trouve employés l'un pour l'autre dans les rédactions parallèles.

trouvons dans l'histoire de la plupart des laïcisations. Les chiffres, cités à propos de cette liquidation, présentent leur intérêt. Ils permettent d'estimer l'importance du trésor d'Al-Lāt et aussi la valeur des capitaux (1), engagés dans le commerce par les notables *ṭāqafites*.

Un des hommes les plus représentatifs des aptitudes de sa race, une des plus complètes incarnations du génie *ṭāqafite*, fut sans contredit Moḡīra ibn Šo'ba, déjà fréquemment nommé (2). Le premier de Ṭāif à embrasser l'islam, le premier aussi parmi ses concitoyens il se verra chargé de présider (3) à l'éducation politique et religieuse des Bédouins, préposé « à la guerre et au culte (4), على الحرب وعلى الصلاة », c'est l'expression de nos sources. Intelligence prodigieusement souple, l'homme de toutes les ressources, *مغيرة الرأي*, comme on l'avait surnommé ! Quand on l'aurait enfermé derrière huit portes, ses ruses, prétendait-on, eussent été capables d'en faire sauter toutes les serrures ; *فلو ان مدينه لها ثمانية ابواب لا يخرج من باب منها إلا* (5). *بالمكر لخرج المغيرة من ابوابها كلها*.

Exilé de Ṭāif, nous savons à la suite de quels tristes exploits (6), le jeune Moḡīra se réfugia auprès de Mahomet. Le *ḥaram*, territoire sacré de la Mecque, servait d'asile aux bannis, aux irréguliers et brigands :

(1) Prétés ou empruntés, comme c'est le cas ici. Il s'agit toujours d'Ahlāfites : ils se font payer par Mahomet le prix de leurs complaisances dans la reddition de Ṭāif.

(2) Cf. notre *Ziād ibn Abih*, 2-15 ; *Ya'ūd*, 24, 103, 115, 119, 122, 123. Pour sa généalogie voir p. 68. Les Mālikites de leur côté ont essayé de mettre en avant un des leurs, 'Otmān ibn Abi'l-'Aṣi, choisi comme inām par Mahomet ; *Aḡ.*, XI, 100 ; *Ḥanbal*, *Mosnad*, IV, 21-22.

(3) Le calife 'Omar l'envoie comme gouverneur dans l'Iraq. la plus anarchique des provinces de l'empire. Cf. *Ziād ibn Abih*, loc. cit.

(4) Au premier siècle, le vocable *ṣalāt* désignait en réalité l'administration, y compris le culte ; celui-ci se bornait à la prière publique du Vendredi. Y assistaient seuls les Arabes, à l'exclusion des musulmans d'autres nationalités. C'était une réunion avant tout politique : elle supposait la qualité de conquérant.

(5) Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, III, 452. Ibn al-Aṭīr, *Osd*, IV, 406-407.

(6) Cf. Wāqidī. Kr., 251 ; assassine ses compagnons de route.

nous le verrons plus tard (1). Se souvenant de cette organisation qoraisite, Aboû'l-Qāsim ouvrit, à Médine, un refuge aux hommes mis au ban de leurs tribus. Reçu à bras ouverts, Moğira ne tarda pas à deviner l'avenir de la nouvelle religion et il s'attacha résolument à la fortune du Prophète (2). Les tares de son passé ne l'empêchèrent pas de servir d'intermédiaire pour la soumission de ses compatriotes. « La profession de l'islam efface le passé », affirmait Mahomet, heureux de n'avoir pas à examiner les antécédents de certains partisans (3). Quant à Moğira, le Prophète l'enverra, à Tāïf, régler la situation du sanctuaire d'Al-Lāt et présider à l'incamération des trésors de la déesse (4). Mais plus prévoyant que nos modernes laïciseurs, il prit soin — avec un liquidateur aussi habile la précaution s'expliquait — de lui adjoindre le contrôle d'Aboû Sofiān (5). L'exemple de Moğira, l'attitude de ses concitoyens confirment notre jugement sur la faiblesse des convictions religieuses au sein de la population taqafite.

Il faut noter l'empressement de la Tradition, unanime à affirmer qu'à la mort du Prophète, cette population avait en masse embrassé la foi nouvelle (6). Affirmation encore plus hasardée que pour la Mecque, mais inspirée par la sourate 110, avec laquelle on entendait se mettre d'accord !

(1) Cf. nos *Aḥḡbīs*, 425 etc.

(2) Cf. *Zūḡd ibn Abīhi*, p. 2: الاسلامُ يُجِبُّ ما قبله : Tab., *Annales*, I, 1603-1604 ; Maqdisī, *Géogr.*, 207, 212 ; Moslim, *Ṣaḡīḡ*, I, 60.

(3) Comme le célèbre Aboû Darr, exalté par la Śī'a. Cf. *Aḥḡbīs*, 425.

(4) Il était desservant du sanctuaire. Comp. Périer, *al-Ḥadīṡ*, 4, où, à la note 4, corriger en 50 le chiffre 60, date de la mort de Moğira. Cf. *Zūḡd ibn Abīhi*, 14.

(5) Cf. *Zūḡd ibn Abīhi*, 3 ; Ibn Hišām 917-18. Aboû Sofiān se trouvait protégé par ses nombreuses relations d'affaires et de famille à Tāïf ; un véritable «Qoraisite de Tāïf». Trois de ses filles furent mariées à Moğira ; *Aḡ.*, XIV, 141 d. l.

(6) Aussi tous les personnages survivants — tel Ġailān, *Osd.* IV, 172 — sont-ils transformés en *Compagnons*. On convient pourtant qu'il « n'émigra point » ; *Aḡ.*, XII, 45. Autant attester son indifférence !

La Tradition se voit pourtant obligée de convenir que les notables de la cité — tel Ġailān — se contentèrent d'une adhésion passive et ne mirent pas leur influence au service de l'islam. Pour atténuer l'insuccès du Maître auprès des nomades, les traditionnistes s'efforcent d'insinuer que les plus intelligentes populations du Ḥigāz — celles des villes : la Mecque, Médine et Tāif — avaient ouvert les yeux à la lumière de l'islam. Elles en avaient subi la puissance et compris l'avenir politique.

VII

LE RÔLE ÉCONOMIQUE.

Position centrale de Tâïf : routes commerciales qui y aboutissent. — Importance du marché de 'Okāz. — Relations entre Tâïf et le Yémen. — Pour conserver ces avantages, les Bédouins du Sarāt résistent à l'islam. — Les Tāqafites, grands voyageurs. — Leurs rapports avec la finance de la Mecque. — Le prêt à intérêt et la législation qoranique. — Absence de solidarité à Tâïf. — Le titre qoranique, « chef des deux cités », disputé entre Tâïf et la Mecque.

Au point de vue économique, la position de Tâïf présentait d'incontestables avantages. On ne pouvait pourtant la comparer à celle de la Mecque, voisine de l'Erythrée et, par la mer, en communication avec l'Abbyssinie, porte de l'Afrique. Aux environs de l'hégire, nous rencontrons incessamment les Qoraisites sur la rive africaine de la Mer Rouge (1). Si les avisés Tāqafites les y ont si peu suivis (2), ne serait-ce pas, parce que la Mecque redouta leur concurrence et entendit se réserver l'exploitation commerciale des Indes noires ?

Sise à l'extrémité sud-est du Hīgāz, à proximité des cités commerçantes du Yémen, Gorās, Tabāla, Nağrān, du haut de son palier Tâïf dominait les routes coupant les plateaux accidentés du Nağd (3). De cet

(1) Cf. Wāqidi, Kr., 196, 7.

(2) Pourtant 'Orwa ibn Mas'ūd affirme avoir visité le Négus ; Tab., *Annales*, I, 1537 ; I. Hīām, 745.

(3) Sprenger, *Alte Geographie*, 224 ; Azraqi, Wüst. 131, 13-14. Les alliés nomades de Tâïf, les entreprenants Hawāzin occupaient une partie du Nağd occidental, les vallées ouvertes dans la façade orientale du Sarāt.

observatoire, elle pouvait surveiller la marche des caravanes (1), venant de la Babylonie, des bords du Golfe Persique visiter la grande foire de 'Okāz (2).

La plaine de 'Okāz (3) abritait le principal marché, le mieux fréquenté, après la Mecque, dans l'Arabie occidentale. 'Okāz, à la fois sanctuaire et rendez-vous commercial, jouissait du privilège de l'exterritorialité qu'il devait à son haut-lieu. S'il est permis d'en juger par la vogue de cette grande kermesse, le culte du bétyle (4) qu'on y vénait ne devait pas compter moins de fidèles que la Ka'ba. Mais la fortune grandissante des Mecquois et plus tard le triomphe de l'islam ont voué à l'oubli ces souvenirs païens. Les tribus s'y trouvaient pour ainsi dire chez elles; elles se sentaient protégées par la trêve de Dieu, coïncidant avec la période des mois sacrés. Tous les visiteurs bénéficiaient, à titre égal, de ces prérogatives. D'autre part les palmeraies occupant le vaste territoire de ce marché — il se développait sur une longueur de dix milles — appartenaient aux 'Ta'qif et à leurs cousins de Hawāzin. Est-il téméraire de supposer que ces groupes entreprenants ont su se créer à 'Okāz une situation privilégiée? Elle explique, non moins que la finesse reconnue des 'Ta'qifites, les égards spéciaux que leur témoignèrent non seulement les Qorais, mais encore les Lahmides. Le temps n'était plus où ces phylarques étendaient leur pouvoir jusqu'à Nağrān (5). Depuis cette période, ils avaient gardé la coutume d'envoyer annuellement des caravanes visiter 'Okāz.

(1) *Aj.*, XIX, 75. L'âpreté des grands chefs bédouins à s'en disputer la conduite montre l'importance de ces convois.

(2) Mentionné dans les épigraphes thamoudéens; E. Littmann, *Zur Entziff. thamūdents. Inschriften*, 45; Bakrī, *Mo'jam*, 660 sqq. *Aj.*, XIX, 75; Azraqī, W., 131. Les domaines et les palmeraies de 'Okāz étaient divisés entre les 'Ta'qif et les Hawāzin; Bakrī, *op. cit.*; 660, 2 d. l.; 661, 2; 662 bas. Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 36, 10; Ya'qoubī, *Hist.*, II, 232; 2; *Aj.*, II, 155, 3; XII, 48, 49; communications avec Hağar; *Aj.*, XIX, 57; avec la Perse; Ṭab., *Annales*, I, 1537; avec l'Égypte (d'après l'histoire de Moğīra ibn Šo'ba).

(3) Voir plus haut, p. 86.

(4) Cf. *Le culte des bétyles*, 71; *Aj.*, X, 20, 11-13; Sprenger, *Alte Geogr. Arabiens*, p. 224.

(5) Voir l'inscription de Namāra.

Nous ignorons comment les Taqafites manœuvrèrent pour régenter ce marché sans éveiller la susceptibilité des ombrageux nomades et sans violer son caractère strictement international. L'exemple des Qoraisites, réussissant à mettre la haute main sur les foires et les sanctuaires, avoisinant la Mecque, montre que le problème n'était pas insoluble. Rien ne prouve pourtant que la tentative ait été couronnée du même succès.

A l'entrée, à la sortie de la mer de sable, Tāif (1) offrait au ravitaillement des vaisseaux du désert les ressources variées de son sol, à leur chargement les produits de son industrie. Tāif paraît avoir de préférence utilisé les relations avec le Yémen, où elle pouvait économiser trois ou quatre étapes sur la redoutable concurrence qoraisite. Elle formait la dernière grande halte sur les routes menant de 'Aden, de Ṣan'a', à la Mecque (2); un itinéraire déjà suivi par la légendaire expédition de l'Eléphant (3). Que la souplesse politique des habitants les ait alors décidés à ménager les Abyssins, maîtres du Sud, qu'ils aient même assisté, sans déplaisir, à l'humiliation de leur rivale économique du Tihāma, nous pouvions le supposer, sans interroger les amplifications suspectes de la *Sira*. La voie, aboutissant, en sens inverse, de la Syrie, de Médine au Yémen traversait également leur cité (4). Parfois même les caravanes du nord s'y arrêtaient pour y acquérir les étoffes brodées, les tuniques chamarrées, appelées encore étoffes de 'Aden (5), d'après le nom du célèbre port, où les apportaient les navires de l'Inde et de l'Extrême-Orient (6).

(1) Comme Damas, à laquelle on l'a comparée, en Syrie.

(2) Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 28, 3-4. Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 90; II, 213 etc; Maqdisī, *Géogr.*, pp. 111-112.

(3) Tab., *Annales*, I, 937. Sur cette expédition cf. Nöldeke, *Perser-Araber*, 208. Principales références dans Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 93, n. 5. Voir une pièce hoḷailite étudiée par Wollhausen dans *Zeits. f. Assy.*, XXVI, 290 sqq.

(4) Balāḍorī, *Fotoūh*, 36; Tab., *Annales*, I, 1073, 3. Il est rarement question de caravanes taqafites en Syrie, sinon en communauté avec les Mecquois, associés aux Tāifites.

(5) Aḡ., III, 105, bas; XIX, 75, 11. Voir Burckhardt, *Voyages*, I, 113.

(6) Fréquents voyages des Taqif en Perse. On y rattache l'histoire de Somayya, esclave cédée par le *dihqān* de Aila (corrigez Obolla); Balāḍorī, *Ansūb*, 320 b.

A ces avantages inappréciables, la cité joignit celui d'être le centre urbain de la puissante confédération bédouine des Hawāzin (1). La sobriété, la résignation, le *ṣabr* fataliste du nomade ne doivent pas nous illusionner sur sa puissance d'obstination. Avec l'énergie du fauve, il défend la faible somme de biens qu'il possède. La ténacité n'entre-t-elle pas d'ailleurs comme élément principal dans le concept du *ṣabr* (2), si incomplètement rendu par notre terme incolore de « patience » ?

A bon droit, la reddition de la Mecque inquiéta les nomades du Sarāt. Pas un instant, ils ne s'illusionnèrent sur les visées de Mahomet. Dans le triomphe de l'islam, ils devinèrent une menace pour leur autonomie politique. Le nouveau maître du Hîgāz et du Tihāma ne se bornerait pas à leur imposer le monothéisme qoranique. « Le *dîn* d'Allah » servirait de prétexte pour les assujettir au nouvel Etat, fondé par le Prophète. Cette menace suffira pour les réunir momentanément dans une alliance commune contre l'ennemi extérieur. Ces incommodes alliés des Taqafites n'entendaient pas que des voisins vinssent se mêler à leurs querelles de famille. On verra, à la journée de Hōnain, avec quelle sombre résolution les Hawāzin et leurs confédérés bédouins se montreront décidés à couvrir l'accès de leur métropole, à restreindre l'influence, l'invasion des Qoraisites dans leurs montagnes, où l'extension des propriétés, des domaines mequois venait, chaque jour, restreindre les terrains de pacage (3), multiplier les enclos, *ḥā'ir*, les « chasses gardées », au profit des banquiers du Tihāma.

Avant tout, ils prétendront conserver la maîtrise, la clef des routes du Naǧd et de l'Arabie méridionale (4). Question d'amour-propre natio-

(1) Bakrī, *Mo'jam*, 57, 5. Voir précédemment, p. 60. Comp. l'introduction au *divan* de 'Amir ibn al-Ṭofail, p. 73 etc. Taïf est حصن هوازن ; Naqūṭī, *Ġarīr*, 228, 3.

(2) Cf. *Berceau*, I, 194.

(3) *Aj.*, I, notice d'Al-'Arǧī, 160 sqq.

(4) Leurs plus puissants chefs adoptent le surnom caractéristique de *Raḥḥāl*, conducteur de *raḥla*, caravane. Quand Mahomet est maître de la Mecque, les Hawāzin se disent (Balāḍī, *Ansāb*, 232 a) : قد فرغ لنا [محاسن] فلا نهاية لـه دوننا والراي ان نغزو : .

nal; mais aussi la claire vision des avantages assurés par la surveillance et l'exploitation méthodique de cette artère économique : taxes variées, indemnités pour le ravitaillement, la protection, le convoiement des caravanes, la location des montures; toute une fiscalité (1) enfin, que le génie fertile des habitants du désert s'était ingénié à développer. Pour défendre ces sources de revenus, ils affronteront (2), un quart de siècle avant l'hégire, la désastreuse guerre d'Al-Figār (3).

Dans la résistance des Bédouins à l'islam, le Qoran n'a voulu voir qu'une preuve de leur infidélité. Les questions économiques et politiques y ont joué un rôle, à peine moins important. Nous avons montré avec quelle désinvolture les Taqafites se débarrassèrent de leur culte national. Mais ils nourrissaient des préventions motivées contre l'envahissant syndicat des banquiers qoraïsites (4), avec lequel, depuis la reddition de la Mecque, le Prophète avait partie liée. « Coreish [est] le nom d'un monstre marin, qui fait à tous les poissons une guerre destructive »; ainsi s'exprime le vieux Turpin, dans sa *Vie de Mahomet* (I, 260). Peut-être la malignité des satiriques bédouins avait-elle, dès lors, mis en circulation des vers, plus tard attribués à un roi du Yémen. « La tribu de Qoraïs doit son nom au monstre qui habite la mer; comme lui, son insatiable avidité ne tardera pas à dévorer l'humanité » :

وَقُرَيْشٌ هِيَ الَّتِي تَكُنُ الْبَحْرَ جَا سُمَيْتَ قُرَيْشٍ قُرَيْشًا
هَكَذَا فِي الْبِلَادِ حَيْثُ قُرَيْشٌ يَا كَلُونَ الْبِلَادِ أَكَلًا كَثِيشًا (5)

(1) Sur son importance et les revenus qu'elle procurait, cf. Sprenger, *Alte Geographie Arabiens*, n° 354.

(2) Un Bédouin des B. Naṣr ibn Mo'āwīa, ḥalīf des Taqīf, entraînera ces derniers dans la guerre; cf. *Aj.*, XIX, 75, 5 etc.

(3) *Aj.*, XIX, 74, 75; le يوم عكاظ de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XXVII, 6. Les *Ahlā*, partisans taqafites de Qoraïs, s'y trouvent engagés, comme les Mālikites.

(4) Cf. notre *Yazīd*, 38 etc. Ḡāhiz, *Opuscula*, 62-63. Comp. la réflexion de Mosailama: لَكُنْ قُرَيْشًا قَوْمٌ يَتَدُونُ; I. Hīṣām, *Sīra*, 965.

(5) Azraqī, *Wüst.*, 65. La Tradition a transformé cette satire en prédiction de l'impérialisme qoraïsiste; cf. Ya'qūbī, *Hist.*, I, 268. On reconnaît à ces maladresses la

A Médine, une poignée de Qoraisites, appuyés sur Mahomet, dictait la loi aux indigènes indolents. Instruits par cet exemple, les Arabes du Sarāt refusèrent de se laisser absorber; attitude que le Qoran (1) traite de duplicité, نفاق. Trop longtemps à leur gré, Tāif était restée le satellite de la Mecque. Ils redoutèrent de voir passer sous le joug de Qorais, maître de tout le Hīǧāz, le حصن موانئ, la métropole, refuge suprême de leur nationalité (2), garantie de leur autonomie commerciale et politique.

*
* *

Tout semblait donc prédestiner les Tāifites et les Bédouins du Sarāt à devenir d'infatigables voyageurs, émules de leurs voisins, les caravaniers et commerçants de la Mecque. C'est le rôle que pensent devoir leur assigner les annales de l'Arabie préislamique. Beaucoup moins endurantes se seraient montrées les dames de Tāif. Certaines épouses de ces éternels vagabonds — nommons la femme du célèbre *sayyid* Ġailān — finiront même par « les prendre en aversion, à la suite de leurs fréquentes absences », كثرَت أسفارهُ ولمَنَّتْهُ زوجتُهُ (3).

Cette heureuse situation, Tāif avait su — on le voit — la tourner à l'avantage de son commerce, très florissant, sans pouvoir toutefois rivaliser avec celui de la Mecque. Sous certains rapports, le mouvement des affaires semble même avoir dépendu de la métropole qoraisite. En particulier, les opérations de banque (4) se trouvaient bien moins développées que dans cette dernière, véritable fourmilière d'activité humaine, centre d'agiotage et de spéculations financières. La banque, le bazar qoraisites

pauvreté du fond sur lequel ont opéré les premiers rédacteurs de la *Sīra*; cf. Vollers, *Volksprache und Schriftsprache im alten Arabien*, 186-187.

(1) Qoran, 48, 11 etc.; 49, 14 etc.

(2) *Naqū'id Ġarīr*, loc. cit.

(3) *Aǧ.*, XII, 46, 8 d. l. 'Orwa ibn Mas'ou'd a visité tous les souverains de l'Orient: Chosroès, César, le Négus; Tab., *Annales*, I, 1537. Pour la généalogie de Ġailān, voir p. 68.

(4) Capitaux mecquois à Tāif; Ibn Hišām, *Sīra*, 273, 3. 'Abbās اهل الطائف كان يُدَانُ منه الرِّيب; Azraqī, W., 70, 11; Ibn Hišām, *Sīra*, 275;

réglémentaient les fluctuations du marché, dans l'Arabie occidentale. Sous ce rapport, Taïf apparaît presque comme une succursale de la Mecque. Elle y renouvelait sa provision de numéraire et de capitaux, en échange des produits de son territoire.

Par ailleurs, on voit les Taqafites commanditer le commerce mecquois, placer leur argent à intérêt, à la Mecque. Ainsi le clan taïfite des Banoû 'Amrou ibn 'Omair (1) faisait valoir ses fonds dans la banque des Mahzoumites. Après le *fath*, reddition, de la Mecque, le Prophète y proclama l'interdiction coranique du ۛ, prêt à intérêt. Les financiers qoraisites imaginèrent d'en profiter pour confisquer les dépôts taqafites—capital et intérêts—confiés à leur loyauté. Taïf protesta énergiquement. Il fallut en venir à une composition, accepter un concordat. Une « révélation » complémentaire se chargea d'y préparer les esprits. Les longues guerres du Prophète, la reddition de la Mecque, la bataille de Honain, le siège infructueux de Taïf avaient porté la perturbation dans les affaires. Au sortir de cette interminable période de crise politique et commerciale, les banquiers mecquois réclamèrent le bénéfice d'un *moratorium*. Il fut gracieusement accordé par Allah (Qoran, 2, 280). Tel est du moins le commentaire anecdotique des versets du Qoran (2, 278-80) : « O vous qui avez cru, craignez Dieu ; abandonnez ce qui vous reste encore de rentes (à percevoir), si vous vous targuez d'être croyants.... Si vous acquiescez, votre capital demeure sauf ; ainsi vous ne léserez personne et ne serez point lésés. Si le débiteur éprouve de la gêne, attendez qu'il soit mieux dans ses affaires ». Le débiteur en question, c'était le crédit mecquois.

Conformément à ces révélations, après de laborieuses contestations portées devant le tribunal du gouverneur de la Mecque et ensuite de Mahomet, les Taqafites réussirent à rentrer en possession de leur dépôt : mais ils durent renoncer à réclamer l'arriéré des coupons (2). Nous ne

(1) Le clan du poète Abou Mihgan ; Voir le tableau, p. 68.

(2) Ibn Hisâm, *Sira*, 275 ; Wāhidî, *Asṣub*, 65-66 ; Tab., *Ta'sir*, III, 65, 66, sqq. Le sayyid Ġailān paraît avoir été un riche financier, il a son *hāzin*, trésorier ; *Aj.*, XII, 45, 9 d. 1.

sommes pas renseignés d'une façon plus explicite sur les relations entre les capitalistes des deux cités. Pour expliquer cette lacune déplorable, il faut assurément mettre en ligne de compte la rareté et le laconisme des documents. La *Sira* a trop exclusivement concentré son attention sur les deux cités saintes de l'islam, la Mecque et Médine, pour pouvoir s'occuper longuement de Tâif. Ses rédacteurs avaient à cœur de grandir la cité natale du Prophète; d'établir que, comme on le disait de certaines familles patri-ciennes (1), « sa renommée dépassait la limite chronologique de l'hégire, شرف تتصل بالجاهلية ». Dans leurs récits, dans les *Ṣaḥīḥ*, Tâif se trouve réduite à la condition de succursale du grand centre qoraïsité.

*
* *

En dépit de son éloignement de la mer et des marchés syriens, l'intelligente activité de la population aurait pu réussir à compenser ces désavantages, si, comme la Mecque, elle avait possédé une aristocratie marchande assez unie pour étouffer les discordes au sein de la cité. Les épisodes après le siège de Tâif par Mahomet, les négociations antérieures à l'acceptation de l'islam nous la montrent travaillée par des luttes intestines. Tous y comprennent alors la nécessité d'un compromis avec le maître de Médine; mais aucun homme ne surgit, entouré du prestige nécessaire à cette négociation. Pour avoir pensé le contraire, 'Orwa ibn Mas'oud (2) devra expier son initiative par la mort. A Tâif, rien ne rappelle l'original triumvirat municipal, fonctionnant à Naḡrān, l'ingénieuse représentation des intérêts, au sein de l'administration publique (3). Aux sceptiques notables de Tâif manqua toujours le sentiment de la solidarité, reliant entre eux les Qoraïsites, chaque fois que l'intérêt du syndicat com-

(1) Tels les Omayyades. L'objectif de la *Sira*, c'est de revendiquer, au moyen de l'apocryphe, le même honneur pour les Hâsimites; « سادرا فيها », comme on disait encore, ils furent *sayyid*, puissants pendant les deux périodes », avant comme après l'hégire.

(2) On le proclame pourtant مُجْتَبِىٌّ مَطَاءً; Tab., *Annales*, I, 1687. Pour sa généalogie, voir p. 68.

(3) Cf. *Yazūd*, 336 etc. et *Berceau*, I, 253.

mércial se trouvait en jeu (1).

Nous savons combien le Qoran aime les *mohhamût*, les sous-entendus, avec quelle affectation il recherche *l'impersonnel*, *l'anonymat* dans ses allusions (2). Ainsi une sourate mecquoise mentionne le titre fastueux de « 'azîm el-qariatain », chef des deux cités (3). Le texte évite de désigner plus clairement le bénéficiaire de cette flatteuse distinction. Mais le *Tafsîr*, exégèse, concède qu'elle a pu désigner un habitant de Taïf. Cette affirmation ne mérite ni plus ni moins de crédit que des centaines d'autres gloses, arbitrairement rattachées au texte qoranique (4). « 'Azîm al-qariatain » signifie sans doute un homme considérable, un patricien (5), si l'on veut, et — puisqu'il s'agit de milieux commerçants — un gros capitaliste. Fut-il Taqafite ou Qoraisite ?

On connaît les efforts de la Tradition pour affirmer la primatie universelle et absolue de Qorais. Pour comprendre qu'elle ait pu songer ici à un Taqafite, il faut mettre en cause les jalousies qui divisèrent les clans mecquois, pendant la période impérialiste, alors qu'on commençait à recueillir les matériaux du *Tafsîr* et de la *Sira*. « L'envie, le péché national des Arabes », assurait Mahomet ! Elle a préféré détourner sur Taïf l'honneur d'une appellation sonore, plutôt que d'accorder à une famille mecquoise rivale un titre nouveau, dans l'âpre lutte d'influence qui agita le premier siècle de l'hégire. Les Omayyades auraient sans doute eu quelque droit à réclamer pour un des leurs l'appellation pompeuse, enregistrée par le Qoran. Le *Tafsîr*, exégèse, évite soigneusement de prononcer leur nom (6). Passe pour un Taqafite, ou même un Maḥzoûmite ; la famille

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque*, vers l'an 600 de notre ère, passim; Nöldeke dans *ZDMG*, 1886, p. 177.

(2) Cf. *Fâtima*, Avant-Propos.

(3) Qoran, 43, 30 ; comp. Tab. *Tafsîr*, XXV, 35-37, énumération des personnages pour lesquels on réclame le titre ; Ibn Doraïd, *Istiḡāq*, 185, 186 ; *Aḡ.*, XI, 61, 2 ; XII, 45 ; *'Iqd'*, II, 63.

(4) Comp. *Aḡ.* XII, 45, où le texte qoranique ... *لولا لَوْلَا* est appliqué au sayyid taqafite Ḡailān par les Qoraisites. *Aḡānī* porte ici la variante. *أَنْزِلَ*.

(5) Comp. *Chroniken*, Wüst., II, 139, 2 d. l.

(6) Cf. Tab., *Tafsîr*, XXV, 35-37.

maḥzoûmite n'ayant jamais aspiré au califat. A cette époque, on voit les descendants des premiers califes, ceux de Zobair, de 'Abbās, se disputer les qualifications honorifiques, avec autant d'acharnement que plus tard les marquises un tabouret, à la cour de Louis XIV. Ce n'étaient pas là de pué- riles manifestations de cet amour-propre, de cet individualisme, qui caractérisent les Arabes(1). L'ambition des 'Abbāsides poursuivait un but déterminé, la conquête du pouvoir, quand nous les voyons s'obstiner à réclamer, à s'assurer le privilège de la *siqāya*. Rien de tel à redouter chez les Taqafites, résignés à se renfermer dans le rôle d'auxiliaires, de vizirs وزیر de Qorais, dédaigné par les Anṣāriens.

Si le plus considéré parmi les Taqafites a réellement porté le titre de '*Aẓīm al-Qariatain*, il ne paraît pas avoir incarné le talent politique, le *ḥilm* adroit d'un Aboû Sofiān. A aucune date de son histoire préislamite, on ne voit se lever à Tâif une personnalité possédant les initiatives patriotiques du grand chef Omayyade, capable d'interposer son prestige personnel, entre les *Ahlāf* et les Banoû Mālik. Le sayyid 'Orwa ibn Mas'oūd, un des bénéficiaires traditionnels du titre de « '*Aẓīm al-Qariatain* », le rappelle jusqu'à un certain point. Encore ce personnage est-il à moitié Omayyade et nous le rencontrons presque aussi souvent à la Mecque que dans sa ville natale (2).



(1) Cf. Berceau, I, 259.

(2) Son arbitrage entre Mālikites et Ahlāfites ; Wāqidi, Kr., 251 sqq. Il est comparé au Christ ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 266, 10 ; Baḡawī, *Maṣābiḥ as-sonna*, II, 158.

VIII

PARTIS POLITIQUES.

Ahlâf et Banoû Mâlik. — Incertitude des annales préislamites. — Les Ahlâf : indigènes ou métèques ? Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie de Taïf. — Ils deviennent les plus forts, représentent, contre les B. Mâlik, l'influence, le parti qoraisites. — Ils sont maîtres du sanctuaire national. Leur suprématie militaire et intellectuelle. — Défiances séparant les deux partis : elles survivent à la défaite de Hônain. — Les poètes ahlâfites. — Ces divisions intestines ont nui à la prospérité de Taïf. — Son commerce d'exportation ; l'industrie du cuir.

Ahlâf et Banoû Mâlik ! Voilà les deux grands partis historiques, les deux factions adverses, dont les luttes ont gêné l'évolution économique de la cité. Blau a cru reconnaître leurs noms dans les *Ἀλαπῆναι* et les *Μαλῆται* de Ptolémée (1). Ces identifications (2) datent d'une époque où l'on admettait, sans grande discussion, la valeur de ces *symphonies* philologiques, si chères au génie aventureux de Sprenger.

L'histoire préislamique de Taïf se trouve enveloppée de ténèbres encore plus épaisses que celle de la Mecque. Pour les deux cités, les anciens annalistes ont opéré sur des fragments poétiques peu explicites et d'une authenticité rarement incontestée (3). Ces incertaines déductions, ils ont

(1) Cf. *ZDMG*, XXII, 662.

(2) Comp. celles proposées par Sprenger, *Alte Geogr. Arabiens*, nos 343, 344.

(3) Rappelons les innombrables réserves — elles dépassent la quarantaine ! — d'Ibn Hîsâm à propos des vers anciens, cités par lui dans la *Sira*. Comp. nos remarques dans

tenté de les concilier avec des traditions tardives, avec des préjugés de parti et d'école. A la suite de quelles révolutions, la cité se trouva-t-elle posséder ses Guelfes et ses Gibelins ? Il devient malaisé de le préciser. L'ethnographie n'aurait toutefois rien à démêler dans ces querelles, si les deux factions sont fondées à revendiquer un ancêtre commun, à se rattacher à Qasī-Taqīf, les Ahlāfites par 'Auf, les Banoū Mālik par Ġoṣam et Hoṭait (1). Le nom des premiers invite pourtant à réfléchir. *Ahlāf* (2) est un pluriel de *ḥalīf*. Il désigne un groupe se trouvant, vis-à-vis d'un autre, dans la situation subordonnée d'auxiliaire, d'agréé. Une dénomination aussi modeste contient l'aveu d'une dépendance politique ; elle ne peut avoir été adoptée, comme une marque distinctive, par les plus anciens éléments, composant la population taqafite.

Par rapport à la tribu principale, elle évoque l'idée d'étrangers, de métèques, auxquels on a concédé le bénéfice d'un asile, d'une protection ou *ḡiwār* (3). C'est en leur qualité de confédérés ou mieux d'affiliés que nous retrouvons des *Ahlāf* dans plusieurs autres cités de la Péninsule. Ce sont invariablement des *allugènes*, venant renforcer de leur nombre le noyau de l'agglomération primitive, augmenter sa force de résistance à la pression des nomades voisins.

Ainsi des Arabes immigrés, assure-t-on, du Yémen s'introduiront à Médine, comme alliés, comme auxiliaires des Juifs — dit la Tradition — en réalité, comme leurs clients et protégés, en attendant le jour où l'intervention de Mahomet leur permettra d'usurper la place des patrons israélites, ensuite de les expulser. Dans la ville de Hira, à l'autre extrémité

MFOB, VII, 311 etc. Nous y contestons la virtuosité poétique de 'Alī. M. le Prof. Levi della Vida, de Rome, veut bien me signaler Soyūṭī, *Šarḥ šawāḥiḥ al-moʾjiz*, 176, 23, citant Yoūnos ibn Ḥabīb († 183) : *ما صحت عندنا ان علي بن ابي طالب قال شعرا الا هذين البيتين* .

(1) Voir le tableau généalogique, p. 68.

(2) Comp. *Aġ.*, XV, 62, 3-2 d. l. ; XVI, 17, 6 d. l., XI, 62, 3. Ajoutez *Aġ.*, II, 79, 80.

(3) Ainsi on affirme que les Juifs de Médine « ne sont pas Arabes, mais les *ḥalīf* de ces derniers » (*Aġ.*, III, 13, haut), donc leurs *inférieurs* et *étrangers*.

de la Péninsule, « les *Ahlāf* furent ceux qui se joignirent à la population de Hira, sans appartenir ni aux Tanoūh nomades ni aux 'Ibād », les deux plus anciennes fractions de la population urbaine, *الاحلاف م الذين لحقوا بأهل* (1). A la Mecque, le *hulf al-Foḍoūl* (2) désigne vraisemblablement une agrégation analogue; nous aurons à l'examiner. Les membres des clans, composant ce groupe qoraisite, portent également le nom d'*Ahlāf* (3), lequel semble bien désigner les plus récents accroissements de la population parmi les concitoyens du Prophète.

Toutes ces analogies nous engagent à reconnaître, dans les « *Ahlāf* » de Ṭā'if, des nouveaux-venus, et avec Wellhausen, « die Neubürger von Ṭā'if » (4). Ils représenteraient donc la fraction la moins ancienne, la moins aristocratique de la population ṭaqafite. Les Mālikites sont appelés les *سادة ثقيف واثرافهم*, « les patriciens de Ṭāqif » (5). Quant aux *Ahlāf*, ils ne subirent pas longtemps leur condition subalterne. Lorsqu'ils se virent en nombre, ils cherchèrent à faire valoir cet avantage. Dans les environs immédiats de la cité (6), les meilleurs domaines se trouvaient occupés et exploités par les Mālikites, en vertu de conventions anciennes, conclues avec les Bédouins. Les *Ahlāf*ites jetèrent leur dévolu sur Ḡildān, fertiles terrains de pacage et les convertirent en *ḥimā*, à leur usage exclusif. C'était affirmer leur autonomie politique.

(1) Ṭab., *Annales*, I, 822, 6. Comp. *Aḡ.*, XII, 46, bas *من التفسير واحلافهم* (il s'agit précisément de Ṭaqif); *ibid.*, los B. Naṣr sont appelés « *ahlāf* de Ṭaqif ».

(2) Moins ancien. croyons-nous, que le vocable de *Ahlāf* et vraisemblablement dérivé du dernier. On a cherché à écarter l'équivalence de *Ahlāf* = *ḥolafā'*, que l'amour-propre des familles qoraisites, composant le « *hulf al-Foḍoūl* », a trouvé embarrassante; surtout que le Prophète en faisait partie.

(3) *Aḡ.*, XVI, 65, 4 d. l.

(4) Wāqidi, *Wellh.*, 251, n. 2. Dans Ibn Hišām, *Sīra*, 840, 7 d. l. supprimez *سيدات لهم*, lequel n'a aucun sens. Comp. *Aḡ.*, IX, 14, bas.

(5) Ṭab., *Annales*, I, 1200, 3-4; cf. Wellhausen, *Reste*, 31; (Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 30, 11 d. l., cherche à atténuer le sens de *ahlāf*). Ibn Hišām, *Sīra*, 279, 10.

(6) Comp. Ibn Hišām, *Sīra*, 873, 14 sqq., il s'agit de domaines *ahlāf*ites.

A l'encontre de nos jours, la cavalerie était alors l'arbitre des batailles. Après le désastre d'Oḥod, Allah avait, dans le Qoran (8, 62), conseillé au Prophète de « préparer contre ses ennemis une puissante cavalerie ». Les Aḥlāfites n'attendirent pas cet avertissement pour deviner la supériorité du cheval comme instrument de guerre. Le haras qu'ils établirent dans leur *ḥimā* ou réserve pastorale de Ṭildān força bientôt les Mālikites à consentir au partage de leur suprématie politique, appuyée sur l'alliance avec les Hawāzin (1). Partage forcé ! Il introduisit la discorde dans Ṭāif, où les Mālikites ne se résignèrent jamais à la perte de leur ancienne primatie (2). A Médine, des convoitises analogues soulevèrent contre les Juifs, propriétaires de l'oasis, les Arabes immigrés, ancêtres des futurs Anṣāriens.

*
* *

Pour maintenir les positions acquises, les Aḥlāfites chercheront à s'assurer des appuis au dehors. Ces démarches diplomatiques confirment, croyons-nous, nos suppositions sur leur origine étrangère et sur la date plus récente de leur indigénat ṭāïfite.

En étudiant les tendances, les sympathies de ces derniers, nous avons cru remarquer que les Mālikites représentaient le parti nationaliste, les Guelfes de la cité, opposés à l'influence mecquoise (3). Pareillement, à la veille de l'hégire, une démarche des *aḥlāf* arabes de Médine ouvrira l'accès de l'oasis à Mahomet et à ses adhérents qoraïsites. La divergence des théories généalogiques entre Aḥlāfites et Mālikites comporte vraisemblablement la même explication. Les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289 : résumé des luttes entre les deux factions rivales de Ṭāif. Pour la signification du *ḥimā*, voir *Berceau*, I, 60 etc.

(2) Construction d'*ofom* par les Aḥlāf ; voir plus haut, p. 72.

(3) Afin de sauver Ṭāif, le père de 'Orwa ibn Mas'ūd indique pourtant aux Abyssins le sanctuaire de la Ka'ba : Ṭab., *Annales*, I, 937, 'Orwa ibn Mas'ūd, son fils, n'ayant pu déterminer ses compatriotes à secourir Qoraïs, vient avec les siens s'établir à la Mecque ; Abou Yūsuf, *Ḥarāğ*, 129, 6 sqq. (p. 324 de la traduction E. Fagnan).

ayant soutenu par les armes leurs rivaux mālikites, les Aḥlāf auront sans doute éprouvé de la répugnance à se réclamer de Hawāzin (1). Quoi qu'il en soit, les sympathies mecquoises des Aḥlāfites ne peuvent être révoquées en doute. Dans les circonstances critiques de la république qoraïsîte, ils s'empresseront d'accourir à son secours. (2). Parmi eux les alliances matrimoniales avec la Mecque furent toujours recherchées; c'est également dans les familles aḥlāfites que les banquiers du Tihāma choisiront de préférence leurs beaux-pères taqafites (3).

A l'opposé de cette attitude, combien intransigeant apparaît le patriotisme des Banoū Mālik, toujours défiants à l'endroit de leurs voisins mecquois. La guerre entre la Perse et Byzance déclencha à la Mecque une grave crise économique. L'hégire vint y ajouter des complications intérieures; elle compromit l'entente parmi les dirigeants du syndicat qoraïsîte. Les Mālikites assisteront, spectateurs indifférents, à ces difficultés, sans chercher toutefois à se rapprocher des dissidents mecquois, réfugiés à Médine. Ils continueront à se montrer défiants. *Timeo Mekkanos* !

A Ḥonain ils se battront avec un extraordinaire acharnement contre Mahomet. Ils se résigneront à traiter seulement lorsque les négociations engagées, à leur insu, par les Aḥlāfites, les auront compromis. Aussi le Prophète maudit-il publiquement un des chefs mālikites, tombés à Ḥonain, « parce qu'il détestait Qoraïs; اَبَدَهُ اللهُ كَان يَبْغِى قُرَيْشًا » (4). Un mort aḥlāfite de la même bataille est qualifié par lui de « sayyd de la jeunesse

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289. Voir pourtant Mas'ōūdī, *Prairies*, V, 64.

(2) 'Orwa, avec les siens, assiste les Qoraïs contre Mahomet; Ibn Hīšām, *Sīra*, 744, 2. Omayya ibn Abī'ṣ-Salt chante les morts de Badr. 'Orwa les a secourus à 'Okāz; Wāqidi, *Woll.*, 250. Le vocable *république* est déjà dans Sprenger, *Moḥammad*, I, 193, 4.

(3) Hamdānī, *op. cit.*, 124-125, ne mentionne pas Ṭāif dans sa liste des « villes arabes, partagées en deux parties hostiles ». Ce renseignement ne vaut que pour la période contemporaine de l'auteur.

(4) Ya'qōūbī, *Hist.*, II, 65, 7; Tab., *Annales*, I, 1664.

ṭaqafite, «سَيِّدُ شَابِ ثَنَفِ» (1). Paroles significatives dans la bouche d'Abou'l-Qasim ! A Médine n'avait-il pas consacré la majeure partie de ses proclamations qoraniques à inspirer la haine des Mecquois infidèles ? (2).

Plus difficile à concilier avec la modeste origine des Ahlāfites, avec leur indigénat plus récent, leur condition de « nouveaux riches », semble leur mainmise sur le sanctuaire national d'Al-Lāt (3). Nous ignorons quelle suite de manœuvres leur assura le titre de *desservants*, سِدْنَة de la déesse. Elles rappellent le coup d'audace, qui valut aux descendants de Qoṣayy la suprématie sur la Ka'ba. Dans les deux cas, nous trouvons un groupe d'origine étrangère, accaparant à son profit la primatie religieuse. Comme on le voit par l'exemple de Qoṣayy, rien n'oblige à reculer dans la haute antiquité la limite chronologique de cette révolution et à la croire antérieure à notre 6^e siècle. Inférieurs aux Banoū Mālik par la richesse, par l'étendue des possessions territoriales, ils surent compenser ces désavantages par une meilleure diplomatie, par une plus sérieuse organisation militaire, utiliser les ressources en chevaux, offertes par la montagne du Sarāt, pour constituer des réserves de cavalerie, « la reine des batailles », à cette époque, comme l'infanterie l'est de nos jours (4).

La proportion numérique des deux factions semble être demeurée sensiblement la même. En revanche les meilleurs poètes, les sayyid les plus en vue de Ṭā'if sortent des rangs ahlāfites (5). Moins obstinément

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 850 ; Tab., *Annales*, I, 1665, 9.

(2) Il excite Ḥassūn ibn Ṭābit contre Qorais : « tu ne diras pas la moitié de ce qu'ils méritent, » أَنْتَ لَا تَسْبِي الْقَوْمَ بِمِثْلِ مَا فِيهِمْ ; Maqlisī, *Anṣīb al-Anṣīr* (msc. 'Omoūmyya, Constantinople). Les interminables invectives qoraniques contre les « polythéistes, moṣrikoūn » visent en première ligne les Qorais. Le *ṣirk* primitif dans le Qoran consiste dans l'association à Allah de divinités païennes. Plus tard, on essaiera d'y englober les monothéistes juifs et chrétiens. Comp. *Majālis* d'Elias de Nisibe dans *Al-Maṣriq*, 1922, p. 117 etc.

(3) Chez d'autres tribus arabes, le sanctuaire se trouve également confié à une famille étrangère. C'était le cas à Naḡrān ; cf. *Yazīd*, 342.

(4) Comp. *Aḡ*, IX, 82, 10 d. 1. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(5) 'Orwa ibn Mas'ūd est مُغَيَّبٌ مَطَاءٌ à Ṭā'if ; Tab., *Annales*, I, 1687 ; comp. *Annales*,

conservateurs, on les voit plus souples dans l'art de former les alliances, de s'adapter aux circonstances nouvelles, plus modernes enfin et aussi plus intellectuels. C'est parmi les Ahlāf que les *Ṭabaqūt* signalent les plus remarquables *Compagnons* ṭafaftes du Prophète. Enfin ils fourniront le plus fort contingent d'hommes d'Etat au califat syrien (1). Autant d'indications trahissant, croyons-nous, leurs tendances favorables à un rapprochement avec les Qoraïsites (2). Les Ṭāifites, à l'époque de Ḥodaibyya, choisiront, parmi les Ahlāf, le plénipotentiaire chargé de traiter, en leur nom, avec Mahomet (3).

Au dedans, au dehors de leur cité, Ahlāf et Mālikites forment constamment bande à part: Jamais un seul de leurs sayyd ne risquera son prestige, en égarant ses pas dans un *maḥlis*, réunion, cercle, appartenant à la faction rivale. Nulle part la défiance réciproque, si naturelle aux Arabes, ne sévit comme à Ṭāif. Elle permet de mesurer la distance séparant le *dahū*, la « rouerie » des Ṭafaftes, du *ḥilm*, l'intelligence politique de Qoraïs. Le danger commun ne réussit pas à rapprocher ces frères ennemis. A Ḥonain, Ahlāf et Banoū Mālik combattent sous des bannières différentes. Après la défaite, ils s'obstinent à négocier séparément (4). Mahomet dut même assigner, pour lors, à leurs envoyés des logements à part (5). Avant le départ de Ṭāif, il avait fallu composer la députation de manière

I, 1655, 10 sqq. Ahlāf commande au Figār ; *Aḡ.*, XIX, 77, 22 ; sayyd mālikite ; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 36, 4 ; capitaines ahlāfites ; *Aḡ.*, XII, 46 ; Ḡailān est *ra'īs* de tous les Ṭaqīf ; *Aḡ.*, XII, 46-47.

(1) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 30.

(2) Le chef de la députation ṭafaftite نواب القوم وصاحب امرهم envoyé pour traiter avec Mahomet est l'Ahlāfite 'Abdya'il ibn 'Amrou ; Ibn Hišām, *Sīra*, 915. Cf. Wüstenfeld, *Geneal. Tabellen*, G. 1. 20.

(3) Wāqidi Well., 250 ; c'était 'Orwa ibn Mas'ūd.

(4) *Osd*, I, 142, bas ; *ZDMG*, L, 150. Il est assez étrange que, à l'époque du siège, la Tradition s'arrange pour éloigner les deux chefs ahlāfī 'Orwa et Ḡailān ; *Ṭab., Annales*, I, 1669. Ils étaient allés apprendre à manier les machines de guerre ! Or on les voit fonctionner pendant leur absence contre les musulmans.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, V, 374, 11-12. Ibn Hišām, *Sīra*, 915 sqq.

à assurer à chaque faction une représentation numériquement équivalente (1). L'ahlāfite 'Orwa ibn Mas'ūd avait pris sur lui d'aller amorcer à Médine la soumission de ses concitoyens. C'en fut assez pour soulever contre 'Orwa la faction hostile, conflit où il succomba sous les coups d'un Mālikite (2). Dans la mort de ce martyr de l'islam, la religion n'entra pour rien; mais la jalousie des Guelfes du Sarāt soupçonna 'Orwa—jusqu'à quel point avait-elle tort?—d'avoir trahi la cause de leur cité. En dehors des passions politiques, les mœurs brutales de la vieille société arabe se chargeaient incessamment de réveiller les haines assoupies. Moğira ibn Šo'ba, encore un Ahlāfite, avait, en cours de route, profité du sommeil de ses compagnons, treize Mālikites, pour les assommer et les dépouiller (3). On voit si leurs défiances réciproques se trouvaient fondées et pourquoi, à Taïf, on hésitait à rallier une caravane, lorsque les deux partis ne s'y trouvaient pas représentés en nombre sensiblement égal (4).

À la veille de l'hégire, les Ahlāfites paraissent bien avoir mis la haute main sur les affaires de la cité. Leur arbitrage est parfois invoqué par les étrangers et c'est parmi eux que la Tradition cherchera le bénéficiaire du titre qoranique *عظم القريتين*, « chef des deux cités ». Mais s'ils semblent avoir été les plus intelligents, les plus remuants de leurs compatriotes (5), ils n'auraient pas brillé du même éclat par leur courage.

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 916

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 369, 19. 'Orwa était à moitié Omayyade et Mecquois. Les Qoraisites le considèrent comme un des leurs. De là sans doute les suspicions!

(3) Ibn Hišām, 744; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 100; I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25. Comp. *Ağ.*, XIV, 140, où l'on trouve la fin du récit, publié ensuite par Wellhausen dans *ZDMG*, loc. sup. cit.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25, 7. Dans Wāqidī, Kr. 84, 4. d. l. *رجل من الاحلاف* = un homme appartenant au « hilf al-Foḷoūl ». C'est à la Mecque le sens spécifique du vocable *Ahlāf*, du moins celui qu'on voudrait lui assurer pour écarter les interprétations plus gênantes pour l'amour-propre de certaines familles mecquoises.

(5) Comp. les vers de 'Abbās ibn Mirdās au sujet des Ahlāf : *ولكن الرئاسة عُيُتوها* Ibn Hišām, *Sīra*, 851, 15 sqq. Un Ahlāfi, le père de 'Orwa ibn Mas'ūd, apparaît toujours comme le chef de la cité; Azraqī, *Wüst.*, 93, 98. Même remarque pour son fils 'Orwa et Ġailān; autre Ahlāfi; *Ṭab.*, *Annales*, I, 1669. Ce Ġailān compte parmi

A Hōnain, 70 Mālikites se firent tuer autour de leur drapeau. Lorsque les Aḥlāf virent la journée perdue, « ils plantèrent leur bannière sous un arbre et tournèrent les talons » (1). C'est du moins la version admise par Ibn Hišām. Elle cadre mal avec nos autres renseignements sur l'activité guerrière des Aḥlāf. La *Sīra* a recueilli cet épisode chez 'Abbās ibn Mirdās dans une *qaṣīda* ambiguë et d'une authenticité difficile à défendre (2). Nous devons du moins y admettre des interpolations, un remaniement, pour les vers islamiques enregistrés dans cette composition. A l'époque de Hōnain, le poète solaimite appartenait encore à la catégorie des مؤلفه قلوب, des chefs « ralliés » à la cause *politique* du Prophète. Il fallut l'intervention diplomatique d'Aboū'l-Qāsim pour apaiser le scandale causé alors par l'attitude du rimeur bédouin, se solidarisant publiquement avec 'Oyaina ibn Hiṣn. Ce qui paraît pouvoir être admis — les vers attribués à 'Abbās ibn Mirdās n'ont sans doute pas d'autre portée — c'est que, après la reddition de la Mecque, les Aḥlāfites entrèrent sans enthousiasme dans la coalition contre l'islam, organisée sous la pression des Mālikites et de leurs alliés bédouins de Hawāzin (Tab., *Annales*, I, 1654-1655).

Ces divisions nuisirent incontestablement à la prospérité de Ṭāif, et non moins, semble-t-il, à son prestige parmi les Bédouins. A cette même bataille de Hōnain, on n'est pas peu surpris de voir les contingents ṭaqafites placés sous les ordres d'un généralissime de Hawāzin (3). Il fallut sans doute se résigner devant cette solution, humiliante pour l'amour-propre des citadins, parce qu'aucun chef ṭaqafite n'avait chance de se voir accepté par les deux partis. Quelle différence avec la Mecque où, à l'heure du danger, le sentiment de la solidarité suffisait pour étouffer l'esprit de

les « ḥakam des Arabes » : Ya'qoubī, *Hist.*, I, 299, 2 d. 1. Comp. le récit d'Aḡnī, XV, 54.

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 849, 850.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 350 sqq. On voit que son récit s'est entièrement inspiré de cette poésie, dont le fond et la forme me paraissent étranges ; cf. Tab., *Annales*, I, 1664, 1665. Les poésies utilisées par la *Sīra* appollent de constantes réserves.

(3) Mālik ibn 'Auf, un véritable Bédouin, célèbre par ses razzias ; Bakrī, *Mo'jam*, 181, bas.

division (1) ! De grand cœur alors — طَبِوْ الاشس —, tous consentaient aux plus lourds sacrifices (2), à oublier les dissentiments divisant les clans qoraisites, leur individualisme très bédouin, toujours en éveil quand on menaçait leur autonomie intérieure et familiale (3).

*
* *

Et voilà comment la métropole du Sarāt dut borner son ambition à être la seconde ville de l'Arabie occidentale. Moins favorablement située que sa rivale du Tihāma, travaillée par des dissensions intérieures, trop souvent tenue en échec (4) par ses voisins des puissants groupes qaisites, elle ne réussit jamais à s'affranchir efficacement des obstacles, retardant son épanouissement économique et la conquête de son autonomie politique.

Tāif ne vivait pas exclusivement du transit, comme la métropole de Qorais, avec son *haram* étendu, mais d'une désolante stérilité. La ville se voyait en mesure d'alimenter un véritable commerce d'exportation : grâce aux développements de son industrie et de son agriculture. Les progrès réalisés par cette dernière nous sont déjà connus. Nommons en première ligne les produits variés de la viticulture : vin, vinaigre, le raisin de table et le *zabīb* (5). Il faut y ajouter le bois, le charbon, les résines, les gommes,

(1) Un Qoraisite, de préférence un Omayyade, y commande toujours les opérations militaires ; Azraqī, *Wüst.*, 71.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 25 ; Wāqidi, *Kr.*, 25-26 ; Mālik ibn 'Auf choisi comme arbitre chez les Solaim ; Aġ., XVI, 141, 14.

(3) Les Aḥlāf formeront plus tard un groupe, complètement distinct des Ṭaqafites. En cette qualité, ils figurent dans l'histoire des Zaidites ; cf. Van Arendonk, *De opkomst van het Zaidietische Imamaat in Yemen*, p. 125 etc.

(4) Les Ṭaqafites en conviennent parfois ; Ibn Hišām, *Sīra*, 914, 4 d. 1 ; 915.

(5) Toujours mentionné dans le chargement des caravanes qoraisites ; Ṭab., *Annales*, I, 1274 ; Ḥāzimi, *Nāsikh wa Mansūkh*, 218. Vin, cuir, zabīb, importés de Tāif à la Mecque : I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5.

le goudron, livrés par les forêts du Sarāt (1). Mais la grande spécialité industrielle de Ṭāif, c'était la préparation du cuir. Sur tous les points de l'Arabie pastorale, on exportait du cuir. Seule Ṭāif possédait le secret de le préparer industriellement (2), dans le Ḥigāz du moins.

Sur leur propre territoire, ensuite à l'orient de leurs montagnes, les Taqafites voisinaient avec leurs demi-cousins de Hawāzin (3), spécialement avec les Banoū 'Amir (4), groupes considérables, pratiquant l'élevage en grand. Ces Bédouins utilisaient les ressources pastorales des hautes plaines du Nağd et des versants du Sarāt. En été, quand le *samoūm* avait séché les puits et brûlé les dernières plantes des steppes, ces tribus se transportaient sur les cimes du Gazwān (5). Elles conduisaient leurs troupeaux, selon un rythme régulier, commandé par les variations saisonnières de la végétation, des landes du désert aux maquis des sommets alpestres. Ce système de transhumance avait notablement favorisé le développement de l'élevage pastoral, tout particulièrement celui du cheval, lequel dépérit dans les steppes. Ṭāif servait de débouché naturel aux produits de cette industrie pastorale : beurres, laines, cuirs.

Tamisier (I, 339) a noté « le cours des eaux de pluie qui, des montagnes quienserrent Taïffa, descendent dans la plaine et forment quel-

(1) *Aj.*, VI, 26, 28 : gommes et essences aromatiques variées. Le Sarāt, c'était déjà le climat et les productions du Yémen. Goudron employé contre la gale des chameaux ; voir précédemment, p. 22. *Aj.*, IX, 11, 1 ; 8, 13 ; 79, 4.

(2) Cf. Ṭab., *Annales*, I, 1274 ; *Osd*, V, 440, 9 ; G. Jacob, *Beduinleben*, 153-154. Article de commerce ; Ibn Hišām, *Sīra*., 218, 2. Une tonto de cuir est l'indice d'une tribu riche ; *Aj.*, XIV, 138, 1-2. Le cuir figure toujours parmi les *تجارات العرب* ; *Aj.*, II, 29. 3. Cuir du Yénou ; Maqdisi, *Géogr.*, 87, 1-4.

(3) On leur assigne comme territoire : le Sarāt, Ṭāif, Dou'l-Mağāz, Honain, Auṭās (ces deux derniers toponymes ont été pris dans la *Sīra*) ; Bakrī, *Mo'jam*, 57, 5. Leurs razzias contre les Banoū Hojail sur le territoire de Ṭāif ; (Bakrī, *op. cit.*, 181) fréquemment des ripostes aux incursions des *sa'loūk* de Hojail.

(4) Comp. Lyall, introduction au *divan* de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, p. 75.

(5) Bakrī, *op. cit.*, 50, 6. Pour leurs troupeaux, cf. Ṭab., *Annales*, I, 1656, 7 ; chameaux, brebis, ânes ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E., I, 288. !

quefois une île de cette cité ». Le long de ces cours d'eau se trouvaient établies d'importantes tanneries (1). Elles s'y étaient multipliées au point d'empester l'air du voisinage et d'éloigner, non seulement les villégiateurs mais, ajoutait-on, jusqu'aux oiseaux (2).

Rien de plus varié que les produits (3) de cette industrie exportés en toute l'Arabie : sandales, selles de cheval (4), tentes en cuir, seaux et aussi de grands réservoirs en cuir, tels ceux placés aux pieds de la Ka'ba pour abreuver les pèlerins (5). On écrivait sur des lanières de cuir. Le papyrus était rare et le parchemin demandait une préparation spéciale et coûteuse. Avant l'hégire, les cordes d'origine végétale étaient généralement inconnues. Pendant toute la période préislamique, l'immense majorité des liens et des cordes, en usage parmi les Arabes, furent en cuir (6);

(1) Hamdānī, *Ġuzīra*, 120, 22 ; Yāqūt, W, III, 496 ; Doughty, *Travels*, II, 505 ; *عمايتها مدائن*, dit Maqdisī, *Géogr.*, 79, 10; Iṣṭaḥṣī, *Géogr.*, 24, 4. Nombreux chevaux des Ṭāqif ; Ibn al-Aṭīr, *op. cit.*, I, 289 ; ils sont اهل الحصون والخيول الجرد ; *raḡaz* poétique ; *Aḡ.*, IX, 82, 10 d. l.

(2) Yāqūt, *loc. cit.* Peut-être faut-il encore tenir compte du déboisement. Il a dû attaquer les cantons les plus voisins de la ville, complètement dépouillés de nos jours.

(3) Voir le détail dans Ḡāhiz, *Ḥauiwūn*, V, 143, 1 sqq. On travaillait également le cuir à Naḡrān ; *Yazīd*, 344.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5, l. 15. 'Iqd¹, I, 68, 7 ; les palefreniers de Taïf étaient de même recherchés ; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 420, 13. Les Banoū 'Amir élevaient de nombreux chevaux ; voir le Divan de 'Amir ibn at-Ṭofail, *passim*. Tenir compte de l'emphase propre à ce poète ! Le cheval est un animal de luxe en Arabie.


(5) Ya'qūbī, *Hist.*, I, 281, 6 ; Azraqī, *Wüst.*, حياض من ادم , 66, 10; 69, 70. Ya'qūbī, *op. cit.*, I, 280, 7 d. l.

(6) Guidi, *Sede primitiva*, 580 ; ... فاضحة تنبهر في الحديد , vers préislamique apocryphe (comme toute la pièce) ; Ibn Hišām, *Sīra*, 81, d. l. : Comp. 'Amir ibn at-Ṭofail, *Divan*, XXI, 5 : « وقد كان في 'جند' من الهذ آرم » . Avant de délivrer un prisonnier, on verse l'eau sur ses liens pour amollir le cuir, و صبوا الماء على قتي حق لان وتخلوني , *Aḡ.*, S. I, 242, 8 d. l. Un autre recourt à un moyen plus héroïque, « il urine sur ses liens pour les faire pourrir, كان يبول على قتيو حق عن , *Aḡ.*, X, 44, 6 d. l. Depuis l'hégire, les poètes parlent de liens en poil ; *Aḡ.*, XV, p. 3, l. 11. Cordes en لب , enduites de poix chez les Juifs ; Ibn Hišām, *Sīra*, 393, d. l. ; 412, 3 d. l.

encore une industrie, exploitée par les Taqafites. Ils en fournissaient le grand marché de 'Okāz. Tous ces articles, les caravanes les chargeaient au retour et les emportaient jusque dans l'Irāq, en même temps que les soieries exotiques, amenées du port de 'Aden (1). Plus tard, quand le goût des livres se répandra dans le monde arabe, Tāif deviendra également un centre important pour la reliure artistique des volumes d'amatteur (2).

(1) *Ag.*, XIX, 75, 11 ; *'Iqd'*, III, 91, 2 d. l.

(2) V. Karabacek, *Zur Orientalischen Altertumskunde*, dans *Sitzungsberichte* de l'Académ. des Sciences, Vienne, 1913 ; extrait, p. 39.



IX

ENTRE QORAIŚ ET ṬAQIF ; RELATIONS ÉCONOMIQUES ET FAMILIALES.

Voyages d'affaires, relations financières avec les Mecquois. — Echange entre la population des deux cités. — Ṭāifites établis, naturalisés à la Mecque. — Assistance militaire aux Qoraisites. — Domaines mecquois dans le Sarāt ; importance des possessions omayyades, avant et après l'hégire. — Le domaine d'al-Waḥṭ. — Sous le califat, Ṭāif lieu d'exil des grands personnages. — Alliances matrimoniales entre les deux villes ; recherchées pour la réputation de finesse des Ṭaqafites. — La journée de Karbalā et l'histoire de Ṭāif. — On se vante de descendre des Ṭaqafites chez les califes et hommes d'Etat omayyades.

Dans ces conditions, l'entreprenante population de Ṭāif devait chercher au dehors un débouché aux produits de son territoire et de son industrie. Moins que toute autre, elle pouvait se soustraire au mouvement qui portait les Arabes à profiter de la situation géographique de leur patrie — intermédiaire entre l'Inde et le monde méditerranéen — à exploiter sa perméabilité au trafic international.

Nous devons donc nous attendre à rencontrer les Ṭaqafites sur toutes les routes de la Péninsule, à constater le défilé incessant des caravanes, qui gravissent ou descendent le double versant du Sarāt. Les bandes de Mahomet iront y guetter leur passage (1). Tous ces convois aboutissent à Ṭāif « pour des spéculations commerciales », في التجارة , affirment les noti-

(1) Cf. la *Sīra* ; le récit des premières *sarāyā*.

ces et les textes que nous analysons. Par ailleurs, le voisinage de la Mecque, l'importance de son marché, maintiennent Taïf dans la sphère d'attraction de ce centre financier. Aussi trouvons-nous les gens de Taïf, de préférence les Aḥlāf (1), fréquemment associés aux Qoraisites et en voyages d'affaires avec ces derniers (2). « La finesse, la rouerie, دها, taqafites, capables — on l'a vu — de faire sauter les plus solides verrous » (3), s'unirent aux connaissances spéciales, acquises par les Mecquois dans une longue pratique du négoce. Cette alliance n'a pas peu contribué à asseoir la prospérité économique de la Ville Sainte ainsi que son hégémonie politique sur les Bédouins du Ḥiğaz. Après l'hégire, elle lui assurera la suprématie dans l'empire arabe.

Le cycle de légendes hétéroclites, formé autour du nom d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt, nous a conservé le souvenir de cette entente, de ces relations pacifiques, si rares entre voisins dans l'Arabie ancienne et moderne. Comme chez les Qorais, ces expéditions partent dans toutes les directions : vers l'Iraq, le Yémen, la Syrie ou l'Égypte (4). Détail piquant. Dans ces caravanes mixtes, aventurées en pays étranger, vient à surgir une difficulté imprévue, une affaire litigieuse ou délicate. La solution réclame un négociateur retors, ne s'embarrassant pas de scrupules vulgaires — tel enfin que les Bédouins se représentent le دامية classique (5). Dans tous ces cas, les Qoraisites, familiarisés pourtant avec les combinaisons de la plus

(1) Caravanes arrivant de Hağar, du nord du Ḥiğāz à Taïf; Aġ., XIX, 57; Balād-
dort, *Fotoḥ*, 471. Voir la notice d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt; Aġ., III, 186 etc.; XII, 46,
28; 48, 5; XIV, 140, 12.

(2) Aġ., III, 187-88; XII, 48, 9; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 531. Comme 'Orwa ibn Mas'ūd,
ils visitent la Perse, l'empire grec, l'Abyssinie; Ṭab., *Annales*, I, 1537.

(3) Texte d'Ibn Hağar, *Iṣṭaḥṣā*, E. III, 452, cité précédemment.

(4) C'est au cours de ses voyages en Égypte que Moğīra ibn So'ba aurait observé
les « cinq prières quotidiennes chez les Coptes »; Ibn Ġauzī, *Wuṣū'*, 15 b; Aġ., III, 189,
3; XII, 46; XIV, 140; Ṭab., *Annales*, I, 1537. Outre le Yémen, ils semblent avoir visi-
té de préférence les importantes foires de Ḥīra; cf. Ch. Diehl, *Justinien*, 388, 389, 536.
Entre Taïf et les Lajmides les relations demeurent intimes; ces derniers honorent les
Hawāzin; Aġ., XVI, 22.

(5) Cf. *Mo'āwīa*, 214-215.

souple diplomatie, tous — sans en excepter un Aboû Sofîān — décident de s'en remettre à un Taqafite (1). Voilà du moins comment l'histoire littéraire s'est figuré le passé. Elle choisit volontiers des habitants de Tāif, pour nous donner une haute idée du développement intellectuel, atteint par les anciens Arabes (2), pour réfuter le reproche de barbarie, articulé par les Šo'oubites.

Cette entente cordiale, jusque dans les affaires, s'explique le plus souvent, comme chez le poète Omayya, par des relations d'étroite parenté, reliant les principales familles des « deux cités » (3). Tāif et la Mecque se complétaient heureusement. Nous devons également mettre en ligne de compte les sympathies politiques des Ahlāfites. Si, pour sa subsistance, la Mecque dépendait du ravitaillement de Tāif, celle-ci pouvait difficilement se passer de l'assistance des capitaux mecquois. Aussi signale-t-on les fréquents prêts, les avances de fonds, consentis par les banquiers de Qoraïs aux Taqafites (4). Le commerce a dû — nous l'avons supposé — attirer à Tāif la colonie juive fixée en cette ville (5). Les intérêts matériels ont également cimenté l'union entre les « deux grandes cités, *qariātān* » du Hīgāz. Ils fournirent l'occasion d'échanges incessants entre leurs populations, faites, semble-t-il, pour s'entendre dans l'exploitation en grand de leurs voisins nomades.

Nombreux étaient à la Mecque les Tāifites, *ḥatīf* (6) des familles

(1) *Aḡ.*, XII, 48.

(2) *Comp. Aḡ.*, XIV, 140 : comment Moḡīra ibn Šo'ba se procure du vin sans déboursier.

(3) Voir précédemment, p. 12.

(4) De 'Abbās on affirme que كان يُداني أهل الطائف ; *Azraqī*, *Wüst.*, 70, 11. On utilise toutes les occasions pour le présenter comme un riche banquier. Ġailān est aussi décrit comme un gros capitaliste ; trompé par son *ḥāzin* ou trésorier ; *Aḡ.*, XII, 45, 9 d. l. ; il semble avoir surtout commercé avec la Perse.

(5) Voir précédemment, p. 87. Les sources ne parlent pourtant que de réfugiés et de cultivateurs israélites, dans la région de Tāif.

(6) Lire *ḥoulaḥ* حولاḥ et non حلاḥ dans Ġāḥiḡ, *Ḥatawān*, VII, 66, 11 ; *Chroniken*, *Wüst.*, II, 143, 1-2.

omayyades. Non moins ordinaires les alliances matrimoniales entre ces centres urbains. Dans le harem des sayyid taqafites, il est rare de ne pas rencontrer une femme de Qorais, de préférence une Omayyade (1). L'avisé calife Mo'awia le rappela un jour à sa sœur mariée à Tāif. La combinaison matrimoniale avait jadis favorisé les spéculations commerciales de leur père, Aboū Sofiān, « juste appréciateur du zabīb », ajouta finement le monarque (2). Dans la langue imagée du spirituel calife, le raisin sec — la spécialité de Tāif — n'était qu'un symbole. Il représentait l'ensemble des intérêts, rattachant à la Mecque du Tihāma celle des Alpes hīgāziennes.

Assurément — et la remarque est de Ġāhiz — « le voisinage, les alliances de famille, la concurrence dans les opérations financières et commerciales ont parfois amené des frictions entre les deux cités » (3). Mais jamais on ne constate la situation tendue qui, avant et après l'islam, sépare les Qoraisites d'avec les Médinois (4). Le Prophète eut, au lendemain de l'hégire, besoin de tout son prestige, de son adresse diplomatique, très considérables, pour maintenir, autour de lui, l'entente entre les deux grandes fractions de sa naissante communauté : émigrés mecquois et Anṣāriens médinois ; tellement leur mentalité différait (5).

(1) Ibn Hišām, *Sira*, 873 ; Tab., *Annales*, I, 1200, 5. Ces sayyid appartiennent généralement aux *Ahlīf* : ainsi Ġailān et Mas'ūd, le père du Ṣaḥābī 'Orwa. Cette coïncidence ne peut être fortuite. Même remarque pour Moḡira ibn Ṣo'ba ; Balāḍorī, *Ansāb*, 286 ; Aġ., XIV, 141, d. l.

(2) Aġ., XIII, 34. A l'encontre des nombreux Taqafites, ḥalīf de Qorais, je ne me rappelle l'exemple d'aucun Mecquois, ḥalīf de Tāif. Le cas a dû se présenter, mais l'impérialisme qoraisite aura défendu de l'enregistrer !

(3) *Ḥatawān*, VII, 66 : *قرب الدار والمصاهرة والمخابرة والثروة والمفاكلة في التجارة*. Voir plus haut l'exemple cité à propos de Soḥa'ā. Il s'agit de la guerre de Fiḡār. Tāif s'y trouva engagée par suite de son alliance avec Hawāzin. Le *casus foederis* dut jouer.

(4) Ceux-ci menacent fréquemment de « couper le commerce mecquois ». En revanche, quand, au moment de l'hégire, Mahomet sortira de la communauté qoraisite, il ne tentera pas de s'établir à Tāif, trop intéressée au maintien des bonnes relations avec la Mecque.

(5) Cf. *Yusūd*, 200 etc.

Aussi, au début de sa mission, lorsque le Réformateur se vit presque seul devant l'opposition de ses concitoyens, sa première pensée fut d'aller tenter la fortune, non à Médine, mais à Tāif (1). En cette ville, c'est à peine si un Qoraiïs se sentait hors de chez lui. Partout il pouvait s'y aboucher, sinon avec des parents, du moins avec des connaissances et des amis. Incessamment les Mecquois traversent Tāif ou y résident, dans « l'intérêt de leurs affaires », في نجارة (2). Dans ce même voyage à Tāif, Aboû'l-Qāsim s'y rencontra avec deux des principaux Qoraiïstes (3). Il se réfugia dans un de leurs vignobles, pour échapper aux vexations des jeunes Tāifites, ameutés contre lui. Les Mecquois avaient fini par y former une importante colonie et nos auteurs parlent couramment des « *Qoraiïstes* de Tāif » (4), êtres amphibies, possédant des intérêts, à la fois au Tihāma et dans le mont Sarāt.

*
* *

Nous retrouvons l'analogue de cette situation à la Mecque. De nombreux Tāqāfites y avaient élu domicile et se rattachaient — on l'a vu — en qualité de *ḥalīf*, aux principales familles mecquoises (5). C'étaient de préférence des *Ahlāf*, les Gibelins, le parti *mecquoïle* de Tāif. Ces émigrés du Sarāt venaient chercher fortune dans la grande cité. Ils débutaient d'ordinaire par un stage dans les maisons commerciales, dans les ban-

(1) Tab., *Annales*, I, 1199 sqq.

(2) Balāḍorī, *Fotoḥ*, 471, 13 ; Tab., *Annales*, I, 1573, 3. Rappelons de nouveau l'histoire d'Aboû Sofīān et de Somayya. Pour l'amorcer, on suppose le passage du chef omayyade, au retour d'un long voyage dans le Yémen.

(3) Ya'qoubī, *Hist.*, II, 36 : c'étaient deux Omayyades.

(4) Par ex. Tab., *Annales*, I, 1180, 15 : ناس من الطائف من قریش لهم اموال (Osd, II, 86, 4), « propriétaires qoraiïstes, fixés à Tāif ».

(5) Comp. Ḡāḥiẓ, *Opuscula*, 6, bas. Le père du célèbre Ḥaǧǧāǧ est propriétaire à la Mecque ; Azraqī, W., 501, 3. Al-'Alā' (voir la note suivante) obtient même, à la Mecque, la plus haute distinction : le titre et les fonctions de ḥakam, arbitre ; Fāsī, *Chroniken* W., II, 143, haut.

ques (1). Leur adresse, leur savoir-faire ne tardaient pas à leur valoir le titre d'alliés, *ḥalīf*. Maintes fois ce terme vague de *ḥalīf* désignait simplement un associé, un commanditaire plus ou moins important de la maison (2). Il prenait une plus ample signification, lorsque le lien d'un mariage venait renforcer ces premières relations (3). Alors le *ḥalīf* obtenait pour ainsi dire ses lettres de naturalisation. Il finissait même par se confondre avec les indigènes, au point de pouvoir forcer l'entrée du *Dūr an-nadwa*, le Grand-Conseil de la ville (4). Une prérogative accordée, assure-t-on, aux *ḥalīf* de la famille de Qoṣayy ! Ces privilégiés — tel 'Orwa ibn Mas'ūd — pouvaient dire aux Mécquois : « je suis votre fils, issu de votre sang » (5). Un de ces métèques *ṭaqafites* deviendra même le *ḥakam*, le personnage principal du clan des Banoū Zohra, qui l'avait accueilli (6). Au partage du butin de Ḥonain, ce *ḥalīf* recevra, en compagnie des grands personnages de Qorais, les fameux *rallīes*, المولقة قلوبهم, un lot de cent chameaux. En cette circonstance mémorable, Mahomet, ce clairvoyant politique, n'hésitera pas à le mettre sur le pied d'Aboū Sofīān et des membres

(1) Le mari de Omm Ḥabība, la fille d'Aboū Sofīān, est un *ḥalīf* omayyade ; Ibn Hišām, *Sīra*, 783. Le clan des Banoū Zohra accueillait volontiers les *ḥalīf* de Ṭaqīf ; outre Aḥnas ibn Šariq (fréquemment cité), nommons 'Alā' ibn Ḥarīṭa ; il fut parmi les « ralliés » de Ḥonain et y reçut la gratification — comme son compatriote Aḥnas — de 100 chameaux ; Ibn Hišām, *Sīra*, 881. C'était donc un personnage important ! et traité comme un Qoraisite. *Ḥalīf* mariés dans la famille du patron ; Ibn Hišām, *Sīra*, 316 ; *Aḡ.*, XIII, 68 ; *Osd.*, IV, 7. La condition de *ḥalīf* entraîne d'ordinaire une série de combinaisons matrimoniales, *حالفهم وزوجهم وزوجوه* ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 36, 22.

(2) Cf. Ṭab., *Tafsīr*, III, 67-68 ; Wāhidī, *Asbāb*, 65-66.

(3) Comp. I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 176, 20-24. Exemples cités dans les notes précédentes. 'Orwa, fils de Sobai'a, est mari d'Amina, la fille d'A. Sofīān ; Ibn Hišām, 744, 873.

(4) Azraqī, Wüst., 65, 4 d. I. Comp. Ḡāhiz, *Opuscula*, 6 : صار منهم... وحكمه حكمهم. Presque tous ces *ḥalīf* *ṭaqafites* sont des hommes de « bon conseil », des *ḥakam*.

(5) Ibn Hišām, *Sīra*, 744, 1.

(6) *Ḥalīf* *ṭaqafite* des Banoū Zohra, Aḥnas ibn Šariq, كان فيهم نطاعا ; cf. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, E. I, 25, 26 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, p. 8, 3 ; *Chroniken* (Wüst.) II, 143, 2. Fāsi prend ici à tort *ḥakam* dans le sens de *ḥākim*. Wāqidī, W., 38, 6 ; Ṭab., *Annales*, I, 1551, 8 ; Azraqī, W., 492 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 237, d. I.

de l'aristocratie mecquoise. Il entendit « gagner les sympathies de ces personnages et par eux s'assurer l'appui de l'opinion publique », كانوا اشرافاً ين اشراف الناس يتألفهم ويتألف به قلوبهم (Tab., *Annales*, I, 1679-1680).

A la bataille de Ohod, un contingent de cent Taqafites combattrait dans les rangs qoraiïtes (1) et le poète Omayya, lui-même fils d'une femme omayyade (2), consacra une élogie à la mémoire des Mecquois tombés à Badr. A l'époque de Hodaibyia, le Taqafite 'Orwa ibn Mas'oud vient offrir aux Mecquois l'assistance de son clan et il se voit désigné pour être leur plénipotentiaire (3) auprès de Mahomet (4). Plus tard ce dernier choisira un Taqafite pour gouverneur de la Mecque. Ce renseignement est demeuré isolé, la tradition qoraiïte n'ayant pas jugé à propos de l'enregistrer (5).

Non moins que le Prophète, les Omayyades — on l'a vu plus haut — avaient de bonne heure compris l'utilité d'une alliance étroite avec les industriels habitants de Tāif. C'est la préparation, on dirait presque la prescience de la constante politique, inaugurée plus tard par les califes syriens. Les annalistes amènent le Prophète à constater le fait, en proclamant les Taqafites les « hālif des Omayyades » et les « neveux » d'Aboū Sofīān (6) ; une nouvelle allusion aux filles du chef omayyade, établies à

(1) Wāqidi, Kr. 202, 3 ; comp. Ibn Hišām, *Sīra*, 744, 2. On le trouve toujours cité en compagnie des aristocrates de la Mecque (Ibn Hišām, *Sīra*, 203) et pratiquoient considéré comme membre de la *ma'ā'* qoraiïte.

(2) Qotaiba, *Poesis*, 279; *Aj.*, III, 183. Mort taqafite dans les rangs des Mecquois à Ohod ; Wāqidi, Kr., 277.

(3) *Aj.*, XIV, 140, 5 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 743, 744. Le secours de Tāif avait été réclamé par la Mecque ; autres demandes et envois de renforts militaires à Qoraiï ; Wāqidi, Kr., 200, 202, 244 ; Tab., *Annales*, I, 1535, 1536.

(4) Son extrême notoriété à la Mecque. Quand Mahomet veut faire aux Qoraiï le portrait de 'Isā, il leur dira qu'il ressemblait à 'Orwa ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 144-145.

(5) *Osd.*, V, 55, 5. *Chroniken*, W., II, 158, 159. D'après d'autres notices, l'Omayyade 'Attāb aurait seul occupé ce poste sous Mahomet. Cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 343, 386, 970, 1021 ; Ibn Ḥaġar, *Iqāba*, E. II, 451. Voir pourtant I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 105, 4.

(6) *Aj.*, IV, 76, 7 d. l. ; Ibn Hišām, *Sīra*, 918. Pour la même raison, Mahomet l'adjoint à Moġira ibn Šo'ba à l'effet de présider à la liquidation des trésors d'Al-Lāt ; voir plus haut, p. 90.

Ṭāif. Quand les 'Abbāsides triomphants arrêteront à la Mecque les membres de cette illustre famille, ils les conduiront à Ṭāif pour leur infliger le dernier supplice, au milieu de leurs anciens partisans (1). C'était un de ces raffinements de cruauté, auxquels l'histoire de la « dynastie bénie, الدولة المباركة » nous a habitués. Les *ḥadīṭ*, inspirés par leurs haines tenaces, confondront fraternellement les Taqif et les Banoū Omayya parmi les tribus odieuses au Prophète (2). *Fās est et ab hoste doceri*. Les rancunes politiques éclairent fréquemment le sens de l'histoire musulmane.

*
* *

Nous avons mentionné les importantes possessions foncières des Mecquois dans le mont Sarāt (3). Ces habiles marchands s'entendaient merveilleusement à mettre ces domaines en valeur (4). Un des premiers (5), 'Abdalmoṭṭalib aurait donné l'exemple de ces initiatives. La *Sīra* s'évertue incessamment pour mettre en vedette les ancêtres du Prophète, les tirer de l'obscurité où ils végétaient. Afin d'y mieux réussir, elle n'hésite pas même à démarquer l'histoire de leurs rivaux omayyades (6). Encouragé par le succès de Zamzam, le fils de Hāsim creusa un puits dans la région de Ṭāif. Cette opération désigne toujours une exploitation agricole;

(1) *Aḡ.*, X, 106, 17 ; à la l. 18, lire 'Aboū Fotros. Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 472. Les caravanes de Ṭāif s'arrêtaient dans le « quartier ريم des Omayyades » à la Mecque ; Azraqī W., 451, 8 d. l.

(2) Cf. *Mo'āma* 107 ; Baḡawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192.

(3) Balāḡdōrī, *Fotoḥ*, 56, 13 sqq : لمائة قریش اموال بالطائف ; « la plupart des Qoraisites possèdent des propriétés dans la région de Ṭāif ».

(4) Balāḡdōrī, *loc. cit.*

(5) Détail vraisemblablement calqué sur l'histoire des Omayyades. Le nom de Doū'l-Harm puits creusé par 'Abdalmoṭṭalib (Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 288 ; 290 ; II, 9, 11 ;) est celui de la propriété à Ṭāif d'Abou Sofīān ; voir plus bas. Snouck Hurgronje, *Zeits. f. Assyr.* XXVI, 230, n. 1. observe que dans le dialecte du Ḥaḡramaut *bīr* (puits) = propriété. « Ohne bir weder Datteln noch Getreide ». Ibn Hišām, *Sīra*, 917, 2 d. l. écrit Doū'l-Hadm au lieu de D. Harm.

(6) Grands propriétaires dans le Sarāt. Ainsi A. Sofīān se trouvant à la Mecque affirma posséder ما بين مقامي هذا الى ثجنى وثجنى ثنية قريب من الطائف ; Azraqī, *Wüst.*, 393, 3.

عن واموال, l'une appelle l'autre. Le puits de 'Abdalmottalib donna occasion à des contestations avec les indigènes. Elles se terminèrent par un curieux procès, porté devant le tribunal du *kāhin* Saṭīh (1), un personnage légendaire soigneusement utilisé par la *Sīra* (2), pour dissimuler le vide de la préhistoire islamique.

Aboū Sofīān récoltait dans ses clos de Tāif le *zabīb*, qui avec le cuir (3) alimentait le commerce spécial ouvert par lui à la Mecque, à côté de sa banque. Les autres membres de la famille l'avaient imité avec plus ou moins d'empressement (4), sans en excepter les Omayyades appauvris. C'est ainsi que les deux fils de Rabī'a purent accueillir dans leur vignoble Mahomet, après l'échec de sa propagande à Tāif (5). Aussi comprendra-t-on la popularité des Omayyades, devenus à moitié indigènes dans la région. Aboū Sofīān était appelé l'oncle des Taqafites (6). Il semble avoir joui parmi eux de tout le prestige attaché à ce titre parmi les Arabes (7).

L'appoint formé par l'ensemble de ces possessions territoriales et des alliances de famille, tout contribue à expliquer la situation prépondérante, prise par les Taqafites dans le califat syrien. Avant de quitter les affaires, les Mecquois tenaient à se réserver une retraite dans les environs de Tāif. Le célèbre Aboū Oḥaiḥa, le riche banquier omayyade, meurt dans sa propriété, près de cette ville (8). Quand on constate ce goût des Mecquois

(1) Ya'qūbī, *Hist.*, I, 288. Ġassānide, il réside à Damas (?) ; *ibid.*, II, 6.

(2) Cf. l'*index* d'Ibn Hišām, *Sīra*, s. v. *Saṭīh*. Nöldoko, *Perseer-Araber.*, 254, n. 3.

(3) Ibn Rostoh, *Géogr.* 215. 9 : Wāqidī, Kr. 330 ; *Aḡ.*, XIII, 34, bas ; Ibn Hišām, *Sīra*, 917, 2 d. 1.

(4) Propriétés de 'Abdallah ibn 'Amir, de Sa'īd ibn al-'Aṣī ; *Osd.*, IV, 108, 8 ; *'Iqd'*, II, 154, 9 ; 229, I. S. *Ṭabaq.*, IV^e. 72 ; autres propriétés de Qoraiś ; *Aḡ.*, I, 88, 6.

(5) Ṭab., *Annales*, I, 1200.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*, 918. Le calife Solaimān déclare ne connaître aucune propriété comparable à celles du pays de Tāif ; Ibn al-Faqīh. *Géogr.*, 22.

(7) Pour la situation du *ḥāl*, cf. *Mo'amma*, 299 etc.

(8) Ṭab., *Annales*, I, 1261 (Aboū Oḥaiḥa, un des noms de Sa'īd ibn al-'Aṣī surnommé *الأكبر*) ; Bakrī, *Mo'jam*, 461, 9 d. 1. Il en sera question, à propos de la caravane de Badr, plus exactement de la banque, fondée par lui.

pour les bonnes terres de Ṭāif, on ne pourra s'étonner s'il a fallu leur y assigner un cimetière spécial (1). Cette passion est nommément attestée chez Aboū Sofīān (2) et les autres Omayyades (3), ensuite chez 'Abbās et les Hāsimites (4). La Tradition s'obstine à mettre sur le même rang ces deux groupes mecquois, comme si, antérieurement à l'hégire, ils avaient joui d'une influence, d'une considération égales. Ne fallait-il pas découvrir des illustrations (5) à la famille du Prophète ?

Nommons encore le futur calife 'Oṭmān, lui-même natif de Ṭāif (6). C'est dire que sa famille y possédait des intérêts ainsi que des biens fonciers ; ce qui était également le cas des Ḥakamides, cousins de 'Oṭmān. Devenu maître de l'empire arabe, 'Oṭmān n'hésitera pas à échanger, contre un domaine voisin de Ṭāif, une de ses plus riches propriétés, sise dans les fertiles plaines de l'Iraq. C'était avouer le prix qu'il y attachait. Un de ses descendants, l'excentrique poète Al-'Argī, passera la meilleure partie de sa carrière agitée, consacrée à la poésie et à la chasse (7), sur ses terres de 'Arg, dans la région de Ṭāif. Les califes, sofiānides et marwānides, continueront plus tard ces traditions de famille. Mo'āwia, par des achats suc-

(1) *Osd*, I, 35, bas. Propriétés des 'Omarides (Bakrī, *Mo'ḡam*, 661, 13) ; elles furent acquises postérieurement au califat. 'Omar n'avait pas oublié sa famille.

(2) Une de ses propriétés près Ṭāif s'appelle « Doū'l-Harm » ; Ṭab., *Annales*, I, 1692, 1 ; Wāqidi, *Well*. 384 ; Azraqī, *W.*, 449, 5-6.

(3) *Moraṣṣa'* (Seybold), 234 ; Yāqūt, *W.* IV, 369 ; Bakrī, *Mo'ḡam*, 830 ; Aḡ., XIII, 34, bas. La mère d'Aboū Sofīān appartenait aux Banoū 'Amir (Hawāzin) ; Aḡ., VI, 92. Cette circonstance peut expliquer la fréquence de ses rapports avec le Sarāt.

(4) Balāḏori, *Fotoūh*, 362, 7.

(5) Au moyen de confusions : comp. celle commise par Ya'qoubī (voir précédemment). Il fallait rendre vraisemblable le privilège hāsimites de la *siqāya* ; elle supposait l'emploi du *zabīb* de Ṭāif avec lequel les Hāsimites auraient tenté de corriger l'âpreté du breuvage de Zamzam.

(6) *Ḥamūs*, II, 254. Ajoutons Ḥakam, l'ancêtre des Marwānides. Il se retira quelque temps en ses terres de Ṭāif ; retraite transformée en exil par la Tradition anti-marwānide.

(7) Balāḏori, *Fotoūh*, 362, 6 ; Aḡ., I, 154 etc. Voir plus haut, p. 26. 'Oṭmān calife arrondit par une nouvelle acquisition ses domaines de Ṭāif ; *Kanz al-'ommāl*, II, p. 222, n° 4828.

cessifs, cherchera à arrondir ses possessions du Sarāt (1). Elles finiront par constituer un bloc continu avec celles de ses frères 'Otba et 'Anbasa. Leur contiguité aux biens de 'Amrou ibn al-'Aṣi, le futur conquérant de l'Égypte, donnera lieu à de furieuses contestations. On verra 'Anbasa et le fils de 'Amrou, l'austère 'Abdallah (2), sur le point d'en venir aux mains (3). La conduite de Mo'āwia sera imitée par ses deux successeurs marwānides, du nom de Walīd (4). Le fastueux Walīd I entreprendra le voyage de Tāif, pour y examiner *de visu* les domaines à sa convenance. Ces terres ne cesseront pas d'allumer les convoitises de ces monarques, maîtres des plus riches provinces de l'Orient (5).

A leur avènement, les 'Abbāsides s'appliqueront méthodiquement à exterminer leurs rivaux omayyades. Les replis du mont Sarāt offrirent alors un abri à plusieurs membres de cette famille. C'est ainsi qu'un siècle après la chute de leur dynastie, une vallée voisine de Tāif, continuera à être occupée par les descendants des califes syriens (6). Nous y retrouvons également la postérité de 'Amrou ibn al-'Aṣi, le célèbre lieutenant de Mo'āwia (7).

Elle habitait la région d'Al-Wahṭ. Des acquisitions successives avaient

(1) Balāḍorī, *Fotoūh*, 56 ; 'Iqd', II, 154 ; Yāqoūt W., III, 500, 16 ; Aġ., VII, 145. Il acquiert également les biens des juifs de Taimā ; Aġ., S. II, 20. Un de leurs domaines lui coûtera 60.000 dīnārs. Sur leur activité agricole cf. *Berceau*, I, 154 etc.

(2) Cf. *Yazīd*, 188. Un personnage idéalisé par l'orthodoxie.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 206.

(4) La propriété de Walīd II rapportait des revenus considérables ; Aġ., VI, 146. Tous ces traits attestent, pour la période omayyade, la prospérité agricole du Ḥiğāz et quel aurait été l'avenir de cette province, si on avait persévéré dans la même politique. Comp. *Berceau*, I, 164 etc. Pour l'Arabie, l'avènement des 'Abbāsides fut un désastre.

(5) Aġ., I, 50 ; II, 145. Une députation perse rencontre رجلاً من قریش بنخب من ارض الطائف (Tab., *Annales*, I, 1573, 3-4), probablement dans leurs propriétés, aux environs de Tāif.

(6) Hamdānī, *Ġasīra*, 121, 3 ; cf. Lammens, *La Syrie, précis historique* (Beyrouth, 1921), I, 105.

(7) A l'est de Tāif, d'après Hamdānī, *op. cit.*, 120, 25 ; 'Iqd', III, 381, 3 ; Tab., *Annales*, II, 279, 11. Il doit être, chez Hamdānī, question de Wahṭ, à l'endroit cité.

lentement agrandi la propriété primitive, depuis les jours où le père de 'Amrou venait assidûment la visiter, monté sur un âne. La grande merveille d'Al-Waḥṭ, c'était son vignoble. Les vignes en berceau et sur échelles couvraient une superficie considérable. On y avait employé près d'un million d'étais; chaque pièce revenant à un dirhem, c'est à dire, plus d'un million de notre monnaie (1). Mo'āwia ne s'était jamais consolé d'avoir dû accorder à 'Amrou la « ṭo'ma », à savoir, la libre disposition des revenus de l'impôt, en son gouvernement d'Egypte. Au calife, véritable Omayyade, très entendu en matière de finances, l'extension prise par les vignes d'Al-Waḥṭ (2) arrachait d'amères réflexions : « Voilà donc, s'écriait-il, où passe l'argent de l'Egypte; 'Amrou l'enfuit dans son vignoble d'Al-Waḥṭ » (3). Ibn 'Abbās, « le docteur, interprète du Qoran, l'exégète le plus savant parmi les Ṣaḥābis dans les arcanes de la parole divine, الخبير ترجمان القرآن مفسر الصحابة وعالمهم بدقائق كلام الله » (4), Ibn 'Abbās passera à Ṭāif les dernières années de son aventureuse carrière. Son tombeau, demeuré jusqu'à nos jours le sanctuaire le plus vénéré de la région, « exhale le parfum du musc رائحة المسك من قبره » (5). On éprouve des peines infinies pour empêcher les Bédouins de le traiter comme leurs ancêtres traitaient le tombeau d'Abou Rīgāl, en y exécutant le *ṭawāf*, la ronde rituelle en usage autour de la Ka'ba (6). Ibn 'Abbās s'était vu confiner à Ṭāif par la fureur de ses ennemis politiques.

Comme plus tard l'île de Rhodes, sous la dynastie ottomane, la région

(1) طعمة, usufruit; *Aj.*, XVIII, 68, 6; comp. *Mo'āwia*, 130. Sur Waḥṭ voir plus haut, p. 24.

(2) Bakrī, *Mo'jam*, 848: ادخل في تعريش الزهط الف الف غود قمار صلّ عود بدرهم.

(3) Bakrī, *loc. cit.* قال معاوية: من يأخذ مال بصرين يجهل في زهطين ويصلّي سيور نازين. Yabū, *Harūj*, 75, 11; Ibn Faḡīh, *Géogr.*, 22, 9; Wāqidi, *Well.* 303.

(4) 'Oḡaimī, *man. cit.*, 13 a.

(5) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 15 a.

(6) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 16 a. Le même auteur, p. 15 b, place à Ṭāif le tombeau d'Ibn al-Ḥanafyya, mais convient que le fait est controuvé. Plus extraordinaire est un autre tombeau, 'Oḡaimī, *op. cit.*, 15 b. Sur Ṭāhir et Ṭayyb, fils de Mahomet, voir l'*index* de *Fāṭima*.

de Tāïf deviendra le lieu d'exil des grands personnages : des Qoraiï, des poètes, des musiciens (1). Mahomet y aurait relégué son adversaire Ḥakam (2), le père du futur calife Marwān (3). Le pseudo-calife Ibn Zobair y exila, on l'a vu, Ibn 'Abbās. Cet ancêtre des califes de Bagdad se vit bientôt rejoint par Ibn al-Ḥanafyya et par le poète aveugle, Aboū'l-'Abbās, partisan des Marwānides, tous victimes des rancunes politiques d'Ibn Zobair (4). Pendant son exil, le licencié poète 'Omar ibn Abi Rabi'a apprit à connaître la topographie de la montagne taqafite (5). Cet avantage, qu'il n'avait pas recherché, lui vaudra plus tard l'honneur de se voir choisi comme *cicerone* par Walid I, dans son voyage à Tāïf (6). Quand périodiquement, à la suite de scandales retentissants, la police omayyade croyait devoir interdire aux musiciens le séjour de la Mecque, elle leur permettait de se retirer à Tāïf (7), où ils retrouvaient la société des Qoraiïtes. A tous ces exilés, le cadre frais et verdoyant, formé par les vallons et les forêts du mont Gazwān, devait faire paraître moins amer

(1) *Aj.*, III, 106 ; VIII 58 ; XV, 63, 8. On exilait les Tāïfites dans les îles de l'Erythrée; *Aj.*, XXI, 210, 212. Alḥwas est également confiné à Dahlak : *Aj.*, S. I, 219; Ibn al-Aṭir, *Osd*, V, 290 ; *Aj.*, IV, 52-53 ; VIII, 56.

(2) *Aj.*, XVI, 91. Mas'ōūdi, *Prairies*, V, 413, l'y fait alors garder les troupeaux ; on place même à Tāïf la naissance de Marwān ; voir le détail dans *Osd*, II, 34 ; cf. Tab., *Annales*, I, 3028, 3029.

(3) La mère du calife 'Abdalmalik serait également de Tāïf ; *Aj.*, XVI, 91 ; elle était Omayyade (*Aj.*, XI, 52, 5).

(4) Ya'qūbī, *Hist.*, II, 313 ; *Aj.*, XV, 63 ; *Yas'ad*, 136. D'après Dinawarī, *Aḥbār*, 314, ils s'y seraient retirés de plein gré. Des scrupules religieux auraient inspiré cette résolution à Ibn 'Abbās. Voir précédemment, p. 50.

(5) *Aj.*, VIII, 58.

(6) *Aj.*, I, 50 ; II, 145. Voir précédemment.

(7) *Aj.*, III, 106. Pour les *moḥannaṭ* de Médine, comp. *Mo'āwa*, 228, 306, 371, etc. *Aj.*, S. I. 202-203, 218. Sur les milieux de musiciens et de musiciennes dans les deux villes saintes, voir la notice de la musicienne 'Azzat al-Mailā ; *Aj.*, XVI, 13-20. Pour les mesures de police contre ces artistes, voir *Aj.*, II, 130 ; III, 86, 87, 122 ; VIII, 10.

l'éloignement de la Ville sainte (1) et de ses profanes distractions.

*
* *

Il nous faut revenir sur la fréquence des alliances matrimoniales entre Taqif et Qorais (2). De la sorte nous achèverons de mettre au point les insinuations calomnieuses sur la généalogie des Tāïfites, de montrer combien fut mérité le nom de villes-sœurs, *Mukkatūn*, quelle que soit par ailleurs l'antiquité contestable de cette appellation. Taqafites ou Qoraisites, les aristocrates du Tihāma et du Sarāt adversaires de Mahomet doivent avoir *deux* beaux-pères ou *deux* gendres à la Mecque ou à Tāïf. C'est là leur signalement traditionnel, non moins indispensable que « la proéminence de l'abdomen », *كثير شحم بطونهم* (3). Dans son excursion — ou voyage de propagande ? — Mahomet s'en souviendra : il se mettra sous la protection des Mecquoises, mariées en cette ville (4). Antérieurement à l'islam, la femme participait, elle aussi, au droit sacré de protection. Les anciens satiriques bédouins n'ont rien respecté ; mais jamais leur verve gouailleuse ne s'est attaquée au patronage exercé par le sexe faible (5). Or ces Mecquoises portaient les plus beaux noms qoraisites (6). Nous avons déjà appris à

(1) Un chof *hārigito* rachète à Tāïf une esclavo, petite-fille du calife 'Otmān : Ya'qūbī, *Hist.*, II, 325, 8-7 d. l. La population y est mêlée. En arrivant dans un cercle, le poète Noṣaib demande à quelle tribu appartiennent les assistants. » *Aḡ.*, I, 145.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 210, 14 ; 293 ; 875 ; Tab., *Annales*, I, 1210.

(3) Ce sont donc des aristocrates *قرشي وختناة ثقفیان* ; autre variante *قریش وختن* رجلا من قریش ; Wāḥidī, *Asbāb*, 279. Voir précédemment, p. 12. Pour l'embonpoint des sayyid comp. *Berceau*, I, 242. Mālik ibn Nowaira est *ذو بطن*. Pourtant le poète son frère avoue l'avoir dépeint *خيس البطن* ; *Aḡ.* S. I, 242, 5 d. l.

(4) Au siège de Tāïf, on leur fait offrir de quitter la ville ; la fille d'Aboū Sofīān s'y refuse ; Tab., *Annales*, I, 1672, 10.

(5) S. Fraenkel, *Das Schutzrecht der Araber*, dans le *Festschrift Noeldke*, I, 296.

(6) Tab., *Annales*, loc. cit ; Ibn Hišām, *Sīra*, 873 ; I. S. *Tabaq.*, VIII, 175, 3.

connaître Sobai'a, la vaillante Omayyade, mère du Compagnon taqafite 'Orwa ibn Mas'ou'd (1). Omayyades également la mère et la femme du sayyid Gailān. Moğīra ibn Šo'ba épousera la veuve du martyr 'Orwa, Maimoūna, fille d'Abou Sofīan (2).

Le pendant à cette situation, nous le retrouvons à la Mecque, où les gendres taqafites paraissent avoir été recherchés. Le Fazārite 'Oyaina ibn Hīšn ne se trouvait pas le premier à proclamer « l'extrême finesse » de ces montagnards, قوم مناكبر. Seul, pensa-t-il, un mariage avec une 'Taqafite pourrait transmettre à ses propres héritiers cette enviable prérogative. Dans cet espoir, il s'était décidé à accompagner Mahomet au siège de Tāif (3). L'ancêtre commun des Omayyades et des Hāsimites, 'Abdmanāf, épousa une femme taqafite (4).

A Mahomet le mariage de ses filles causa de sérieux soucis. Il semble qu'il chercha même à les établir à Tāif. Un passage, malheureusement peu explicite, de Ya'qoūbī (5), insinue que Zainab, fille du Prophète, aurait trouvé son premier mari, en cette ville. La famille de son oncle, Abou Tālib, nous offre également l'exemple de mariages taqafites (6). Omm Hābiba, la future épouse du Prophète, établit à Tāif sa fille issue d'un mariage antérieur (7). La mère du calife Marwān était, elle aussi, originaire de Tāif (8). La même ville fournit des *aḥwāl*, oncles maternels, au pieux ca-

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 369.

(2) Balāḡori, *Ansāb*, 286 ; autre fille d'Abou Sofīan mariée à Tāif : *ibid.* Ailleurs on lit Amīna au lieu de Maimoūna ; Ibn Hišām. *Sīra*, 873.

(3) Ṭab., *Annales*, I, 1674.

(4) Ibn Hišām, *Sīra*, 68, 4 d. l.

(5) *Hist.*, II, 42, 10. Le texte ne paraît pas en ordre. Sur Zainab voir notre *Fūṭūḥ*, 3-11. Qotaiba, *Ma'ārif* E., 47, se contente de la faire séjourner à Tāif.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 33, 25.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 68, 7.

(8) Aḡ., XVI 91 ; autres épouses de Tāif chez les Omayyades ; Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq* 49, scolon ; item chez Šafwān ibn Omayya ; Wāqidī Kr., 201 ; Ṭab., *Annales*, I, 1386, 5.

life 'Omar II, comme à Walid II, par ailleurs si différent de son prédécesseur (1). Ces exemples, venus de si haut, seront imités par les plus illustres musulmans. Le calife 'Omar I essaya, sans y réussir, d'obtenir la main d'une femme de Ṭāif (2). En revanche son fils 'Abdallah, modèle de toutes les vertus islamiques, au demeurant personnage insignifiant, tomba entièrement sous l'influence de sa femme ṭaqafite. Elle était la propre sœur de Moḥtār, non moins ambitieuse et entreprenante que cet extraordinaire novateur. A l'imitation de leur ancêtres, les 'Omarides ouvriront leur harem à des épouses de Ṭāif (3). Ces femmes ne réussiront pas à élever le niveau intellectuel (4) de cette famille, lequel baissa considérablement, après la disparition du second successeur de Mahomet.

Karbālā marque un tournant dans l'histoire islamite de la métropole du Sarāt. Antérieurement à cette date fatale — si l'on excepte peut-être l'incident de Hoḡr et de Ziād, odieusement travesti (5) — le groupe de Ṭaqīf passait pour un des plus illustres de l'Arabie; ajoutons, le premier après Qorais — « la tribu impériale », مَعْدَنُ الْمُلُوكِ. Les nomades n'hésitaient pas à lui accorder la prééminence sur les Anṣārs, au prestige toujours contesté (6), et non pas seulement par leurs heureux rivaux de la Mecque (7). 'Alī paraît avoir partagé l'opinion générale. Depuis la tragédie

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 250, 16; *Aḡ.*, IV, 77 sqq.

(2) *Iqd'*, II, 58. Après la défaite de Honain, les compagnons de Mahomet se disputèrent les femmes captives (*Tab.*, *Annales*, I, 1675-76), Ṭāifites et bédouines.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 346-47.

(4) *Kanz al-'ummāl*, VI, 183, no 3134 exalte « la science » d'Ibn 'Omar. Ce personnage est une des grandes autorités du ḥadīṭ.

(5) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 70 sqq.

(6) Les Anṣārs sont appelés les « Qorais de l'Arabie »; *Iqd'*, II, 45, 13; compliment douteux et tout à l'honneur des Mecquois.

(7) Cf. *Yazīd*, 200 etc. « *Anbūt* = Nabatéens, paysans » ou « Juifs de Yaṭrib » (*Aḡ.*, XV, 72, 11), sont des injures courantes à leur adresse. La première a été également dirigée contre les Qorais; cf. *Aḡ.*, S. I, 147, 3 : « كانوا مشركاً متعطيناً »; invective moins facile à justifier.

de Karbalā, le mot d'ordre, chez les Šī'tes et chez leurs acolytes des écoles orthodoxes, sera de jeter la déconsidération, une sorte d'interdit sur Taïf. Nous en fournirons des preuves plus loin. La personnalité du gendre du Prophète sera choisie pour accréditer ces calomnies. Il les ignorait vraisemblablement, à l'époque où nous le voyons conclure un mariage taqafite (1) et accorder sa confiance à des fonctionnaires de Taïf, tel l'habile et dévoué Ziād ibn Abihi (2). Une inconséquence de plus n'aurait pas lieu de nous surprendre chez ce calife débordé et imprévoyant. Mais le cauteleux Ibn 'Abbās n'en a pas davantage tenu compte, en l'imitant dans cette voie (3). Les partisans de 'Alī ne s'embarrassent pas de cet illogisme. Nous avons pu le constater par l'exemple de Aś'aṭ ibn Qais et de sa famille (4).

Jusque vers la fin du 1^{er} siècle H., l'opinion ne paraît avoir attaché aucune importance à ces insinuations haineuses, dont les orientalistes ne se sont pas toujours méfiés (5). Par l'emphase de leurs déclamations, par leur absence de retenue, panégyriques et satires avaient, dans une égale mesure, contribué à blaser les contemporains, qui achevaient d'être fixés sur la vénalité des poètes. Lorsque Ḥaġġāġ se proclama « le descendant des patriciens de Taqif et des nobles dames de Qoraiïs », ابن الطاريف بن ثقيف (6), il songeait à l'entente glorieuse établie entre les « villes-sœurs », entente resserrée par d'innombrables alliances matrimoniales. Célébrer chez les califes de Damas leur origine qoraiïsité, c'était la profes-

(1) Tab., *Annales*, I, 3472, 14.

(2) Ziād ibn Abihi 24.

(3) Mas'ōūdi, *Pratrics*, V, 57 : ses mariages taqafites.

(4) Cf. *Berceau*, I, 293 ; *Mo'āwīa*, 131, 150-152.

(5) Le récent historien de Ḥaġġāġ déclare sa famille « pauvre et de basse condition » ; Périer, *Al-Ḥaġġāġ*, 4. Sa mère est « la plus noble des dames de Taqif », سيدة لواء تقيف : *Iqd'*, III, 7, 1 ; cf. Mobarrad, *Kāmil* (Wright), 291, 9.

(6) *Iqd'*, II, 153, 154 ; *Aġ.*, XVI, 89, bas. La tradition adverse nous présente les ancêtres de Ḥaġġāġ s'employant à Taïf au creusement des puits ; Dīnawarī, *Aḥbār*, 327, 4 d. l. Voir plus haut, p. 29. Il est « fils du patrice des Qariatān » ; *Aġ.*, XI, 61, 2.

sion de foi, le couplet obligatoire du légitimisme dynastique. Mais combien l'éloge devenait plus délicat, lorsque — ce fut le cas pour Walid II (1) — on pouvait, en exaltant la généalogie du souverain, sur « le tronc de l'aristocratie ancêtre Qoṣayy greffer le rameau de l'illustre Qaṣī », l'aïeul de Ṭaqīf :

فَنَمَتْ فُرُوعُ الْقَرَبَيْنِ فُصَيْبًا وَقَسِيهَا بَكَ فِي الْأَشَمِّ الْأَكْبَرِ (2)

N'était-ce pas évoquer autour du trône (3) toutes les gloires historiques des « deux Mecques ». Walid II, objet de ce panégyrique, et lui-même fin poète, reprendra le thème. Il revendique pour les Ṭaifites le droit au titre de « 'aṣīm al-qariatain » et pour lui-même la gloire « d'être son descendant, ainsi que de l'illustre Ṭaqīf, de Fihṛ et des 'Aṣī (4) magnanimes » :

أَنَا ابْنُ عَظِيمِ الْقَرَبَيْنِ وَعَزَّاهَا ثَقِيفٌ وَفِهْرٌ وَالصَّاعَةُ الْأَكْبَرُ (5)

Invité à composer un panégyrique en l'honneur d'un Omayyade, Farazdaq ne trouva rien de mieux que de réunir, chez les ancêtres de son Mécène, les gloires de Ṭaqīf aux illustrations de Qoraïs. Une gratification

(1) Les Ṭaqīf sont les « aḥwāl » de Walid ; Qotaiba, *Poests*, 427, d. l., cf. *Aḡ.*, VIII, 2.

(2) *Aḡ.*, IV, 81 ; cf. XX, 179, 2 d. l. On y mentionne كَتَانِي ثَقِيفٍ وَفَرِيشٍ, où se trouvaient consignés les hauts faits مَأَثَرِ طَرَفَيْهِ de la double généalogie, à savoir Qoraïs et Ṭaqīf, de Walid II. De tels recueils existaient-ils dès cette époque ? Ce calife aurait possédé une bibliothèque, renfermant les écrits du célèbre Zohrī. Cette assertion se propose de justifier l'existence d'une *Sīra* et d'innombrables ḥadīṭ, attribués à Zohrī. Se rappeler d'autre part que Walid II en voulait à mort à Zohrī, à cause du rôle de ce dernier, au temps du calife Hīšām.

(3) Un poète glorifie Walid II de descendre de Ḥaḡḡāḡ ; *Aḡ.*, VI, 101 ; le poète mahzoumite Ḥarīṭ ibn Ḥalid met en relief la généalogie ṭaqafite ; *Aḡ.*, III, 109.

(4) Nom propre, commun dans l'onomastique des Omayyades, surtout dans la famille du riche Aboū Oḡaiḥa.

(5) *Aḡ.*, VI, 103. Comp. le vers de 'Abdallah ibn Faḍāla (*Aḡ.*, S. I, 259, 8) :

مِنْ الْأَعْيَاصِ أَوْ مِنْ آلِ حَرْبَرٍ أَغْرَ حَقَرَةً الْقَرَسِ الْهَوَاجِ

Comp. *Aḡ.*, I, 9, haut.

de 10.000 dirhems servit de réponse à ce distique (1). Preuve qu'il n'avait pas déplu et qu'on ignorait alors les bruits fâcheux répandus plus tard sur le passé de Taqîf (2), à l'époque où Bagdad donna le mot d'ordre de dénigrer tout ce qui rappelait la dynastie syrienne.

(1) *Id*¹, I, 119, 11. Les poètes proclament Haġġāġ « descendant de Mo'attib » ; *Aġ.*, XVI, 60, 6 d. l. « Qoraiï et Mo'attib l'ont engendré » ; *Aġ.*, XIII, 44 ; comp. 45, 4 d. l.

(2) Antérieurement à Farazdaq, un autre poète loue une fille d'Aboū Sofīān de sa parenté taqafite ; *Aġ.*, III, 105, bas.

LES ÉCOLES ET LE MOUVEMENT INTELLECTUEL.

Pratique de l'usure ; pourquoi Tāif est mise en cause ? — Les Taqafites, mangeurs de froment ; d'où leur réputation de finesse, leur habileté dans les affaires. — Les « dāhia » ṭaqafites. — L'écriture, les écoles à Tāif. — La profession de pédagogue chez les Arabes. — Ḥaǧǧāǧ fut-il maître d'école ? — L'éloquence, les grammairiens, les médecins à Tāif. — Le dialecte taqafite et celui des Banoū Ḥodail.

Dans toutes les places commerçantes de l'Arabie, l'usure florissait (1), sous forme de prêt à intérêt. Cet intérêt était considéré comme une compensation pour le *lucrum cessans*. Personne ne semble en avoir contesté la légitimité. Nous le constaterons plus tard pour la Mecque. Les auteurs musulmans ont articulé avec insistance l'accusation d'usure contre l'entrepreneante population chrétienne de Naǧrān (2). S'inspirant du Qoran, la primitive annalistique appuie lourdement sur l'interdiction de l'usure. Elle eût agi plus sagement, en nous décrivant le corps du délit. Avec la rareté extrême du numéraire, l'insécurité des conditions économiques, l'impossibilité presque absolue d'obtenir des garanties et, ajoutons, la loyauté rudimentaire des Bédouins en matière commerciale (3), les banquiers

(1) Du Médinois Oḫaiḫa ibn al-Golāḫ, il est rapporté : يتجرّ التجّار الربا بالمدينة حتى كاد يحيط بأموالهم ; Aǧ., S. II, 21.

(2) Cf. Yazīd, 351-352. On m'a reproché de n'en avoir pas reconnu le bien-fondé. J'ai surtout contesté aux usuriers de Qoraïs le droit de soulever ce grief.

(3) Voir notre *République marchande*, passim.

du Higāz ne pouvaient trop se précautionner contre les surprises. Quand il leur serait arrivé d'exagérer la rigueur de ces mesures, nous n'aurions pas le droit de nous en étonner. C'est l'ensemble de ces précautions, nécessitées par le commerce de l'argent, tel qu'on le pratiquait en Arabie, que la Tradition musulmane condamne en bloc, sous le nom d'usure.

Le Qoran (4, 159) reproche aux Juifs la pratique de l'usure. Ce reproche atteignait-il ceux de Taïf? Il est permis de se le demander, puisque, aux environs de l'hégire, on ne signale, parmi les Juifs établis à Taïf, ni banquiers ni gros commerçants. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils n'étaient pas les seuls à être visés. Témoin les stipulations attribuées à Mahomet, au moment de la conversion des Taqafites (1). Ces prescriptions ne se trouvent pas reproduites dans la version plus ancienne d'Ibn Ishāq (2). Mais la Tradition les ayant admises pour les Mecquois, elle n'a pas pensé pouvoir se dispenser de les appliquer aux « Qorais de Taïf », après nous les avoir dépeints comme les moins scrupuleux, les plus retors des citadins du Higāz, قوم مناكير. On prête volontiers aux riches. Les Taqafites se voyaient tout indiqués pour atténuer la culpabilité des Mecquois (3). Ainsi l'accusation d'usure n'atteindrait pas ceux-ci seuls et surtout 'Abbās, nommément désigné dans les *Ṣaḥīḥ* et les *Mosnad*.

En résumé, les Taqafites, dans leur convention avec Mahomet, se contentèrent de réclamer la réciprocité de traitement. Le Prophète leur

(1) Voir précédemment, p. 90. Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 56, 7; *Oad*, I, 216; Yāqoūt, *Wüst.*, III, 500.

(2) Ibn Hišām, très attentif pour compléter Ibn Ishāq, paraît également les ignorer. Cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 914 sqq.

(3) Ils auraient été qualifiés de أهل الله; voir les preuves apocryphes réunies par Azraqī, *Wüst.*, 380-82. La Tradition oscille entre deux tendances : montrer leur déplorable situation morale, avant l'islam, et ménager l'amour-propre national de Qorais. Ainsi on attribue aux fraudes commises sur le modeste marché de Médine la révélation de سورة الحديد; Wāḥidī, *Asṣab*, 232-33. Comp. Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 105.

imposa de renoncer à percevoir l'intérêt de leurs capitaux. Ils exigèrent en retour qu'on les dispensât de payer à leurs créanciers les rentes de l'argent emprunté par eux ; *على ان ما لهم من ربا على الناس وما كان للناس عليهم من ربا فهو* (1). Rien ne prouve qu'ils aient perdu à cette combinaison. Vivant du commerce, Taïf a dû pratiquer le prêt d'argent. Il resterait à montrer qu'on l'y ait exercé avec plus de rigueur qu'à la Mecque. Les capitaux s'y trouvaient moins abondants et l'on ne cite parmi les Taqafites contemporains de l'hégire aucune fortune comparable à celle des grands banquiers de Qoraiś.

L'étude sur le *hilm* (2) nous l'a déjà appris : l'Arabe distinguait malaisément entre la ruse et l'intelligence (3). Les Taïfites passaient pour les *dāhia* de l'Arabie. Or, parmi les conditions requises pour mériter ce titre envié, la rouerie entraînait pour une part considérable. Leur finesse les mettait absolument hors de pair au Higāz. Pour l'expliquer, on croyait devoir l'attribuer à l'habitude de se nourrir de froment (4), au lieu de dattes et de lait, le menu traditionnel des Arabes. Le subtil Gāhiz, lequel n'aime pas les opinions toutes faites, s'élève contre cette explication, qu'il traite de matérialiste. Assurément « à Taïf, la fertilité du terroir, l'excellence du climat sont admirables », *ثيف اهل دار نايك بما خصبا وطيبا*. Mais la géographie et la physique n'ont rien à démêler dans cette question, assure Gāhiz ; à preuve, l'intelligence des Médinois (5), grands mangeurs de dattes ; et à l'appui de son argumentation, il cite le culte de la poésie,

(1) Tab., *Tufsi*, III, 66, 1-2 ; Wāhidī, *Asāb*, 67-68.

(2) Cf. *Mo'awia*, 86-109.

(3) Aḡ., X, 20, 6 d. l., attribue aux Taïfites une adresse spéciale pour torturer les prisonniers. Dans *Naqā'id Garīr*, 228, 3 sqq., on trouvera une explication plus humaine. Ils nourrissent de force un prisonnier, faisant la grève de la faim... à l'effet de ne pas perdre la rançon escomptée. L'Arabe n'est jamais gratuitement cruel. A l'époque du *miṣṭ* de Mahomet, les premiers les Taïfites auraient observé *الرمي بالجهوم* ; Ibn Hišām, *Sira*, 181, version plus complète que celle de I. S. *Tabaq.*, I, 107. Cf. 110, 9 sqq.

(4) Aḡ., XII, 48-49 ; *Iqd'*, I, 211, 8 ; *Osd*, IV, 178.

(5) Cette protestation est très rare dans la littérature arabe, où l'on raille volontiers les « paysans, *الباط يثرب* », comme les Bédouins qualifiaient les Médinois.

si florissant à Yaṭrib (1), l'exemple des Banoū 'Oḡra, eux aussi mangeurs de dattes (2).

On vantait également l'initiative des Ṭaqafites et leur esprit pratique. Il éclatera plus tard dans la fondation de Baṣra (3), une de leurs créations. Ils en profiteront pour s'y attribuer les meilleures terres et jeter la base de fortunes colossales. Cette tournure d'esprit positive ne les empêchera pas d'user largement de ces biens (4). La famille d'Aboū Bakra (5) en donnera des preuves éclatantes à Baṣra. On proclamait le Mecquois extrêmement serré et économe (6). Nulle part on n'émet la même observation à propos des Ṭāifites. Parmi les quatre plus grands *dāhia* du règne de Mo'āwia, deux étaient originaires de Ṭāif : Moḡīra et Ziād ibn Abiḥi. L'admission, dans ce quatuor, de 'Amrou ibn al-'Aṣi et du génial souverain, le fils d'Aboū Sofīān, venait heureusement rétablir l'équilibre en faveur de Qoraïs. La proportion n'en tournait pas moins à l'honneur de l'intelligente population de Ṭāif. Elle lui assurait l'estime de toute l'Arabie, accordant son admiration à la ruse plus volontiers qu'à la pénétration de l'esprit.

*
* *

La connaissance de l'écriture y était non moins répandue qu'à la Mecque (7). Jusque sous la dynastie 'abbāsīde, les écoles de Ṭāif conservè-

(1) *Ḥaṭawān*, IV, 123, 1. Les Banoū Morra également grands amateurs de dattes ; et types du *ḡaṣā'* bédouin ; *Aḡ.*, II, 90, 8 d. l. Ils étaient voisins de Ḥaibar et de Fadak ; *ibid.*

(2) Ḡāḥiḡ, *Avares*, 258, 16.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 229.

(4) Ḡāḥiḡ, *Avares*, 169, 10. Ziād confie aux A. Bakra la destruction des pyrées, la liquidation des congrégations mazdéistes ; cette opération leur vaut des millions ; leurs prodigalités inouïes ; Balāḡori, *Ansāb*, 324 b ; 327-328.

(5) Voir le tableau généalogique, p. 68.

(6) Qotaiba, *Oyoūn*, 425, 1 ; Maqdisi, 34, 6 : *صاظم من اهل مكة*.

(7) Omayya ibn Abi's-Ṣalt, *Divan*, I, 4 ; de ce vers on a déduit que l'écriture arabe remonte à Yād. Assertion incontrôlable, comme toute l'histoire ancienne de Yād.

rent leur réputation (1). Non pas pourtant que la profession de pédagogue ait été estimée à l'époque impérialiste. Pédagogue et beaucoup plus « pédagogue fils de pédagogue » ! Autant de sanglantes injures ! La bêtise des magisters avait passé en proverbe (2). Quand ils voudront humilier l'orgueil de leurs rivaux de Qorais, les traditionnistes de Médine affirmeront que les prisonniers de Badr se virent contraints à donner l'enseignement primaire aux petits Anṣāriens (3). Dans l'estime des Arabes, autant valait les condamner aux travaux forcés. Ces préjugés ont inspiré un des traits satiriques dirigés contre un des plus illustres enfants de Taïf, l'incomparable homme d'Etat Ḥaġġāg. On l'a représenté, lui et son père (4), comme ayant exercé la profession déconsidérée de maître d'école, مَلِّم ابن مَلِّم (5) ! Cette prétention n'offre pas même le mérite de la vraisemblance. Ibn Ḥaldoūn (6) en convient sans détours. Peut-être l'auteur du distique suivant n'a-t-il pas eu le courage d'avouer sa paternité littéraire ; car on le trouve attribué à plusieurs poètes (7), une circonstance justement suspecte :

(1) *Aġ.*, IX, 49, 2-3.

(2) Ġāhiz, *Bayān*, I, 100 ; Qotaiba, *Oyoūn*, 442, 12 ; *Mo'āwta*, 358-61. On cite un pédagogue arabe « par esprit de religion » ; *Aġ.*, XVI, 111, 2.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, I, 247 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 14. L'écriture était donc répandue à la Mecque. La Tradition a prétendu le contraire pour avoir interprété de travers l'adjectif coranique *ommi*, lequel signifie non pas « illettré », mais « gentil, païen ».

(4) Mobarraḍ, *Kāmil*, (Wright), 290-91 ; *Iqd'*, III, 7, 2 ; Qotaiba, *Poests*, 206, 14 ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 216, 13, 22 ; Ibn Doraid, *Istiqūq*, 187, 2 ; Périer, *al-Ḥadġjādġ*, 6 ; *Mo'āwta*, 360-61. Le fameux sayyḍ Ġailān est lui aussi énuméré parmi les pédagogues ; Ibn Rosteh, *loc. cit.* ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 185.

(5) Qotaiba, *Oyoūn*, 442 ; Périer, *al-Ḥadġjādġ*, pp. 6-7.

(6) *Prolegomènes*, I, 60, 62.

(7) Nommons Farazdaq, Borġ ibn Ḥinzīr, Mālik ibn ad-Dīb (ou mieux : ibn ar-Raib) etc. ; donc anonyme ? Qotaiba, *Oyoūn*, 283-84 ; Yaġoūt, E. III, 304 ; Aboū Tamām, *Ḥamāsa*, (Fr.) 330 ; E. II, 109. Dans la lettre attribuée au calife 'Abdalmalik, où l'on a condensé toutes les injures contre Ḥaġġāg, on ne parle pas de la profession de pédagogue ; Dinawarī, *Aḥḥār*, 327.

فلولا بنو مروان كان ابن يوسف . كما كان عبداً من مريد اباد
 زمان هو البعد المترا بذلة . براوح صيان القرى وينادي

*Sans les Marwānides, le fils de Yūsuf (1) serait demeuré, comme ci-
 devant, un ilote de Yād,*

*Au temps, où, vil esclave, conscient de sa bassesse, il se démenait, soir
 et matin, pour instruire les gamins des écoles (2).*

A l'époque contemporaine des *Mağāzi*, le moindre Bédouin aurait cru déroger en exerçant une profession abandonnée aux esclaves ou aux affranchis (3). Que dire alors de Ḥağğāğ, appartenant au patriciat de Ṭāif, se proclamant le descendant « des nobles dames de Qoraïs قریش عوائل » (4). Et ce n'était pas là une vaine forfanterie; puisque par son grand-père maternel, 'Orwa ibn Mas'ōūd, il comptait, parmi ses aïeules, l'illustre Omayyade Sobai'a, un nom demeuré fameux dans toute l'Arabie occidentale. Les poètes de l'opposition antiomayyade aimaient, nous le savons (5), à l'appeler l'esclave de Ṭāqif (6), l'esclave d'Abou Rīgāl. Entre l'esclave et le maître d'école, ces rimeurs apercevaient une si mince différence! Quoi d'étonnant s'ils ont fini par le confondre avec les pédagogues? Ḥağ-

(1) Ḥağğāğ ibn Yūsuf ibn al-Ḥakam. Pour la carrière publique de Yūsuf, le père de Ḥağğāğ, voir Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 135-36; Périer, *op. cit.*, 28-29.

(2) Abou Tammām, *Ḥamāsa*, loc. cit. On cite encore un autre distique, dirigé contre un certain Kolaib; cf. Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 185, bas. Or c'était, assure-t-on, un des noms (?) de Ḥağğāğ. Cette assertion très contestable prétend s'appuyer sur une anecdote invraisemblable, se rapportant aux derniers jours de Ḥağğāğ; cf. Périer, *op. cit.*, 6-7, 331. Mépris professé pour les pédagogues; Ġāhiz, *Bayān*, I, 151; 180, 1. Walid II aurait eu un précepteur de nationalité arabe (*Ağ.*, VI, 134, 14); le fait est signalé comme exceptionnel.

(3) Cf. *Mo'awia*, 358-61; Périer, *op. cit.*, 7.

(4) Voir *Ağ.*, VI, 25. Il était arrière petit-neveu de Ġailān, de 'Orwa ibn Mas'ōūd; *Kitāb al-Faḍl* (ms. Beyrouth, 425 d. l.). D'après *Iqd'*, I, 94, bas كان جد الحجاج لا مؤ عروة بن مسعود.

(5) Voir plus haut, p. 57.

(6) De nouveau on se demande devant cette insistance si 'Abdṭāqif n'aurait pas été le nom de Ḥağğāğ? Comp.: عبد تقيف يعني الحجاج; *Ağ.*, VII, 171, bas.

ḡāḡ fut incontestablement un puriste, très zélé pour la conservation et l'atticisme du langage arabe (1); de plus un orateur puissant et châtié, *كان فصيحاً منزهاً* (2). Toutes ces qualités, il les partagea avec un de ses plus illustres prédécesseurs, également originaire de Ṭāif, le fameux Ziad ibn Abihi (3). Et quand même la satire aurait raison sur ce point, il s'en suivrait que les écoles de Ṭāif se trouvaient dans une situation particulièrement florissante, puisque les hommes les plus considérés — des *sayyid* comme Ḡailān — ne pensaient pas déchoir, en y donnant l'enseignement, que ces écoles enfin auraient formé les deux premiers orateurs de la période omayyade, la plus brillante pour l'éloquence arabe : Ziad et Ḥaḡḡāḡ.

Parmi les grammairiens arabes un des plus anciens est le Ṭaqafite 'Isā ibn 'Omar (4). On rencontrait encore à Ṭāif les médecins les plus renommés de l'Arabie préislamique (5).

Le dialecte, parlé à Ṭāif, passait pour un des meilleurs de la Péninsule. Un jour, on présenta au calife 'Otmān une copie incorrecte du Qoran. « On voit bien, observa le calife, que le copiste n'était pas de Ṭaqif et qu'il n'a pas écrit sous la dictée d'un Arabe des Banoū Ḥodail » (6). Le géographe Hamdānī (7) — un écrivain yéménite au style embarrassé dont la clarté n'est pas le grand mérite — Hamdānī veut bien rendre hommage à la pureté, *فصاحة*, du dialecte de Ṭāif. Il émet cependant des réserves sur la langue des tribus du Sarāt, voisines du Yémen, langue mêlée de locutions

(1) 'Iqd¹, I, 293, haut. Voir précédemment, p. 80.

(2) Yaḡnī, *مِرَاةُ الْجَانِّ* (ms. Paris), 67, b.; Périer, *op. cit.*, 304 sqq. D'après Ibn Hišām, *Sīra*, 131, 10, on s'intéressait également à l'astronomie, parmi les Ṭaqif. I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 107.

(3) Cf. notre *Ziād*, pp. 23, 34; Ḡāhiz, *Bayān*, II, 5, bas.

(4) Mort en 154/770 ou 149/766; Flügel, *Grammat. Schulen*, 29; Brockelmann, *Gesch. der arab. Litterat.*, I, 99.

(5) 'Iqd¹, III, 2, 414; Aḡ., XI, 102, 6; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 104, 5; V, 372, 1. On cite principalement Ḥārīt ibn Kalada, « le médecin des Arabes »; Qotaiba, *Ma'ārif*, E: 97, 116; Périer, *op. cit.*, 5. Voir le tableau généalogique, p. 68.

(6) Cf. la *Ṭrevas Al-Manāḡir* du Caire, V, 22.

(7) *Ḡasīra*, 186, 7.

et de tournures himiarites. Dans leur propre pays, les Tāqafites se trouvaient en contact incessant avec les Bédouins de Hoḍail (1), la tribu poétique et puriste par excellence du Hīgāz et même de toute l'Arabie. Les califes abbāsides n'en jugèrent pas différemment. Leurs médiocres sympathies pour la patrie des Ziād et des Haḡḡāg ne les empêchèrent pas d'envoyer à Tāif leurs serviteurs étrangers pour y apprendre le beau langage et s'y perfectionner dans la connaissance de l'arabe classique (2).

(1) Leurs voisins dans le Sarāt. Au temps de Burckhardt, *Voyages*, I, 87, les principaux jardins de Tāif leur appartiennent encore ; cf. Tamisier, I, 349 ; *Handbook of Arabia*, I, 70. Pureté du dialecte des B. Hoḍail ; cf. Maqdisi, *op. cit.*, 97, 2.

(2) Aḡ., IX, 49, 2-3. Mahomet disait à son entourage : « De vous tous, je parle le plus pur arabe, انا اعرأكم انا قرأني واسترأضت في بني سعد بن بكر » ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 106, 5 d. l. Ces Banoū Sa'd formaient une fraction des Hawāzin ; I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 71, 17.

XI

LA POÉSIE A TĀIF.

L'Arabe, mal doué pour la poésie — Les poètes hodailites. Pourquoi les poètes sédentaires sont inférieurs à leurs collègues bédouins ? — Le rang d'ordre qu'on accorde aux poètes sédentaires. — Omayya ibn Abi'ş-Salt : la défaveur attachée à sa poésie. — Jugement sur les poètes ʿaqaʿites. — Monotonie de la poésie arabe. — Abū Miḥḡan, son inspiration plus indépendante, plus spontanée. — Les musiciens de Tāif ; moins considérés que ceux des « Villes saintes ». Cette infériorité tient à la décadence graduelle de Tāif, non à un relèvement dans la moralité. — Pourtant les poètes ʿaqaʿites affichent plus de réserve que les rimeurs contemporains. — Quelle était la Zainab chantée par Nomairi ?

Dans son *Bestiaire* ou *Kitāb al-Ḥaiawān* (1), le spirituel Ġāḥiẓ a observé que « la poésie arabe ne supporte pas la traduction », لا يُستطاع أن يُترجم, ولا يجوز عليه النقل. Dans ses remarques sur les poètes arabes, l'abbé Mariti (2), lequel se piquait d'érudition, s'est rencontré sans le savoir, avec Ġāḥiẓ. Il constate, à son tour, l'imperfection des versions existantes. Mais il croit devoir l'attribuer à l'impéritie des orientalistes et prend à partie le vieil arabisant hollandais Schultens. « En voulant conserver, écrit-il, avec trop de scrupules les pensées de ses auteurs, il les a rendues ridicules. Pour traduire un poète, il faut être poète soi-même. Scultens (*sic*) n'est qu'un savant ». Plus perspicace, Ġāḥiẓ observe que les chefs-d'œuvre littéraires des Grecs et des Iraniens ne perdent pas à être traduits. Confusément il a

(1) I, 37-38.

(2) *Voyages dans l'isle de Chypre, la Syrie et la Palestine*, (Paris, 1791), II, 262-263.

senti le vide de la poésie arabe, dont tout le mérite consiste — il en convient — dans le rythme et le mètre ; « on n'y trouve rien d'original, aucune idée dont les étrangers n'aient eu la primeur », conclut en terminant Ġāhiz.

Que l'Arabe nous semble mal doué pour la vraie poésie, nous nous en sommes expliqué ailleurs, en étudiant la situation faite au *sayyid* dans l'Arabie préislamique (1). Au dire des critiques musulmans, les moins favorisés sous ce rapport seraient les sédentaires. Ce jugement nous paraît fondé, mais pour des raisons qui ont échappé à la perspicacité des littérateurs arabes. Les Bédouins, disent-ils, décrivent des scènes vécues. Cet avantage manque aux poètes des villes, totalement étrangers à la vie nomade et la détaillant, au petit bonheur, وضوء في غير مواضع (2).

C'était convenir ouvertement que le nomadisme — ce stade d'une humanité primitive — devait demeurer l'idéal de la société arabe, le cadre obligé de sa littérature poétique. Je me demande si on pouvait plus candidement en déprécier la valeur, en ravaler le niveau esthétique, la vider plus sûrement d'images, de symboles, évocateurs de pensées, pour la limiter à la représentation réaliste de formes et de couleurs, de l'horizon borné où se meut l'existence d'un peuple de pasteurs. Avec ses luttes, ses agitations stériles pour la possession d'un puits, d'un pâturage, avec sa licence anarchique, seule la vie du désert était capable, nous ne disons pas d'inspirer l'Arabe, mais de le griser de termes sonores (3), d'images violentes, de lui suggérer les énormes hyperboles, *ifrūf* (4), la virtuosité verbale, la grandiloquence, que les contemporains, les chameliers de la steppe, et la postérité après eux, ont bien voulu confondre avec la poésie. Ainsi 'Abid ibn al-Abras (5) s'écrie :

(1) Cf. *Berceau*, I, 226 etc. ; ensuite *Ziād*, 35.

(2) *Aġ.*, II, 18, bas.

(3) Et extraordinaires, recherchés, le *ġarīb* ; cf. *Aġ.*, II, 18, 6 d. 1.

(4) Même à un poète, d'ailleurs si naturel, Ġamīl ; cf. Qotaiba, *Poests*, 267 ; *Aġ.*, XVI, 188, 16 ; *Berceau*, I, 226. Il abonde chez 'Abid ibn al-Abras : voir son *divan*, la pièce II ; XIV, 1-2.

(5) *Divan*, IV, 20.

Nous refusons de nous laisser guider, jusqu'à ce que l'humanité se mette docilement à notre suite.

Comprenons : l'humanité arabe ou simplement bédouine. L'expression الناس كآفة de 'Abid n'a pas d'autre sens, tout comme الناس كآفة du Qoran (1). Le trait n'en paraîtra pas moins bédouin !

Un poète qaisite affirme que « ses contribuables n'auraient qu'à faire un geste pour arrêter la marche du soleil » (2). Et 'Antar : « la mort emprunterait mes traits, si elle se montrait aux hommes » (3) !

Le séjour dans les bazars sans air, malodorants, l'attente du client, derrière le comptoir de l'échoppe ou le guichet des banques, l'habitude de soupeser les ballots, les métaux précieux — à l'instar des commerçants de Taïf et de la Mecque — ou bien l'horizon d'une exploitation agricole, d'une palmeraie — comme dans les oasis de Médine et du Hîgâz septentrional — tout ce pacifique décor enlevait à l'Arabe sédentaire l'excitation nerveuse dont sa nature passionnée, son organisme surmené par les privations physiques, ont besoin pour l'arracher aux préoccupations de son existence banale (4). Electrisé par cette secousse, grisé par l'air du désert, il se figure « nager dans l'Océan de la poésie ; il y plonge à des profondeurs, qui défient tous les rivaux ». Il n'hésite pas à leur crier alors :

سَل الشراء هل سبّحوا كسبحي بجزر الشعر أو غاصوا مناصي (5)

Pareil à Pégase, « il fait jaillir, abondantes comme la mer, les sources de l'inspiration où se baigne le rapsode » (6).

Grattez le Bédouin le plus intellectuel, vous découvrirez infailliblement le descendant de l'Ismaël biblique. Les débris rigoureusement authen-

(1) Voir précédemment, p. 8.

(2) *Aj.*, II, 117, 13.

(3) *Aj.*, VII, 150, 8 d. l. comp. *ibid.*, VII, 41, 9 d. l. (cf. p. 39) ; 78, 4 d. l.

(4) Dans la longue liste des poètes, cités par Ya'qûbî, *Hist.*, I, 304-313, le Hîgâz n'est représenté que par les Hôdailites. Encore ces derniers appartiennent-ils au Hîgâz, pris *lato sensu*.

(5) 'Abîd ibn al-Abras, *Diwan*, XXIII, 8

(6) *Aj.*, II, 108.

tiques de la poésie préhégirienne⁽¹⁾ tiendraient commodément dans un fort volume. Ce recueil a donné naissance à une littérature pseudo-historique⁽²⁾, dont le transport exigerait une caravane de chameaux. Ces chants monotones reprennent, sans se lasser, le *leitmotiv* du *manus om-nium contra omnes* : « nous avons tué, nous avons pillé » قَتَلْنَا ou encore : « nous avons anéanti.... exterminé », اَمَّاكُنَّا.... اَبَدْنَا. Dans le *divan* de 'Abid ibn al-Abras, six vers de la 17^e *qasida* ne connaissent pas d'autre début⁽³⁾. C'est l'obsession, la vantardise naïve de mœurs violentes, exagérées jusqu'au grotesque⁽⁴⁾. Signe que le génie de la race s'y complaisait⁽⁵⁾. Avec raison, le Qoran traite les poètes de menteurs : « ils affirment ce qu'ils n'ont jamais fait »⁽⁶⁾. On ne pouvait mieux juger et stigmatiser ces incorrigibles fanfarons de la violence, beaucoup plus vantards et larrons qu'assassins⁽⁷⁾. Les razzias ne poursuivaient d'autre but que le vol. Nulle part, les guerres n'ont été moins sanglantes qu'au désert. Quand mort d'homme s'ensuivait, c'était par accident ou par maladresse⁽⁸⁾. Mais que penser d'une société où la rapine et la soif du sang se transforment en motifs poétiques ?

(1) Je parle de celle qui nous a été conservée et dont nous puissions contrôler l'° contenu.

(2) Moins que jamais — surtout pour la période préhégirienne — nous croyons que la tradition historique fut indépendante de la poésie.

(3) رَجَعْنَا قَتَلْنَا ; *Divan*., XVII, 7-13 ; comp. XVIII, 5, 9 ; XX, 1 ; 'Amir ibn at-Tofail, *Divan*, IV, 2 ; *Aj.*, IX, 10, l. 11 ; 13, 11 d. l.

(4) On rencontre aussi بَرَزْنَا, « nous avons éventré » les femmes enceintes ; 'Amir ibn at-Tofail, *Divan*, XII, 7 ; cf. notre *Chantre*, p. 135.

(5) La tribu s'en glorifie. De là les innombrables vers débutant par مِثِّي, « de notre tribu est sorti.... » ! Comp. *Aj.*, XVIII, 69, 9 : ... وَقَاتِلْ خَالُو بَابِيو مِثِّي. « A nous le héros, qui pour venger son père tua son oncle maternel ! ».

(6) Qoran, 26, 226.

(7) Avec les B. Hodail, ils disent à leurs victimes : اِلَّا وَاللّٰهَ مَا نَرِيْدُ قَتْلَكُمْ وَلَكِنَّا نَرِيْدُ : (Tab., *Annales*, I, 1432) « nous songeons, non à vous massacrer, mais à vous vendre aux Mecquois ».

(8) Cf. *Berceau*, I, 247.

Les Tāifites comptaient parmi leurs voisins (1) les Banoū Hoḏail, ramassis de gueux et de pillards, perpétuelle menace pour leurs troupeaux et leurs jardins. Jusque sous les murs de la cité, ces nomades venaient vider leurs querelles avec leurs rivaux de Hawāzin (2). Mais en revanche quels poètes ! Aucune autre tribu n'a déployé, en ce domaine, une égale habileté. Aṣma'ī (3) comptait, parmi les Hoḏailites, 40 poètes, tous *coureurs* devançant au galop les méharis et les chevaux (4). Traduisons en français : tous brigands. Burckhardt les décharge de l'accusation portée contre leurs voisins, les Bédouins de « Toueirek », d'être « des larrons très experts ». Les Hoḏail, reprend-il aussitôt, sont « des déterminés voleurs de grand chemin » — titre très bien porté — comme jadis les *ṣa'loūk*, chevaliers-brigands de la Sarracène classique. Comme nous l'avons observé ailleurs, les titres de *ṣa'loūk* et de poète allaient généralement ensemble (5). Dans leurs appréciations sur l'ancienne poésie arabe, Aṣma'ī et ses confrères ont négligé de tenir compte de cette exégèse trop réaliste à leur sens. L'existence plus paisible dans les villes, dans les oasis, excluait l'agitation, les scènes de rapt, de meurtre, où le nomade puisait son inspiration poétique. Et voilà pourquoi les sédentaires occupent la dernière place sur le Parnasse arabe.

Voici maintenant quel rang d'ordre leur assignait la critique musulmane. En première ligne les Médinois, ensuite les 'Abdalqais, enfin les Taqafites (6). La prééminence accordée à Médine semble avoir été influ-

(1) Voir plus haut p. 143 ; Yāqoūt, E, III, 168. Al-'Arg est placée tantôt chez les Hoḏail, tantôt chez les Hawāzin ; Yāqoūt, E, VI, 141.

(2) Bakrī, *Mo'jam*, 181, 8 ; et avec les habitants de Tāif, comme au temps de Burckhardt, *Voyages*, III, 309 : comp. I, 90.

(3) *Foḥoūlat as-ṣo'arī* cité, *Berceau*, I, 159, 191. Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 263, bas.

(4) Comp. *Aḡ.*, S. I, 282 : *أحد الصالحات المبرين على قبائل العرب ومن كان يدعو على رجل أو يسبق به الغيل*.

(5) *Berceau*, I, 159-160 ; 248. Au directeur de la revue *Al-Manār* (XX, 113) son guide hoḏailī affirme que ses contribuables préfèrent « mourir de faim que de se livrer au brigandage » !

(6) *Aḡ.*, III, 187 ; IV, 3 ; Baihaqī, *Maḥāsin*, 4^{es} 3, 9 ; cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 5. On observe que Ġarīr est un sédentaire *عربي قرّبي* ; *Aḡ.*, S. I, 279, 6.

encée par des préoccupations étrangères à la littérature (1). Cette ville avait produit Hassân ibn Tâbit, le poète-lauréat du Prophète, le chante inspiré par Gabriel. Quoi qu'il en soit, à la veille de l'hégire, Omayya ibn Abi's-Salt a joui d'une vogue incontestable (2). Il fut le poète des « deux cités », chargé de célébrer les grands banquiers de la Mecque — tel Ibn God'an — et de glorifier la mémoire des vaincus de Badr. Une constatation déconcertante, c'est de voir combien peu cette notoriété a suffi pour protéger l'œuvre littéraire de l'aède taqafite. Elle montre combien le scepticisme semble conseillé, quand il s'agit de poètes plus anciens et moins célèbres ; ajoutons : moins intéressants pour la *Sira* et la préhistoire islamite. Les pièces, les fragments incolores et incohérents, qu'on substitua d'assez bonne heure aux compositions originales et perdues, constituent probablement le *divan* laborieusement publié par le Prof. Schulthess. Cette compilation ne pouvait manquer d'éveiller les soupçons des connaisseurs contemporains (3) et justifie sans doute la défaveur manifestée par les critiques arabes (4). Par contre, le *Tafsîr*, l'exégèse qoranique, ne cesse d'alléguer l'autorité d'Omayya. N'aurait-on pas, à son intention, manipulé les compositions du Taqafite ? C'est ce qui rend malaisé, insoluble peut-être, le problème repris par M. Clém. Huart, à savoir, la dépendance réciproque du Qoran et du *divan* d'Omayya.

L'ostracisme témoigné par les critiques arabes tient à des causes encore mal connues ; assez peu — comme le prétendent les grammairiens 'abbâsides — à l'exubérance de termes exotiques, émaillant ces étranges élucubrations. Cette explication ne semble pas recevable. Chez tout autre poète, ces exotismes auraient causé la joie des commentateurs et des lexicographes, tous infatigables collectionneurs d'archaïsmes et d'expressions rares, *ğarîb*. Dans l'exclusivisme, dont a souffert la mémoire d'Omayya, ce

(1) D'autre part, les incessantes guerres civiles favorisèrent, à Médine, l'éclosion d'une poésie très bédouine.

(2) Voir précédemment, p. 79.

(3) Comme Ḥağğâğ ; cf. Périer, *op. cit.*, 287 sqq.

(4) *Ağ.*, III, 187.

Ṭaqafite se trouve associé à un poète chrétien 'Adī ibn Zaid (1), d'une inspiration nullement inférieure à celle de l'anṣārien Ḥassān. Cette constatation amène à se demander si des préjugés de nature dogmatique n'auraient pas influencé le verdict de la critique.

L'illustre sayyid Ḡailān, un contemporain d'Omayya, fut seulement un poète d'occasion, شاعر مُقَلّ (2). Ses productions — la collection complète existait encore au temps d'Abou'l-faraḡ (3) — nous sont trop imparfaitement connues pour permettre une appréciation. Au jugement du calife 'Abdalmalik, expert en la matière (4), les poètes islamites de Ṭāif n'égalèrent pas leurs prédécesseurs d'avant l'hégire (5). Le monarque marwānide émit cette opinion à propos d'un rimeur ṭaqafite de son temps, Yazīd ibn al-Ḥakam, d'une inspiration franchement médiocre (6). Ṭoraiḥ, de Ṭāif, se fit le panégyriste de Walīd II, poète lui-même et très fier de sa descendance ṭaqafite (7). « La production poétique de Ṭāif, assure Ḡāḥiḡ, si elle n'est pas énorme, suffit largement à attester la merveilleuse capacité de la population en ce genre, *ذلك القلب يدل على طبع في الشعر مجيب* » (8). On nous parle, il est vrai, d'un rimeur ṭaqafite, auteur de mille *qaṣidas* ou grandes odes. Sans scrupules, les collègues du fécond rapsode se seraient

(1) Certains littérateurs arabes l'associent pourtant aux *فحول* (cf. *Aḡ.*, XIX, 84), en compagnie de Ṭarafa, 'Alqama et 'Abid ibn al-Abrāṣ. Les Banoū Tamīm allaient plus loin encore et — parmi eux, le célèbre Ḥārīṭa ibn Badr, poète lui-même (cf. notre *Zūd*, 120 sqq.) — ne lui connaissaient pas de rival ; *Aḡ.*, X, 6.

(2) Son fils est également poète ; *Aḡ.*, XII, 46. Ibn Dī'ba, poète préislamique de Ṭāqīf peu connu ; Ibn Hīṣām, *Sīra*, 27 ; cf. Nöldeke, *Perser-Araber*, 194. Nous avons cité précédemment des vers du père de 'Orwa ibn Mas'ūd.

(3) *Aḡ.*, XII, 45, 8, lequel cite *جامع شعرو*, « son *divan* complet ».

(4) Cf. notre *Chantre des Omiades*, 65.

(5) *Aḡ.*, XI, 102, 8. Même jugement porté sur les poésies de Labīd et de Ḥassān ibn Ṭābit. C'est un *thème*, développé par les partisans fanatiques de l'ancienne poésie.

(6) *Aḡ.*, XI, 100 sqq., notice de ce poète.

(7) Qotaiba, *Poets*, 427 ; *Aḡ.*, IV, 76-78. Voir précédemment, p. 134.

(8) *Ḥatawān*, IV, 123, 4 ; à la l. 1, au lieu de *المكان* lisez *الكتاب* « l'abondance n'est pas la cause » de leur inaptitude poétique ; elle n'a pas tari chez eux la source de l'inspiration, pas plus que chez Ḡarīr *قَرِيْرٌ* ; *Aḡ.*, S. I, 279, 6.

approprié ses dépouilles (1). Ajoutons encore les noms d'Ağrad, trouvère de Taïf presque ignoré et celui de Yahîâ ibn Naufal ; ce dernier, d'autre part, réclamé par les tribus du Yémen (2) comme un des leurs.

Chez tous ces rimeurs, le ton, les procédés se ressemblent étonnamment. Ils n'arrivent pas à se rendre indépendants des premiers modèles. Telle qu'elle nous apparaît dans les plus anciens monuments, à partir du 6^e siècle, la *qaṣida* produit sur nous l'impression d'une composition conventionnelle aux formes hiératiques et figées, à la langue artificielle, n'accusant, dans l'immense variété des tribus, aucune différence dialectale. Le trait le plus déconcertant dans la *qaṣida*, qu'elle soit chant de guerre, panégyrique ou satire, c'est son début, invariablement réservé au *nasīb* ou vers amoureux (3). Nulle part la muse ne s'est courbée sous une discipline plus rigide. Ses attitudes compassées rappellent l'ambiance monotone du désert, attestent la stérilité du génie bédouin, son manque de souplesse.

Si l'histoire ne venait à la rescousse, la critique déciderait malaisément si les auteurs de ces chants uniformes ont grandi dans les oasis, au sein des villes, ou parmi les austères paysages des *harras* volcaniques. Tous exploitent un même fonds d'idées et puisent docilement dans un commun répertoire (4). Leur indéniable virtuosité verbale ne réussit pas à dissimuler cette indigence intellectuelle, sous les oripeaux multicolores empruntés au dictionnaire. Seul Omayya ibn Abi's-Ṣalt semble avoir tenté de se soustraire à cette tyrannie, étouffant toute spontanéité.

Un autre Aḥlâfite, Aboû Mihğan, a affiché la même indépendance. Dans l'inspiration de l'insouciant troubadour taqafite, il est permis de

(1) *Ağ.*, VI, 150, 6. Ġaḥiḡ n'a pas connu ou a refusé de prendre au sérieux ce renseignement, témoin son expression « ذلك التليل », mince comme volume.

(2) Qotaiba, *Poets*, 460, 463.

(3) Comp. Ig. Guidi, *L'Arabie antéislamique*, p. 41 eto. Comp. réflexions sur le *nasīb*, attribuées au sayyid-poète Ġailān ; *Ağ.*, XII, 45, haut.

(4) Comp. p. ex. les fragments, élégiaques du même Ġailān ; *Ağ.*, XII, 46, 49. Comment les poètes se copient dans le *nasīb*, voir les exemples accumulés par R. Geyer, *Zwei Gedichte von Al-A'ḡā*, II, p. 35 eto. Vienne, 1921.

reconnaître l'influence du milieu, d'une nature moins implacable que les mornes steppes du Hîgâz et les terres brûlées du Gaur et du Tihâma. Dans ses vers, on imagine entendre pétiller le jus des raisins mûrissant sur les côteaux voisins de Taïf. Et voilà pourquoi Aboû Mihġan nous apparaît — même après la révision de la censure musulmane — comme l'Horace des Arabes. Le chantre des Omayyades, le poète Aġṭal, forcé, un jour, d'entendre les *qaṣīdas* d'un confrère islamite, lui adressa ce compliment ambigu : « Collègue, si tu te réchauffais les entrailles avec une coupe de vin généreux, tu deviendrais le roi de la poésie », *وَمَكَ لَوْ نَبَحْتَ الْخَمْرَ فِي جَوْفِكَ*, *كُنْتَ أَشْرَ النَّاسِ* (1). Aboû Mihġan fut un musulman, à la façon de l'opportuniste Moġīra ibn So'ba. Il n'avait pas attendu cette originale recommandation pour hausser le ton de ses compositions. Témoin les vers suivants :

أَلَا سَقَيْتَنِي بِأَصْحَرِ خَمْرًا فَأَنْتَنِي بِمَا أَنْزَلَ الرَّحْمَنُ فِي الْخَمْرِ عَالِمٌ...

Allons, ami, verse-moi à boire ! Ah ! je connais les révélations d'Allah au sujet du vin.

Verse-moi une coupe débordante sans mélange. Ainsi croîtra ma culpabilité. Boire pur n'est-ce pas le comble du crime ?

C'est l'enfer, soit ! Mais d'abord j'aurai savouré le plaisir, suivi mon penchant, dussent mes censeurs en crever de dépit ! (2)

Jusque chez ce gai compagnon, on retrouve la note fataliste (3), dominant toute la production poétique de l'Arabie, écho inconscient de la passivité bédouine (4) ; note admise, sinon renforcée par l'influence du Qoran (5). Ce fut d'ailleurs un vaillant soldat. Mis aux arrêts, le matin de la terrible journée de Qādisyā, pour s'être enivré, il exhale ses regrets

(1) *Aġ.*, XI, 39-40 ; cf. *Chantre.*, 34-35.

(2) Aboû Mihġan, *Carmina*, XXI (éd. Abel).

(3) Cf. Aboû Mihġan, *Carmina*, VI.

(4) Cf. *Berceau*, I, 113.

(5) Pour aller au-devant du reproche de *Fetndseligkeitt*, nous renvoyons simplement à Qoran, 5, 108, 116 : les Prophètes, et parmi eux 'Isā, cités devant le tribunal d'Allah et interrogés sur leur carrière, répondent ne rien savoir, *لَا عَلَيْنَا إِلَهُ إِلَّا اللَّهُ*. On ne peut pourtant y reconnaître une caricature !

de ne pouvoir se battre à côté de ses frères d'armes :

N'est-ce pas l'excès de l'infortune ! Tandis que les cavaliers croisent la lance, me voici garrotté, chargé de fers !.....

La bataille fait rage : je suis retenu loin du combat, quand mes compagnons se couvriront de gloire.

De grâce, qu'on me rende mes armes ! La guerre, je le vois, ira en se prolongeant.

J'engage ma parole à Allah et j'y demeurerai fidèle ; si ma prison s'ouvre, je ne visiterai plus les tavernes (1).

D'autres fragments de son *divan* le montrent renouvelant cet engagement (2). A Abou Mihgan l'islam a maintenu son titre de *Ṣaḥābī* (3), compagnon de Mahomet ; la plus haute distinction accordée à un fidèle croyant. Sa valeur militaire lui a fait beaucoup pardonner (4). L'Horace *ṭaqāṣite* appartient à la classe des poètes désignés dans l'histoire littéraire par le qualificatif de *مطبع*, spontané. Il dénote les rimeurs à la diction abondante et facile, au vers coulant comme de source. Les poètes daignent l'emploi laborieux du *ḡarīb*, des archaïsmes, des vocables recherchés. Abou Mihgan se distingue en outre par un tour de pensée agréable, par une pointe d'humour que n'eût pas désavouée son confrère latin, le chantre du Falerne.

Finissons ces lignes, consacrées aux annales poétiques de Taïf, par le nom de Nomairī, célèbre surtout pour avoir chanté Zainab, la sœur de Haggāg (5). Nous ne possédons plus « le *divan* de Taïf » mentionné par

(1) Abou Mihgan, *Carmina*, XXIII.

(2) Abou Mihgan, *Carmina*, V, XIV, XX.

(3) Voir sa notice dans Ibn Hagar, *Iṣāba*, IV ; Ibn al-Aṭīr, *Oud*, V, 208-291.

(4) Il se serait distingué comme aroher au siège de Taïf ; Waqidī, W. 369. Nulle part pourtant je ne me souviens de lui avoir vu accorder la *tarḡia*, distinctive des *Ṣaḥāba* ; cf. Yazīd, 21-24.

(5) *Aḡ.*, VI, 24-28 ; Périar, *op. cit.*, 278-79.

l'*Aḡānī* (1). Nous ignorons si c'était une anthologie ou un *Corpus* poétique complet. C'est sur cette compilation sans doute que Ḡāḥiḡ aura basé l'appréciation critique, citée plus haut (voir p. 150).

Sa conservation nous permettrait de décider s'il y a lieu de réformer le jugement, attribué au calife 'Abdalmalik, sur la valeur comparative des rimeurs de Ṭāif, avant et après l'hégire. Les spécimens enregistrés par l'*Aḡānī* et par les anthologies poétiques n'invitent pas à modifier notre opinion sur l'absence de spontanéité constatée chez les chantres du Sarāt, si l'on en excepte Omayya et Aboū Miḡḡan.

*
* *

Tamisier (I, 292) a noté l'indifférence que manifestent pour la musique les modernes Ṭāifites. « Pendant les longues nuits, écrit-il, que j'ai passées à Ṭāiffa, je n'ai pas entendu une seule fois le son du tarabouk ou bour de basque venir de la ville » (2). Au siècle de l'hégire, la musique paraît pas y avoir été mieux appréciée. Sous ce rapport, Ṭāif se voit distancée, et de beaucoup, par Médine et la Mécque, les deux grands conservatoires musicaux du Ḥiḡāz, au premier siècle de l'islam (3). Cet avantage, les cités saintes en furent redevables à leur qualité de capitales islamiques, à la présence de nombreux Mécènes et d'une opulente aristocratie, avide de plaisirs et de distractions (4). Depuis l'institution du califat, ces deux métropoles grandirent aux dépens de Ṭāif, bientôt descendue au rang de 3^e préfecture du Ḥiḡāz. Quand les souverains omayyades

(1) *Aḡ.*, V, 174, 18. J'ignore pourquoi Périer, *op. cit.*, p. 4, accorde au Ṭaḡāfite Moḡīra ibn Šo'ba le titre de « poète ».

(2) Burckhardt, *Voyages*, I, 298, trouve que « les habitants du Hedjaz ont la voix dure et peu claire ; pas de voix sonores et harmonieuses, si ordinaires en Egypte et plus encore en Syrie ».

(3) Cf. *Mo'āwīa*, index, s. v. *musique*. Chanteuse meccoise du temps de Mahomet ; la défaite de Badr l'a ruinée, la ville étant en deuil ; Wāḡidī, *Aḡāb*, 314-315.

(4) Cf. Wāḡidī, *loc. cit.* ; *Aḡ.*, VII, 124, d. l.

voulaient essayer la capacité d'un fonctionnaire, juger s'il parviendrait à s'imposer aux indociles Bédouins de l'Arabie occidentale, ils commençaient par le nommer à Tâif. Si l'essai se montrait satisfaisant, il était envoyé à la Mecque et enfin promu à Médine, siège d'une véritable vice-royauté pour la Péninsule (1). A Tâif, on paraît avoir seulement toléré la musique aux lamentations funèbres, celle des *ناحَة* ou pleureuses (2), avec son caractère grave et presque liturgique. Aucun Aboûlfarağ ne s'est intéressé à ces archaïques productions. Si la collection de ces vieilles cantilènes nous avait été conservée, nous y retrouverions sans doute une masse de conceptions appartenant au *dîn* des Arabes, à leurs conceptions mythologiques et eschatologiques, véritables « Reste arabischen Heidentums », débris de la gentilité sarracène. Nous apprendrions à mieux connaître le rôle que les Arabes préhégiriens attribuaient au *duhr*, dieu du destin, ensuite la personnalité de la Parque bédouine, Manāt, « la troisième » (3) dans la triade qoraisite; superstitions contre lesquelles s'est acharné l'auteur du Qoran.

Cette polémique a nui à la conservation de ces lamentations (4). De très bonne heure, elles se sont vues enveloppées dans la même disgrâce qui a précipité la disparition de la littérature oratoire des *kāhin*, dont nous ne soupçonnons plus l'originalité, le mouvement passionné et les procédés littéraires que par les plus anciennes sourates mecquoises. Par ailleurs le style heurté, la rythmique populaire de ces compositions ont achevé de les déconsidérer aux yeux des grammairiens de la période 'abbāsīde, absorbés dans leur travail de révision, par la dernière mise au point des grands recueils de la poésie nationale. Leur purisme inintelligent a rivalisé avec le zèle destructeur de la censure orthodoxe.

Tâif ne posséda donc aucun musicien de renom. Ceux qui s'y adon-

(1) *Mo'awwa*, 82.

(2) *Ağ.*, I, 99, bas. *Nāha* désigne également les musiciens élégiaques.

(3) Cf. Qoran, 53, 20.

(4) Condamnées par le Prophète; I. S. *Tubaq.*, I¹, 88, 89.

nent à la musique, les *maestri* taqafites sont obligés d'aller se produire à la Mecque (1). La brillante et frivole société qoraïsïte (2), les descendants des anciens Compagnons de Mahomet, enrichis dans les provinces conquises, parfois aux dépens de leurs soldats (3), savaient apprécier à sa valeur et royalement rémunérer le talent musical. On nous parle, il est vrai, d'un habitant de Taïf, entreprenant le voyage de la Mecque, à la seule fin d'assister à l'audition d'un air de musique. Encore n'était-ce pas un Taqafite authentique, mais un Qoraïsïte fixé à Taïf (4).

La musique cultivée au 1^{er} siècle, avec ses variations lascives sur des thèmes érotiques, passait pour un « excitant à la débauche », *النزوة رقية الزنا* (5). L'exode des musiciens taqafites vers la Mecque indique-t-il pour Taïf un progrès dans l'austérité des mœurs ? On aimerait à le croire. Mais il tient avant tout à la décadence graduelle de la cité taqafite, depuis l'hégire.

Les grandes familles quittaient la région pour aller chercher fortune dans les provinces ou pour s'attacher à la cause des Omayyades (6). Bientôt Taïf conservera seulement les avantages que personne ne pourra lui enlever : la beauté de son site, la fertilité de son territoire et les charmes

(1) *Ağ.*, IV, 82, bas.

(2) A une chanteuse de la Mecque, venant à Médine implorer sa générosité, Mahomet demande : *ابن انتر من شباب أهل مكة* ; *Wahidi, Asbāb*, 314 d. l. Fils des *Mobassara* buveurs et pourtant tous *متبرول الفهدة* (*Ağ.*, XVIII, 66, bas), « admis à témoigner en justice » ; capacité refusée aux buveurs ainsi qu'aux musiciens de profession.

(3) Leurs plaintes au calife 'Omar ; *Ağ.*, XIV, 40, bas.

(4) *Ağ.*, XX, 10.

(5) Innombrables *hadīṭ* hostiles à la musique et aux musiciens ; cf. notre *Mo'āwizā*, 370, etc. ; *Wahidi, Asbāb*, 260. Mahomet fait chanter une musicienne devant 'Aïsa ; *Ḥanbal, Mosnad*, III, 449 (timide tentative de réaction) ; il interdit d'instruire, de vendre des esclaves musiciennes. « La fin du monde approchera, quand sévira la passion de la musique » ; *Tirmidī, Ṣaḥīḥ* (Dehli), I, 154 ; II, 44. Les artistes du *Ḥiğāz* déniaient aux Syriens la faculté d'apprécier la bonne musique ; *Ağ.*, I, 28, haut ; comp. *Ağ.*, II, 123.

(6) Ces fonctionnaires se montraient — comme *Ḥağgāğ* — heureux d'être pris pour des Syriens ; ce terme désignant alors un partisan des Omayyades ; *Yāqūt*, E. I, 48.

de son climat alpestre. Pourtant les poètes eux-mêmes — il faut en convenir — se montrent à Taïf plus réservés (1) que leurs confrères des « deux haram » الحرامان et des « deux masgid » المسجدان, à savoir la Mecque et Médine. Cette réserve mérite d'être signalée, au milieu de la licence générale, envahissant le Parnasse arabe du 1^{er} siècle H. Pour des considérations politiques, le pouvoir des Omayyades n'aimait pas à se commettre avec la très ombrageuse confrérie des poètes. Leur police ne s'en vit pas moins forcée de surveiller et même d'exiler à Taïf le libertin et corrupteur 'Omar ibn Abi Rabi'a. Ce qui n'empêchera pas la population des villes saintes de célébrer comme un deuil national la mort de ce poète. Rappelons les ordures étalées par Ġarīr dans d'interminables *qaṣidas* ; Ġarīr, un poète 'aṣfī, affirment nos critiques musulmans. A leur suite, l'appellerons-nous modeste, réservé, chaste même ? Le vocable arabe comporterait ces diverses translations. Pour déterminer un choix, il faudrait n'avoir jamais feuilleté ses *Naqā'id*, ses répliques à Farazdaq (2). Et ce dernier dans ses ripostes trouve encore moyen de dépasser son rival !

S'il arrive aux Taqafites — nous avons déjà nommé Aboū Miḥġan — de chanter avec ferveur le produit national, le vin de leurs montagnes, on ne rencontre parmi eux ni un Aḥwaṣ (3) ni un 'Omar ibn Abi Rabi'a, ces Catulle de la Mecque et de Médine, les villes saintes de l'islam. Pendant le premier siècle de l'hégire, l'*Aġāni* (4) ne signale à Taïf qu'un seul poète érotique, An-Nomairī. Encore le *nasīb* (5) se présente-t-il chez lui comme

(1) Al-'Arġi rappelait, disait-on, le genre de 'Omar ibn Abi Rabi'a (*Aġ.*, VII, 145). Mais ce poète n'était Taïfite que par ses longs séjours, en sa propriété de 'Arġ. Il incarne en réalité le type du grand seigneur qoraïsīte, au 1^{er} siècle H. 'Alīde, il eût été porté aux nues par notre Aboūlfaraġ !

(2) Comp. également les *Naqā'id* de Ġarīr et de Aḥṭal, éd. Salhani, Beyrouth, 1922.

(3) Voir ce nom à l'*index* d'*Aġāni* et de *Mo'awia*.

(4) *Aġ.*, VI, 24 sqq.

(5) Sur le *nasīb*, cf. Guidi, *Il nasīb nella qaṣīda araba* (T. III, Actes du XIV^e congrès orientaliste). Il serait le reste de l'ancienne poésie amoureuse du désert, incorporée à la *qaṣīda*, pendant la période classique ; Guidi, *L'Arabie antéislamique*, 44.

une concession parfois burlesque aux formes déjà hiératisées de l'ancienne poésie arabe. Ainsi Nomairī décrit pompeusement la rencontre de sa caravane avec son héroïne Zainab, entourée de ses compagnes. « Quand elles aperçurent le cortège de Nomairī, toutes se détournèrent, manifestant l'émoi produit par cette rencontre »,

وَلَا رَأَتْ رَكْبَ السُّبُرِيِّ اعْرِضَتْ وَكَانَ مِنْ أَنْ يَلْقَيْنَهُ حَذَرَاتُ

La pièce renfermant ce vers avait produit sensation. « Quel était donc ce cortège, ô Nomairī ? » lui demanda un jour le calife 'Abdalmalik. Le poète répondit : « quatre bourricots transportant du goudron, plus trois autres, chargés de crotin de chameau, وثلاثة عليها القطران وثلاثة إربة حمرة لي كنت أجلبُ عليها القطران وثلاثة » (1). Badinage poétique ; à tout le moins, façon spirituelle, présence d'esprit pour se tirer d'un mauvais pas ! Le troubadour de Ṭāif se vit soupçonné d'avoir chanté Zainab, le sœur préférée de Ḥaǧǧāg. Et le terrible vice-roi de l'Iraq s'était donné le tort d'en témoigner de la mauvaise humeur. En ce temps d'intense fermentation politique, toucher au grand Taqafite, c'était se sentir d'avance assuré de remuer l'opinion publique. En Arabie, dans toute la moitié orientale du califat, cette opinion prenait parti, pour ou contre cet homme d'Etat. De là, le retentissement extraordinaire obtenu par un trait, en réalité fort inoffensif.

Nomairī imagina d'en profiter pour sortir de l'obscurité, de la foule des rimeurs où, jusqu'à cette date, il était demeuré confondu. Il laissa subsister le malentendu. L'intervention personnelle de 'Abdalmalik, le sang-froid de Nomairī prévinrent une solution tragique. Zainab, un nom extrêmement répandu chez les Arabes ! Dans l'entourage le plus intime du Prophète, on rencontrait au moins trois Zainab, une de ses filles (2)

(1) *Aǧ.*, VI, 26, 16 etc. Pour le goudron à Ṭāif, voir précédemment, p. 22.

(2) Cf. *Fāṭima*, 3-11 et *passim*. Prédilection de Mahomet pour le nom de Zainab ; Baǧawī, *Maṣābiḥ as-sonna*, II, 102.

et deux de ses femmes. Mais la malignité des adversaires de la dynastie omayyade a prétendu reconnaître la sœur de Ḥaġġāġ (1). J'avoue, pour ma part, n'être pas convaincu de cette identification. Qui donc eût osé, à cette époque, mettre en scène la propre sœur (2) du tout puissant lieutenant des califes marwānides ?

(1) Tous les détails de l'histoire de Zainab et de Nomairī remontent en dernière analyse à 'Omar ibn Šabba (voir *Aġ.*, VI, 25, 3 et *passim*), écho des rancunes de l'Iraq. Sur 'Omar ibn Šabba, voir notre *Ziād ibn Abīhi*, 136 etc.

(2) Ḥaġġāġ lui était particulièrement attaché. Ce prétendu bourreau possédait à un haut degré le sentiment de la famille. Zainab était sa « sœur de père et de mère » ; *Aġ.*, VI, 25.

XII

LE DÉCLIN

LES TĀIFITES AU I^{er} SIÈCLE DE L'HÉGIRE,

Le destin de l'islam se décide hors de l'Arabie. — Déclin de Tāif, distancée par Médine. — Villégiature de l'aristocratie islamite — Fortune et situation politique des Tāifites ; causes qui les favorisent. — Zīād, type de l'homme d'Etat taqafite. — Ils se rallient aux Omayyades, faveur dont ils jouissent.

Tāif produit donc l'impression d'une ville absolument unique, au Ḥiǧāz. Par son climat, par les produits du terroir, elle rappelait la Syrie, beaucoup plus que les paysages austères de l'Arabie occidentale. Tel est du moins le jugement de la Tradition musulmane et de tous ceux qui la visitèrent, jusqu'au temps de Burckhardt. Pour le développement intellectuel, la population tāifite semble avoir « dépassé notoirement la moyenne des Bédouins et des sédentaires », ان عقولهم كانت ترجح على عقول الناس. Voilà comment le spirituel Ġāḥiẓ (1), en parlant de Ḥaǧǧāǧ, a cru devoir caractériser les concitoyens du grand Taqafite. Les pages précédentes vont permettre de comprendre le rôle joué par cette ville et par ses habitants dans l'établissement de l'islam.

Ce n'est pas à Médine, ni sous le califat de 'Omar — ne cessons pas de le rappeler — c'est sous la dynastie omayyade, c'est en Syrie, beaucoup plus qu'au Ḥiǧāz que se décida le sort de l'islam. Le meurtre de 'Oṭmān,

(1) *Bayān*, I, 108, bas ; Ibn 'Asakir (éd. Badrān) IV, 49.

ensuite l'avènement de 'Alî, mettent fin à l'influence de l'Arabie. Comme jadis pour le mosaïsme, ce pays ne devait porter que le berceau de l'islam. Qu'advviendrait-il de ce système religieux, du pseudo-monothéisme abrahamique, *مِلَّة ابراهيم*, sommairement esquissé dans

« *Un livre, le Qoran, par Dieu lui-même écrit* » ? (1).

Sa diffusion dépasserait-elle les frontières du Hîgâz et du Nağd, régions que s'était proposé d'atteindre la prédication qoranique ? Systématiquement Mahomet paraît avoir écarté ces préoccupations (2), comme s'il les jugeait incompatibles avec la prescience, la toute-puissance d'Allah (3). Lorsqu'au tribunal divin, les Envoyés du ciel, ses prédécesseurs, s'entendent interroger, sont appelés à rendre compte de leur mandat prophétique, son recueil nous les représente interdits, sans pensée, s'en remettant au bon plaisir d'Allah, *عَلَّمَ الْغُيُوبَ*, « maître des secrets de l'avenir » (4). Parvenu à la fin de sa carrière, Aboû'l-Qâsim lui abandonna fatalistement le sort de son œuvre. Il compta sur la complicité du temps, sur le zèle, le savoir-faire des compagnons formés par lui. Voici comment Victor Hugo, en s'inspirant du *hadîth*, a résumé sa dernière allocution :

(1) H. de Bornier, *Mahomet*, I, sc. 3.

(2) Voir plus haut, p. 8.

(3) « Mahomet s'est préoccupé, non de toute l'humanité, mais des Arabes... Il considéra son Qoran comme une édition arabe de la révélation destinée par Allah à l'humanité ». Snouck Hurgronje, *De Islam en het Russenprobleem* (Loiden, 1922), p. 9-10. Une version française de ce travail a paru depuis, dans la *Rev. du monde musulman*, L, pp. 5-27, sous le titre « L'islam et le problème des races ». Le Prof. Snouck Hurgronje m'écrivait, en date du 19 Juillet, 1922 : « Que Mahomet se soit adressé aux peuples non-arabes, je n'ai jamais pu m'en convaincre et le crois de moins en moins. Le Qoran s'y oppose; l'horizon de Mahomet demeura toujours restreint et le petit nombre de textes qui pourraient donner lieu à l'hypothèse d'une mission universelle me semblent admettre une autre explication ». De la locution qoranique *كَأَنَّهُ النَّاسُ كَأَنَّهُ* rapprochez le verset (Qoran 7, 157) : « يَا أَيُّهَا النَّاسُ إِنِّي رَسُولُ اللَّهِ إِلَيْكُمْ جَمِيعًا », ô hommes, je suis l'envoyé d'Allah à vous tous, où l'orateur ne vise que son auditoire médiinois.

(4) Qoran, 5, 108, 116.

*Il songeait ; tout à coup, pensif, il dit : Voilà,
 Vous tous, je suis un mot dans la bouche d'Allah,
 Je suis cendre comme homme et feu comme prophète.
 J'ai complété d'Issa la lumière imparfaite.
 Je suis la force, enfants, Jésus fut la douceur. (1).
 Le soleil a toujours l'aube pour précurseur...
 Vous avez bien souffert, mais vous verrez l'aurore.
 Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore (2).*

Soit dans la Qoran, soit dans les traditions recevables, nous avons vainement cherché des assurances plus formelles. Aux continuateurs du Prophète, aux califes, aux Omayyades surtout, était réservée la réalisation de cette vague promesse. Contre l'attente de tous, elle devait aboutir à la fondation d'une puissance et d'une religion mondiales. Les ʿĀlīfites allaient apporter à l'œuvre la plus précieuse des collaborations.

*
* *

A vrai dire, le triomphe de l'islam ne profita pas à leur cité. Elle va plutôt, nous l'avons dit (3), en déclinant. Cette décadence est hâtée, non plus, comme avant l'hégire, par la suprématie économique et religieuse de la Mecque, mais par l'importance soudaine que prend Médine. Cette ville devient, au détriment de la Mecque, non seulement la capitale du Ḥiǧāz, mais de toute l'Arabie. Pendant trois quarts de siècle, elle est le siège du califat, ensuite la résidence favorite de l'aristocratie islamite et du gouverneur du Ḥiǧāz. A ces prérogatives officielles, qu'aurait pu opposer la cité des ʿĀlīfites ? Elle demeurera le centre du ravitaillement frumentaire, le grand marché de fruits pour la Mecque et le Tihāma (4). En

(1) Cf. Qoran, 57, 27.

(2) *La légende des siècles*, I, 198-200 (éd. Hetzel).

(3) Voir plus haut, p. 156.

(4) Maqdisī, *Géogr.*, 79, 7 ; Iṣṭaḥrī, *op. cit.*, 19 : *Chroniken Wüst.*, II, 311, 312 ; Ibn Ḡobair, *Travels*, 120, 121, 122, 1 ; Tamisier, *Voyages*, I, 303, etc ; Burckhardt, *Voyage*, I, 112.

émigrant d'Arabie vers la Mésopotamie, puis vers la Syrie, le califat allait enlever au Hîgâz l'importance politique injustifiée qu'il avait usurpée momentanément.

Le déclin de Tâïf fut d'abord retardé par l'adresse des habitants. Ils s'ingénieront pour transformer leurs fraîches montagnes, leurs côtes boisées, en une *Riviera* d'été, une région de stations climatologiques. Avec plus de succès encore qu'avant l'hégire, ils réussirent à attirer chez eux, non seulement les Mecquois, mais les Médinois. Tous viendront dépenser à Tâïf une partie des fortunes fabuleuses, amassées dans le gouvernement et l'exploitation des plus opulentes provinces de l'Orient (1).

Devenus possesseurs d'immenses capitaux, de troupeaux d'esclaves, beaucoup, parmi les héros des *maǧāzî*, des conquêtes, tenaient à achever, au pays natal, leur vie d'aventures. Ils voulurent se donner la satisfaction de devenir propriétaires sur le théâtre même où ils avaient débuté par garder les chameaux, par détrousser les caravanes. Cette fièvre d'acquisitions territoriales gagna jusqu'aux souverains, sans en excepter les « justes califes ». Nous en avons étudié ailleurs (2) les manifestations, pendant le premier siècle de l'hégire. Aux environs de Médine et de la Mecque, des domaines à moitié désertiques atteignent alors la valeur d'un million de notre monnaie. On devine si les Tāqafites ont réussi à exploiter cet engouement. Nous en avons donné des exemples plus haut (3). Mais s'il enrichit les habitants, il ne put arrêter le déclin de leur cité.

C'est pourtant alors qu'ils donnèrent la meilleure preuve de leur esprit d'initiative. La décadence de Tâïf (4), la perte de son ancienne autonomie coïncident nommément avec le plus haut degré d'influence politique dont aient jamais joui les Tāqafites. Ils parvinrent à se pousser dans les postes les plus élevés et y déployèrent les talents les plus variés. Un instant

(1) Cf. Lammens, *La Syrie*, I, 122 ; villégiature des Chérifs, ملوك, de la Mecque ; Maqdisī, *loc. cit.*

(2) Cf. Berceau, I, 94, etc.

(3) Voir les pp. 124, etc.

(4) Maqdisī, *loc. cit.*, la qualifie de « petite ».

même, sous Ziād, on s'attendit presque à les voir escalader le trône (1). Ils sauront adroitement exploiter les relations historiques, l'intimité de ʿĪf avec la Mecque, leurs anciens rapports avec les principales familles qoraisites, avec les Omayyades surtout. Ils découvriront dans ce passé une indication pour l'orientation définitive de leur activité politique.

Ils n'auront garde d'imiter la maladresse des Anṣāriens de Médine. Ceux-ci invoquaient étourdiment une prétendue *waṣyya*, testament, du Prophète (2), où je ne puis reconnaître l'inspiration de l'auteur du Qoran. Ils s'y voyaient traités en « parents pauvres », presque en mineurs. Abou'l-Qāsim était censé les y recommander à la bienveillance de ses compatriotes de la Mecque. Il les engageait à l'indulgence, à fermer les yeux sur « l'insuffisance, les faiblesses des Médinois ». Impossible de relever en moins de mots l'impéritie gouvernementale des Anṣāriens. Ils ne s'en obstinèrent pas moins à réclamer l'égalité absolue avec les rivaux de la Mecque, y compris le droit au califat. Par leur adhésion aux Omayyades, les gens de ʿĪf reconnaîtront franchement la primatie qoraisite; ils éviteront soigneusement de fatiguer par de stériles récriminations les maîtres du pouvoir, les dispensateurs de l'influence. Cette politique adroite leur permettra de « ne pas arriver surnuméraires dans le parlement des tribus, pour y écouter en silence les tirades des orateurs » — comme on le reprochait à certains groupes bédouins :

اذ اجتمع القبائل جئت ردئاً امام الماسجين لك السبلا (3)

Sans prétendre garder le dernier mot, il leur répugnera de se voir réduits à « chuchoter à voix basse, à opiner du bâton, au moment de la décision finale », dans les conseils de l'empire :

مجالسهم خفض الحديث وقولهم اذا ما قضاوا في الامر وحي المخاصر (4)

(1) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 124, 132.

(2) Cf. *Mo'awia*, 282 ; *Yazīd*, 202-203 ; *Aj.*, VIII, 194 ; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, I, 289-290 ; III, 89 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 1007.

(3) Ḡāḥiẓ, *Bayān*, I, 141, 1 ; voir *ibid.*, 138 sqq.

(4) La *مخصرة* le bâton de l'orateur arabe ; Ḡāḥiẓ, *Bayān*, I, 140, 7 ; comp. *ibid.*, 139-40.

Demeurés à l'écart des intrigues ourdies autour de la succession du Prophète (1), débarrassés des préjugés islamiques, des préventions politiques, des rivalités divisant les familles mecquoises (2), les Taqafites courront où les conviaient la voix de leur propre intérêt, la claire vision de leur avenir. Par bonheur, cet intérêt, cet avenir coïncidaient, il faut le reconnaître, avec ceux de la race et de l'empire arabes.

A la mort de Mahomet, l'éducation politique et religieuse des Bédouins était à peine ébauchée. L'auteur du Qoran ne dissimule pas les déceptions qu'ils lui avaient causées, à cet égard. Par ailleurs, comment se passer du concours, du dévouement des nomades, qui devaient fournir « la matière de l'islam », *مادة الإسلام*, sa réserve, remplir les cadres de l'armée islamique ? Affaiblis par la bouderie des Anṣāriens, qui jalourent l'hégémonie qoraïsîte, les Mecquois accueilleront avec empressement l'adhésion des Taqafites. Aucun groupe ne paraissait mieux qualifié pour guider, pour discipliner le Bédouin fruste que ces citadins du Sarāt, souples, entendus, prodigieusement habiles. Tard venus dans l'islam, ils n'avaient froissé les susceptibilités d'aucun parti ; ils avaient su demeurer neutres dans les grandes querelles religieuses et politiques, où se dépensa l'activité des Compagnons de Mahomet, après la disparition du Maître. Quand on fut sur le point de fermer la tombe d'Abou'l-Qāsim, leur compatriote Moğīra se tint sur les bords de la sépulture et distraitemment y laissa tomber son anneau. Il se glorifia plus tard d'être demeuré le dernier en contact direct avec le Prophète. Dans ce geste, les Taqafites virent un programme, une direction pour l'avenir. Ils s'ingénieront désormais à ne jamais perdre le contact avec les cercles dirigeants du califat qoraïsîte.

Cette neutralité plus ou moins spontanée, cette sagesse pratique leur

(1) Cf. notre *Triumvirat*, 113-144 ; *Yazīd*, 55-80.

(2) Hāsimites et parfois aussi les Maḥzūmites contre les Omayyades. Les descendants des premiers califes, ceux d'Ibn Zobair ajoutent leurs intrigues à ces divisions. Les Zobairites se trouvent en hostilité avec les trois grandes familles mecquoises ; cf. *Ağ.*, S. I, 286-289. Pour Zobair ibn Bakkār, comp. le jugement dans *Ağ.*, IX, 105, 10 d. l.

valurent tout d'abord la faveur des califes. Pendant le premier siècle, aucune autre tribu, à l'exception de Qorais, ne produisit en aussi grand nombre des hommes remarquables : Moğīra, Ziād, 'Obaidallah, Hağğāğ...! Sous la direction des souverains éclairés de Damas : Mo'āwia, Yazīd, 'Abdalmalik, Walīd, ces personnages pourront présider à l'éducation politique des nomades. Seuls parmi leurs compatriotes — en dehors de Qorais — les Taqafites possédèrent « les convictions monarchiques » et hiérarchiques que Sprenger (1), jaloux sans doute de Renan, inventeur du désert monothéiste, a si gratuitement prêtées aux Bédouins.

Pendant près d'un siècle, ils travailleront à élever au niveau des Arabes établis en Syrie les plus indociles parmi les tribus nomades, celles émigrées en Mésopotamie, afin de les réunir sous les drapeaux de l'impérialisme arabe et de la théocratie qoranique. L'égoïsme des chefs bédouins de l'Iraq, les révoltes des 'Alides, les intrigues des émissaires 'abbāsides, enfin la chute des Omayyades — laquelle marqua la fin de l'hégémonie arabe — tous ces éléments de dissolution compromettront les résultats, laborieusement acquis par la persévérante politique des hommes d'Etat taqafités. La Péninsule et sa population retomberont dans l'anarchie, où nous les voyons se débattre, depuis douze siècles, à savoir, depuis le triomphe des 'Abbāsides (2).

*
* *

Toutes ces constatations, il nous a été donné de les recueillir, en étudiant la carrière gouvernementale de l'extraordinaire Ziād ibn Abīhi (3). Moins de huit ans lui suffirent pour pacifier l'Iraq, affaibli par ses factions, sous 'Omar et 'Otmān, et finalement réduit aux abois par les révolutions du malheureux règne de 'Alī. Pendant ce court laps de temps, Ziād réussit à rétablir l'ordre dans les importants centres de Koufa et de Baṣra, déver-

(1) *Moḥammad*, I, 249. « Travail dangereux ! » Ainsi Wellhausen a jugé la compilation de Sprenger.

(2) Cf. Nöldeke, *Zetts. für Assyriol.*, XXXIII, 187.

(3) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, ¹passim.

soirs des plus anarchiques tribus de la Péninsule. Leurs agitations stériles remettaient en question l'existence, l'unité de l'empire arabe, le travail de 25 années de conquêtes. Sans l'énergique intervention du Taqafite, le mouvement de rénovation nationale menaçait de sombrer, au milieu des convoitises et des compétitions de nomades indisciplinés. L'œuvre inaugurée par Mo'āwia, allait être compromise.

Le régime des quatre premiers successeurs de Mahomet, tendancieusement (1) appelé des « califes justes, راشدون », avait abouti à un échec retentissant. Au cours de cette période tumultueuse, la théocratie arabe, en quête de stabilité gouvernementale, dirigée par des chefs insuffisants, passa par toutes les convulsions politiques, sans en excepter les révoltes militaires, les *pronunciamientos*, se terminant par l'assassinat du souverain. Seul Abou Bakr mourut de mort naturelle. Il le dut vraisemblablement à son effacement calculé, ensuite à la brièveté de son règne et à la diversion causée par les premières conquêtes. Elles jetèrent hors d'Arabie tous les éléments inquiets, tous les fauteurs de discordes. Le mot d'ordre, encore docilement obéi parmi les islamologues, est d'exalter le régime chaotique du califat médinois, sous 'Omar, sauf à le vilipender avec l'avènement de 'Otmān, lequel, victime de l'impéritie de ses prédécesseurs, succomba pour avoir tenté d'inaugurer, dix ans avant Mo'āwia, un gouvernement hiérarchique, au sein de l'islam.

Les Tāïfites s'étaient, on l'a vu, enrôlés dans le parti des *mo'tazila*, de la neutralité politique (2), évitant de se compromettre entre Qoraisites et Anṣāriens, entre 'Alides et 'Otmūnyya (3). Après la faillite du califat médinois, ces observateurs intelligents et merveilleusement placés, semblent avoir, parmi les premiers, deviné que le salut consistait dans la réorganisation administrative. Elle fut inaugurée par les Sofiānides. Ces califes, continués par les Marwānides, reprendront en sous-œuvre la tâche trop

(1) Par opposition aux califes omayyades. « rois » profanes ; cf. *Mo'āwia*, 189, etc.

(2) *Mo'āwia*, 119, etc.

(3) *Mo'āwia*, 109, etc.

lourde pour l'inexpérience de 'Omar et de son successeur, si injustement calomnié, 'Olmān.

« Ali fut, affirme Renan, durant sa vie entière un homme impossible ». Ce qui n'empêchera pas Renan d'énumérer, quelques pages plus loin, le même 'Ali parmi les « figures principales de cette grande époque », à côté de 'Omar et de « deux femmes Aïsha et Fatime » (1). En réalité le règne du mari de Fāṭima, son court passage sur le trône ensanglanté des califes rappellent les plus mauvais jours de la *riḍḍa* ou sécession. Le génial Mo'āwia emploiera vingt ans à panser ces blessures, sans arriver à les guérir. Il saura profiter de la lassitude universelle, du besoin d'autorité, commençant à s'éveiller jusque dans la masse confuse des Bédouins. Les Ṭāqafites se montreront les plus dévoués auxiliaires de cette politique pacificatrice. Leurs plus intelligents représentants immoleront à cette œuvre d'union les protestations de leur amour-propre, leurs préjugés, jusqu'à leurs préférences personnelles. Sans redouter l'accusation de versatilité et de palinodie, ils avoueront avoir fait fausse route, en défendant le pseudo-légitimisme des 'Alides. Ainsi Ziad mettra au service de la cause omayyade le zèle, jadis déployé par lui dans le parti de 'Ali, dont il a pu reconnaître l'incapacité. Ḥaǧǧāǧ consacrera vingt années de combats pour sauvegarder l'unité de l'empire et de l'islam, comprimer les violents sursauts de l'anarchie bédouine.

Cette détermination, les Ṭāqafites la manifesteront, au lendemain même de l'assassinat de 'Olmān. Sur le conseil de leur concitoyen, un politique aussi clairvoyant que dénué de scrupules, Moǧīra ibn Šo'ba (2), ils quittèrent en masse le camp de 'Aīsa, sans toutefois aller rejoindre 'Ali (3).

(1) Renan, *Études d'histoire religieuse*, 264, 287.

(2) Balāḍorī, *Ansūb*, 568, a. Lui-même se retirera à Ṭāif pendant la lutte entre 'Ali et Mo'āwia ; Dīnawarī, *Aḥbār*, 211. D'après la tradition 'alide, il aurait été écarté par 'Ali.

(3) Tab., *Annales*, I, 3104. Les défiances de Baṣra pour la cause de 'Ali peuvent avoir été inspirées par les Ṭāqafites, véritables fondateurs de la cité, surtout par l'influent Abou Bakra (voir le tableau généalogique, p. 68). Leur flair leur permet de deviner le manque de solidité du régime 'alide.

Dans leur propre pays, ils s'étaient trouvés à même d'apprécier les Omayyades, presque leurs concitoyens, leurs parents ou leurs oncles, comme s'était exprimé le Prophète. Contre l'hégémonie des Sofïanides, ils n'éprouvaient ni les rancunes des Anṣāriens ni les jalousies des grandes familles mecquoises. Leurs mains étaient restées pures du sang de 'Otmān, sanglante tragédie, où s'étaient compromis les plus intimes amis de Mahomet.

'Amrou ibn al-'Aṣi avait deviné, dans le jeune Ziād, « le fonctionnaire fait pour apprivoiser, dresser les Bédouins ; si seulement il avait été d'origine qoraïsité », (1) لو كان أبوه قُرَيْشِيًّا لَسَاقَ الْعَرَبِ بِصَاء. Les Omayyades verront plus loin. Ils choisiront les compatriotes de Ziād parce qu'il leur importait de trouver, en dehors de Qoraïs, des ministres énergiques et moins suspects de mobiles intéressés auprès des nomades que les Mecquois.

On comprendra donc la faveur témoignée par les califes syriens à des auxiliaires, aussi aveuglément dévoués. Dans la collation des plus importants gouvernements, d'où dépendait le repos de l'empire, ces souverains leur accorderont la préférence sur leurs contribuables de Qoraïs et même sur leurs parents omayyades. Seules l'énergie, la froide résolution des Ṭaqafites pourront, opinent-ils, triompher de l'individualisme bédouin. Ziād et ses successeurs conviennent sans détour que ces qualités les ont signalés au choix du calife. Quand il arriva dans son nouveau gouvernement de Koūfa, le ṭaqafite Ḥaǧǧāǧ prononça ces paroles : « Le commandeur des croyants a vidé son carquois. L'une après l'autre, il a mordillé le bois des flèches pour en essayer la valeur ; j'ai été trouvé le plus dur, le plus résistant (2), le plus amer au goût, ان امير المؤمنين كَبَّ كُنَاتَهُ ثُمَّ عَجِمَ عِيدَانَهَا فَوَجَدَنِي, le plus résistant (2), le plus amer au goût, امرأاً عوداً واصليها عوداً. » (3) C'était, en style arabe, la caractéristique des aides réclamés par les Omayyades pour mener à terme la réorganisation du cali-

(1) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 410.

(2) Comp. *Berceau*, I, 188.

(3) Ḡāḥiḡ, *Bayān*, II, 32, 8 d. 1. ; اصلها مكرراً, dans Ṭab., *Annales*, II, 864-65; *Aǧ.*, XIII, 42. Le bois amer, c-à-d, résineux, résiste le mieux à la corruption. On le mordillait pour en éprouver la nature et le degré de résistance.

fat. Mo'āwia débuta par s'assurer le concours de Moğira ibn Šo'ba. Il n'ignorait pas la moralité douteuse de ce peu scrupuleux Compagnon de Mahomet (1). Mais il escompta sa prodigieuse habileté, l'avantage pour sa dynastie de gagner avec lui l'entreprenante tribu taqafite. Après ce premier pas, il ne se donna pas de repos, avant de s'être attaché par la plus extraordinaire démarche—elle dut coûter à l'amour-propre du souverain—Ziād, devenu bientôt son principal lieutenant, son bras droit dans le gouvernement (2).

Il manifestera sa confiance, en lui assignant la moitié orientale du califat, foyer incessant de révoltes et de guerres civiles, pendant que lui-même se réservera l'Occident et l'éducation politique des Syriens. Cette attribution de l'Iraq à des fonctionnaires taqafites deviendra une tradition gouvernementale de la dynastie. On les laissera vieillir et mourir dans leur énorme vice-royauté. Confiance extraordinaire chez des monarques, qui déplaçaient incessamment les gouverneurs, choisis au sein de leur propre famille, aussi capables peut-être, mais moins maniables que les citadins de Țāif. A l'exemple de Mo'āwia, les princes omayyades n'hésiteront pas à ouvrir les rangs de leur famille aux *ḥalīf*, alliés, et jusqu'aux *maulās*, affranchis, de Țaqīf (3). Cette faveur ne se démentira plus, même sous le califat de 'Omar II (4), l'homme choisi par la tradition orthodoxe pour incarner ses préjugés et ses préventions (5).

Mo'āwia refusera, il est vrai, la main de sa fille à un sien neveu, fils

(1) Voir *Ziād*, pp. 2-15 ; et précédemment, p. 14.

(2) Nous renvoyons pour le détail à notre *Ziād ibn Abīhi*, 25, etc.

(3) Ibn Ḥağar, *Iṣāba*, E. I, 29, n° 80 ; *Ağ.*, XI, 125, 7.

(4) Cf. *Yazīd*, 20, 23, 25, 91, 96. Ḥalīd fils de Yazīd prend parti pour 'Abbād fils de Ziād contre le calife 'Abdalmalik et lui donne sa sœur en mariage ; Ibn 'Asākir, (*man. cité*), VIII, notice de 'Abbād fils de Ziād.

(5) On les trouvera résumés dans Ibn 'Asākir (éd. Badrān) IV, 80-81. 'Omar aurait fait exiler au Yémen des descendants de Ḥağğāğ !! La notice d'Ibn 'Asākir se ressent considérablement de l'influence iraqaine. Il se montre plus équitable envers Ziād. Encyclopédiste, Ibn 'Asākir tient avant tout à compléter sa collection de ḥadīṡ.

du Taqafite Abou'l-Ḥakam (1). Mais ce refus se trouvait motivé par la complète nullité du personnage (2). Ḥalid, fils du calife Yazid I^{er}, avait dû subir, la mort dans l'âme, l'avènement des Marwānides, au mépris des droits de sa propre famille (3). Quoi d'étonnant si le dépit l'a parfois égaré au point de rappeler à son heureux rival, 'Abdalmalik, que sa mère sortait de Taïf (4) ? Mais, à part ces moments de mauvaise humeur, les Omayyades, tant de la branche cadette que de la branche aînée, n'oublièrent jamais leurs obligations envers les intelligents Taqafites.

Il leur arrivera de ne pas s'accorder, de discuter sur la valeur respective des deux plus éminents, parmi les « vizirs » taqafites, Ziād et Ḥaġġāġ, sur leurs méthodes gouvernementales et le succès qui les avait couronnées. Comme il était à prévoir, les Sofīānides exaltaient les mérites de Ziād, les services rendus par lui à la dynastie. Les Marwānides se déclaraient pour Ḥaġġāġ, chaque parti s'efforçant de faire prévaloir son favori (5). Discussions de nature académique et ne mettant jamais en question ni leur savoir-faire ni leur loyalisme. Il faut porter la même appréciation sur l'opposition fomentée par des membres de la famille régnante contre Ziād. Son influence dans les conseils de Mo'āwia fit même supposer que le souverain songeait à lui laisser sa succession (6). Par ailleurs, il arriva au puissant viceroy de l'Iraq de ne pas toujours user avec la discrétion requise de sa fortune extraordinaire (7). Ainsi il aurait, assure-t-on, demandé l'adjonction du Ḥiġāz à son vaste gouvernement de l'Orient (8). Or, la préfecture de l'Ara-

(1) Voir le tableau, p. 68. Il s'agit du Mālikite 'Abdarrahmān ibn Abi'l-Ḥakam.

(2) *Aġ.*, XIII, 34 ; voir précédemment, p. 37. Satires contre 'Abdarrahmān ; *Aġ.*, XIII, 43.

(3) Ses regrets du pouvoir ; il se déclare contre Ḥaġġāġ ; *Aġ.*, XVI, 88, 7 ; 89 ; 90, 6.

(4) *Aġ.*, XVI, 91. Voir pourtant la page précédente. Mobarrad, *Kāmil*, 190.

(5) 'Iqd', III, 4.

(6) Cf. *Ziād*, 132.


(7) Cf. *Yazīd*, 103, 104. Même remarque à propos de Ḥalid fils de Yazid et de Ḥaġġāġ ; ce dernier excède. Cf. *Aġ.*, XVI, 89, 4 : « vous auriez dû me consulter », dit-il à Ḥalid.

(8) Cf. *Ziād*, 124.

bie occidentale avait été jusque-là réservée à un membre de la famille omayyade (1). En outre Ziād avait combattu la candidature de Yazīd, fils du calife. Tous ces intérêts de famille parurent un instant se liguer contre l'envahissant ministre. L'opposition ne dura guère et les fils de Ziād continuèrent à remplir les plus hautes fonctions (2). L'intérêt supérieur de l'Etat suffit pour étouffer les protestations de l'amour-propre froissé, chez les princes omayyades.

(1) Cf. *Mo'awia*, 30.

(2) Cf. *Yazīd*, 32-34 ; 103.



XIII

POURQUOI LA TRADITION SE MONTRE HOSTILE A ṬĀĪF.

Accord des partis antiomayyades dans cette hostilité. — On reproche aux Ṭaqafites les services rendus aux Omayyades. — Acharnement des Šī'ites, en mémoire de Karbalā et des martyrs 'alides. — Comment la Tradition exploite la satiro, ramasse les anecdotes apocryphes — On s'en prend au patriotisme des anciens Ṭaqafites ; leurs descendants ont martyrisé la famille du Prophète. — Duplicité des 'Abbāsides. — L'autorité de Mahomet invoquée contre ṬāĪf. — « Les deux imposteurs de Ṭaqīf ». — 'Alī et ṬāĪf — Origine šī'ite de ces traditions hostiles,

Cette faveur, et non moins, les éclatants services rendus par les Ṭaqafites à la dynastie syrienne, devaient provoquer une violente réaction au sein de la Tradition musulmane (1). En étudiant l'histoire des califes sofiānides, j'ai montré comment cette tradition néglige rarement de trahir son hostilité contre les Omayyades. Cette animosité éclate déjà dans la qualification de راندون , justes, accordée aux quatre premiers *vicaires* du Prophète. Elle laisse entendre que leurs successeurs immédiats ont rompu avec leurs traditions, celles de la primitive théocratie islamique. Parfois même elle ne leur reconnaît que le titre de *moloūk*, rois profanes (2). Atti-

(1) Le Prophète aurait maudit Omayyades et Ṭaqafites ; la juxtaposition est éloquente ; Goldziher, *Muh. Stud.*, I, 100.

(2) *Mo'āwia*, 191-197. Cf. *Yazīd*, p. 15 sqq. Réserves en faveur de Mo'āwia, articulées dans *Chroniken*, W. III, 88.

tude équivoque dont ses plus intelligents interprètes ont fini par reconnaître le danger et l'illogisme.

Mo'awia fut le compagnon de Mahomet; il fut aussi le frère d'Omm Habiba, la « mère des croyants » (1). Ses successeurs, en leur qualité de commandeurs des croyants, avaient recueilli la *hilāfa*, la lieutenance du Prophète. Ces titres imposaient des ménagements. A l'égard des « impies » ministres de Taqīf, on se sentait plus à l'aise. Aussi les annalistes, les poètes, les théologiens au service des 'Abbāsides, ensuite les partisans des 'Alides, les amis des « gens de la maison » (2), tous les écrivains plus ou moins gagnés aux théories 'īsī'ites, se chargeront de faire expier aux « esclaves de Taqīf » (3), le crime de s'être montrés les plus fermes soutiens des « ennemis de la religion » — ainsi affectera-t-on désormais de désigner les Omayyades (4). La même considération poussera les 'Abbāsides à sévir contre les descendants du grand capitaine qoraïsīte, 'Amrou ibn al-'Aṣī. Ils se verront dépouillés de leurs biens, parce que leur ancêtre s'était rangé aux côtés de Mo'awia (5). Tel sera le crime principal des Taqāfites.

Nous devons également tenir compte des rancunes, amassées par les hommes d'Etat taqāfites, ensuite de la jalousie causée par leur invraisemblable fortune et aussi par leurs talents, « leur incontestable supériorité intellectuelle », عقولهم ترجح على عقول الناس. Pour expliquer Karbalā, inutile de tabler sur les fautes accumulées par Yazīd. Les adversaires de la dynastie omayyade ne lui laissèrent pas le temps d'en commettre. C'est au lendemain même de l'avènement du second calife sofīānide qu'éclata la folle

(1) Pour la valeur de cette expression, voir *Fāṭima*, 99. Elle regarde bien les épouses de Mahomet; Wāḥidī, *Asbāb*, 267, 6 d. l. Comp. 268, 1, où l'on essaie de combattre cette interprétation.

(2) Jusqu'au sein de la *Sonna*, on trouve le *نبي حسن*. Mas'ouḍī en est un des plus caractéristiques représentants; ajoutons Aboū'l-faraġ l'auteur de l'*Aġānī*.

(3) Sur l'interprétation abusive du théophore *عبد تقيف*, voir plus haut, p. 57.

(4) On les fait proclamer « les maîtres des Omayyades » par Mahomet; Balāḍorī, *Fotoūh*, 56.

(5) *Aḡ.*, X, 169, bas. Ils furent restitués ensuite. Voir dans Naṣr ibn Mozāḥim, *Kutāb Sifīn* (lithogr.), série de ḥadīṯ 'alides contre Mo'awia et 'Amrou, pp. 111-113.

équipée de Hosain.

Cette catastrophe trouve sa meilleure explication dans la durée exceptionnelle, dans les vingt glorieuses années du califat de Mo'āwīa. L'envie est demeurée, depuis Mahomet, le défaut national du peuple arabe (1). Les ressentiments politiques, coalisés contre les Omayyades, ne pardonnèrent pas davantage à Zīād et à Ḥaġġāġ leur trop longue prospérité. L'intervention des *Šo'ūbyya* contribua de son côté à envenimer ces préventions injustes. Ḥaġġāġ n'avait cessé de se montrer un impérialiste outré, un partisan intransigeant de la suprématie arabe.

« Nous vous avons, disait le Qoran (49, 13), divisés en peuples, شعوب, et en tribus; devant Allah, sachez que le plus grand parmi vous est le plus religieux ». Les partisans de l'égalité politique entre musulmans, sans distinction de race, s'autorisèrent de ce verset et s'en firent une arme contre l'impérialisme et le chauvinisme arabes. On les appela *Šo'ūbyya*; dénomination que M. Snouck Hurgronje (2), avec infiniment de vraisemblance, rattache au vocable *šo'ōūb*, mentionné par le Qoran. Se considérant comme le défenseur officiel de la suprématie arabe, Ḥaġġāġ devait entrer en conflit avec les *maulās*, les affranchis, les néophytes d'origine iranienne. Il n'est pas indifférent de noter que ce justicier s'attirera d'autre part l'inimitié des *latifondistes* arabes, en défendant contre leurs empiètements les droits du trésor public et ceux des cultivateurs indigènes (3). Viendra le moment — ce sera sous la dynastie 'abbāsīde — où les descendants des ilotes politiques que furent les *maulās*, au premier siècle de l'hégire, tiendront la plume, inspireront la primitive annalistique et les recueils de *ḥadīṭ*. Ce sera pour rendre toute la tribu de Taqīf responsable de cet odieux passé et de leurs anciennes humiliations (4).

(1) Cf. *Berceau*, I, 214.

(2) *De Islam en het Rassenprobleem*, p. 18.

(3) Cf. *Zīād*, 62-68.

(4) Recueil de récits hostiles à la mémoire de Ḥaġġāġ; voir *'Iqd'*, III, 22, etc. De cette haine procèdent des expressions comme la suivante, sous la rubrique de l'an 95 H. فيها قلم الله الحجاج في ليلة مباركة على الأمة; Taġribardī, البحر الزاخر (man. Paris), 35 a. Cette phrase

Dans cette explosion de haines, les Țaïfites se trouveront de nouveau associés à leurs patrons omayyades. Ils seront qualifiés de 'otaqā', affranchis, comme ceux-là avaient été stigmatisés par l'épithète synonyme — sortant de la même usine — de Țolaqā', libérés (1). On y rattachera la grotesque histoire d'Aboū Bakra, de Ziād et des soi-disant esclaves Țaqafites, qui seraient venus rejoindre Mahomet, lequel se morfondait au pied des murailles de Țaïf. Une glose enfantine sera citée, à l'appui, sur le nom d'Aboū Bakra. Il l'aurait mérité en cette circonstance, parce que, avec ses compagnons d'esclavage, il se serait laissé glisser, au moyen d'une poulie, bakra, le long des remparts de la ville assiégée (2).

Aux fonctionnaires Țaqafites il arriva de manquer de dextérité. Sans parler de l'étrange Mohtār, Ziād s'était vu forcé de sévir contre ses propres amis, les fougueux partisans de 'Alī. La vénération pour l'insignifiant Hoḡr ibn 'Adī, devenu le protomartyr de la cause śī'ite (3), fut exploitée contre le fils de Somayya. Chez 'Obaidallah son successeur, le zèle pour le maintien de l'ordre confina parfois à la brutalité. Il s'entêta, il manqua de clairvoyance, pendant les jours troublés de Karbalā. Ces défauts transformèrent une simple opération de police — ainsi l'avait conçue Yazīd — la capture d'une bande de révolutionnaires novices, en une boucherie inutile (4). La pitié d'abord, le fanatisme ensuite les métamorphosèrent en héros, en martyrs ! Karbalā fournira une riche matière au drame de la « Semaine Sainte » des Śī'ites ; et chaque nouvelle représentation alimentera parmi ces sectaires la haine du nom de Țaqīf. Elle fera de Ziād, de 'Obaidallah, les Hérode, les Caïphe de la « Passion » śī'ite (5).

a eu un énorme succès. Le cliché a été appliqué à Ziād, à Qorra ibn Šarīq ; Al-Kotobī, عيون التواريخ (man. Paris), II, 95, 98 b ; Al-Yāfi'ī, مرآة الجنان (ms. Paris), p. 67 a.

(1) Cf. notre *Ziād*, p. 2.

(2) Comp. Tamisier, *op. cit.*, II, 171. Les fortins de la région sont « sans portes... Les garnisons se servent d'une corde pour pénétrer dans l'intérieur » et aussi pour s'en évader, comme aurait fait Aboū Bakra.

(3) Cf. *Ziād*, 70, etc.

(4) Cf. *Yazīd*, 131, etc.

(5) Ḥaḡḡāḡ est « Pharaon » ; I. 'Asākir (éd. Badrān), IV, 80.

Ḥaġġāġ ne fut pas le tyran, assoiffé de sang, inventé par les écrivains 'alides et 'abbāsides (1). Pour son malheur, la véhémence des rancunes politiques accumulées le mit dans l'obligation de se renfermer dans le rôle de justicier. Il lui manqua, non l'énergie, mais le prestige de Ziad, parfois la maîtrise de lui-même, en un mot, la pleine possession du *ḥilm*. C'est, assure Lyall (2), « a difficult word to render ». Plus malaisée encore à définir nous apparaît cette hybride et douteuse vertu qui fonda la renommée des Omayyades — dosage indéfinissable d'intelligence politique et de scepticisme bienveillant.

Une sorte de fatalité mêla les grands gouverneurs ṭaġafites aux plus tragiques aventures, aux catastrophes qui ensanglantèrent, pendant le premier siècle de l'hégire, la famille du Prophète.

Parmi les « gens de la maison » contemporains des Marwānides, le dernier grand martyr fut Zaid ibn 'Alī, un révolutionnaire plus fougueux, mais non moins inconsidéré que son aïeul Ḥosain. Dans la répression de cette rébellion, allait de nouveau se trouver impliqué le nom d'un gouverneur ṭaġafite, Yoūsof ibn 'Omar. C'en était trop. La haine s'élite déborde dans ce distique, par ailleurs si banal, de Komait, le chantre des prosaïques *Hāsimyyāt* :

Le Prophète vient d'être douloureusement atteint dans le crime, perpétré sur son descendant par Yoūsof.

Le misérable, issu d'une lignée plus misérable encore ; en les appelant des débauchés, je ne puis manquer à la vérité.

وإِنْ قُلْتُ زَائِنٌ لَمْ أَقْذِفِ (3) الْحَيْثُ مِنَ الْعُصْبَةِ الْأَخْبَثِينَ

(1) *Iqd'*, III, 22 etc. Comp. Périer, *op. cit.*, 313 sqq. lequel relève les plus fortes exagérations.

(2) *Divān* de 'Abīd ibn al-Abras, 50, n. 5. Cf. *Aj.*, XI, 123. bas. Pour la haine contre le frère de Ḥaġġāġ, gouverneur du Yémen, un trait suffira : كان قد جمع المجذومين : بَضْنَةً وجم لهر الطلبي ليحرقهم فمات قبل ذلك تاريخه الكلامية والاعلام, 'Alī ibn al-Ḥasan al-Ḥazraġī, (man. arab. Leiden n° 292), p. 19.

(3) Komait, *Hāsimyyāt*, (éd. Horovitz), IV, 1-2. Comp. Kotobī, *ms. sup. cit.*, 35 b. ; « لو تحابثت [تعاثت] الأتمة وجئنا بالحمية لقاتلناهم »

La *Šī'a* primitive ne fut pas mieux servie par ses poètes que par ses chefs. Le distique insignifiant de Komait n'en désignait pas moins toute la tribu de *Ṭaqif* à l'animadversion de l'islam. Les 'Abbāsides sauront exploiter cet état d'esprit. Moins que personne, les ancêtres des califes de Bagdad étaient fondés à prendre position contre les compatriotes de *Ziād* et de *Ḥaġġāġ*. Pendant toute la période préhégirienne, nous les avons rencontrés en relations incessantes avec *Ṭāif*. Les récits qui en font foi ne sont pas tous authentiques et il resterait à réduire considérablement l'importance de ces rapports. Mais jusque dans l'exposé qu'en ont laissé les écrivains dévoués aux 'Abbāsides, il est impossible de découvrir trace d'hostilité entre *Ṭaqafites* et *Hāsimites*. Ceux-ci possèdent des domaines à *Ṭāif*; ils s'y approvisionnent du *zabib*, destiné à corriger le breuvage de *Zamzam*; ils y jouissent de la large hospitalité accordée à tous les *Qoraïsites*. En définitive, les *Hāsimites* ne trouvaient aucun arriéré de rancunes à régler avec la tribu de *Ṭaqif*. Entre les deux groupes, aucun sang ne crie vengeance. Une situation aussi franche ne pouvait plus convenir à l'ambition éveillée des 'Abbāsides. Dès la fin du 1^{er} siècle H., ils visent à supplanter *Omayyades* et *'Alides*. Sans jamais se compromettre, l'astucieuse famille chercha à profiter des maladresses accumulées par les « gens de la maison ».

En s'abritant derrière ces infortunées victimes de l'imprévoyance, ils s'ingénierent pour monnayer le prestige attaché au nom du Prophète, « comme un article de commerce, *قومٌ تجتولوا رسولَ الله صلعم سوقًا* » (1). Ainsi les jugera le calife *Hišām*. *Ziād* décidera 'Alī à confier, malgré ses répu gnances trop justifiées, le gouvernement de *Bašra* au cauteleux *Ibn 'Abbās*, qu'il assistera de ses conseils (2). Nous avons vu les *Hāsimites* prolonger leur séjour à *Ṭāif*, profiter de l'asile que leur garantit cette ville : tels *Ibn 'Abbās* et *Ibn al-Ḥanafyya*. Le tombeau du premier constitue encore, de

leurs scélérats, nous l'emporterions sur eux avec le seul *Ḥaġġāġ* ! ». Les recueils de *nawādir* sont pleins de sentences analogues : cf. I. 'Asākir, IV, 80 ; *Iqd*, loc. cit.

(1) *Balāḡori*, *Anṣāb*, 749 a ; cf. *Fāṭima*, 137 ; *Lammens*, *La Syrie*, I, 101.

(2) *Ibn 'Asākir*, op. cit., (*Badrān*, V, 408).

nos jours, le principal sanctuaire de Taïf. Une fois arrivés au pouvoir, les 'Abbāsides, tout en tenant à l'écart les 'Alides, estimeront utile, sans en avoir été priés, de prendre à leur charge la liquidation sanglante des haines, amoncelées entre Taïf et les descendants de Faṭīma. S'instituant d'office leurs vengeurs officiels, ils adopteront tout le martyrologe šī'ite (1), depuis Ḥoḡr ibn 'Adī jusqu'à Zaid ibn 'Alī (2). Ce machiavélisme leur rapportera un double avantage : en donnant satisfaction aux rancunes des 'Alides, il se flatta de pouvoir écarter leurs réclamations dynastiques. Il leur permettra ensuite de se débarrasser des personnalités leur faisant ombre, de tous ceux qui avaient été les plus solides soutiens de la dynastie omayyade.

*
* *

Quand la chute des Omayyades facilita la réalisation de ce programme, les derniers hommes d'Etat ṭaqafites avaient disparu au sein de l'ouragan balayant le trône des califes syriens (3). Devant l'impossibilité de se venger sur leurs personnes — leurs descendants, en majorité réfugiés en Syrie, vivaient dans l'obscurité — la réaction 'abbāsīde préféra associer ses rancunes aux haines des 'Alides et aux ressentiments politiques de l'Iraq. Elle voulut prendre sa revanche, en s'acharnant sur la mémoire des grands Ṭaqafites. Elle recourut à ses armes habituelles, le faux, la calomnie, s'efforça de mettre au ban de l'histoire la ville de Taïf et sa vaillante

(1) Voir l'édit du calife 'abbāsīde Mo'taḏīd prescrivant de maudire les Omayyades ; Tab., *Annales*, III, 2169, 2170.

(2) Pour ce dernier, voir I. S. *Ṭabaq.*, V, 239 sqq. Les 'Abbāsides se proclament leurs vengeurs ; *Aḡ.*, IV, 93, 15 ; Van Arendonk, *op. cit.*, 37, etc.

(3) Descendants de Ḥaḡḡāḡ ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 136. Pour les descendants de Zīād, voir notre *Zīād ibn Abīht*, 133, notes 1, 2. On en retrouvait à Ḡaroūd près de Damas ; Yāqoūt, E. III, 90. Ils étaient encore nombreux à l'époque d'Ibn Qotaiba ; voir son *Ma'ārif*, E. 118-119. Le gouverneur 'abbāsīde de Baḡra, Solaimān, petit-fils d'Ibn 'Abbās, protégea en cette ville les biens et les personnes des descendants de Zīād. Il rendit le même service aux Omayyades (Balāḏorī, *Anṣāb*, 753 a-b.), puis les abandonna aux bourreaux.

population. La manœuvre réussit à merveille et, de nos jours encore, parmi les Bédouins contemporains, une véritable défaveur s'attache au nom des Taqafites (1). Pour expliquer la durée de haines aussi persistantes, il faut sans doute escompter l'intervention de la satire. Pendant toute la durée de la dynastie omayyade, on exagérerait difficilement le rôle politique de la poésie : califes et gouverneurs durent s'en préoccuper (2). Or, au cours de leur carrière publique, les fonctionnaires taqafites s'étaient vus obligés, à maintes reprises, de sévir contre le *genus irritabile vatum*, réclamant pour leur corporation le droit de tout dire, en d'autres termes, de ne rien respecter (3). Les poètes se vengèrent par des diatribes, fidèlement gravées dans la tenace mémoire des Bédouins. Conformément aux déplorables traditions du Parnasse arabe, ces attaques passionnées englobaient, dans une commune réprobation, les hommes d'Etat, leurs familles et leur tribu.

Ramassant toutes ces ignominies, la tradition antiomayyade s'est acharnée contre Taïf. Dans la boue de la satire arabe, elle a recueilli les traits infamants, glané dans la confusion de l'histoire préislamique les anecdotes les plus odieuses, tous les crimes de lèse-patrie. Les mettant sur le compte des ancêtres de la tribu, elle s'est arrogé le droit de les déclarer étrangers à la race arabe (4). Nous avons vu plus haut (5) quel parti on a prétendu tirer des incohérentes légendes qoraniques. Après la patrie—un

(1) Les *Thegîf* de Doughty, *Travels*, II, 174-75, doivent être des Taïf authentiques, quoique actuellement rattachés aux Banou Gohaina. Ils occupent encore Taïf et les environs ; Burekhardt, *Voyages*, I, 113 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 344, 349 ; *A Handbook of Arabia*, I, 72.

(2) Voir dans *Mo'awta*, 252 sqq., le chap. : *la poésie politique*. Haǧǧāǧ lui-même ne dédaigne pas de recourir aux poètes ; *Aǧ.*, XVI, 60.

(3) Vers de Oqaisir contre Haǧǧāǧ ; *Dinawarī, Aḥbār*, 320. Notice de A'sā Hamdām. *Aǧ.*, V, 146 sqq., 159 ; Ziād et Farazdaq ; cf. *Naǧ'īd Ġarīr*, 609, 15 ; notre *Ziād*, 116 et 117.

(4) *Aǧ.*, IV, 76.

(5) Voir p. 56. Comp. dans Azraqī Wüst., 362, bas, comment Abou Riǧāl aurait été sauvé du désastre de Tamoud.

concept demeuré étranger à la mentalité bédouine — la religion se trouvait appelée à déposer contre Tâif. Les impies Tamoūdites avaient été exterminés par Allah. Or, Tâqif se rattache à cette race maudite. Cette tribu fournit des guides aux Abyssins en marche vers la Mecque (1). Comme preuve on montrait la tombe d'Aboû Riḡāl, lapidée par tous les passants en punition de sa trahison (2).

Descendus de ces ancêtres mécréants, les Ziād, les 'Obaidallah, les Haḡḡāḡ, les Yoûsof ibn 'Omar ont simplement continué les traditions impies de leur race ; ils se sont montrés les dignes ministres des Omayyades, ces Pharaons de l'islam (3). Grâce à ces apocryphes impudents, l'histoire du premier siècle acquiert une saisissante unité ; tout s'y tient, tout s'explique. La mort des fils de Fāṭima, l'énigme de leur sang, le propre sang du Prophète, versé dans les plaines de l'Iraq, forme un douloureux mystère pour la conscience musulmane, même chez les croyants hostiles aux exagérations des Sītes. Comment des hommes, « s'acquittant des cinq prières, مُصَلِّونَ الْحَمْسَ » (4), ont-ils pu se laisser entraîner à ces excès ? A ces esprits aveuglés par les préjugés, la redoutable influence de l'atavisme doit aider à faire comprendre les abominations des Tāqafites, les malheurs des 'Alides, مُتَأَلِّبِ الْهَالِكِينَ (5), innocentes victimes des bourreaux de Tâif (6).

Restait à expliquer l'attitude réservée et diplomatique, adoptée par Mahomet. Il avait attaché un grand prix à la conversion, publiquement

(1) Aḡ., IV, 74-76.

(2) Voir précédemment, p. 66. Ancien lieu de culte pour les Tāqafites ; Cf. *Kanz al-ommal*, VI, p. 212, n° 3705.

(3) Pharaon est dans le Qoran le type de l'impiété. Voir une *Concordance du Qoran*, au nom de Pharaon. Cf. *Yasid*, 492-493. Pharaon, synonyme de tyran. Ainsi le Prophète, بِمَثَلِ رَجُلٍ أَلْجَأَ إِلَى رَجُلٍ مِنْ قُرَاةِ الْقُبَرِ ; Wāḥidī, *Ashāb*, 204. En enfer, Mo'āwia n'est que d'un degré au-dessus de Pharaon ; Naḡr ibn Mozāḥim, *op. cit.*, 111-113.

(4) Les cinq prières quotidiennes de l'islam ; Ibn Hišām, *Sīra*, 136, 1 ; 138 ; I. S. *Tabaq.*, I¹, 104, 25.

(5) Titre d'un ouvrage attribué à l'auteur de l'*Āḡānī*.

(6) Voir la citation de Komait, *Hāṣṣmyyāt*, plus haut, p. 177.

émis des vœux pour l'entrée dans l'islam (1), des citadins du Sarāt, des intelligents compatriotes de Moğīra ibn So'ba, secrétaire et chambellan du Prophète. Depuis l'échec patent de sa propagande auprès des Bédouins, il semble, les dernières années de sa vie, avoir concentré ses efforts sur l'adhésion des sédentaires, principalement des agglomérations urbaines : Médine d'abord, puis la Mecque, enfin Taïf. Ce résultat assuré, comme s'il avait accompli le dernier article de son programme, le Maître rentre à Médine pour s'y accorder un repos mérité (2). La conquête des centres, a-t-il pensé, lui vaudrait incessamment la soumission des nomades. Quoiqu'il en soit, il ne voulut point s'arrêter, avant d'avoir gagné la ville-sœur, la Mecque alpestre du Hīgāz méridional.

Nous connaissons ses condescendances, la souplesse de sa politique ondoyante pour s'attacher ces néophytes récalcitrants. Taïf, c'était la brebis égarée de l'islam : une parabole évangélique, attribuée à Mahomet par les *Mosnad* (3). Jusque sous les murs de la ville assiégée, malgré les instances de ses Compagnons, exaspérés par la longue résistance, décimés par la balistique de Taqīf (4), il s'était refusé à maudire la ville et la tribu revêches, se bornant à émettre des vœux pour leur conversion (5). Sa vie durant, le Prophète ne cessa de se délier des Bédouins, de tenir pour sus-

(1) اللهم إهدني *al-ḥamdu* ; Bağawī, *Maṣābiḥ as-sonna*, II, 192 ; *Montaḥab Kanz*, V, 306. Maq-rizī, *Imtā'*, I (ms. Kuprulu), les proclame « oncles du Prophète », à propos de son premier voyage à Taïf, يلتقي النصر من تائف لانهم كانوا اخواله. Je me demande comment on pourrait justifier cette parenté. Sans doute en remontant aux aïeules taqafites du Prophète ; cf. I. S. *Ṭabaq.* I^{er} 31, 9.

(2) On essaie d'expliquer cet oubli de la Mecque et du pèlerinage ; Azraqī W., 382 sqq. Les Ṣaḥābīs tremblent de commettre des infractions dans le ḥaram ; *ibid.* La Tradition ne pouvait plus ouvertement manifester son embarras.

(3) Ou encore les ouvriers de la 11^e heure ; *Kanz al-'ummūl*, VI, p. 230 (cf. p. 234, variantes), n° 4089 ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 524, 5 sqq. Comp. Ibn Fūrak, الأحاديث المشهورة (man. Leiden), 72 a : « Dieu se réjouit du retour du pécheur plus que... »

(4) Bağawī *Maṣābiḥ as-sonna*, II, 192 ; Ibn Daiba', *Taisīr al-waṣṣūl*, III, 110 ; Ibn Hīšām, *Sīra*, 877, 1.

(5) Ibn Daiba', *Taisīr al-waṣṣūl*, III, 110 ; I. S. *Ṭabaq.*, II^{er}, 115, 8.

pects leurs sentiments islamiques. Sur la fin de sa carrière, on lui attribue cette parole : « Je songe à refuser tout cadeau, excepté d'un Qoraisite, d'un Anṣārien ou d'un Taqafite » (1). Au point de vue musulman, on ne pouvait mettre en meilleure compagnie les habitants de Taïf. A tout prix, il fallait détruire l'impression produite par des exemples venus de si haut. Il suffira parfois du changement d'une lettre pour obtenir l'effet désiré : « A sa mort, le Prophète honorait trois clans : les Taqīf, les Omayyades et les Banou Ḥanīfa ». Au lieu de بکرم, *honorait*, l'auteur zaidite du *Taisir al-woṣoūl* proposera de lire يکرم, *détestait* (2). Les *moḥaddith*, traditionnistes, hostiles savaient comment déformer les dictons du Prophète, comme ils possédaient l'art de démarquer les passages bibliques (3). Avec non moins d'adresse, ils s'entendaient à puiser dans les archives passionnées que forme l'énorme collection des divans poétiques. Au moment de la levée générale de boucliers contre Ḥaǧǧāǧ, l'aède A'ṣā Hamdān s'était écrié, pour galvaniser le courage vacillant des rebelles iraqains :

ان ثنیفاً منهم الکذّابان کذاباً الماضي وکذاب ثان (4)

Le premier de ces « imposteurs » sortis de Taqīf, Moḥtār, avait vécu ; le second, c'était Ḥaǧǧāǧ (5). Le trait nous paraît bien décoché. Au moment de lancer les inconsistantes milices de l'Iraq contre les solides légions syriennes, toutes les armes ont semblé bonnes. Le vers d'A'ṣā avait eu trop de succès, en son temps, pour échapper à l'attention de la Tradition. Elle

(1) Nombreuses variantes ; Baǧawī, *op. cit.*, II, 14, 1 ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 233, 234 ; Abou 'Obaid, *Ġarīb* (man. cité), 71 b. ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 247, 292.

(2) Tirmidī, *op. cit.*, II, 233 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 420, les déclare odieux à Allah ; Ibn Daiba', *loc. cit.*

(3) Par ex. Ibn Foūrāk, *ms. sup. cit.*, 17 a, 18 a, 20 a : « j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais... etc. ! ». Le *Pater* attribué à Mahomet ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 21, 2 ; Baǧawī, *Maṣābiḥ* (ms. Berlin), p. 66 b.

(4) « Taqīf compte deux imposteurs : le premier n'est plus, puis (viendra) un second imposteur. »

(5) *Aǧ.*, V, 159. Comp. Baǧawī, *Maṣābiḥ as-sonna*, II, 192. Nombreuses variantes dans Ibn 'Asākir (Badrān), IV, 50.

y a flairé la matière toute prête pour un ḥadīṭ et l'a placé à peine modifié sur les lèvres de Mahomet. « De Ṭāqif, aurait dit le Prophète, sortiront un imposteur et un *'bourreau* » (1). Le bourreau s'appelait Ziād, 'Obaidallah, Ḥaġġāġ, Yoûsof ibn 'Omar... On n'avait que l'embarras du choix, parmi les nombreux fonctionnaires de Ṭāif (2), qui avaient toujours pris au sérieux leur mandat administratif, partant entraînés à sévir contre les éléments anarchiques.

Non content de cette prédiction, le Prophète aurait rappelé aux bons musulmans l'obligation de détester la tribu mécréante (3). Cette précision cadre mal avec les habitudes de l'auteur du Qoran, avec sa recherche constante de l'anonyme et de l'impersonnel. Ce recueil, tout en stigmatisant durement les adversaires du Prophète, évite de les excommunier nommément. La seule exception à cette règle — le verset conservant la mention d'Abou Lahab — semble avoir été regrettée par le Prophète. En insérant, dans le même ḥadīṭ, l'obligation d'aimer les 'Anṣār, le faussaire a trahi son origine médinoise. Dans la tendance antiomayyade, les apocryphes recommandations en faveur des *Auxiliaires* de Yaṭrib occupent une place considérable (4). Enfin, pour achever de nous édifier sur la provenance de ces récits suspects, on a placé tout le cycle sous le patronage de 'Alī. Le

(1) Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli), II, 45 ; *Aġ.*, loc. cit. ; Mas'ūdī, *Pratires*, V, 25, 265 ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. IV, 294 ; I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 185. Ce ḥadīṭ est successivement exploité par les moḥaddīṭ de l'Iraq, par les partisans de 'Alī et par ceux d'Ibn Zobair.

(2) La Šī'a a dû aussi garder rancune de cette parole d'Abou Bakra : *لَنْ أَكُونَ ذَبَابٌ* ; *انتقل على الجيف أحب اليّ من أن ادخل فيما دخل فيه عليّ* ; Balāḍorī, *Ansāb*, 323. Le ḥadīṭ des deux imposteurs est d'ordinaire accompagné d'un commentaire, désignant Ḥaġġāġ et rappelant ses 120,000 (*sic* !) victimes ; Tirmidī, loc. cit.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 420. Voir les auteurs cités précédemment. *Montuḥab Kanz*, V, 306. Le Prophète ordonne aux siens de lapider la tombe d'Abou Riġāl ; *Aġ.*, IV, 74, 76.

(4) Cf. *Mo'āwīa*, 282 ; *Yazīd*, 60. *Aġ.*, IV, 76, 9 d. l. Voir plus haut la remarque sur la « wasyya » prophétique en faveur des Anṣārs, et le ḥadīṭ prophétique sur l'obligation de détester les Ṭāqif et les Banou Omayya. La juxtaposition est suggestive ! Ibn Daiba, *op. cit.*, III, 110.

mari de Fāṭima, l'ancêtre des médiocres héros pitoyables victimes d'une ambition inconsidérée, 'Alī doit se porter garant de leur authenticité. Or, au moment précis où l'on lui fait articuler ces graves accusations, on nous montre l'imprévoyant calife, parlant sous l'empire de la colère, ripostant comme un vulgaire Bédouin par de basses injures à un manque d'égards, dont des Tāqafites se seraient rendus coupables (1).

Nous avons apprécié ailleurs (2) la valeur de sa réputation comme juriste. Il ne faut pas moins se défier de son érudition littéraire et historique ou de celle qu'on lui prête en ces matières. Il n'y a pas que les Šī'tes et nous qui aient tenté de protester contre le rôle envahissant attribué à 'Omar. Plus discrètement, avec moins de franchise surtout, ceux que, parmi les Sonnites, on qualifie de Šī'tes « louables », حسن, ont éprouvé le même besoin. Les deux partis opposent 'Alī (3) à 'Omar.

Le savoir universel du second calife se trouve d'ordinaire pris en défaut par la science surhumaine du gendre de Mahomet (4). Procédés enfantins ! Ils devaient contrebalancer la qualification d'esprit borné, محدود, accolée au nom de 'Alī dans certains *Ṣaḥīḥ* (5). Quant à la masse des ḥadīṭ attribués à 'Alī, on s'explique mal comment ses propres fils se trouvaient

(1) تغامروا بو. 'Alī se retourne et vomit les injures rapportées, *Aḡ.*, IV, 74. Pour la puissance d'injures chez 'Alī, voir *Aḡ.*, XVIII, 159. Comme tous les esprits faibles et débordés, 'Alī, à bout d'arguments, se fâche ; cf. *Aḡ.*, XV, 30, bas. A l'égard des tributaires, la Šī'a a placé sa propre intolérance sous le même patronage ; cf. *Aḡ.*, XVI, 36 bas.

(2) *Fāṭima*, 49, 55, 87, 88. Azraqī, W., 171. La Tradition, celle des Šī'tes avant tout, présente 'Alī comme le grand نبي, le conseiller écouté des califes, en première ligne de 'Omar ; cf. Lammens, *A propos de 'Alī ibn Abī Ṭālib*, dans *MFOB*, VII, 313. Ḥaḡḡāḡ est prédit et décrit par 'Alī : Ibn 'Asākir, (éd. Badrān), IV, 72-73.

(3) Cf. *Yazīd*, 393, etc. Comp. Moslim, *Ṣaḥīḥ**, I, 8.

(4) Azraqī, *loc. cit.* ; *Fāṭima*, 87 ; Ya'qūbī, *Hist.*, I, 271, 272 ; Qotaiba, *Oyoūn*, 475 ; *Aḡ.*, XXI, 219-220 ; Yāqūṭ, *Mo'jam*, E. I, 44 ; *A propos de 'Alī*, (*MFOB*, VII, 312-313).

(5) Cf. *Mo'awia*, 79, 83 ; *Fāṭima*, 23, 49, ; *MFOB*, VII, 312. Pour la virtuosité poétique de 'Alī, voir plus haut.

être les premiers à les ignorer (1). Ils se montrèrent heureux de les apprendre, longtemps après la mort de leur père, et de la bouché d'un étranger à leur famille, un certain Ḥārīt al-A'war. Pour satisfaire leur curiosité, ce « borgne » traditionniste, partisan fanatique de 'Alī (2), leur en expédia d'énormes recueils, de quoi « charger un robuste chameau », بَشْرَ بَقَرٍ بَعِيرٍ (3). Or ce Ḥārīt, si zélé pour la gloire de 'Alī, jouissait, jusque parmi les partisans de la Śī'a, d'une réputation douteuse. On lui reprochait son manque de critique et de loyauté, وهو ضيف في روايته (4). 'Alī lui-même l'appelait « un avorton d'homme », نصف رجل (5).

C'est dans ces officines qu'ont dû être élaborées les légendes défavorables à Ṭāqif. Dans les anciennes rédactions de la Sira, Ṭā'if figure comme le satellite de la Mecque qoraïsité, mais sans trace aucune d'animosité ni de préventions. La Śī'a a prétendu corriger cette impression. Un jour même, elle fait déclarer à 'Alī, du haut de la chaire (6), qu'il pense à soumettre au tribut les Ṭāqafites, les ramener à la condition servile de leur ancêtre, Abou Rīgāl, esclave de Ṭāqif, عبد ثقف (7). C'était attribuer à 'Alī une méprise grossière et l'inintelligence complète du théophore 'Abdṭāqif (8). Dieu

(1) Cf. *Yazīd*, 131. Pour les apocryphes attribués à 'Alī et le travail de la Śī'a à ce propos, comp. Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 8 ; *Fāṭima*, 87, n. 3. Traits nombreux cités, Moslim, *op. cit.*, I, 12-13.

(2) من شيعة امير المؤمنين عن مقدسي اصحاب امير المؤمنين عليّ ; Tab., *Annales*, III, 2524, '5, 19. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116 sqq. Il est traité de menteur كان كاذباً ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 239 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 11, bas ; Dahabī, *Mizān al-ṭadāl* E., I, 202.

(3) Tab., *Annales*, III, 2524, 11-12. Śī'ite exalté, *gālti*, « menteur sans vergogne dans les ḥadīṭ 'alides » ; Dahabī, *loc. cit.*

(4) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116 ; *Zuād*, 81.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116. Comp. les traits cités par Moslim, *op. cit.* I, 11-12 ; Dahabī, *op. cit.*, I, 202.

(6). Cette incise est toujours destinée à souligner la solennité de l'affirmation. Cf. *Mo'āwīa*, 204-208 ; Azraqī, *Wüst.*, 305.

(7) *Aḡ.*, IV, 75-76. D'autres versions font d'Abou Rīgāl l'esclave d'une femme juive. Ici l'intention malveillante se trouve encore moins déguisée.

(8) Voir plus haut. Comp. *Aḡ.*, IV, 75, 19, ancien *saḡ* où 'Abd Yād apparaît avoir été primitivement un théophore. En déformant ces théophores, la Tradition fait passer l'ancêtre de Ṭāqif par toutes les servitudes.

sait pourtant si, au cours de son califat, le mari de Faṭīma chercha à utiliser les talents administratifs des Tāqafites — tel le fameux Ziād, d'abord attaché à son service—de même qu'il n'hésita pas à introduire des femmes de Tāif dans son harem. Ses descendants (1) connaissaient sans doute ces antécédents, lorsque, pendant les révolutions du Ḥigāz, nous les voyons demander asile aux Tāqafites hospitaliers. Deux siècles plus tard, le ḥasanide Yaḥyā, le fondateur de l'imāmat zaidite au Yémen, les connaissait également, puisque pour soutenir ses revendications dynastiques, il s'appuiera sur les Tāqif et les Aḥlāf de Tāif (2).

(1) Nommons 'Alī ibn Ḥosain et Ibn al-Ḥanafyya. On fait prédire par 'Alī le régime du redoutable Ḥaḡḡūḡ ; Mas'ōūdi, *Præfices*, IV, 439, 441.

(2) Cf. Van Arendonck, *op. cit.*, 125, 126, 162, 165 et *passim*.



XIV

LES TAQAFITES ÉDUCATEURS DES BÉDOUINS ; LEUR ÉCHEC.

Les Médinois réclament leur part dans le califat. — Les Taqafites, vizirs des califes, éducateurs des Bédouins. — Contradictions dans la constitution du califat. — Maintien des institutions de la tribu. — Le nomadisme, la Tradition et le Qoran. — Koufa et Bagra, agglomérations de nomades. — Lutte des régents taqafites contre l'indiscipline des Bédouins. — Raisons de leur échec. — Services rendus par eux au califat et à l'islam.

Cette guerre sournoise et déloyale constitue, en somme, le plus bel éloge décerné à l'activité des Taqafites, comme hommes d'État. Aucune autre tribu n'a mérité pareille distinction, pas même les Kalbites — si odieux aux Iraqains — sur lesquels s'appuya le pouvoir des Omayyades. Il faut dire, à la décharge des Arabes de Syrie, qu'ils demeurèrent absents de Karbalā et ne se trouvèrent qu'incidemment mêlés aux infortunes des 'Alides. C'est une preuve nouvelle que les préventions contre les Taqafites sont, en majorité, d'inspiration sī'ite.

Au lendemain de la soudaine disparition du Prophète, quand il fut question de désigner son successeur, l'homme du *Triumvirat*, Abou Bakr, s'adressant aux Anṣārs, leur avait tenu ce langage : « نحن الامراء وانتم الوزراء » ; à nous, Qoraisites le commandement, l'empire ; vous, Médinois, vous nous assisterez, en qualité de vizirs » (1). C'était pour les Anṣārs la réduction à

(1) Cf. *Yasīd*, 57.

la portion congrue. A cette cavalière mise en demeure, ils opposèrent leur propre programme : « مَنَا امير ومنكم امير يا معشر قریش ; nous aurons un émir, un chef ; vous, ô Qorais, vous aurez le vôtre ! » (1). Sans prétendre à l'hégémonie, cette formule réclamait nettement l'égalité de traitement dans le partage de l'autorité. De quel côté se trouvait le bon droit, nous n'avons pas à l'examiner (2). Par l'organe d'Abou Bakr, les hommes de Qorais affirmaient leur détermination de garder pour eux seuls le pouvoir exécutif et invitaient les *Auxiliaires* médinois à les seconder en sous-ordre. De ces deux conceptions politiques opposées, celle des Anṣārs se trouvait être la plus conforme à la mentalité des Bédouins, foncièrement hostiles au principe monarchique, nous l'avons vu précédemment (3). La première, préconisée par les Qorais, témoignait seule d'un sens gouvernemental. L'amour-propre, l'étroitesse d'esprit des Médinois ne leur permirent pas de le comprendre. Encore moins ces cultivateurs pouvaient-ils soupçonner leur propre infériorité politique en face des habiles commerçants de la Mecque, rompus au maniement des grandes affaires. Cette inintelligence, ce désaccord entre les deux principales fractions de l'islam, achevèrent de rendre laborieuse la constitution du califat (4).

A l'avènement des Omayyades, trente ans après la mort de Mahomet, ces souverains savaient ne pouvoir compter sur l'aide de Médine. Connaissant par expérience la souplesse, l'intelligence pratique des « cousins » de Taïf, ils feront, nous l'avons dit, appel à leur concours. Ces derniers s'empresseront d'accepter la mission subalterne, dédaignée par les Anṣārs ; ceux-ci beaucoup mieux qualifiés, semble-t-il, par tous leurs antécédents, par leur dévouement plus ancien à la cause de l'islam. Et voilà comment les habitants de Taïf se trouvèrent désignés au rôle de

(1) Tab., *Annales*, I, 1823 ; comp. notre *Triumvirat*, 137.

(2) *Yazīd*, 73-74 ; cf. *Triumvirat*, 137. Encore moins la valeur historique de cette scène traditionnelle, exprimant nettement la thèse qoraisite et la pratique gouvernementale au 1^{er} siècle H.

(3) *Berceau*, I, 197 etc. ; 252 etc. ; 315 etc. ; cf. *Yazīd*, 93, etc.

(4) Acuité de la crise, à l'époque de la « Harra » ; cf. *Yazīd*, 200, etc.

wazīr, de ministres (1) des califes. L'opinion ne s'y trompa pas. Ḥārīṭa ibn Badr et les poètes, ses collègues, souligneront l'importance de cette désignation quand ils interpellèrent Ziad :

Ton frère est le représentant d'Allah, le fils de Ḥarb, et toi, son digne, très compétent vizir.

اخوك خليفة الله ابن حرب وانت وزيره نعم الوزير (2)

Pendant que les Omayyades achèveront la formation politique des Arabes de Syrie, que le christianisme et la discipline des camps romains avaient sommairement dégrossis, ils réserveront à leurs vizirs taqafites la tâche la plus ingrate : l'éducation des Bédouins de l'Iraq (3), rebelles entre tous, « matière de l'Islam ». De cette masse demeurée inerte, ils devront tirer ce qu'elle pouvait donner : des soldats et des défenseurs de la religion coranique. Pour bien marquer leur intention, les califes les proposent « à la guerre et à la prière » (4).

Se flattèrent-ils en outre de transformer les nomades en citoyens du nouvel empire ? Ces illusions, ils n'auront pu les conserver longtemps. Il suffit de se rappeler le découragement de Ḥaǧǧāǧ (5), à la fin de sa carrière, si remplie, après vingt années de luttes ; ses vibrantes apostrophes à ses administrés de l'Iraq, tous Bédouins (6) émigrés de la Péninsule : « ô peuple de l'Iraq, ô race de mécréants, ramassis d'apaches ! » On ne peut pourtant lui reprocher de n'avoir pas travaillé à l'amélioration des mœurs. Ses mesures en faveur de

(1) وزير = aide, second dans le Qoran, 20, 30 ; 25, 37.

(2) Tab., *Annales*, II, 78 ; autre exemple ; *Aǧ.*, XVI, 11, l. 12. Ibn Ḥarb désigne le calife Mo'awia.

(3) Cf. Qotaiba, *Ma'arīf* E., 136, 18.

(4) Conformément à leur diplôme d'investiture. Sur le sens de prière dans cette formule, cf. *Mo'awia*, 112, note.

(5) Cf. notre article Ḥaǧǧāǧ dans *Encycl. de l'Islam*, II.

(6) Parmi eux beaucoup de B. Tamīm اغلظ العرب واجفاها , les moins souples parmi les Arabes » ; *Aǧ.*, XVI, 37, 6 d. 1.

l'agriculture, du commerce, sa réforme de la monnaie, de l'administration ne tendaient pas à un autre but (1). Mais il était écrit : le califat compterait parmi les Bédouins des soldats, mais non des citoyens. Cet échec ne saurait être attribué à l'incapacité des fonctionnaires de Tāqif : elle tient à la constitution même de l'Etat arabe. Ḥaǧǧāǧ, affirme le Professeur G. Levi Della Vida (2), « assura à la fertile vallée du Tigre et de l'Euphrate une tranquillité, une prospérité dont elle n'avait plus joui depuis l'empire assyrien et qu'elle ne devait plus connaître dans la suite ».

Quand on étudie les origines et l'organisation du califat, on ne tarde pas à découvrir l'instabilité de la base, étayant cette énorme machine (3) : la contradiction perpétuelle entre la grandeur de l'entreprise et la disproportion des moyens employés pour la réaliser. Véritable tare originelle dont les effets ne pouvaient tarder à se manifester. La fondation d'un grand Etat suppose l'ordre, la discipline, la fusion des éléments destinés à entrer dans sa composition ; avant tout, une autorité capable de forcer au respect de la loi (4), l'entente au sein des classes dirigeantes, l'accord entre les conquérants. Autant de conditions de succès, dont on cherche vainement la trace chez les conquérants bédouins, du moins dans les provinces orientales, celles-là même échues en partage aux gouverneurs, originaires de Tāif.

Une opération préliminaire, une sorte de révolution sociale s'imposaient. La source première du mal, de l'incurable anarchie de la race, se trouvait dans le nomadisme. C'est le nomadisme qu'il aurait fallu pouvoir supprimer. Or, le Qoran considère bel et bien la vie pastorale comme le lot ordinaire, l'état normal de l'humanité (5) ; *يَكُنْ أَتَةً*, dira-t-il, de toute

(1) Cf. Périer, *op. cit.*, 253 sqq.

(2) *Rivista di cultura*, Déc. 1920.

(3) Cf. *Mo'āwīa*, 273.

(4) « Der Begriff des rechtlichen Zwanges war den Arabern unbekannt; überall herrschte in letzter Instanz das Reservatrecht der persönlichen Entscheidung » ; Procksch, *op. cit.*, 58. Gouverneur de l'Iraq, 'Ammar ibn Yāsir s'entend publiquement traiter de *أبْدِ الْجَدْعِ* ; Balāḍorī, *Ansūb*, 98 a.

(5) Arabe, la seule qu'il envisage ; voir précédemment, pp. 8, 161.

race, de tout groupe social. Ainsi le pèlerinage, l'acte le plus solennel de la religiosité arabe, n'aurait, selon lui, d'autre but que de « remercier Allah pour l'augmentation, la prospérité des troupeaux » (1). Et comme si le Qoran craignait qu'on ne se méprenne sur la portée de cette grave affirmation, il ajoute : « pour chaque peuple, كَلَّ امَّةٌ, nous avons déterminé un cérémonial sacré afin de lui permettre d'invoquer le nom d'Allah sur les troupeaux qu'il lui a accordés » (2). Ce qui nous ramène au concept de la vie pastorale et nomade. Il faut conclure de nouveau que « la révélation » qoranique ne visait que le peuple arabe. Le Prophète n'a pu ignorer à ce point les conditions sociales des empires grec et perse.

Les Bédouins, émigrés de la Péninsule, ne le comprirent pas différemment. Partout où ils se groupèrent dans l'Iraq, ils avaient conservé les mœurs et la vie nomades. Par dessus la tribu, le Qoran (3) avait entrevu la division de l'humanité en groupes moins restreints, شُومُب. Il en avait profité pour émettre un timide appel en faveur de l'union. Sourds à cet appel, les Bédouins n'avaient retenu que l'organisation atavique du clan. L'Iraq, c'était Basra et Koufa, les « deux centres », مِصران, comme on les appelait (4). Le reste ne comptait guère. Là battait le cœur de la province, dont les fiévreuses pulsations se propagaient et portaient le désordre jusqu'aux frontières de l'immense vice-royauté, soumise aux régents taqafites. D'origine et de fondation arabes, les « deux centres » n'avaient rien d'une agglomération urbaine. Ils représentaient en réalité de vastes *bādias* (5); réunion hétéroclite de tentes, de huttes en boue ou en roseaux, de cimetières et d'amas d'immondices. Les nomades gitaient pêle-mêle avec leurs troupeaux et leurs esclaves, groupés au gré de leurs affinités

(1) *Qoran*, 22, 29.

(2) *Qoran*, 22, 35. Kasimirski traduit : «...sur la nourriture que Dieu leur accorde de leurs troupeaux »; un des nombreux à-peu-près dont fourmille sa version.

(3) Voir plus haut *Qoran*; 49, 13.

(4) *Mo'awta*, 31.

(5) Cf. notre *Bādia*, p. 91, etc.

et plus encore de leurs rancunes (1). Ils y mettaient en commun tous leurs instincts de haine, tous les ferments de discorde, toutes les divisions historiques, apportés du désert. A cet arriéré de querelles, de dissensions, dont les poètes bédouins ne cessaient de rafraîchir la mémoire — héritage néfaste de la *ǧāhilyya*, gentilité — étaient venues s'ajouter les convoitises, les rancœurs, allumées par 30 années de conquêtes et de guerres civiles ; ce que l'islam appelle l'âge d'or des Compagnons et des « califes راشدون ».

Cette antinomie ne pourra échapper à l'auteur du Qoran, quand il essaiera de jeter les bases de l'Etat islamique. C'est à son corps défendant, qu'il dispensera ses adhérents bédouins de la *hijra*, émigration, à savoir, l'obligation de s'arracher au milieu de leur tribu et de la vie nomade pour venir s'établir à Médine, sa capitale. Fidèle à cette doctrine du Maître, la Tradition ne cessera de polémiquer contre le *تَعَرُّب*, les mœurs et les conceptions bédouines. Je l'ai montré dans la *Būdīa et la Hīra*. Elle considérera le retour au désert, après la *hijra* — à savoir le séjour dans les villes — comme une sorte d'*irtidād*, apostasie ; elle l'énumérera parmi les *kabā'ir*, péchés capitaux (2). Le motif de cette sévérité, c'est que le séjour dans la *būdīa*, désert, amène l'abandon des *جماعات*, réunions cultuelles (3). Si les *ḥadīṭ* préconisent l'établissement dans les villes, *foṣṭāt*, c'est toujours pour le même motif, l'assistance aux *جماعات* (4). Chez les saints personnages, les traditionnistes blâment le *تعرب*, non pas les « beduinische Manieren », comme a compris M. Meissner (5), mais le retour à l'idéal nomade. Avec raison d'ailleurs. En Occident, le *paganus*, habitant des campagnes, adhéra le dernier au christianisme. Ainsi le Bédouin opposera la plus tenace résistance à l'islam et vouera finalement à l'échec les efforts de ses éducateurs, ṭaqafites et omayyades.

(1) Cf. *Ziād*, 27 etc.

(2) Ibn al-Aṭṭir, *Nihāya*, E. II, 186 ; III, 78.

(3) Ibn al-Aṭṭir, *op. cit.*, III, 137, 5.

(4) *Ibid.*, III, 200, bas.

(5) I. S. Ṭabaq., VIII¹, 91, 21, cf. p. XXXII ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 58.

Qu'on compare ces lignes qu'un « Qoraisite 'alide قرشيّ علويّ, descendant de Mahomet, le prophète arabe » (1), le sayyid Moḥammad Raṣīd Riḍā consacre, dans la revue *Al-Manār*, à la situation dans l'Arabie contemporaine. « Des millions d'hommes peuvent affirmer pour en avoir été témoins ou l'avoir appris par des attestations irrécusables que les Bédouins du Ḥigāz et des provinces arabes sont retombés dans une barbarie pire qu'au temps de la *ḡūhūlyya*, gentilité. Ils razzient, pillent, volent, massacrent, sans égard pour la vie des pèlerins, ni pour les villes saintes ni pour les mois sacrés. Aucun de ces excès ne leur paraît blâmable ; ce sont les fruits de leur industrie, comme ils s'expriment. Ils ne pratiquent ni la prière ni le jeûne. S'ils exécutent le pèlerinage, ils ne s'inquiètent pas d'en observer les prescriptions, mais ils en profitent pour piller, voler, tuer, quand ils en ont les moyens » (2). Devant cette anarchie, créée et perpétuée par le nomadisme, Ziād et ses successeurs se trouvèrent pratiquement désarmés.

C'est que, pour atteindre efficacement le nomadisme et, par lui, l'individualisme invétéré de l'Arabe, il aurait fallu briser les cadres de la tribu, abolir les institutions primitives, la confusion administrative, introduite par cet embryon d'organisation sociale : tels le *tūr* ou la loi du sang (3), ensuite le droit de justice privée, reconnu à l'individu par dessus l'autorité hiérarchique ; deux concessions sanctionnées et sanctifiées par la révélation qoranique. Pour ne l'avoir pas mieux compris, ou, si l'on aime mieux, pour avoir voulu concilier l'inconciliable : le *patriarcalisme* bédouin avec l'organisation régulière d'un vaste empire, pour avoir enfin repris la chimère des quatre premiers califes : la fondation d'un Etat exclusivement arabe, la dynastie omayyade et, avec elle, l'*arabisme*, l'hégémonie injustifiée de la race arabe, succomberont. Ces antinomies précipiteront la catastrophe plus sûrement que les intrigues des 'Alides et des

(1) Ce sont les qualificatifs qu'il adopte dans *Al-Manār*, XX, 38.

(2) *Al-Manār*, XXI, 228.

(3) Cf. O. Procksch, *Ueber die Blutrache bei den vorislam. Arabern*, passim. L'islam échoue à briser, au profit de l'autorité, la cohésion de la tribu ; *ibid.*, p. 83 etc.

'Abbāsides contre le régime omayyade.

Un des premiers dans la série des lieutenants ṭaqafites des Sofīānides, semble s'en être rendu compte. Ce fut Zīād ibn Abīhi. Les auteurs arabes le reconnaissent, avec Mo'āwia, comme un maître, un précurseur en matière de politique gouvernementale (1). Je crois découvrir un indice de cette divination dans le programme, développé par lui, à son entrée en charge, dans la mosquée de Baṣra. Dans sa substance, l'authenticité du morceau ne saurait être contestée, pas plus que pour certains discours de Ḥaḡḡāḡ (2). Il semble avoir existé une éloquence officielle, inaugurée par les vice-rois ṭaqafites, dont la tradition devait se perdre sous le régime absolu des 'Abbāsides.

A moins de reconnaître en cette composition un exercice de rhétorique — hypothèse peu vraisemblable chez un personnage aussi convaincu — le programme de Zīād ne saurait être qu'une déclaration de guerre à l'anarchie importée du désert, aux institutions de la tribu, obstinément maintenues dans les cités, fondées par les conquérants. Zīād, le puissant orateur, y expose la contradiction, perpétuée par ces mœurs archaïques, avec la mission d'un grand empire, d'un Etat constitué. Une menace permanente pour la tranquillité publique, c'était la *da'wa*: mot d'ordre ou de passe, cri d'appel ou de guerre, commun à toute une tribu. Ce cri prétendait affirmer l'unité, la parenté qui étaient censées relier les contribuables et, d'autre part, mettre sous la protection de toute la tribu le concept religieux, qui seul, dans l'anarchie du désert, garantissait l'existence des individus. A la première audition de la *da'wa*, tous les membres du clan nomade, tous ses alliés ou confédérés, étaient tenus de venir se ranger autour du contribuable en détresse, de le défendre, fût-ce contre les agents du pouvoir, en mettant de côté toute autre considération, sans avoir le droit de s'informer des motifs de son appel, de la justice de sa cause; انصر اخاك ظالماً او مظلوماً, « défends ton frère, à tort ou à raison ». Dans une société inorganique, comme celle

(1) Cf. *Zīād*, 15.

(2) Lequel assimile également le *تعرب* à l'*irtidād* ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, II, 92.

de l'Arabie des Scénites, ce dicton avait affirmé une vérité salutaire, la sainteté de la vie individuelle (1), le droit de tous — y compris le plus humble — à l'assistance inconditionnée de leurs frères de sang. Le Qoran (2, 175) observe pertinemment : « le talion, *قصاص*, devient une garantie pour votre vie, ô hommes doués d'intelligence, si vous craignez Allah ». C'était convenir combien, dans la pratique, cette loi lui paraissait d'une application délicate, dans un milieu aussi passionné que celui des Bédouins. Faussée par leurs tendances extrémistes, elle devait fatalement ruiner le sentiment de l'autorité dans un Etat hiérarchique. Situation d'autant plus alarmante que les tribus se trouvaient maintenant groupées dans des centres. La guerre de conquêtes les avait armées et enrichies. Elles demeuraient sous l'influence de chefs, d'agitateurs sans scrupules, ne poursuivant que leur intérêt particulier.

Ziād n'hésitera pas à bousculer, à traiter de radoteurs (2) ceux qui, parmi les vieux Compagnons de Mahomet, s'obstinaient à glorifier le régime anarchique de l'ancienne Arabie, à déplorer la ruine du chaotique califat médinois. Décidé à briser avec ce passé, voici comme il haranguera ses administrés de l'Iraq :

« Malheur à qui parmi vous fera entendre la *da'wa* de la gentilité (3) ! Il aura la langue coupée. Vous avez inventé des crimes inconnus ; je découvrirai pour chaque méfait un châtiment approprié. Celui qui noiera un de ses concitoyens, je le jetterai à l'eau. Qui percera le mur d'une demeure ou y mettra le feu, je le brûlerai ou lui fendrai la poitrine. Les violateurs de tombeaux se verront enterrés vivants » (4). Telle était la situation à Basra, une des grandes métropoles de l'islam, 40 ans après la mort de Mahomet. Un poète contemporain manifeste son écœurement, à la vue de

(1) Cf. Procksch, *op. cit.*, 42.

(2) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 420.

(3) دعوة الجاهلية. On la fait interdire par Mahomet ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, I, 43-45 ; de même la عصية de tribu ; Baḡawī, *op. cit.*, II, 108 ; comment on cherche à atténuer le sens... انصر اخاك (*ibid.*), pour en émusser la pointe anarchique.

(4) Tab., *Annales*, II, 74 ; cf. Ziād, 39.

ce spectacle, et ne voit d'espoir qu'en Ziād, l'homme providentiel, « assisté par Allah » :

Esprit libéral, tu apparus, au milieu d'un siècle inique, où le mal s'affichait publiquement ;

Où, les hommes divisés par leurs passions, les cœurs ne prenaient plus la peine de dissimuler leurs haines.

Le sédentaire tremblait ; les alarmes enveloppaient le nomade en marche ou au campement.

A ce moment parut l'épée d'Allah, Ziād... ! (1).

La mort ne lui laissa pas le temps d'achever son œuvre. Son programme sera repris par son fils et successeur, 'Obaidallah. Il en poursuivra inlassablement l'exécution, au milieu des troubles qui signalèrent le règne de Yazīd I^{er} (2). L'énergie de Ḥaǧǧāǧ n'aboutira qu'à des « réformes partielles, à tenir en laisse la population de l'Iraq » (3). En désespoir de cause, il faudra, à certains moments, recourir à des mesures extrêmes : la déportation en masse des Bédouins perturbateurs. Ziād en expédiera 50.000 avec femmes et enfants au Ḥorāsān (4). Seul ce remède violent parviendra à assurer un répit momentané aux provinces orientales, où leur insubordination perpétuait l'anarchie. Le Bédouin — et ici nous nous trouvons d'accord avec Ibn Ḥaldūn — le Bédouin demeure incapable de fonder un gouvernement.

Pour discipliner les nomades, les transformer en citoyens de l'empire arabe, en soldats de l'expansion islamique, Ziād songea à développer parmi eux le sentiment religieux (5). Sprenger s'est laissé éblouir par les

(1) Tab., *Annales*, II, 78. Le poète 'Odail (*Aǧ.*, S. I. 139, 4) donne également à Ḥaǧǧāǧ le titre de سيف الله, déjà décerné à Mahomet par Ka'b ibn Zohair ; *Aǧ.*, XV, 149, 7 d. 1. Ḥaǧǧāǧ accuse les traditionnistes de déformer les ḥadīṭ ; Ibn 'Asākir (éd. Badrān), IV, 76, 7 d. 1.

(2) Cf. *Yazīd*, 131-144.

(3) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 136.

(4) Cf. *Ziād*, 109 etc.

(5) Il est compté parmi les « ascètes » ; I. 'Asākir (*Padrān*), V, 406.

théories renaniennes. Il attribue donc le succès du monothéisme qoranique parmi les Bédouins à leurs prétendues «convictions monarchiques»(1). Ziād connaissait trop ses anarchiques administrés pour nourrir d'aussi extraordinaires illusions. Mais il a deviné l'importance du facteur religieux. Ainsi dans l'Europe médiévale, le christianisme avait civilisé les tribus barbares. Avant et après l'hégire, les poètes attestent la profonde influence produite sur les Arabes par les magnificences du culte chrétien. Par malheur, le rigide monothéisme qoranique ne possède pas de liturgie. Ziād paraît avoir déploré cette lacune. Tout ce qu'il put faire, ce fut de donner plus de solennité à la prière publique du Vendredi.

Ḥaġġāġ poursuivra le même but. M. L. Massignon (2) assure que les sermons de Ḥaṣan al-Baṣrī, son contemporain, « sont restés les plus sobres et les plus beaux prônes, *khoṭab*, que l'islam ait connus ». Je lui comparerais volontiers ceux de Ḥaġġāġ, à la tournure si foncièrement arabe. Les deux orateurs développent fréquemment des thèmes identiques. Rien n'autorise à supposer que la tradition iraquaine, nettement hostile au vice-roi ṭaqaḥite, les lui a prêtés gratuitement.

« La mosquée est essentiellement citadine » (3). Pour transformer les Bédouins en citadins, ensuite en citoyens, Ziād imagina de construire des mosquées monumentales qu'il orna de peintures et de mosaïques, à l'instar des basiliques byzantines (4). Les califes marwānides marcheront sur ses traces. C'est aux Omayyades et à leurs lieutenants ṭaqaḥites que l'islam devra la première ébauche de ce qu'on pourrait appeler le culte musulman. Un neveu de Ziād, le ṭaqaḥite 'Obaidallah ibn Abi Bakra, pratiquera le premier à Baṣra les ablutions rituelles. Son initiative lui vaudra les plaisanteries grossières de la population bédouine de cette ville (5).

(1) *Moḥammad*, I, 249.

(2) *Lexique technique de la mystique musulmane* (Paris, 1922), p. 171.

(3) Renan, *Marc Aurèle*, p. 410.

(4) Cf. *Ziād*, 95. Pour l'éloquence religieuse de Ḥaġġāġ, voir des spécimens dans Ibn 'Asākir, *op. cit.*, IV, 48, 60 ; *Iqd'*, III, 22. Je me demande comment M. Nöldeke a pu signaler l'« imponierenden Ceremoniell » de l'islam; *Oriental. Skizzen*, 104.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 138, 10-14.

Du Qoran les nomades n'accepteront que les doctrines s'accordant avec leurs conceptions particularistes (1), par exemple la distinction entre conquérants et tributaires; ceux-ci destinés à nourrir les vainqueurs. « Combattez les mécréants...et parmi les possesseurs de l'Ecriture ceux qui ne suivent pas la religion de vérité, jusqu'à ce qu'humiliés ils paient le tribut » (2). Avec cet idéal, comment concilier la fusion des races ? A moins d'adopter la plus récente théorie des nationalistes turcs. Ils n'hésitent pas à distinguer, jusque dans le Qoran, des stipulations « universelles », *moïmal*, donc perpétuelles, intimées *urbi et orbi*, et d'autres « spécifiques », *mofaṣṣal*, ces dernières ne valant que pour un pays et pour une époque, donc temporaires de leur nature, sujettes à révision (3). Quel que soit l'accueil, réservé à ces doctrines modernistes par l'islam contemporain, les Bédouins du I^{er} siècle de l'hégire n'étaient, en aucune façon, prêts à les admettre.

Et voilà comment les remarquables hommes d'Etat sortis de Tâif échouèrent dans leur mission éducatrice auprès des Arabes de l'Iraq. Ils réussirent toutefois à atténuer momentanément les plus lamentables effets de l'anarchie bédouine. Résultat très appréciable. En permettant aux Omayyades d'organiser définitivement le califat, ils contribueront à la consolidation, ils assureront l'avenir de l'islam, pendant la crise de croissance qu'il traversa, au premier siècle de l'hégire, tâches qui avaient dépassé la capacité de 'Alī et de ses trois prédécesseurs.

(1) Pour le *fār*, cf. Procksch, *op. cit.*, 66 etc., 73 etc.

(2) Qoran, 9, 29.

(3) D^r Ahmed Muhiddin, *Die Kulturbewegung im modernen Türkentum* (Leipzig, 1921), p. 57.

TABLE ANALYTIQUE (*).

A.

'Abbās ibn 'Abdalmotţalib : ses vignes à Taïf, 39 ; ses richesses, 119 ; 126 ; — et l'usure, 137.
 'Abbās ibn Mirdās, poète, 112.
 'Abbāsides, 39, 57, 59, 103, 124, 139, 155, 166 ; les—hostiles aux Taqafites, 174 etc., 178 etc., 195.
 'Abdallah, fils de 'Amrou ibn al-'Aṣi, 51 ; propriétaire au Sarūt, 127 (Voir *Wahf*).
 'Abdallah, fils du calife 'Omar, 132.
 'Abdalmadān (Banoū), 76.
 'Abdulmalik le calife, 17, 129, 140, 150, 154, 158, 166, 171. (Voir *Ḥaġġāġ*, *Nomatrī*).
 'Abdalmotţalib : les Abyssins et — 84 ; il creuse un puits à Taïf, 124.
 'Abdal'ozzā, ancêtre des Taqafites, 68.
 'Abdalqais (Banoū), 148.
 'Abdarrahmān ibn Abī'l-Ḥakam, neveu de Mo'āwia, 37 ; 68.
 'Abdmanāf, 131.
 'Abdīqāfī : le théopore —, 57, 186. (Voir *Ḥaġġāġ*).
 Abeilles, 39, sqq. (Voir *Miel*).

'Abd ibn al-Abras (poète), 38, 145 sqq., 150.
 Ablutions : Bédouins de Basra et les —, 7, 198.
 Aboū 'Amir, 68.
 Aboū Bakr (calife), 9 ; pourquoi il mourut de mort naturelle, 167 ; 188, 189.
 Aboū Bakra, 57, 139 ; étymologie de son nom, 176 ; 184 ; — et les ablutions, 198.
 Aboū Ḥarr : la *Šī'a* et —, 14.
 Aboū Horaira, 14.
 Aboū Lahab, 184.
 Aboū'l-'Abbās, le poète, 129.
 Aboū'l-faraġ, partial pour les 'Alidos, 53, 155, 157. (Voir *Aġāni*).
 Aboū'l-Ḥakam, 68, 171.
 Aboū'l-Qāsim (Voir *Mahomet*).
 Aboū Mariam, 85.
 Aboū Miḥġan (poète), 35, 68, 144 ; caractère de sa poésie, 151 etc., 157.
 Aboū Oḥaiḥa, le banquier, 125.
 Aboū Riġāl, 34, 66, 67, 128, 141, 181, 184, 186. (Voir *Lapidation*).
 Aboū Sofīān, 5, 36, 85, 90, 92, 119, 120, 121, 122, 123 sqq., 139. (Voir *Omayyades*, *Sofīānides*).

(*) Très complaisamment compilée par mon confrère, le R. P. Ferdin. Taoutel.

Les chiffres indiquent les numéros des pages mis entre crochets. Les chiffres *gras* renvoient aux passages les plus importants.

- Abraham : la légende d' — et le Qoran, 11 ; — et Taïf, 47.
- Abyssinie, 66; 83.
- Abyssins, 84, 94, 96, 181.
- Acacias, 19, 27, 46.
- 'Ad : la légende de —, 58.
- 'Addās et Mahomet, 84, 85.
- 'Aden, 96, 116.
- 'Adī, clan qoraisite, 9.
- 'Adī ibn Zaid (poète) et la critique arabe, 150.
- Adra'āt : son vin, 36.
- Afā, ancêtre des Taqafites, 60.
- Aḡānī (recueil), 21 ; sa partialité pour les 'Alides, 52; 72, 150, 154, 157. (Cf. 'Alides).
- Agar, mère d'Ismaël, 47.
- Aḡrad (poète), 151.
- Agriculteurs, 6, 113, 191. (Voir *Anṣūrs. Juifs*).
- Aḡabī, 69.
- Aḡlāf, 57, 63, 65, 68, 72, 103, 104 sqq., 113, 118, 119, 121, 151.
- Aḡlāfites. (Voir *Aḡlāf*).
- Aḡṭal (poète), 152.
- Aḡnas ibn Šarīq, 14.
- Aḡwas (poète), 157.
- 'Aīsa bint Ṭalḡa, 51, 52, 53, 156, 168. (Voir *Joutes*).
- 'Alā' (al-) ibn Ḥārīṭa, 121, 122.
- 'Alī ibn Abi Ṭālib, 9, 41, 58, 65; sa virtuosité poétique, 104-105; 133, 161, 166, 168, 176, 178 ; — et les récits hostiles à Ṭāif, 184, etc., 199. (Cf. *Renan*).
- 'Alides, 57, 166, 167, 174, 178 sqq., 188, 195. (Voir *Hišimītes, Šī'a*).
- 'Alī, fils de Ḥosain, 51, 187.
- Allah, 7, 28, 29, 107; les prophètes devant le tribunal d'—, 161.
- 'Amir (Banoū), 114.
- 'Amir ibn aṭ-Ṭofail (poète), 31 ; son emphase, 77-78.
- 'Amrou ibn 'Omair, 68, 100.
- 'Amrou ibn al-'Asi, 25, 127, 139, 169, 174. (Voir *Wahṭ*).
- 'Anbasa ibn Abi Sofān, 127.
- Anṣārs, 5, 16, 103, 107, 120, 132, 164 sqq., 167, 169, 183, 188 sqq.
- Anṣāriens : « wasayya » du Prophète en leur faveur, 164. (Voir *Anṣārs*).
- 'Antar (poète), 146.
- Apiculture (l'), 39, sqq.
- 'Aqīq, 48.
- Arabes, 9, 15, 17, 41, 43, 54, 61, 66, 73, 88, 102, 103, 107, 110, 119, 137, 155, 188, 190, 198, 199.
- Arabio, 18, 34, 50, 62, 67, 70, 77, 84, 89, 97, 100, 113, 114, 118, 136, 137, 145, 158, 162 sqq., 104. (Voir *Winckler*).
- 'Arafa. 'Arafāt, 19, 28, 86.
- Araméen (l'), 8.
- Architecturo (l') à Ṭāif, 71.
- 'Arḡ (al-), 18, 21, 24, 126.
- 'Arḡī (al-), 21, 26, 30, 157.
- A'sā Hamdān (poète) et le ḡadīl des « deux imposteurs », 183.
- 'Asabyya, 10.
- Aš'aṭ ibn Qais, 133.
- Aš'ab an-nozūl, 14.
- 'Asīr, 77.
- Ašma'i (al-) : — et Ṭāif : 48; son jugement sur les Banoū Ḥodail, 148.
- 'Attāb, 123.
- Aus ibn Abi Aus, 15.
- Aus ibn Ḥolāifa, 15.
- Azd (Banoū), 19.
- 'Aẓīm al-qariatain, 102-103.
- Azraq (al-), 87.
- Azraqī, 137.
- B.
- Bāb as-salāma, à Ṭāif, 23.
- Bābiste (religion) : le Qoran invoqué contre la —, 8.

Babylonie, 36, 95. (Voir *Iraq*).

Bādia, 192.

Badr, 82, 123, 149.

Bagdad, 178.

Bagīla (tribu), 19.

Bakr (tribu), 10, 60.

Baisān : vin de —, 36.

Baitrās : vin de —, 36.

Bakrī (encyclopédiste) : son empirisme, 25, 75.

Banques, Banquiers, 13, 25, 36, 40, 71, 79, 99, 108, 119, 125, 136.

Baqī' (al-), 24.

Basra, 7, 139, 166, 192, 195, 196, 198. (Voir *Ablutions*).

Baṭḥā' (quartier à la Mecque), 71.

Bédouins, 5, 6, 7, 9, 12, 15, 26, 30, 31, 40, 44, 45, 46, 55, 62, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 91, 93, 99, 112, 117, 136, 143 sqq., 151, 152, 155, 165, 168, 169, 180, 181, 182, 190 sqq., 192 sqq., 199.

Bátylos, 45, 95.

Beurre, 43, 114. (Voir *Miel*).

Beyrouth : vin de —, 36.

Blau, 104.

Bornier (de) : le *Mahomet* de —, 40, 41, 161.

Bosr ibn Arṭaa, 65.

Burekhardt, 21, 23, 24, 33, 45, 47.

Byzance, 108.

C.

Califat, 5, 154, 162 sqq., 167, 189, 191, 196.

Califes (les) راشدون, 173, 193.

Capitation, 88.

Caravanes, (les), 49, 117, 118.

Cavalerie, 76 ; la — et le *Qoran*, 107, 109.

Céréales, 22, 23, 32.

Chameau, 46, 62.

Charbon, 113.

Chasseurs (les) à Ṭāif, 126.

Chrétiens, christianisme, 7, 38, 59, 76, 85, 86, 87, 136, 190, 193, 198. (Voir *Nestoriens*.)

Commerce de la Mecque, 10, 189, 196.

Compagnons du Prophète : peu nombreux à Taif, 13-14 : 27, 51, 64, 73, 87, 110, 128, 131, 153, 156, 165, 170, 182, 193, 196. (Voir *Ṣaḥābīs*).

Concombres : plat préféré du Prophète, 42.

Congélation de l'eau à Ṭāif, 19, 31.

Cuir (le) : article d'exportation, 114, 125. (Voir *Reliure*, *Tanneries*).

Culte (le) musulman, 198.

D.

Dahā', 110.

Dahia : les grands — de l'Arabie, 138, 139.

Dahr, le « destin » des Bédouins, 155.

Damascène (la), 47.

Dattes, 33, 137. (Voir *Moṭūr*).

Daus (Banoū), 14, 19.

Déportation, 197.

Da'wa, 195, 196.

Dialecte : purté du — taqafite, 142.

Do'mi, ancêtre des Taqafites, 60.

E.

Ecoles à Taif, leur célébrité, 136. (Voir *Pédagogue*).

Ecriture (l') à Ṭāif, 136.

Egypte, 118, 127, 128.

Elephant (expédition de l'), 96. (Voir *Abysins*).

Elevago, 114.

Eloquence : l' — officielle, 195 ; les prônes, 198. (Voir *Ḥajjāḡ*).

Ensalement de l'Arabie, 13, 62. (Voir *Winckler*).

Envie (l') : péché national des Arabes, 102, 175.

Epée d'Allah, 197.

Esclaves, 85.

Exégèse, 65, 80, 128. (Cf. *Asbūb an-nozūl*, *Tafsīr*).

Exil : Tâif, lieu d' — des grands person-
nages, 129.

Exportation (l') à Tâif, 69.

Extrême Orient, 96.

F.

Fadak (oasis), 6, 72.

Falouḡ, 40.

Farazdaq (poète), 134, 157.

Fatalisme, 152, 161. (Voir *Qoran*).

Faṭīma, fille de Mahomet, son caractère,
53, 168, 179, 181, 185, 187. (Voir *Renan*).

Femmes: les — et le séjour à Tâif, 51 etc.:
énergie des — préislamites, 52-53: 99:
130; — taqafites recherchées, 131; 141.
(Voir *Schur'a*).

Fétiches, 28.

Figūr (bataille d'al-), 54, 98.

Financiers, 5, 117. (Voir *Banksters*).

Foires: voir *Hīra*, *Ohāz*.

Forêts du Sarāt, 22, 32, 114. (Voir *Chasse*).

Froment: le — donne de l'esprit, 138.

Fruits de Tâif, 29, 33.

G.

Ġāhilyya, 11, 56; licence, logs de la —, 193,
194.

Ġāhiz: — et la légende de Tamouḍ, 57; il
déclare intraduisible la poésie arabe, 141;
comment il jugo les poètes de Taqīf, 150,
151, 153, 154; il proclame la supériorité
intellectuelle des Taqafites, 160.

Ġailān, 30, 64, 65, 72, 93, 99, 119, 131,
142; ses poésies, 150.

Ġarīr (poète), qualifié de «'afif», 157.

Ġaur, région basse, 18, 46, 152. (Voir *Tahū-
ma*.)

Ġazwān (mont), 18, 20, 23, 46, 62, 114,
129.

Généalogistes: leur partialité, 59.

Géographes arabes, 75. (Voir *Bukrī*, *Mag-
dīsī*, *Yāqout*).

Ġifār (Banoū), 14.

Ġildān ou Ġildān, 24, 65, 106.

Ġodla: l'hivor à —, 50.

Ġodām (Banoū), 40, 62, 66.

Ġohfa (oasis), 6.

Gomine, 113.

Ġorās, 76, 94.

Ġosām, ancêtre des B. Taqīf, 68, 105.

Goudron, 22, 114.

Grammairiens: — à Tâif, 142; leur juge-
ment sur Omayya ibn Abi's-Salt, 149;
leur purisme exagéré, 155.

Guépard: chasse au —, 22.

Ġyara, ancêtre taqafite, 68.

H.

Habiba (Omm), 131, 174.

Hādīt, 12, 25, 34, 43, 47, 124; les «maulās»
et les — hostiles à Tâif, 175.

Hadrā' de Damas, 50.

Hāḡḡāḡ, 4, 16, 17, 29, 57, 58, 63, 121, 133,
139 sqq., 153, 156, 159, 160, 168 sqq.,
183 sqq., 195, 198. (Cf. *Ḥasan al-Baḡrī*).

Hāḡar: «porter des dattes à —», 35.

Hāibar (oasis), 6, «porter des dattes à —»,
35; 46, 72, 75, 77, 83, 89. (Voir *Juḡs*).

Hakam, Hakamides, 126, 129.

Halid, fils du calife Yazīd I^{er}, 171.

Halīf: cf. *Alḡif*, 170.

Hamdānī (géographe): son jugement sur le
dialecte du Sarāt, 142, 143.

Hanīf (les): 81-82.

Hanīfa (Banoū): Mahomet et les —, 183.

Hānās' (poétesse), 75.

Haram, 32; — de la Mecque, lieu d'asile,
91-92.

Harem, 55, 120, 131, 187. (Voir *Femmes*).

Ḥarīgites, 10.

Ḥarīṭ al-A'war : les ḥarīṭ 'alides et—, 186.

Ḥarīṭ ibn Kalada, « médecin des Arabes », 142.

Ḥarīṭa ibn Badr (poète), 150, 190.

Ḥaṣan al-Baṣrī : ses pronoms, 198.

Ḥaṣṣān ibn Ṭābit (poète), 66, 149.

Ḥaṣīmītes, 9, 13, 84, 101, 126, 131, 165.

Ḥaṣīmīyāt (poèmes), 177.

Hawzīn (Banoū) 10, 60, 61, 62, 66, 70, 77, 95, 97, 107, 108, 112, 114, 118, 120, 143, 148.

Ḥigāz, 3, 5, 9, 10, 11, 14, 18, 20, 29, 33, 38, 45, 48, 50, 51, 53, 65, 69, 72, 73, 75, 76, 80, 83, 87, 93, 97, 99, 113, 118, 137 sqq., 152, 154, 161, 162, 171, 182, 187, 194.

(Voir la *Mecque*, *Tihāma*).

Ḥigra : son obligation, 193.

Ḥilm, 103, 110, 138, 177. (Voir *Liyāl*).

Ḥimā, 106.

Ḥirā' (mont) : Sprenger et — 49.

Ḥira (ville) : *Ahlāf* de—, 105-106; foires de—, 118.

Ḥisām ibn 'Abdalmalik : comment il juge les 'Abbāsides, 178.

Ḥodaibyya, 110, 123.

Ḥoḍail (Banoū) : miel des —, 40; puristes, 143; poètes et bons coureurs, 143, 148.

Ḥoḡr ibn Adī, 132, 176, 179.

Ḥonain, 64, 73, 85, 97, 100, 108, 110, 112, 122.

Ḥorāsān, 36, 197.

Ḥosain ibn 'Alī, 175, 177. (Voir *Karbalā*).

Ḥotaif, ancêtre des Ṭaqīf. 68, 105.

Huart (Clément), 149.

Hugo (Victor), 161.

Huile de Ṭāif, 37.

Hydromel : comment on le prépare, 40.

I.

'Ibād de Ḥira, 106.

Ibn 'Abbās, 23, 48 sqq., 66, 128, 133, 178.

Ibn al-ʿAṭir : son jugement sur l'auteur de l'*Aʿẓān*, 52.

Ibn al-Ḥanafyya : ses relations avec Ṭāif, 129, 178, 187.

Ibn 'Asākir (encyclopédiste) : sa méthode, 170.

Ibn ʿĠodʿān. 40, 149. (Voir *Falouḡ*).

Ibn Ḥisām, 37, 50, 60, 81; — et les citations poétiques, 104, 112.

Ibn Ḥaldoūn, 140; jugement sur les Bédouins, 197.

Ibn Ishāq, 60, 81, 137.

Ibn Zobair, l'anticalife, 103, 129, 165.

ʿIlāḡ, ancêtre ṭaqafite, 68.

Impérialisme arabe : voir *Arabes*, *Ḥaḡḡāḡ*.

Impôt, 58, 98.

Inde, 96.

Indigénat (1°) en Arabie, 122.

Individualisme (1°) des Bédouins, 9, 17, 103, 113, 169, 194, etc.

Industrie à Ṭāif, 113.

Infidèles : leur expulsion d'Arabie, 89.

Iraq, 40, 57, 58, 118, 126, 166, 170, 171, 181, 188, 190, 192, 197, 199.

Irtidād, péché capital, 193.

'Isā (Le Christ), 123.

'Isā ibn 'Omar, 142.

Isaie (prophète), 43.

Islam : Bédouins « matière » de l' —, 5; universalité de l' —, 7, 11; 16; 98; la Syrie et l' —, 160; le modernisme dans l' —, 199; les Ṭaqafites et la cause de l' —, 199. (Voir *Culte*, *Mahomet*, *Qoran*, *Snouck Hurgronje*).

Ismaél (légende d'), 11, 47, 146.

J.

Joutes à Taïf, 53.

Juifs : les—et l'agriculture au Hîgâz, 34 ;
commerçants et navigateurs, 38 ;—blonds
38 ; beurre et miel chez les— 43 ; 85 ; —
de Taïf, 87 ; — de Haibar, 89 ; 105 ; 107.

K.

Kabā'ir, 193.

Ka'b ibn Mālik (poète), 34

Ka'ba, 13, 28, 47, 71, 84, 95, 115.

Kalada, 68.

Kalbitos, 188.

Karbalā, 133 sqq., 174 sqq., 176, 188.

(Voir *'Alides*, *Šī'a*).

Kasimiraki : sa version du Qoran, 70, 192.

Kodā, 20.

Komait (poète), 177.

Koufa, 58, 166, 169, 192.

L.

Lahmides, 95. (Voir *Hira*).

Laino, 114.

Lapidation des tombes, 67. (Voir *Moū*
Rijāl).

Lūt (al-), 85, 88 ; trésor d'—, 90, 91, 109.

Latifondistes, 175. (Voir *Haḡḡāḡ*).

Levi Della Vida, 65, 105, 191.

Liban, 19, 33, 45, 47.

Livres : goût des—chez les Arabes, 116.

Loqaim, 23.

Lotus, 27.

Lyall : sa définition du « ḡilmā », 177.

Lyya (al-), 18, 24, 74, 75.

M.

Maçons à Taïf, 72.

Maḡūzi, 10.

Maḡūfir, 42.

Mahomet : Prophète national, 7 ; — et
l'universalité de l'islam, 8 ; 9, 10, 11 ; —
et le miel, 41 ; la sieste, les parfums et—
42-43 ; — à Taïf, 85 ; guéri à 'Okāz, 86 ;
90, 91, 92, 97, 99, 102 ; il maudit les
Mālikites, 108 ; 109, 117 ; travaille à
maintenir l'harmonie entre Mecquois et
Anṣārs, 120 ; 123, 125, 129, 131, 132, 133 ;
le prêtre-lauréat de—, 149 ; 156 ; — et l'a-
venir de l'islam, 161 ; il recommande
les Anṣārs, 164 ; 174 ; — et les Taqa-
fites, 181 etc. ; 189.

Mahzūmites, 13, 25, 100, 102.

Maimoūna, 131.

Mālik (Banoū), 65, 103, 104 sqq., 108.

Mālik ibn 'Auf, 63, 65, 74.

Mālikites : voir *Banoū Mālik*.

Manāqib, 18.

Manār (al-), Revue citée, 80, 148, 194.

Manāt (déesse), 155.

Maqdisi, géographe, amateur de l'exac-
tude, 20.

Marḡala : sa valeur, 20.

Mariti (Abbé), 144.

Marwān (le calife), 129, 131.

Murwānide (dynastie), 56, 66, 126, 129, 167,
171, 177, 198.

Mas'ūd, mari de Sobai'a, 54, 64, 65, 68,
72.

Mas'ūdī, 89.

Massignon, 198.

Maulā, 170, 175.

Mecque (la), 5, 6, 9, 10 : Taïf et—, deux vil-
les-sœurs, « les deux Mecques, 11-17 ;
35, 66, 71 ; ḡaram de—91-92 ; 93 ; 100, 101 ;
relations entre Taïf et—, 116 etc. ; 139 ;
la musique à—, 154 ; 162 ; 181, 182. (Voir
ḡaram, *Médine*, *Qorāshites*).

Mecquois, 54, 95, 109.

Médecins, 86, 142. (Voir *Motnes*).

Médine, 5, 6, 43, 46, 48, 72, 75, 77, 83, 93, 99,

101, 105, 107, 121, 140, 154, 155, 162, 164, 182. (Voir *Anṣārs*, *Yatrib*).
 Médinois, 16, 57, 120, 137, 188. (Voir *Anṣārs*).
 Mehmet-Ali : Taïf et—, 32, 77.
 Meissner, 193.
 Mer Rouge, 94.
 Mésopotamie, 50, 163. (Voir *Iraq*).
 Miel, 40 sqq.; beurre et—, 43.
 Minā, 28, 86.
 Mo'awia, 17, 37, 50, 65, 82, 80, 120, 126, 139, 166 sqq., 168, 170, 171, 174 sqq., 195.
 Modernistes en Turquie, 199.
 Moṣṣā ibn Šo'ba, 14, 15, 16, 65, 68, 84, 91, 92, 111, 118, 131, 139, 152, 165 sqq., 168, 170, 182.
 Mohallabides, 14.
 Moḥammad Rasīd Riḍā, 194.
 Moḥṭār, 16, 132, 176.
 Moines : médecins, 86.
 Monabbih, ancêtre des Taqafites, 60.
 Moqtadir (calife 'abbāsīde), 23.
 Moratorium : le Qoran et le—, 100.
 Mosquée : caractéristique ; rôle des Marwānides et des gouverneurs taqafites, 197-198 ; peintures et mosaïques des—, 198.
 Moṣṣār (Dattes de), 20, 33.
 Mo'tazila (Parti des), 167.
 Mozdalifa, 28.
 Musiciens, 129, 144, 154. (Cf. *Mecque*).
 Mythologie taqafite, 28. (Voir *Wajj*).

N.

Nabīṭ, ancêtre des Taqafites, 60.
 Nabt ibn Yaḡdom, ancêtre des Taqafites, 64.
 Naḡd, 7, 18, 23, 62, 70, 77, 94, 97, 114, 161.
 Naḡrān, 62, 76, 77, 87; 'Omar et l'expulsion des chrétiens de—, 89, 94, 95, 101, 136.

Naḥla, 33.
 Na'mān (vallée de), 19.
 Naḡā'id : voir *Ḥarār*.
 Naṣr ibn Mo'awia (Banoū), 63, 65, 74, 107.
 Nationalisme de tribu, 10. (Voir *'Aṣabya*).
 Nestoriens en Arabie, 86.
 Nil : l'eau du—et l'hydromel, 40.
 Ninive, 87.
 Nöldeke, 3: —et l'universalité de l'islam, 8; son opinion sur l'auteur de l'*Aḡṣni*, 53.
 Nomadisme, 191, 194.
 Nomairi (poète), 144, 153, 157 etc. (Voir *Zaknab*).
 Noms bibliques chez les musulmans, 86.
 Noṣaib (le poète), 130.
 Naṣīb : le—dans la poésie, 157.
 Nourrissons : beurre et miel donné aux—, 43.

O.

Oasis du Hīḡāz, 6. (Voir *Fadak*, *Ḥabar*, *Médine*, *Tamnā*, *Wādī'l-Qorān*).
 'Obaid, père putatif de Zīād, 87.
 'Obaidallah, fils de Zīād, 166, 176, 181, 184, 197, 198. (Voir *Karbalā*).
 'Oḡra (Banoū) : poètes et mangeurs de dattes, 139.
 'Oḡaif ibn 'Auf, 63, 65.
 'Oḡaimī, 11, 28, 47, 48, 84.
 Oḡāza, 63, 64.
 Oḡod, 107, 123.
 'Okāz : Nestoriens à—, 86, 95, 116.
 'Omar, le calife, 4, 16-17, 25, 26, 36, 39, 89, 132, 160, 166, 167, 168, 185.
 'Omar II, 48, 132, 170.
 'Omarides, 132.
 'Omar ibn Abi Rabī'a (poète), 20, 52, 53, 129, 157.

Omayyades, 5, 13, 16, 17, 21, 30, 51, 53, 57, 58, 66, 75, 102, 103, 120, 123, 125, 131, 134, 152, 154, 156, 162, 164, 166, 169, 171 sqq., 176 sqq., 178, 180, 181 sqq., 188 sqq., 193 sqq., 198, 199. (Voir *Marwānides*, *Sofūnides*).

Omayya ibn Abi's-Salt, 31, 40, 59, 63, 65, 66, 68, 73, 79 sqq., 87, 117, 119, 123, 144, 149, 151, 154, 156. (Voir *Schulthess*).

Omm al-Ḥakam, 37.

Omm Habiba, 131, 174.

Oncle maternel : importance de ce titre parmi les Arabes, 125.

Orientalistes (les) et la tradition anti-omayyado, 16, 133.

Orwa ibn Mas'ūd, 15 etc., 54, 68, 90, 101, 110, 111, 122, 123, 131, 141.

Oṭba, frère du calife Mo'āwīa I^{er}, 127.

Oṭmān (le calife), 17, 126, 142, 160, 166, 167, 168, 169.

Oṭmān ibn Rabi'a, 15.

Oṭmānyya (parti des), 167.

Oṭom : architecture des—, 72.

Oyaina ibn Ḥiṣn, 112, 131.

P.

Palmeraies, 77. (Voir *Oasis*).

Palmier (le) au Ḥigāz, 33.

Papyrus, 115.

Paraboles évangéliques dans le *ḥadīṭ*, 182.

Paradis : arbres du—, 27; miel au—, 41.

Parfums : Mahomet et les—, 42-43.

Patriarcalisme, 191.

Pédagogues : méprisés en Arabie, 136, 140.

Pèlerinage, 9; le—d'après le Qoran, 192.

Perse, 8, 72.

Pharaon et les Omayyades, 181.

Poésie, poètes, 12, 109, 126, 129, 133; la—arabe est intraduisible, 144 etc., 157;

la—politique, 180; 193, 198.

Prière : « la prière moyenne » الصلاة الوسطى, 71, 91; les « cinq prières », 181. (Voir *Vendredi*).

Prononciamientos : leur fréquence sous les premiers califes, 167.

Puits (creusement des), 23, 29.

Q.

Qādiyya, 152.

Qais (Banoū) confédération, groupe des—, 54, 61, 65, 66, 77.

Qais ibn al-Ḥaṭīm (poète), 82.

Qaisites, 61, 64, 70, 113. (Voir *Banoū Qais*).

Qasī, aucêtre de Taqīf, 46, 66, 134.

Qasīda, 151 sqq., 157.

Qorā, 49.

Qorais, 6, 17, 25, 32, 47, 52, 54; le nom de—, 98 : 117, 122, 129, 130, 137 sqq., 166. (Voir *Qoraisites*).

Qoraisites, 5, 10, 16, 34, 36, 49, 56, 77, 82, 94, 96, 97, 98 sqq., 107, 108, 110, 113, 118, 123, 129, 156, 164, 167, 169, 178, 183, 188.

Qoran, 7; le—et l'universalité de l'islam, 8; 12; le miel dans le—, 40-41; 44; 58; sons de وسط et ل in dans le—, 70; 71; le—et l'incrédulité des Bédouins, 79 (98, 99); emprunts évangéliques dans le—, 83; 84; le—et les Juifs, 88 (137); le—et la cavalerie, 107; le—, les Juifs et l'usure, 137; 142; le—et les poètes, 147; 149; le—et le fatalisme, 152; 161, 162; le—et le verset des « peuples », شرب, 175; le—et le nomadisme, 191-192; le—et le talion, 196; le—et les modernistes turcs, 199.

Qoss ibn Sa'ida, 86.

Qoṭbaddīn (chroniqueur), 20.

R.

- Rabī'a (fils de), 125.
 Rabī'a, fils d'Omayya ibn Abi's-Salt. 66.
 Rāfi' ibn Yazīd, 14.
 Raisin, 33, 36, 113. (Voir *Zabīb*).
 Razzias : leur but est la rapine, 147.
 Religion (la) à Taïf, 79-93.
 Reliure des livres à Taïf, 116.
 Ronan, 166; comment il juge 'Alī, 'Alīa et Fātima, 168; 198. (Voir *Sprenger*).
 Résine (la) et la gale du chameau, 22, 113. (Voir *Goudron*).
 Rhodes (île de), 128.
 Ridda ou sécession des Arabes, 9.
 Rokba, 18, 26.
 Ruse : le Bédouin confond—et intelligence, 138.

S.

- Šabr, qualité maîtresse du Bédouin ; en quoi elle consiste, 97.
 Šahābīs, 153. (Voir *Comptignons* du Prophète).
 Sa'īd ibn 'Obaid, 14.
 Salāma, 23.
 Šālīh le prophète, 58.
 Salīmūn al-Farīsī, 46.
 Ša'loūk : le—est poète, 148.
 Saloūl (Banoū), 77.
 Samoūm (vent), 114.
 Šan'a', 96.
 Satīh (le *kāhūn*), 125.
 Satire : elle a inspiré l'histoire, 180 etc. (Voir *Poésie*).
 Sarāt (chaîne du), 8, 12, 13, 18, 37, 40, 42, 46, 48, 50, 56, 59, 61, 62, 63, 70, 73, 77, 85, 89, 97, 99, 113, 114, 117, 121, 124, 127, 142, 154, 182.
 Šarāt (région), 19.

Schultens, 144.

- Schulthess, 80. (Voir *Omayya ibn Abi's-Salt*).
 Sédentaires, 3, 5, 10, 62, 70, 71, 82, 144 sqq., 165 sqq., 182.
 Šī'a, Šī'ites, 8, 14, 133, 177, 178, 179, 181, 188. (Voir 'Alī, 'Atides, Karbalā).
 Sieste : Mahomet et la—, 42.
 Šīra (vie du Prophète), 9, 42, 60, 70, 72, 101, 102, 112, 124, 125, 149, 186.
 Sismique (Effets de l'activité) en Arabie, 19-19.
 Snouck Hurgronje et l'universalité de l'islam, 8, 124, 161 ; — et les « Šo'oubyya », 175.
 Sobai'a. 53, 68, 131, 141; la tonte de—, 54-55.
 Sofīān ibn 'Abdallah, 15.
 Sofīānides, 126, 167, 169, 171. (Voir *Omayyades*).
 Soieries de 'Aden, 116.
 Sokaina, fille de Hōsain : sa frivolité, elle régent le mode, 51-52.
 Solaimān (calife) : — et le miel de Taïf, 40; son jugement sur Taïf, 46.
 Šo'oubitas, Šo'oubyya, 78, 110, adversaires de la suprématie arabe ; étymologie de leur nom, 175.
 Somayya, 68, 90, 121, 176.
 Šorīna Abou Qais, 81.
 Spa : Taïf, le—du Hīgāz, 45.
 Sprenger : —et le mont Hīra', 49-50, 104; jugement de Wellhausen sur—, 166; —et les « convictions monarchiques » des Bédouins, 197. (Voir *Renan*).
 Syrie, 6, 25, 33, 36, 45, 47, 48, 62, 118, 160, 163, 166, 170, 179, 188, 190.

T.

- Tabāla, 76, 94.
 Tabouk (oasis), 6.
 Tafsīr, 70, 102. (Voir *Exégèse*).

Tāif, Tāifites. (Voir la *Table générale*).

Taim (Banoū), clan qoraisite, 9.

Taimā' (oasis), 6, 72.

Ṭalḥa ibn 'Obaid, 47.

Talion : lo—et le Qoran, 196.

Tamīm (Banoū), 10 ; leur indiscipline, 190.

Tamisier (Maurico) 23, 25, 45, 46, 73, 75, 89, 114, 154.

Tamoūd, Tamoūdites, 56, 181. (Voir *Qoran*).

Tanneries à Tāif, 115.

Tanoūh (Banoū) de Ḥira, 106.

Taqafites, 13, 56, 58, 61, 65, 66, 69, 75, 94, 97, 98, 137 sqq., 170, 178, 179, 183, 185, 188 sqq., 193. (Voir la *Table générale*).

Tār : la loi du—et le Qoran, 194.

Tāqif, 13, 20, 58, 60, 68, 117, 123, 124, 130, 180 sqq. (Voir *Taqafites* et la *Table générale*).

Tārafa (poète), 150.

Tawaf : tombes d'Aboū Riḡāl et d'Ibn Ab-bās et lo—, 67.

Tihāna (région), 8, 12, 13, 18, 20, 23, 26, 37, 42, 45, 46, 47, 69, 76, 96, 97, 108, 113, 120, 152, 162.

Tobba' : les—et le Qoran, 76.

Ṭoraiḥ (poète), 150.

Torayya à Tāif, 51, 53.

Tournois à Tāif, 53.

Tradition (la), 4, 39, 67, 71, 72, 92, 102, 105, 111, 126, 137, 162, 173 sqq., 183, 193.

Tures : les—nationalistes, 199,

Turpin, 6 ; sa description de Tāif, 98.

U.

Usure (l') : à Tāif, 136 etc. ; à la Mecque, chez les Juifs, 137. (Voir *Naḡrān*).

V.

Vaches dans le Sarāt, 31.

Vendredi : prière du—, 21, 198.

Vorgors à Tāif, 29. (Voir *Paradis*).

Vignes à Tāif, 24, 29, 128. (Voir *Zubib*).

Villégiature à Tāif, 48 etc.

Vin, 35, 36 sqq., 113, 119, 152, 157. (Voir *Raisn*, *Zubib*).

Vinaigre de Tāif, 35, 113.

W.

Wādī'l-Qorā (région), 6, 33, 75.

Wag'z (al-) : vallée, sanctuaire de—, 18, 28, 32.

Wahhābites, 89.

Wahṭ (al-) : domaine et vignoble de—, 18, 23, 24, 127, 128.

Walid I (calife), 17, 57, 127, 129, 166.

Walid II (calife), 132, 134, 141, 158.

Warāqa ibn Naufal, 81, 84.

Wollhausen, 106. (Voir *Sprienger*).

Winckler : —et l'ensablement fatal de l'Arabie, 13, 34.

Wohāza, (voir *Ohāza*).

Y.

Yād (tribu) : —et la généalogie des Taqafites, 59, 60, 61, 63, 66.

Yahyā, le ḥasanide : —et l'imāmat zaidite, 187.

Yahīā ibn Naufal, 151.

Yaman, 66. (Voir *Yēmen*).

Ya'qūbi : —et le mariage de Zainab, fille de Mahomet, 131.

Yāqūt : son empirisme, 25.

Yatrib, 72, 88, 139, 184. (Voir *Médune*).

Yazīd I (calife), 17, 166, 171, 174, 176, 197.

Yazīd ibn al-Ḥakam, 150.

Ya'li ibn Morra, 14.

Yémen, 8, 19, 31, 46, 48, 62, 72, 75, 76, 88, 94, 96, 105, 118, 121, 142, 151.

Yūsuf, père de Ḥaġġāg, 68.

Yūsuf ibn 'Omar, 177, 181, 184.

Z.

Zabīb : — et l'eau de Zamzam; exporté au dehors, 36 ; — et le calife 'Omar, 36, 118 ; la spécialité de Ṭāif, 120, 125, 178.

Zaid ibn Ḥārīṭa (affranchi et favori de Mahomet), 42.

Zaid ibn 'Alī, 177, 179.

Zaid ibn 'Amrou, 81, 84.

Zainab, femme de Mahomet, 42.

Zainab, fille de Mahomet, mariée à Ṭāif, 131.

Zainab, sœur de Ḥaġġāg, 153. (Voir *Nomairī*).

Zainab : la—chantée par le poète Nomairī ; fréquence du nom de—, 158.

Zamzam (puits) : saveur de son eau ; — et le « zabīb », 36, 124, 126, 178. (Voir *Zabīb*).

Zobaida, femme de Hārūn ar-Rašīd : — et Ṭāif, 27.

Ziād ibn Abīhi, 4, 16, 17, 57, 58, 68, 87, 90, 133, 139 ; sa fortune extraordinaire, 164 ; 166, 168, 169, 178 ; 181 ; 190, 195 ; — : les mosquées et le culte de l'islam, 195-198.

Zohair ibn Ḡadīma, 62.

Zohra (Banoū), 122.

Zohri : — et Walid II ; sa bibliothèque, 134.



ERRATA.

| | | | | |
|--------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------|--------|----------------|
| P. 14, n. 3, l. 4, | au lieu de | Aḥnās, | lire : | Aḥnas. |
| P. 19, ligne 19, | au lieu de | Gazwān, | lire : | Ġazwān. |
| P. 20, ligne 3, | même correction. | | | |
| P. 21, note 4 : | « Pour <i>أزل تها</i> , Yāqūt a confondu Al-‘Arg de Ṭāif avec celle entre Médine et la Mecque ». | | | |
| P. 23, note 5, | au lieu de | avec, | lire : | avec. |
| P. 31, note 3, | » | nourrit-elle, | » | nourrit-elle. |
| P. 33, ligne 11, | » | coings, | » | coings. |
| P. 38, note 1, | » | أزرق , | » | أزريق . |
| P. 40, note 5, | » | أكثر , | » | أكثر . |
| P. 40, note 5, | lire : | <i>Tausir al-waṣūl</i> , III, 150. | | |
| P. 43, note 1, | au lieu de | عطيب , | lire : | مطيب . |
| P. 46, ligne 1, | » | Gaur, | » | Ġaur. |
| P. 51, note 0, | » | reviendrons, | » | reviendrons. |
| P. 52, n. 4, l. 2, | » | صيح . | » | اصيح . |
| P. 59, note 6, | » | بتيّة , | » | بتيّة . |
| P. 62, ligne 0, | » | Godām, | » | Ġodām. |
| P. 64, ligne 2, | » | فاتي , | » | فاتي . |
| P. 64, dern. l., | » | ḡār, | » | ḡār. |
| P. 77, ligne 12, | » | Ġaṭafān, | » | Ġaṭafān. |
| P. 88, note 5, | » | Doū Nawās, | » | Doū Nowās. |
| P. 96, note 15, | » | aint, | » | aient. |
| P. 110, note 7, | » | Ṭāifites, | » | Qoraisites. |
| P. 112, note 4, | » | Ilisām, | » | Ilisām. |
| P. 123, ligne 1, | mettre après « aristocratio meccoise », le renvoi à la note 1. | | | |
| P. 131, note 2, | au lieu de | Amīna, | lire : | Amina, أمينة . |
| P. 153, note 3, | » | Osd, V, 209-201, | » | V, 200-291. |

TABLE GÉNÉRALE.

[illegible]

qui décident en faveur de Hawāzin. — Puissance de cette tribu. — Les « Ahlāf », partisans de Yād. — La poésie apocryphe. — La tombe d'Abou Riḡāl et la « lapidation » des tombes. — Tableau généalogique des principales familles ṭaqafites. [56]-168

V. LA VILLE DE TÂIF. — Son importance : la seconde ville du Hīgāz. — L'architecture domestique à la Mecque et à Tâif. — Le plan des « oṭom ». — Le courage des Bédouins. — Encinte de Tâif ; fortins sur son territoire. — Appartient-elle au Hīgāz ou au Yémen ? — Influences du Yémen ; relations de commerce et de guerre. — Le poète 'Amir ibn at-Tofail et les razzias yéméniques. [69]-181

VI. LA RELIGION A TÂIF. — Absence de l'idée religieuse et réalisme de la poésie préislamique. — Un poète religieux, Omayya ibn Abi's-Ṣalt et les « ḥanif » arabes. Valeur, authenticité de son recueil. A quelle religion appartenait-elle ? — Indifférence des Ṭaqafites. — Les chrétiens à Tâif, à 'Okāz. — Les Juifs de Tâif. — Conversion de Tâif à l'islam. — Marchandages, absence de conviction. — Moḡīra ibn Ṣo'ba, représentant de la mentalité ṭaqafite. — La liquidation du sanctuaire d'Al-Lāt. [79]-191

VII. LE RÔLE ÉCONOMIQUE. — Position centrale de Tâif ; routes commerciales qui y aboutissent. — Importance du marché de 'Okāz. — Relations entre Tâif et le Yémen. — Pour conserver ces avantages, les Bédouins du Sarāt résistent à l'islam. — Les Ṭaqafites, grands voyageurs. — Leurs rapports avec la finance de la Mecque. — Le prêt à intérêt et la législation qoranique. — Absence de solidarité à Tâif. — Le titre qoranique, « chef des deux cités », disputé entre Tâif et la Mecque. [94]-206.

VIII. PARTIS POLITIQUES. — Ahlāf et Banou Mālik. — Incertitude des annales préislamites. — Les Ahlāf : indigènes ou métèques ? Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie de Tâif. — Ils deviennent les plus forts, représentent, contre les B. Mālik, l'influence, le parti qoraïsites. — Ils sont maîtres du sanctuaire national. Leur suprématie militaire et intellectuelle. — Défiances séparant les deux partis : elles survivent à la défaite de Honaïn. — Les poètes ahlāfites. — Ces divisions intestines ont nui à la prospérité de Tâif. — Son commerce d'exportation : l'industrie du cuir. [104]-216

IX. ENTRE QORAÏS ET ṬAQIF ; RELATIONS ÉCONOMIQUES ET FAMILIALES. — Voyages d'affaires, relations financières avec les Mecquois. — Echange entre la population des deux cités. — Tâifites établis, naturalisés à la Mecque. —

Assistance militaire aux Qoraisîtes. — Domaines meoquois dans le Sarât ; importance des possessions omayyades, avant et après l'hégire. — Le domaine d'al-Wahî. — Sous le califat, Tâif lieu d'exil des grands personnages. — Alliances matrimoniales entre les deux villes ; recherchées pour la réputation de finesse des Taqafites. — La journée de Karbalā et l'histoire de Tâif. — On se vante de descendre des Taqafites chez les califes et hommes d'Etat omayyades. [117]-229

X. LES ÉCOLES ET LE MOUVEMENT INTELLECTUEL. — Pratique de l'usuro ; pourquoi Tâif est mise en cause ? — Les Taqafites, mangeurs de froment ; d'où leur réputation de finesse, leur habileté dans les affaires. — Les « dūhia » taqafites. — L'écriture, les écoles à Tâif. — La profession de pédagogue chez les Arabes. — Ḥaġġūġ fut-il maître d'école ? — L'éloquence, les grammairiens, les médecins à Tâif. — Le dialecte taqafite et celui des Banou Ḥodail. [136]-248

XI. LA POÉSIE A TÂIF. — L'Arabe, mal doué pour la poésie. — Les poètes hodaylites Pourquoi les poètes sédentaires sont inférieurs à leurs collègues bédouins ? — Le rang d'ordre qu'on accorde aux poètes sédentaires. — Omayya ibn Abi's-Salt : la défaveur attachée à sa poésie. — Jugement sur les poètes taqafites. — Monotonie de la poésie arabe. — Abou Miḥġan, son inspiration plus indépendante, plus spontanée. — Les musiciens de Tâif ; moins considérés que ceux des « Villes saintes ». Cette infériorité tient à la décadence graduelle de Tâif, non à un relèvement dans la moralité. — Pourtant les poètes taqafites affichent plus de réserve que les rimeurs contemporains. — Quelle était la Zainab chantée par Nomairî ? [144]-256

XII. LE DÉCLIN DES TÂIFITES AU I^{er} SIÈCLE DE L'HÉGIRE. — Le destin de l'islam se décide hors de l'Arabie. — Déclin de Tâif, distancée par Médine. — Villégiature de l'aristocratie islamite — Fortune et situation politique des Tâifites ; causes qui les favorisent. — Zīūd, type de l'homme d'Etat taqafite. — Ils se rallient aux Omayyades ; faveur dont ils jouissent. [160]-272

XIII. POURQUOI LA TRADITION SE MONTRE HOSTILE A TÂIF. — Accord des partis antiomayyades dans cette hostilité. — On reproche aux Taqafites les services rendus aux Omayyades. — Acharnement des Ši'ites, en mémoire de Karbalā et des martyrs 'alides. — Comment la Tradition exploite la satire, ramasse les anecdotes apocryphes — On s'en prend au patriotisme des anciens Taqafites ; leurs descendants ont martyrisé la famille du Prophète. — Duplicité des 'Abbāsides. — L'autorité de Mahomet invoquée contre Tâif. — « Les deux imposteurs de Taqif ». — 'Alī et Tâif. — Origine ar'ite de ces traditions hostiles [173]-285

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| XIV. LES TAQAFITES ÉDUCATEURS DES BÉDOUINS ; LEUR ÉCHEC.—Les Médinois réclament leur part dans le califat. — Les Taqafites, vizirs des califes. éducateurs des Bédouins.—Contradiction dans la constitution du califat.— Maintien des institutions de la tribu. — Le nomadisme, la Tradition et le Qoran. — Kofia et Jéza : agglomérations de nomades. — Lutte des Taqafites contre la discipline des Bédouins. — Raisons de leur échec. — Services rendus par eux au califat et à l'islam. | [188]-300 |
| TABLE ANALYTIQUE | [200]-312 |
| ERRATA. | [211]-323 |
| TABLE GÉNÉRALE. | [212]-324 |

